LES
POÈTES FRANÇOIS
DEPUIS LE XIIe SIÈCLE
JUSQU'À MALHERBE,
AVEC
UNE NOTICE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE
SUR CHAQUE POÈTE.

TOME PREMIER.



À PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.
1824.

BIBLIOTHÉQUE

CHOISIE

DES POÈTES FRANÇOIS

JUSQU'À MALHERBE.

TOME I.

A PARIS,

ANT.-AUG. RENOUARD, rue de Tournon, n° 6.
TREUTTEL ET WÜRTZ, rue de Bourbon, n° 17.
LEFÈVRE, rue de l'Éperon, n° 6.

1824.

LES

POÈTES FRANÇOIS,

DEPUIS LE XIIe SIÈCLE

JUSQU'À MALHERBE,

AVEC

UNE NOTICE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR CHAQUE POÈTE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

M. DCCC. XXIV.

DISCOURS

SUR

LA FORMATION ET LA MARCHE

DE LA LANGUE POÉTIQUE EN FRANCE.

L'ART du langage a été long-temps grossier et barbare comme les peuples; il a suivi le progrès presque insensible des connoissances, le développement successif des sensations dont l'homme se rendoit compte, et le passage tardif des sensations physiques aux idées abstraites. Il n'a eu, dans son origine et pendant des siècles entiers, que le peuple pour législateur. Le peuple, en formant les mots et en les unissant, obéissoit lui-même à un instinct qu'il ne connoissoit pas, et à une sorte de logique aveugle que lui suggéroit la nature. Les langues ont été comme les lois, dans beaucoup de pays, l'ouvrage de l'ignorance, du hasard et du besoin de chaque instant : de là les bizarreries et le défaut d'unité dans les principes. Cette confusion a encore augmenté, lorsque plusieurs langues se sont mêlées pour en former de nouvelles; c'étoient des édifices reconstruits avec des ruines et des signes qui appartenoient à des idées qu'on n'avoit pas. On a transporté à des mœurs étrangères des expressions inventées pour peindre des mœurs ou des usages qui n'existoient plus. Les familles de mots ont été tronquées, leur filiation interrompue; des systèmes de syntaxe qui n'avoient rien de commun ont

été unis et fondus ensemble, mais toujours en se combattant; à peu près comme des colonies transplantées de différents climats sur un même sol, avec un esprit et des mœurs différents, sont long-temps à former un même corps de nation.

Les langues ainsi mêlées, se sont dénaturées à la fois et par ce qu'elles perdoient et par ce qu'elles acquéroient. Lorsque ensuite les esprits ont acquis des lumières, et que la poésie, qui a toujours été le premier art cultivé chez les peuples, a commencé à naître, les premiers poètes, en s'emparant de ces matériaux informes, ont prétendu, par le droit du génie, pouvoir les employer et les modifier à leur gré; ils ont fait comme les souverains de l'Orient, qui ne se soumettent à aucune loi : en s'affranchissant des règles, ils en ont voulu créer d'arbitraires; ils ont allongé, raccourci, mutilé des mots, brisé les fers de la syntaxe commune, et usurpé des priviléges sur le prosateur. Le désordre primitif de la langue françoise, qui tenoit à sa naissance, s'augmenta encore par les innovations hardies des premiers poètes : quelques hommes de génie se rencontrèrent qui, par l'éclat de leurs succès, consacrèrent ces abus comme des conquérants qui légitiment leurs droits par la force : l'admiration attachée à leurs ouvrages érigea en droit pour leurs successeurs ce qui n'étoit d'abord qu'une usurpation.

Chaque peuple a, pour ainsi dire, sa manière de voir et de sentir la nature physique, d'envisager et de peindre la nature morale. Les gouvernements, les climats et les mœurs ne créent pas de nouveaux sentiments et de nouvelles passions, mais ils y apportent des nuances que le langage exprime, mais ils donnent des idées qui sont

comme un fruit particulier du sol qui les a fait naître. Nos poètes adoptèrent, dans ce commerce étranger, tout ce qui avoit le plus de rapport avec eux-mêmes : en suivant les différents progrès de leur langage, et de siècle en siècle, on voit se grossir le nombre des idées, et avec elles le nombre des mots pour les exprimer. Mais il en est de la constitution des langues comme de celles de ces états où les rois n'ont pas dans leurs mains tout le pouvoir législatif; il faut que le mot qu'on introduit dans la langue soit autorisé par une convention à peu près générale, comme chez les anciens Romains les adoptions particulières avoient besoin d'être ratifiées par le peuple. Quoique le hasard préside quelquefois à la fortune des mots comme à celle des hommes, il en est pourtant qui réussissent d'eux-mêmes : ce sont les mots qui rendent avec précision un sentiment ou une idée habituelle, qui sont harmonieux, conformes aux principes des analogies, et qui ont déjà dans la langue une sorte de parenté à l'aide de laquelle ils se propagent rapidement : alors ils n'étonnent point l'oreille, et paroissent dès leur naissance comme s'ils avoient existé de tout temps.

L'usage que nos poètes des différentes époques ont fait de ces mots pour donner à leurs pensées le mouvement et la vie, compose le corps particulier de la langue poétique. Cet emploi du langage, ces alliances de mots quelquefois si hardies et si brillantes, ces créations de nouveaux sens figurés, qui étonnent par leur nouveauté et charment par leur justesse, sont le domaine particulier de chaque homme de génie; c'est leur propriété, et ils ne la doivent qu'à eux-mêmes; le génie du poète se communique à la langue qu'il met

en œuvre; son propre caractère domine; il l'élève jusqu'à lui, l'enflamme de ses passions, l'agrandit de ses idées; elle semble créée de nouveau, et prend une vigueur et une majesté qui lui étoient inconnues, comme le métal ou la pierre, sous la main de Phidias, se changeoit en dieu, et consacroit par sa présence le lieu où il étoit placé.

Il y a dans toutes les langues, même dans celles des peuples savants et polis, des formes de style qui sont hors de toutes les règles connues, et dont il est difficile de se rendre compte; il faut, pour les expliquer, avoir recours à nos anciens auteurs. Le françois offre peut-être plus d'exemples qu'aucun autre idiome de ces formes de style. Les grammairiens les connoissent sous le nom de *gallicismes*. On les rencontre surtout dans nos vieux poètes, ce qui semble indiquer que ce sont, pour ainsi dire, d'anciennes tournures empruntées à la langue parlée : on en retrouve quelques unes dans les comédies de Molière; il est de tous nos écrivains celui qui en a fait le plus d'usage. L'abbé d'Olivet avoit pour système de les employer le plus souvent qu'il étoit possible; il les regardoit comme le caractère essentiel et distinctif de la langue, et avoit pour eux le même respect qu'on a pour ces titres originaires de familles, titres d'autant plus vénérables, qu'ils ont une origine plus ancienne.

La langue poétique est un langage qui est ou doit être séparé du langage ordinaire, soit par ses formes et sa mesure, soit par le caractère de son style; elle a nécessairement des différences avec la langue oratoire, avec la langue philosophique, avec la langue commune et familière; mais l'intervalle qui les sépare n'est

marqué par aucune règle fixe, ce sont plusieurs circonstances qui déplacent, avancent ou reculent les limites. Tour à tour épique, dramatique, lyrique ou philosophique et morale, elle a dû prendre le caractère, le ton particulier des genres qu'elle traitoit. Là, elle étoit comme la plante naturelle du pays; ailleurs, il a fallu la cultiver avec plus de soin, comme ces végétaux exotiques qu'on entretient et qu'on réchauffe dans des serres; ils ne sont jamais à la portée du peuple, et n'appartiennent qu'à des cultivateurs opulents, qui, malgré les secours de l'art, ne peuvent les empêcher de dégénérer.

La langue poétique, qui n'est qu'une branche de la langue générale, a été en France plus foible et plus comprimée que partout ailleurs. L'imagination de nos vieux rimeurs est moins ardente et moins vive que celle des Italiens, qui les prirent pour modèles; ce qu'on peut attribuer en partie à notre climat, en partie à notre gouvernement, et surtout à notre esprit de société qui ramène tout à une mesure plus précise et plus exacte. L'imagination de nos Trouvères fut cependant agrandie et égarée par le genre romanesque, si répandu au sortir de nos siècles barbares. A cette époque, l'homme n'avoit encore appris à régler ni son imagination ni sa force; l'esprit étoit sans frein comme les mœurs. Du désordre général naissoit une foule d'événements imprévus dont on n'apercevoit point la cause, et qui sembloient hors du cours ordinaire des choses humaines; le goût du merveilleux étoit nourri par l'ignorance de la physique, et peut-être par le besoin que l'homme éprouve d'une force supérieure et surnaturelle pour résister à des malheurs que ne pré-

vient ni la législation, ni le gouvernement, ni l'ordre, ni la marche habituelle de la nature. C'est ce qui donna naissance, dans le treizième siècle, à ce grand nombre de romans de chevalerie, qui occupèrent les poètes françois pendant plus de deux cents ans. Ces romans fécondèrent leur imagination, mais corrompirent leur goût; et le génie même, emporté par l'imagination, s'abandonna à son cours déréglé.

Dans le siècle suivant, on vit naître un certain raffinement et une recherche précieuse dans le style. On voulut étonner par des expressions et des compositions nouvelles. La hardiesse des figures fut prodiguée; le style parut moins obéir aux mouvements de l'âme qu'aux efforts de l'esprit. Il y eut plus de travail et moins de charme; la force fut plus tendue, la grâce plus affectée, la douleur même tâcha d'être plus sombre, et mit plus d'étude dans l'arrangement et l'appareil de son deuil; comme une jeune veuve qui cherche à se parer de ses pleurs, et sous son voile même ne néglige pas d'observer l'impression qu'elle produit.

Tout luxe mène à la profusion; on ne sut plus s'arrêter. Dans le même temps, l'étude de quelques unes des branches des sciences physiques et naturelles, alliée à la poésie, donna naissance en France au genre purement descriptif, genre que la fin du dix-huitième siècle a vu depuis reparoître avec plus d'éclat : ce genre nouveau eut aussi son influence sur notre langue poétique. Comme il est composé tout entier de tableaux qui se succèdent, et que chaque tableau, pour ainsi dire, est sans cadre, qu'il n'est borné ni par la suite d'une action, comme dans l'épopée, ni par le retour et l'enchaînement des préceptes, comme dans le poëme didactique,

le poète est naturellement tenté de s'y abandonner à son goût d'observation, et de peindre tout ce qu'il a vu; dès lors ses tableaux, composés de nuances et de détails multipliés, n'offrent point de grands traits. Les poètes de cette époque conçurent véritablement l'idée d'une langue poétique formée d'après celle des anciens, mais ils n'eurent point assez de force ni de génie pour approprier ce beau modèle à notre langue : ce qui semble le prouver, c'est qu'il existe une traduction en vers latins du poëme de Dubartas sur la création, où l'on trouve une imagination brillante et féconde qui étonne souvent. Sa propre langue lui ôtoit son génie; une langue étrangère le lui a rendu. On diroit que ses idées étoient originales dans la seconde, et qu'elles n'étoient que traduites et défigurées dans la première. A peu près vers la même époque, la langue italienne eut une grande vogue en France : elle y avoit été apportée par les Médicis; mais on copie plus aisément les vices que les vertus des nations étrangères; on voulut imiter l'affectation et les concetti qui déparent quelquefois les beaux ouvrages italiens; ces défauts se joignirent à ceux d'une langue qui n'étoit pas encore formée : c'étoit associer à la pauvreté des barbares le luxe des peuples trop civilisés.

Notre langue, qui commença à naître environ vers le dixième siècle, et qui a changé tant de fois jusqu'à Louis XIV, n'a pas moins varié dans la prononciation et dans l'orthographe que dans les éléments qui la composent. A mesure que la nation s'est polie, et que la société s'est perfectionnée, on a cherché à adoucir les sons âpres et rudes qui étoient si multipliés dans la langue de nos pères, et que les barbares du

Nord avoient apportés avec eux. L'euphonie insensiblement rendit les mots plus harmonieux et plus doux; le nombre des consonnes qui se heurtoient diminua : l'organe glissa plus mollement sur des prononciations qui le fatiguoient. On supprima des lettres à l'oreille; on adoucit surtout l'aspérité des finales; quelquefois on introduisit des *e* muets pour servir comme de repos entre des syllabes dures; mais la langue écrite qui devoit suivre du même pas la langue parlée, resta encore long-temps en arrière. Ces deux langues, très différentes entre elles, ne se représentoient plus l'une l'autre que d'une manière très imparfaite; on sentit qu'il falloit les rapprocher; et, par un instinct d'ordre naturel qui est dans l'esprit humain, on y travailla de siècle en siècle; et c'est pour cela que l'orthographe a varié sans cesse. Comme la plus grande partie des mots françois dérivent du latin, et beaucoup d'autres du grec, un des grands obstacles à la réforme fut la superstition aveugle, qui vouloit, pour ainsi dire, conserver à chaque mot la livrée de son étymologie. Le respect pour les langues savantes nuisit beaucoup au perfectionnement de la nôtre. Il sembloit qu'elle auroit perdu de sa dignité, en effaçant les traces de son origine.

Ce sentiment étoit beaucoup plus vif à l'époque du rétablissement des lettres en France, parce qu'on devoit tout aux anciens, et que le respect, la reconnoissance, et une sorte de vanité même, attachoient aux langues grecque et latine ceux qui avoient passé leur vie à les étudier. La réforme de notre orthographe éprouva encore d'autres obstacles. Le premier est la force de l'habitude, qui a tant de pouvoir pour conserver les

choses mêmes que l'on blâme ; le second, le défaut des caractères dans notre alphabet, pour exprimer par un seul signe des sons simples, que nous représentons aujourd'hui par plusieurs lettres réunies, et quelquefois par des lettres différentes ; enfin, un dernier obstacle venoit de la hardiesse même de certains réformateurs, qui vouloient tout renverser pour tout corriger. Il sembloit que, pour faire un pas vers la civilisation, on travailloit à faire retomber la langue dans la barbarie. Toute réforme mal entreprise et sans succès confirmoit les abus qu'elle vouloit détruire ; elle parut long-temps leur avoir attaché un certain caractère d'immutabilité capable de résister à tous ses efforts. Il y a d'ailleurs, dans tous les genres, beaucoup de changements utiles, qui ne peuvent se faire par des secousses brusques et rapides ; et cela est vrai surtout des modifications qu'éprouvent les langues. Les yeux, celui de tous nos sens peut-être qui nous commande avec le plus d'empire, accoutumés à de certaines formes, ne pouvoient souffrir de les voir tout à coup changer ; il falloit, pour ainsi dire, traiter avec eux, et les amener par des degrés presque insensibles à approuver ce qu'ils auroient repoussé d'abord, si on le leur avoit présenté tout à la fois. Jamais une telle réforme ne se fait mieux que lorsque personne ne la commande, qu'elle est l'ouvrage du temps et de la nécessité plutôt que des hommes, et qu'elle se trouve faite presque avant qu'elle soit aperçue. C'est ainsi que se sont opérées successivement toutes les révolutions de notre langue poétique ; et il y en a eu d'importantes, à ne compter même que du siècle de Marot jusqu'à Malherbe.

La langue françoise, après une suite infinie de variations, n'est parvenue qu'au bout de dix siècles à la perfection qui lui est propre, tant il étoit difficile de la fixer. Cette langue, parlée maintenant par un peuple si poli, ne fut à sa naissance qu'un mélange fortuit d'idiomes sauvages avec la basse latinité. On sait que le latin, depuis l'invasion des barbares, perdit bientôt sa pureté à Rome même. La corruption fut encore plus rapide et plus sensible dans les provinces romaines. Le langage celtique, qui, depuis long-temps, sembloit s'être réfugié dans l'enfoncement des campagnes gauloises, reflua dans les villes et les bourgs, à la retraite des Romains, vers la fin du cinquième siècle. Nos conquérants françois, qui chassèrent les anciens conquérants, accrurent la confusion, en jetant parmi les vaincus une foule de mots tudesques qui formoient leur langage, et répondoient, par leur âpreté, aux mœurs de la Germanie. Le langage romain prévalut toutefois dans ce désordre; c'étoit le langage du christianisme occidental, auquel ces nouveaux maîtres se plièrent sans difficulté. Mais si le celte avec ses dialectes ne reprit pas son ancien rang, si le tudesque fut parlé par trop peu de vainqueurs pour dominer, ces horribles jargons se dédommagèrent des sacrifices qu'ils firent à la langue romaine, en la mutilant pour la rendre semblable à eux. Toutes les terminaisons latines furent coupées, et la tête seule des mots fut gardée. Le mélange du celte ou gaulois, du tudesque ou franc, et du latin mutilé, composa la langue *romance*, ainsi appelée du romain qui l'emportoit dans cet alliage; et de ce chaos devoit éclore un jour la langue de Racine et de Voltaire! Aux neuvième et dixième siècles, cette

langue informe fut la seule entendue des grands et du peuple, de niveau par leur ignorance : elle fut pour cette raison la seule mise en œuvre par les poètes de cette époque; car pour plaire il falloit bien qu'ils se fissent entendre. Ils laissèrent donc l'usage du pur latin aux cérémonies religieuses, et aux affaires soit publiques, soit privées, ce qui donna tant de prépondérance aux clercs dans les choses sérieuses. Il faut dire qu'on appeloit d'abord romanciers, non seulement les poètes, mais les historiens mêmes, qui usèrent aussi de la langue romance, et qui de plus peuvent être mis au rang des poètes, pour le goût des fables. Au dixième siècle, ce nom ne désigna presque plus que les inventeurs de fictions écrites en langue romance, qu'ils alignoient en rimes et mesuroient vaguement. Cette romancerie, proprement dite, remonte jusqu'à Hugues Capet, et se multiplia prodigieusement. Plusieurs de ces vieux romans ont traversé les âges, et nous en avons recueilli des fragments dans notre Collection. Comme la langue méridionale des Gaules reçut plus foiblement l'impression des conquérants germains, ce fut au midi que la gaie science, c'est-à-dire la poésie romance, fut le plus tôt prête à se former. Les auteurs s'en nommèrent Troubadours, expression dont le sens répond très bien à celle de poète en grec : poète signifioit aussi trouveur de fictions.

Auteurs ingénieux et légers, l'à-propos fut, pour ainsi dire, leur première muse; leur esprit souple et varié s'accommode aux circonstances qui l'inspirent, et sut trouver le secret de leur survivre : prouvant par leur gaieté cette antique et joyeuse origine qui se perd dans la nuit des temps, ils courent dans tous les lieux où le

plaisir les appelle; ils entrent, une lyre à la main, dans le palais des princes; ils payent noblement l'hospitalité dans ces demeures du luxe et de la grandeur, en y chassant la contrainte et les soucis par les jeux d'une muse badine, qui mêle plus d'une fois les leçons de la sagesse aux chants de la folie et du plaisir. Plus heureux encore, ils viennent s'asseoir au banquet de l'amitié; partout la joie redouble à leur passage. C'est la joie qui leur dicta ces couplets piquants, ces refrains qu'une heureuse naïveté rendit populaires; c'est la joie encore, qui mieux que l'or et la faveur, acquittoit les vers qu'elle faisoit naître, en les répétant de château en château jusqu'aux extrémités de la France. Les fruits de leur imagination riante, après avoir charmé les contemporains, sont recueillis avec soin par la postérité, s'ils réunissent la finesse au naturel, et la satire agréable des mœurs au respect pour les bienséances sociales.

Le nord de la France se hâta d'imiter les Provençaux, et produisit ses Trouvères, même nom que le Troubadour, si ce n'est que le *v* et la finale différente marquent la nuance des deux langues, du provençal et du picard. Il est clair que la langue d'oc étoit plus digne de devenir un jour la langue dominante; elle nous eût donné, par ses terminaisons pleines, douces et retentissantes, un idiome aussi beau que nul autre; mais la cour habitoit Paris, le picard étoit la langue des maîtres; ce jargon sourd devoit donc nécessairement l'emporter sur celui des Troubadours. Telle a été l'origine de notre langue. Ce qui devoit hâter principalement ses progrès, c'étoit l'esprit de société qui déjà régnoit entre les deux sexes, et n'étoit connu qu'en France, avantage incomparable qui man-

quoit au midi de l'Europe, où la jalousie tenoit les femmes captives comme dans l'Asie, et dont le nord se privoit même, ne songeant guère à se polir dans leur doux commerce. Avant la dernière année du treizième siècle, la France comptoit déjà les œuvres de cent vingt-sept poètes; l'université de Paris sembloit être le fanal des peuples occidentaux, durant cette nuit de l'ignorance européenne. Ce n'est donc ni par défaut de lumières, ni par défaut d'institutions publiques et de renommée nationale, ni par aucun malheur des temps, que notre langue, et notre poésie surtout, s'est traînée si lentement vers sa perfection. Les meilleurs esprits consumèrent plusieurs siècles à lutter avec la rudesse de ses sons, comme eût fait un statuaire avec un marbre cassant et rebelle. Quels obstacles ne leur présentoient pas tant de finales hérissées, tant de sons nazillards, de monosyllabes insonores, et même de ces *e* muets que nous savons si bien faire valoir aujourd'hui! Qu'est-il besoin de citer les termes celtiques et tudesques établis parmi nous et durs par leur essence? Nous prenons à peu près pour tels tous ceux dont la tête, si je puis dire ainsi, ne nous offre pas une physionomie de Rome ou d'Athènes; nous croyons également barbares d'origine ceux qui nous vinrent d'Italie sous Charles VIII, François Ier et Catherine de Médicis, et qui n'ont pas l'origine anciennement romaine. Il ne faut qu'ouvrir le dictionnaire de notre langue pour reconnoître dans les mots latins les mutilations des Francs, nos vainqueurs et nos ancêtres. Ce sont là les mots qu'un de nos auteurs appelle si ingénieusement nos anciens habits de sauvages. Ajoutez que les dernières con-

sonnes, accumulées dans les mots ainsi contractés, se faisoient toujours un peu sentir; il n'y avoit que l'ordre le plus clair et le plus régulier qui pût rendre usuels tant de mots enchaînés par des liens de fer. Il fallut renoncer à l'inversion latine ou italienne, ainsi qu'aux mots composés, aux augmentatifs ou diminutifs; en un mot, aux variétés finales des langues flexibles et harmonieuses. Ainsi, tandis que les Italiens imitoient la syntaxe latine, que leurs finales, toujours pleines, se prêtoient tout de suite à l'euphonie, et que le passage d'une langue à l'autre étoit presque imperceptible; que, pressés ou lents, doux ou âpres, forts ou passionnés, sublimes et sonnants, ou simples et paisibles, leurs écrivains pouvoient donner à leur gré à la langue poétique de la souplesse et de la variété; qu'ils pouvoient raccourcir ou allonger leurs terminaisons après les quatre liquides, adoucir une quantité d'autres mots par des abréviations diverses, avoir dans des modifications de finales des modifications d'idées; en un mot, se créer, par des exceptions légères et faciles, une langue poétique entièrement séparée de la prose, nous qui avions été leurs premiers maîtres, nous ignorions encore le génie de notre propre langue. Il ne fut révélé à nos écrivains que lorsqu'ils reconnurent enfin que, trop fière pour se plier aux formes de la phrase latine, elle vouloit avoir un caractère à elle, et que ce caractère étoit l'ordre et la clarté. Mais que d'essais avant d'en venir là! Le latin, qui étoit la langue mère, présentoit toujours à nos auteurs sa marche perfide. L'oreille, organe si dédaigneux, cherchant à se satisfaire, et ne le pouvant jamais, chaque écrivain prenoit sur lui d'inventer de

nouvelles constructions. Dans un siècle la langue varioit deux fois, et l'occupation du siècle suivant étoit de traduire tout ce qui l'avoit précédé. Ainsi, Marot fut chargé de rajeunir, non seulement le Roman de la Rose, mais les poésies même de Villon, né seulement un demi-siècle avant lui. Tout ce qui a rapport aux langues est dans un mouvement continuel. Montaigne le sentoit bien lui-même en composant son ouvrage. « J'écris mon livre à peu d'hommes et à peu d'années, disoit-il; si c'eût été une matière de durée, il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme; selon la variation continuelle qui a suivi le nôtre jusqu'à cette heure, qui peut espérer que la forme présente soit en usage d'ici à cinquante ans? Il écoule tous les jours de nos mains, et, depuis que je vis, s'est altéré de moitié. Nous disons qu'il est cette heure parfait: autant en dit du sien chaque siècle. Je n'ay garde de l'en tenir là tant qu'il fuira, et s'ira difformant comme il fait. C'est aux bons et utiles écrits de le clouer à eux, et ira sa fortune selon le crédit de notre état. [1] »

Souvent la mesure et la rime des vers tenoient à la manière dont un mot étoit écrit, parce que cette manière pouvoit déterminer le nombre des syllabes, et quelquefois faire disparoître la rime même : ainsi les réformateurs trop économes, qui alloient à l'épargne des signes, et qui vouloient ajouter ou retrancher ceux qui leur étoient nécessaires, dérangeoient entièrement la constitution de notre poésie. Toute langue qui n'est pas formée des débris de plusieurs autres est beaucoup plus prompte à se former, parce qu'elle a en naissant un caractère à elle. Le véritable

[1] *Essais de Montaigne*, Liv. III, chap. IX.

fondateur de notre langue poétique, en France, fut Malherbe. Le genre lyrique qu'il embrassa pouvoit, dans un siècle plus heureux, donner à cette langue un grand caractère; mais il eut moins de génie que de verve, et plutôt de la noblesse que de la force: d'ailleurs le mauvais goût de son siècle l'enveloppoit de toutes parts, et perça trop souvent dans ses ouvrages; il forma plutôt le mécanisme de cette langue qu'il n'en forma le génie; il ouvrit la carrière, y fit quelques pas, mais il ne la parcourut point. Il étoit réservé au génie austère et politique de Corneille de communiquer à notre langue poétique cette même austérité, en lui communiquant sa force. Il dédaigna toute parure étrangère, et voulut que sa pensée ne fût ornée que de sa propre vigueur, comme ces lutteurs antiques qui laissoient à d'autres la pompe des vêtements, et dont les muscles et la taille composoient toute la beauté. Chez lui, la langue poétique ne connut pas même ce trouble et ce désordre impétueux que répand sur elle le souffle orageux des passions, et qui précipite tous ses mouvements. Sa marche fut plus tranquille, et elle n'eut presque jamais à peindre que des passions qui conservoient une sorte de dignité et de grandeur. Racine donna à la langue poétique les mouvements qui lui manquoient; il lui donna en même temps plus de charme, et la fit redescendre, pour ainsi dire, de cette vieillesse majestueuse qu'elle eut en naissant, à une jeunesse plus riante et plus douce, qui ne fut que son second âge. Il mêla plus de couleurs à ses tableaux, il perfectionna l'art des nuances, et répandit sur elle un éclat de figures et d'ornements qu'elle n'avoit point connu jusqu'alors.

Les ouvrages d'agrément ont particulièrement l'avantage d'étendre une langue, parce qu'ils flattent l'imagination, et que le plaisir qui en résulte est à la portée d'un plus grand nombre de personnes. Les philosophes ne peuvent être lus que par les philosophes ; mais presque tout le monde lit les poètes ; et c'est de la poésie romane que la langue françoise a tiré son origine. Un nombre infini de poètes, qui prirent le nom de Troubadours dans le midi de la France, et de Trouvères dans le nord [1], s'éleva tout à coup, et se répandit bientôt dans toutes les provinces. Ce n'est qu'en comparant entre eux les auteurs de ces temps reculés que nous pouvons juger des progrès ou des changements qui arrivèrent dans la langue. Le plus ancien monument que nous ayons est le serment

[1] Le couronnement du roi d'Arles, Boson, en 879, partagea la France romane en deux nations, qui demeurèrent quatre siècles rivales et indépendantes. Les invasions des barbares, la misère des peuples, les guerres civiles et tous les malheurs qui en sont la suite, avoient détruit la langue latine et corrompu l'allemand. La division de la France en deux monarchies, établit une semblable division dans le langage des deux peuples. Ceux du midi de la Loire se nommèrent *Romans provençaux*, et ceux qui habitoient au nord de la même rivière ajoutèrent au nom de *Romans* qu'ils prenoient, celui de *Waelches* ou *Wallons*, que leur donnoient leurs voisins. On nomme encore le provençal *langue d'oc*, et le wallon *langue d'oil*, d'après le mot qui exprimoit le signe affirmatif *oui* dans l'un et l'autre dialecte; de même que l'on appeloit alors l'italien la langue de *si*, et l'allemand la langue de *ya*. Après trois siècles d'existence, la langue des Troubadours s'éteignit par une nouvelle corruption, et parce qu'elle ne fit aucun progrès. Le roman wallon que les Trouvères employoient se conserva, se perfectionna peu à peu, et c'est de ce dialecte qu'est venu le françois.

(Extrait de *la Littérature du midi de l'Europe*, par M. SIMONDE DE SISMONDI, tome I, chap. VII, pag. 259 et suiv.)

de Louis-le-Germanique, rapporté par Nithard. Je ne parle point de celui de Charles-le-Chauve, non plus que du poëme d'Ottfrid, parce que ces deux pièces étant en franctheuch, théotisque ou tudesque, elles n'ont aucun rapport à la langue françoise. Après le serment de Louis-le-Germanique, les lois des Normands, par Guillaume-le-Bâtard ou le Conquérant, mort en 1087, sont un des plus anciens monuments de la langue, et l'on peut déjà remarquer une différence dans le langage. Le plus ancien ouvrage en vers françois que je connoisse, est la traduction en vers du poëme latin de Marbodus, sur les pierres précieuses, dans lequel il décrit leur forme, leurs couleurs et les propriétés que la superstition leur attribuoit. Cet ouvrage peut être de 1123, et, quoique postérieur de cinquante ans aux lois des Normands, il est moins intelligible que le texte de ces lois. Les licences étoient alors les principales règles de la poésie. Pasquier, Fauchet, Borel, et, d'après eux, plusieurs auteurs modernes ont donné le catalogue historique des poètes qui ont fleuri en France depuis Louis-le-Gros jusqu'à François Ier. C'est en parcourant la longue suite de leurs ouvrages qu'on peut suivre la langue poétique en France dans sa marche lente et pénible, jusqu'à ce qu'enfin, dégagée de ses longues entraves, elle prend une allure gaie et facile.

Ce ne fut guère que sous François Ier que notre versification reçut à peu près la forme qu'elle a aujourd'hui : ce prince tira la langue de la barbarie, et peut-être, dans le seul cours de son règne, la langue françoise fit-elle autant de progrès qu'elle en a fait depuis, si on considère l'état où elle étoit à l'avénement de

François I[er] au trône. Ce n'est pas qu'il ne soit arrivé de prodigieux changements dans la langue depuis cette époque; mais on pourroit assurer qu'ils ne sont ni aussi considérables, ni aussi essentiels que ceux qui eurent lieu sous le règne de François I[er]. A l'exception de quelques termes qu'il étoit nécessaire d'introduire pour exprimer des idées qui n'avoient pas leurs termes propres, il est constant que nous en avons proscrit beaucoup d'autres plus expressifs que ceux qui les ont remplacés. L'ordonnance par laquelle François I[er] proscrivoit le latin des jugements et actes publics, pour y substituer le françois, contribua beaucoup à propager l'étude de la langue nationale : on est obligé de faire une attention sérieuse à la propriété et à la valeur des termes, dans des actes qui doivent régler les intérêts de tant de personnes, toujours prêtes à interpréter les lois à leur avantage.

Dans l'*Essai sur les mœurs des nations*, Voltaire cite une lettre du roi François I[er]; et, d'après le style, il doute que ce prince, auteur d'une prose si incorrecte, ait pu l'être du quatrain charmant qu'on lui attribue sur Agnès Sorel. Si celui qui élève ce doute avoit comparé la prose de Marot avec ses vers, il auroit eu la même peine à les concilier ensemble; le poète élégant n'est qu'un prosateur indigeste et obscur. Notre prose ne couloit point encore, elle n'avoit que des saillies de conversations, d'heureuses rencontres. Rabelais, le contemporain de Marot, use la patience des plus curieux lecteurs; on cherche aussi vainement sa renommée dans son style que dans le fond de ses sujets. Amyot et Montaigne furent les deux premiers qui, vingt ans après, firent pour notre prose ce que

Marot venoit de faire pour notre poésie. Aussi, de l'ancienne prose, on ne lit guère que la leur; mais il est toujours vrai de dire que, sans l'obstination de nos vieux poètes à manier et à tourmenter la langue françoise, jamais notre prose ne seroit devenue oratoire. Marot n'avoit qu'un parti à suivre, de quitter l'imitation de tout autre langue, et de chercher le génie de la nôtre en elle-même; c'est ce qu'il fit. L'aspérité de nos finales et de nos liaisons étoit l'éternel écueil de notre grammaire; il s'attacha donc aux termes et aux tours que le frottement de l'usage avoit le plus adoucis. Toutes les rimes agréables, toutes les phrases coulantes échappées au hasard des vieilles plumes françoises, il les recueillit et les employa; mais ce fut dans la conversation délicate et exercée des femmes du grand monde qu'il apprit le mieux à discerner les beaux sons; ce fut de leurs expressions naturelles, de la clarté de leurs tours et de leur vivacité qu'il composa son miel, qu'il prit le véritable caractère de notre langue. C'étoit tout ce qu'on pouvoit alors; mais c'étoit beaucoup d'avoir montré à la postérité littéraire que la grâce du françois réside dans une tournure facile, vive, serrée, et surtout claire et directe. Il faut pourtant convenir qu'en suivant l'unique voie qui lui fut ouverte, Marot ne donna pas à la langue poétique l'étendue nécessaire à la variété des genres : un seul ne pouvoit tant faire. Le premier il sut varier sa pensée selon les sujets, et n'offrit jamais, dans les vers de son bon temps, ce fonds uniforme d'idées sans grâce qu'on trouve trop souvent dans ses devanciers; et s'il n'a pas, dans ses pièces d'une certaine longueur, cette correction suivie, que personne n'eut avant Malherbe, il a

du moins une continuité d'élégance d'esprit qui sème partout des traits heureux. Notre langue ne connoissoit point encore la distinction des styles, et n'avoit qu'un ton. Quoique puisé dans le caractère de la nation, ce ton n'étoit que le style familier; sa qualité ne pouvoit donc être qu'un tour de parole vif, naturel, doux et précis, qui peut convenir aux genres tempérés, tels que la fable, les contes, l'élégie, l'épigramme, l'épître simple : mais ni la tragédie, ni l'épopée, ni les grands poëmes didactiques, ni l'épître philosophique, ni les genres essentiellement sérieux, ne pouvoient se contenter des grâces d'un style qui n'étoit encore que naïf.

Notre intention n'a point été de mettre sous les yeux du lecteur le tableau littéraire du règne de François Ier; l'histoire des lettres depuis ce temps est également connue, et de ceux qui étudient par état, et des personnes qui n'ont d'autre guide dans leurs lectures que le goût de la littérature. Heureuse époque à laquelle il faut rapporter non seulement la gloire d'avoir réveillé les esprits assoupis dans l'ignorance, mais encore les progrès que l'esprit a faits depuis dans les différents genres de connoissances. Les grands hommes appartiennent moins au siècle qui les a vu naître, et qui jouit de leurs talents, qu'au siècle qui les a formés, soit en leur laissant des modèles, soit en leur préparant des secours. Clément Marot pensa que la langue françoise devoit avoir, comme les langues anciennes, des principes et des règles : guidé par les conseils de Jehan Lemaire, son maître et son ami, il s'y astreignit, autant que le goût et l'usage de son siècle pouvoient le permettre. Ses poésies firent

les délices de son temps, et son style est encore employé de nos jours par les poètes qui veulent donner plus de naïveté à leurs expressions.

La poésie françoise devenoit plus claire et plus intelligible, lorsque le désir d'appliquer à notre langue poétique les formes grecques et latines vint détruire l'ouvrage des écrivains qui, guidés par un sentiment plus naturel, s'étoient abandonnés au génie de la langue maternelle. Les poètes du temps de Charles IX et des règnes suivants semblent n'avoir pas connu d'autre muse que l'érudition. Au lieu de porter dans leurs écrits cette clarté et cette première élégance à laquelle on étoit presque parvenu, Ronsard et Dubartas s'imaginèrent qu'à l'exemple des poètes grecs, ils pouvoient faire un seul mot de plusieurs mots réunis. Jupiter ne fut plus simplement le dieu qui lance le tonnerre; il fut appelé le *darde-tonnerre*, le dragon fut un serpent *jette-flamme*, la Trinité fut le *triple-un*. Leurs épithètes sont toutes grecques, ou font allusion à quelque trait de la mythologie. Semblables aux oracles de l'antiquité, ils s'enfermoient dans une savante obscurité. Ils firent l'admiration de leurs contemporains; mais leur règne ne fut pas heureusement de longue durée; on ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils avoient donné une fausse direction au goût de la nation, en imprimant à notre littérature un caractère d'imitation qui détruisoit tout ce qu'elle pouvoit avoir d'original. Ronsard, précipité de la gloire où il s'étoit placé lui-même, tomba dans un juste mépris. C'étoit pourtant un homme de mérite; mais il méconnut le génie de notre langue poétique; il crut qu'il l'enrichiroit en lui léguant l'héritage des muses

grecques et latines, sans examiner si les richesses qu'il donnoit n'avoient pas perdu toute leur valeur en passant, à l'insu du goût, d'une langue dans une autre. Le seul service que Ronsard rendit à notre poésie, fut de mettre dans les rimes un ordre qu'on ne connoissoit pas avant lui. Pourvu que la désinence des rimes fût différente, on ne les plaçoit point dans l'ordre auquel Ronsard les assujettit, c'est-à-dire que deux rimes féminines venoient après deux rimes de même espèce, pourvu que la terminaison eût un son différent : il fit introduire les rimes masculines et féminines. Il faut encore savoir gré à Ronsard de s'être attaché à la richesse des rimes, qui est plus nécessaire qu'on ne pense. Le travail auquel se livre l'esprit en cherchant une rime riche, tourne souvent au profit de la pensée et de l'expression. Racine convenoit lui-même que ce travail lui avoit été profitable. Dubartas, qui suivit les traces de Ronsard, habilla, comme lui, notre langue à la grecque; et, dans un poëme de plus de vingt-deux mille vers, intitulé *la Semaine*, il parcourut tout l'univers, rima tout ce qu'il savoit sur l'histoire sainte et profane, sur l'astronomie, sur la mécanique, et enfin sur chaque science en particulier. Si Mathurin Régnier, admirateur de Dubartas et de Ronsard, qu'il regardoit comme les plus excellents poètes, n'est point tombé dans les mêmes écarts, c'est que le genre satirique qu'il avoit choisi l'obligea de parler le langage ordinaire de son temps. Malherbe étoit né en 1556, Ronsard étoit mort en 1585, et Dubartas en 1590; Malherbe avoit donc trente à trente-quatre ans à la mort de ces deux poètes, qui avoient conquis tous les suffrages de la nation. N'a-t-on

pas lieu de s'étonner qu'au milieu d'un goût si perverti, avec des modèles si dangereux, il soit parvenu à ramener la muse aux règles du devoir, comme a dit Boileau, et à tenir une marche sûre et ferme, au milieu des écueils de toute espèce dont il étoit entouré?

Nos anciens poètes ne se bornoient point à un seul genre de poëme, ils en ont composé de différentes espèces; il en est aussi plusieurs auxquels on pourroit donner le nom d'épique, quoiqu'ils ne soient point conformes aux règles d'Aristote, que nos premiers rimeurs ne connoissoient pas. Tels sont le poëme de la *Vie d'Alexandre*, par Lambert li Cors et par Alexandre de Paris; celui de la *Vie du connétable Du Guesclin*, par Cuvelier, et celui de *la Conquête de Jérusalem*, par Renax. Chacun de ces poëmes contient environ dix-huit à vingt mille vers. Il ne paroît pas qu'ils aient composé de poésies dramatiques semblables à celles qui se représentent aujourd'hui sur nos théâtres; mais les moralités à personnages en tenoient lieu. Les mystères et les histoires, aussi à personnages, succédèrent, dans le quinzième siècle, à ces moralités. Ces mystères et ces histoires sont divisés en trois ou cinq actes; mais ils diffèrent de ces sortes de pièces en ce qu'il y a tels de ces poëmes qui contiennent vingt à vingt-deux mille vers, et que la représentation ne se faisant point de suite, ni dans un même jour, on récitoit environ quatre mille vers, et l'on s'arrêtoit par intervalles. Pendant ces sortes d'entr'actes, un fou, c'est-à-dire un baladin, paroissoit sur la scène, disoit de lui-même tout ce qui lui venoit à l'esprit, et faisoit diverses sortes de tours. Ces entr'actes sont marqués en marge par ces mots: *hìc stultus loquitur*, ici le fou parle; le reste se décla-

moit de même les jours suivants. Toutes les actions se représentoient alors sur le théâtre : s'agissoit-il de bâtir une ville, une tour, une maison, les maçons, les charpentiers et les autres ouvriers la construisoient sur la scène. On y voyoit des assauts, des combats, des chasses, des festins, etc.

Ces mêmes poètes nous ont laissé d'autres pièces moins étendues, qu'ils nommoient *dicts*, *lais* et *complaintes;* le *dict* ou *dictié* étoit une pièce de poésie qui contenoit un enseignement, une instruction ou le récit d'un fait, c'est-à-dire d'une belle ou d'une mauvaise action. Les *lais* étoient aussi des récits d'aventures, dont le but étoit ordinairement de louer quelqu'un, ou de le blâmer, dans la vue de le corriger; les *complaintes* avoient pour objet quelque triste aventure, et servoient à témoigner les regrets de la mort d'un personnage, ou à déplorer son triste sort; mais les pièces les plus communes, et vraisemblablement les plus anciennes, étoient les *chansons* et les *contes.* C'est le genre de poésie dans lequel nos vieux auteurs ont le mieux réussi, et cela devoit être : la liberté qui caractérise ce petit poëme, y laisse moins apercevoir le défaut de goût, qui est inséparable de l'enfance de l'art; pour y réussir, il ne falloit que de la gaieté, de l'esprit et du naturel, et nos poètes en ont toujours été abondamment pourvus.

Parmi ceux qui ont cultivé ce genre de poésie avec le plus de succès, nous distinguerons Jehan le Gatinois, Durand, Cortebarbe, Garin, Haisiaux et Rutebeuf; leurs ouvrages sont d'autant plus intéressants maintenant, que nous en retrouvons de nombreuses imitations dans les écrivains qui ont fondé la

gloire littéraire de l'Italie. Dante, Pétrarque et Boccace se sont souvent bornés à les traduire, et leurs traductions font encore aujourd'hui l'admiration de l'Europe. Notre Molière lui-même se plaisoit à leur emprunter quelques unes de ces intentions comiques que son génie s'étudioit ensuite à féconder. C'est ainsi qu'il leur a pris la scène où la femme de Georges Dandin trouve le moyen de se faire ouvrir la porte par son mari, et de rentrer malgré lui dans la maison. La Fontaine a presque traduit d'après eux les contes des Remois, du Cuvier et du Berceau. Rabelais, et plus tard Grécourt, y ont aussi puisé. On retrouve chez eux cette vérité de pinceau que nous avons vu reparoître perfectionnée dans les contes de La Fontaine. Les chansons, fort en vogue, surtout dans le treizième siècle, étoient de plusieurs genres et portoient différents noms, suivant le caractère de piété, d'amour ou de badinage qu'elles exprimoient. Les *sonez*, fort différents des sonnets des poètes des règnes de Louis XIII et de Louis XIV, étoient une de ces espèces de chansons. Dans le quatorzième siècle, c'étoient des virelais, des ballades et des sirvantois; les *virelais* étoient composés de trois couplets ou strophes, et presque toujours accompagnés d'un refrain; la *ballade* ne différoit en rien du virelai; les *sirventes* ou *sirvantois* renfermoient une sorte d'invocation suppliante, d'où ils avoient reçu leur nom; il y en avoit de pieux, adressés à la sainte Vierge, et d'autres sur des sujets galants; les sottes chansons étoient comme les sirvantois, à l'exception qu'elles étoient satiriques.

Nos anciens poètes françois employoient dans leurs compositions des vers de différentes mesures: on en

trouve de six pieds, de cinq, de quatre, et de deux et demi; mais, dans leurs grands vers de dix ou douze syllabes, ils n'étoient pas fort exacts observateurs de la césure. Leurs vers sont rimés comme ceux d'aujourd'hui; mais leurs rimes ne sont ni riches ni correctes; les poètes se donnoient alors la licence de faire tout rimer en corrompant, suivant le besoin, la terminaison des mots propres. Ainsi, *Pierre* devenoit *Pierron*, pour rimer avec *pardon*; *Charles* se changeoit en *Challos*, pour rimer avec *repos*. Ce n'étoit pas aux seuls noms qu'ils faisoient subir cette altération, tous les autres mots étoient également changés dans leur terminaison, suivant le caprice du poète, suivant les besoins de la rime. Ainsi, Jehan de Meun, dans son *Roman de la Rose*, fait rimer *aime* avec *vilain*, en changeant le premier mot en *ain* :

> Gentilesce est noble, et si l'ain
> Qu'il n'entre mie en cuer vilain.

Ils abrégeoient ou allongeoient encore les mots pour la facilité de la mesure, en disant, par exemple, *orine* pour *origine*, et *parole* au lieu de *il parle*, pour rimer à *escole*, *main* pour *matin*, *forment* pour *fortement*; et encore long-temps après, Villon disoit *penanier* pour *penitencier*. Le masculin et le féminin, le singulier et le pluriel étoient généralement mis l'un pour l'autre; ils ne distinguoient pas, comme on l'a fait depuis, les rimes masculines et féminines; cette distinction n'est pas très ancienne dans notre poésie. Marot, qui a vécu dans le seizième siècle, ne l'a pas connue, et ce n'est que dans le dix-septième qu'elle a été admise. Nos poètes connoissoient trois sortes de rimes, la *léonine*, la *consonnante*, et la *rime croisée*.

La *léonine* étoit regardée comme la plus parfaite, et c'étoit ce que nous appelons aujourd'hui rime riche; il suffisoit que la consonnante sonnât à l'oreille, mais seulement par la corruption ou le changement de la terminaison du mot, comme dans les deux vers de Jehan de Meun, que nous avons déjà cités, ou dans ceux-ci du poëme de *la Conquête du royaume de Jérusalem*, par Renax, où cet auteur change le mot *royaume* en *roion*, pour le faire rimer avec *maison* :

> Quel maisnie a li dus o lui en sa maison?
> Par ma foi, sire, à l'ore que fuz en son roion
> Estoient bien o lui dix mile compaignon.

La rime croisée, en usage dans le treizième siècle, se faisoit en entremêlant dans les vers une rime avec une autre; le reclus de Molens s'est servi de cette rime dans son roman de *Charité* et dans son roman du *Miserere*.

L'oubli dans lequel sont tombées les différentes productions de nos vieux poètes, vient en partie de la difficulté de les entendre. Ce qui augmente encore cette difficulté, c'est la variation qu'éprouvent toutes les langues; beaucoup de mots qui étoient françois dans les treizième et quatorzième siècles, ne le sont plus aujourd'hui : ajoutez que chaque province étoit, pour ainsi dire, un royaume à part, et que chaque poète parloit le jargon de son pays. Depuis Philippe-le-Bel et ses enfants, les règnes de Philippe de Valois et du roi Jean furent si agités, que la langue ne put faire de grands progrès. Ce ne fut que sous Charles v et Charles vi que l'on commença à y donner quelque attention. Suivant Étienne Pasquier, le temps où les poètes écrivirent le plus, fut celui des papes d'Avi-

gnon, à commencer sous Philippe-le-Bel. « Les poètes, dit-il, profitèrent du Dante et de Pétrarque et des poètes provençaux, ce qui forma un nombre de *gâte-papier.* » Les fréquents voyages qu'on faisoit à Avignon firent introduire beaucoup de mots italiens dans le françois. La même chose arriva sous Louis XII et sous François Ier, pendant leur guerre d'Italie, ce qui fit faire à Henri Étienne son livre du *François italianisé.*

Nous n'avons présenté au lecteur qu'une esquisse rapide de la naissance, des progrès et de la marche de la langue françoise depuis son origine jusqu'au moment où Malherbe en fit un instrument de pureté, d'harmonie et de noblesse. Les personnes qui voudroient connoître les développements des principes et des faits que nous venons d'exposer sommairement, trouveront de quoi satisfaire leur docte curiosité dans le *Trésor des Recherches de Borel*; — les ouvrages de Fauchet; — les *Recherches de Pasquier*; — l'*Histoire de la langue françoise, par M. Henri*; — le *Mémoire de Duclos, sur les révolutions de la langue françoise*; — l'*Essai sur les langues, par Sablier*; — l'important ouvrage de M. Raynouard, intitulé : *Choix des poésies originales des Troubadours*; — la *Littérature du midi de l'Europe, par M. Simonde de Sismondi*; — le *Dictionnaire de la langue romane, par M. Rocquefort*; — un Mémoire de M. Auguis, placé en tête du supplément de ce même dictionnaire; — les *Préliminaires* que M. le comte François de Neufchâteau a placés en tête de la belle édition de Pascal, publiée par M. Lefèvre; — le premier volume de l'édition des poésies de Thibault, comte de Champagne et roi de Navarre, donnée par Lévesque de la Ravallière; — dans les diffé-

rentes préfaces dont Barbazan, et, depuis, M. Méon, ont enrichi le précieux ouvrage intitulé *Fabliaux et Contes des poètes françois des onzième, douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles*, etc.; — dans les différents Mémoires de M. de Sainte-Palaye, et dans la partie de son *Glossaire*, qui a été imprimée; — dans l'ouvrage du marquis de Rochegude, intitulé *le Parnasse occitanien*, etc., etc.

Chacun aime à connoître les révolutions de l'esprit humain dans les sciences et dans les arts. Ce que nous avons dit des vicissitudes que notre langue poétique a éprouvées, doit inspirer le désir de connoître les monuments qu'elle nous a laissés de ses diverses époques. Moins rapide dans ses progrès que les autres langues de l'Europe, son enfance a été plus longue. Incertaine dans sa marche, parce qu'elle n'a pas eu d'abord de règles fixes, ce n'a été qu'après plusieurs siècles d'essais qu'elle est parvenue à se dégager des entraves qui avoient long-temps enchaîné son essor. Long-temps on se plut, en France, à multiplier les antithèses; on aimoit les froids jeux de mots; les allégories forcées paroissoient des beautés; le nombre et l'harmonie étoient aussi peu connus que le grand et le sublime, et souvent ceux qui ne vouloient qu'être simples et naïfs, tomboient dans le bas et le ridicule. Mais, comme il apparoît toujours, même au milieu des ténèbres de l'ignorance, quelques uns de ces esprits privilégiés qui se placent au-dessus de leurs contemporains et devancent leur siècle, les défauts que l'on reproche à la plupart de nos vieux poètes sont rachetés chez quelques uns par des beautés de plus d'un genre. Nous ne donnons point leurs ouvrages

comme des modèles que l'on doive suivre, nous les reproduisons tels qu'ils sont, pour en faire sentir le goût, le génie, le caractère. Nous les avons rangés dans l'ordre chronologique, autant qu'il nous a été possible; cet ordre nous a paru le plus naturel et le plus propre d'ailleurs à faire connoître les progrès de la poésie françoise.

L'art des vers ne fut d'abord cultivé en France que par les Troubadours, et la langue des poètes fut le provençal; quoique leur idiome ne soit pas le nôtre, cependant, comme ils sont François, et qu'ils ont donné les premiers, en France, l'exemple et le goût de la poésie, nous avons pensé que quelques morceaux de leurs meilleurs ouvrages devoient trouver place dans une collection qui doit présenter au lecteur une suite non interrompue des principaux monuments de notre langue poétique depuis Guillaume IX jusqu'à Malherbe, et concurremment avec eux les essais plus sévères des poètes qui ont écrit dans la langue d'oil. Parcourant rapidement cette longue suite de Troubadours et de Trouvères, qui, pendant trois siècles, se partagèrent l'admiration de leurs contemporains, ne donnant de leurs ouvrages que les morceaux qui portent un caractère particulier, et marquent un progrès sensible, soit dans la pensée, soit dans l'expression, nous arrivons à Villon, dont Boileau a dit:

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

On voit figurer dans la liste de ces vieux poètes, des rois, des princes, des guerriers, qui croient, plus heureux qu'Alexandre, trouver en eux le chantre et le héros; et d'autres qui, nés sous le chaume,

s'illustrent par leurs talents, et viennent disputer le cœur de la beauté à des têtes couronnées. C'est ainsi qu'une reine d'Angleterre ne rougit pas d'avouer sa passion pour Bernard de Ventadour, dont le père étoit un humble boulanger du Limousin. Des femmes se montreront avec avantage dans cette lice poétique; nous applaudirons aux chants de la comtesse de Die, aux chants de Clara d'Anduse, aux accents plus modernes de la sœur si aimable de François Ier, de Louise Labbé, de Catherine de Navarre, de la reine Marguerite, de cette Jeanne d'Albret, qui eut la gloire de donner Henri IV à la France, et qui fit, comme lui, de jolis vers et de belles actions.

Ce qui contribua sans doute à la considération dont jouirent les poètes de ces temps reculés, c'est qu'ils comptoient dans leurs rangs les personnages les plus distingués par la naissance, tels que le dauphin, comte d'Auvergne, le comte d'Anjou, le comte de Provence, le comte de Toulouse, le comte de Flandre, Alphonse Ier, roi d'Aragon, les empereurs Frédéric Ier, Frédéric II et Frédéric III, et Richard Ier, roi d'Angleterre.

Le zèle des poètes de cette époque à célébrer les croisades est surtout digne de remarque; leur muse, consacrée jusque-là à chanter l'amour et les belles, prend tout à coup un accent guerrier. Guillaume de Saint-Grégori chante les combats avec une ardeur qui tient de la barbarie; il ne se plaît qu'au milieu du sang et du carnage. Au reste, le tableau que présentent les poètes connus sous le nom de Troubadours, est assez monotone; on n'y voit guère que des écrivains sans cesse occupés à adresser des fadeurs

à leurs maîtresses, ou des injures à leurs rivaux; et c'est pour ce motif que nous n'avons extrait de leurs ouvrages que les morceaux qui peuvent mieux faire connoître l'état de la poésie en France pendant cette première époque. L'Académie fondée à Toulouse en 1323, sous le titre d'*Académie insigne et supergaie* des sept Troubadours toulousains, doit être mise au premier rang des établissements qui ont contribué au progrès de la langue poétique en France. Les Troubadours se conservèrent jusqu'au quatorzième siècle, époque où finit leur histoire avec leur règne. Philippe-Auguste, plus scandalisé de leurs vices que charmé de leurs talents, avoit déjà sévi contre eux, quand Hélynand, né dans le nord de la France, et faisant parler à la poésie un idiome qui a survécu à celui des Troubadours, sut donner à ses vers une énergie qu'on ne trouve point dans la langue d'oc. Hugues de Bercy, qui vient ensuite, plus connu sous le nom de Guyot de Provins, a conservé une juste réputation; mais Chrestien de Troyes est le poète le plus distingué de ces temps reculés.

Saint-Louis compta, sous son règne, plus d'écrivains en vers qu'aucun de ses prédécesseurs. On sembloit convaincu, à cette époque, qu'il n'y avoit point de gloire pour les hommes sans la poésie, comme il n'y avoit point de salut pour les chrétiens sans les croisades. Six cents poètes, placés comme autant de jalons sur la ligne des connoissances humaines, depuis Guillaume IX jusqu'à Malherbe, sont là pour attester qu'en aucune autre contrée de l'Europe, les Muses n'eurent un culte aussi assidu, et des autels desservis par un aussi grand nombre d'initiés. Le reste de l'Europe étoit

encore plongé dans la barbarie, que la France s'étoit déjà créé une gloire poétique; c'est cette gloire que nous avons tâché de reproduire, dégagée de tout ce qui pouvoit en affoiblir l'éclat.

On a souvent réimprimé les œuvres de la plupart des poètes qui ont illustré le dix-septième siècle; mais un Recueil contenant ce que leurs devanciers avoient fait de remarquable depuis l'origine de notre poésie jusqu'à Malherbe, c'est-à-dire jusqu'à la première perfection de la langue poétique en France, manquoit à notre littérature; c'est cette lacune que nous avons essayé de remplir. Jusqu'ici les personnes qui avoient voulu connoître les premiers essais de nos vieux poètes, s'étoient vu forcées de s'enfoncer dans la poussière des bibliothéques, et de payer d'un long ennui quelques moments d'une lecture instructive ou agréable. C'étoit à leurs dépens qu'elles apprenoient que pour trouver quelques vers dignes d'être lus, il en falloit dévorer des milliers sans pensée et sans expression. Tout le monde ne sait pas que ce qui a constitué la gloire poétique de la plupart de nos vieux rimeurs, se borne quelquefois à un petit nombre de vers. Il est arrivé plus d'une fois qu'un auteur, sortant pour un moment du cercle de médiocrité qui le tenoit enfermé, a été surpris par une heureuse inspiration; mais que, déchu tout à coup de la pensée qui l'avoit élevé au-dessus de lui-même, le talent n'a été pour lui qu'une exception passagère; voilà ce qui explique pourquoi le jugement du lecteur, qui ne connoît que ce morceau exceptionnel, est souvent en contradiction avec le jugement du critique, qui embrasse l'ensemble des ouvrages.

N'eût-elle que l'avantage de présenter un choix tout

fait de ce qu'on ne pourroit trouver qu'avec beaucoup de peine et de dégoût dans les recueils presque toujours volumineux de nos anciens auteurs, la Collection que nous offrons au public seroit un ouvrage utile : elle tiendra lieu d'une quantité prodigieuse de volumes, tous plus difficiles à se procurer les uns que les autres, et présentera un choix tout fait de ce qui s'y trouvoit perdu. Beaucoup de gens vantent Villon, par exemple, qui ne se sont pas senti le courage de chercher dans ses ouvrages ce qui lui a mérité les éloges de Boileau. On auroit tort de croire que cet élégant badinage, qui a rendu le nom de Marot cher aux amis des Muses, est le cachet ordinaire de ses poésies; on ne le retrouve que dans quelques pièces. Il ne falloit donc comprendre dans une Collection ouverte aux seules productions remarquables de la poésie françoise pendant sa longue enfance, que les ouvrages qui ont plus particulièrement rendu le nom de leurs auteurs recommandable. Nous pouvons annoncer que si nous avons écarté tout ce qui est demeuré indifférent au progrès ou à l'histoire de la poésie françoise, nous nous sommes attachés à ne rien omettre de ce qui peut en constater l'état, ou en mieux faire connoître la marche à une époque quelconque. C'est un choix pris dans les écrivains qui, depuis le douzième siècle jusqu'au milieu du dix-septième, ont commencé, continué et achevé la langue poétique en France. Ce choix a été fait pour servir d'introduction à la lecture des grands poètes qui ont fondé notre gloire littéraire. On y verra quel fruit nos classiques ont su tirer de l'étude des ouvrages de leurs devanciers. C'est alors qu'on pourra reconnoître les emprunts que Boileau fit

à Guyot de Provins, à Vauquelin de la Frenaye, à Laurent et à Regnier, qui furent, dans la satire et la poésie didactique, ses devanciers les plus distingués. Jean-Baptiste Rousseau ne peut être bien apprécié que lorsqu'on connoît les services que Dubellay, Remi Belleau, Desportes, Ronsard, Berthaud, Malherbe, avoient rendus avant lui à la poésie lyrique. Depuis Jean le Gatinois jusqu'à Passerat, plus de cent poètes françois avoient rimé des contes quand La Fontaine les prit pour modèles et les surpassa. Il étoit donc juste que tous les hommes qui, par des essais plus ou moins heureux, firent parler aux Muses françoises un langage plus épuré, et comblèrent l'intervalle entre les ébauches grossières du mauvais goût, et les premières perfections de la langue et de la pensée, fussent placés sous les portiques du temple; et que les écrivains qui, en les surpassant, les ont d'abord pris pour guides, reconnussent en eux les modèles qui avoient dirigé leurs premiers pas dans la carrière. En recueillant les poésies qui composent la Collection que nous offrons au public, en les plaçant dans un ordre chronologique, avec la vie de leurs auteurs, nous avons voulu mettre le lecteur à portée de passer en revue, les uns après les autres, les poètes qui, dans le cours de quatre siècles, ont conduit la langue poétique, au travers de toutes les vicissitudes de la barbarie et du mauvais goût, au point où Malherbe la trouva : notre tâche a dû finir quand celle du père de la poésie lyrique a commencé.

P. R. Auguis.

PREMIÈRE PARTIE.

LANGUE D'OC.



TROUBADOURS.

XIIe ET XIIIe SIÈCLES.

LES

POÈTES FRANÇOIS,

DEPUIS LE XIIe SIÈCLE

JUSQU'À MALHERBE.

GUILLAUME IX.

Guillaume ix, comte de Poitou et duc d'Aquitaine, né en 1071, est le plus ancien des troubadours dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. D'une figure agréable, valeureux jusqu'à la témérité, il joignoit aux talents d'une composition facile, l'avantage de les faire valoir par la beauté de sa voix. Quels titres auprès des dames, dans un temps où les idées d'amour et de valeur étoient inséparablement liées! « Aussi, dit l'historien provençal de notre troubadour, nul ne posséda mieux que lui l'art de s'en faire écouter favorablement; mais nul, ajoute-t-il, ne sut mieux les tromper. » Il mourut en 1122.

De tous les ouvrages qu'a dû composer le comte de Poitou, il ne nous reste que neuf pièces également empreintes d'un caractère licencieux. La première a pour objet une aventure tout-à-fait singulière, dont il suppose avoir été le héros, et qui pourroit bien avoir suggéré à Brueys l'idée de transporter sur notre

théâtre *l'Eunuque*, de Térence. Dans la seconde, il rend, de toutes ses bonnes fortunes, des actions de grâces à saint Julien, patron de nos troubadours. La galanterie fait le sujet des cinq suivantes. La huitième est assez remarquable, en ce qu'elle forme un contraste frappant avec les précédentes : ce n'est plus le poète dont l'imagination ardente ne se complaisoit naguère qu'à tracer des tableaux voluptueux; désormais rien ne sauroit l'affecter, il voit tout d'un œil indifférent: ce sont, dit-il, les fées qui l'ont mis dans cet état.

Qu'enaissi fui de noitz fadatz
Sobr' un pueg au.

C'est la seule pièce que nous ayons jugé à propos de faire entrer dans notre Recueil, parce qu'elle nous a paru l'emporter sur toutes les autres par la beauté de la versification. Enfin, la neuvième est une espèce d'élégie qu'il composa à l'époque où il se disposoit à partir pour la première croisade. Il chanta, dit-on, au retour de cette malheureuse expédition, les dangers auxquels il avoit échappé, les fatigues qu'il avoit essuyées, etc. Ce poëme n'est point parvenu jusqu'à nous.

On a prétendu que Guillaume IX fut le premier de nos troubadours; mais il suffit de considérer la facilité et l'élégance de sa versification, pour voir jusqu'à quel point une pareille prétention est dénuée de toute vraisemblance : ce n'est que par des progrès lents et successifs que la poésie, comme tous les autres arts, peut parvenir à un certain degré de perfection.

Le fils de Guillaume IX eut de la duchesse de Normandie, sa femme, une fille qui épousa Henri II, roi d'Angleterre, et mit au monde le roi Richard, dont nous aurons bientôt à parler.

CHANSON.

Farai un vers de dreit nien,
Non er de mi ni d'autra gen,
Non er d'amor ni de joven,
Ni de ren au,
Qu'enans fui trobatz en dormen
Sobre chevau.

No sai en qual guiza m fui natz,
No sui alegres ni iratz,
No sui estranh ni sui privatz,
Ni non posc au,
Qu'enaissi fui de noitz fadatz
Sobr' un pueg au.

No sai quora m sui endormitz,
Ni quora m velh, s'om no m'o ditz.
Per pauc no m'es lo cor partitz
D'un dol corau;
E no m'o pretz una soritz,
Per sant Marsau.

Malautz sui e tremi morir;
E ren no sai mas quan n'aug dir.
Metge querrai al meu albir,
E no sai tau:
Bos metges es qui m pot guerir,
Mas non sia mau.

M'amiga ieu no sai qui s'es,
Qu'anc no la vi, si m'ajut fes,
Ni m fes que m plassa ni que m pes,
    Ni no m'en cau,
Qu'anc non ac Norman ni Frances
    Dins mon ostau.

Anc no la vi et am la fort;
Anc non aic dreit ni no m fes tort;
Quan no la vei be m'en deport,
    No m pretz un iau,
Qu'ieu sai gensor e bellazor,
    E que mais vau.

No sai lo lucc ves on s'esta,
Ni si es en pueg o en pla.
Non aus dire lo tort que m'a.
    Abans m'en cau;
E peza m be quar sai rema.
    Ab aitan vau.

Fag ai lo vers no sai de cui,
E trametrai lo à celui
Que lo m trametra per autrui
    Lai ves Anjau,
Que m tramezes del seu estui
    La contra-clau.

BERNARD DE VENTADOUR.

Bernard, né à Ventadour en Limousin, étoit fils d'un serviteur chargé du four du château. Une figure intéressante, la beauté de sa voix, et une imagination brillante, le firent distinguer de bonne heure par son seigneur, Ebles II, vicomte de Ventadour, qui ne tarda pas à l'honorer de ses bienfaits et de son amitié. Notre troubadour eut de son côté l'avantage de plaire à la vicomtesse, femme d'une beauté rare et d'un caractère fort enjoué; dès ce moment elle devint tout à la fois l'objet de son affection et celui de ses chants. Flattée d'un pareil hommage, la vicomtesse lui en témoigna toute sa reconnoissance en répondant à son amour. Leur intelligence échappa long-temps à la pénétration du vicomte; mais enfin il s'en aperçut, et se livrant alors à toutes les fureurs de la jalousie, il fit enfermer et garder à vue sa femme. Elle trouva cependant le moyen de faire connoître à Bernard les mauvais traitemens qu'on lui faisoit éprouver, et le motif qui les lui avoit attirés. Persuadé que son absence pouvoit seule apaiser le vicomte, le loyal troubadour se hâta de partir pour la cour d'Éléonore de Guyenne, duchesse de Normandie, qui, après son divorce avec Louis VII, avoit épousé, en 1152, Henri, duc de Normandie, connu depuis sous le nom de Henri II, lorsqu'il eut succédé à Etienne, roi d'Angleterre. Cette femme célèbre savoit discerner, accueillir et protéger

les talents. Bernard en fut très bien reçu. Bientôt il en devint amoureux, lui fit agréer ses hommages, et chanta sa nouvelle passion dans un grand nombre de chansons. Rien ne manquoit à son bonheur, lorsque le duc de Normandie partit pour aller prendre possession du trône d'Angleterre; il emmena sa femme avec lui. Notre troubadour en eut tant de chagrin, qu'il se retira auprès de Raimond v, comte de Toulouse, où il resta jusqu'à la mort de ce prince, arrivée en 1194. Profondément affligé de cette perte, Bernard entra à l'abbaye de Dalon en Limousin, et y mourut probablement peu de temps après.

CHANSON.

Non es meravelha s'ieu can
Meils de nul autre cantador,
Quar plus trai mos cors ves amor
E meils sui faitz a son coman.
Cor e cors, e saber e sen,
E fors 'e poder i ai mes.
Si m tira ves amors' lo fres
Qu'à null' autra part no m'aten.

Ben es mortz qui d'amor no sen
Al cor qualque doussa sabor.
E que val viure ses amor
Mas per far enueg à la gen?
Ja dombredieus no m'azir tan
Que ja pois viva jorn ni mes,
Pos que d'enueg serai repres
Ni d'amor non aurai talan.

Per bona fes e ses engan
Am la plus bel' e la melhor.
Del cor sospir e dels olhs plor,
Quar trop l'am eu per qu'i ai dan.
Ieu qu'en posc als s'amor mi pren?
E las carcers ont ilh m'a mes
No pot claus obrir mas merces;
E d'aquella noi trob nien.

Aquest'amors me fier tan gen
Al cor d'una doussa sabor,
Cen vetz mor lo jorn de dolor
E reviu de joi autras cen.
Tant es mos mals de dous semblan,
Que val mais mos mals qu'autre bes :
E pos lo mals aitan bos m'es,
Bos er lo bes apres l'afan.

Ai! dieus, ara fosson trian
D'entre 'ls fals li fin amador,
Que'l lauzengier e'l trichador
Portesson corns él fron denan!
Tot l'aur del mon e tot l'argen
I volgr' aver dat, s'ieu l'agues,
Sol que ma domna conogues
Aissi com ieu l'am finamen.

Quant ieu la vei be m'es parven
Als olhs, al vis, à la color,
Qu'eissamen trembli de paor
Com fa la folha contra 'l ven.
Non ai de sen per un enfan,
Aissi soi d'amor entrepres :
Et d'ome qu' es aissi conques
Pot domn' aver almosna gran.

Bona domna, plus nous deman
Mas que m prendatz per servidor;
Queus servirai com bo senhor,
Coossi que del gazardo m'an.

Veus m'al vostre comandamen;
Franc cors, humils, gai e cortes,
Ors ni leos non etz vos ges
Que m'aucizatz s' à vos mi ren.

A mon cortes, lai ont ilh es,
Tramet lo vers : e ja no l pes
Quar n'ai estat tan longamen.

CHANSON.

Tant ai mon cor plen de joia
  Tot me desnatura;
Flors blanca, vermelh' e bloia
  Me sembla freidura;
Qu'ab lo vent et ab la plueja
  Me creis m'aventura,
Per que mon pretz mont' e pueja
  E mon cant melhura.
  Tant ai al cor d'amor,
  De joi e de doussor,
Per que'l gel me sembla flor
  Et la neus verdura.

Anar posc ses vestidura
  Nutz é ma camiza,
Que fin' amor m'asegura
  De la fera biza.
Et es fols qui desmezura
  E no s ten de guiza :
Per qu'ieu ai pres de mi cura

Pos agui enquiza
La plus bella d'amor,
Don aten gran honor,
Si qu'en loc de ma ricor
No volh aver Friza.

De s'amistat me ressiza;
Mas ieu n'ai fiansa
Que s̃ivals ieu n'ai conquiza
La bella semblansa;
Et ai à la mi deviza
Tan de benanansa,
Que ja'l jorn que l'aurai viza
Non aurai pezansa.
Lo cor ai pres d'amor,
E l'esperitz lai cor
Et ieu si m'estai alhor
Lonh de leis en Franza.

Ieu n'ai la bon' esperansa,
Mas petit m'aonda,
Qu'atressi soi en balansa
Com la naus en l'onda.
Del maltrag que m dezenansa
No sai on m'esconda :
Tota noch me vir e m lansa
De sobre l'esponda.
Plus trac pena d'amor
De Tristan l'amador,
Que sofri manta dolor
Per Yseut la blonda.

Ai! dieus, ar sembles irunda
  Que voles per l'aire,
E vengues de noch prionda
  Lai dins son repaire!
Bella domna jauzionda,
  Vostre fin amaire
A paor que'l cor li fonda
  S'aisso l dura gaire.
  Domna, per vostr'amor
  Junh las mas et ador.
Gen cors ab fresca color
  Gran mal me fatz traire.

El mon non es nul afaire
  Don ieu tan cossire,
S'ieu aug d'ellei ben retraire
  Que mon cor noi vire
E mon semblan no s'esclaire
  Que qu'ieu n'auga dire,
Si qu'ades mi es vejaire
  Qu'ai talen de rire.
  Tan l'am de fin' amor
  Que mantas vetz en plor,
Pero que melhor sabor
  M'en an li sospire.

  Messatgier vai e cor,
  Digas à la gensor
La pena e la dolor
  Qu'ieu trac e'l martire.

PONS DE CAPDUELH.

Pons de Capduelh, puissant baron dans le diocèse du Puy, étoit, au rapport de son historien, un chevalier accompli : beau, bien fait, plein de vaillance, s'exprimant avec beaucoup de grâce, et très aimable auprès des dames ; avec tous ces avantages, il étoit bon poète et habile musicien ; il chantoit bien et jouoit de toutes sortes d'instruments. On prétendoit qu'il étoit avare ; mais cependant son avarice ne l'empêchoit pas de recevoir avec magnificence et somptuosité tous ceux qui alloient le visiter. Éperdument amoureux de la dame Alazaïs, femme d'Ozils de Mercœur, grand comte d'Auvergne, et fille de Bernard, baron d'Anduse, seigneur distingué dans la Marche de Provence, il la célébra dans ses vers. La comtesse fut sensible aux éloges de notre troubadour, qui ne négligea rien pour se rendre de plus en plus digne de son amour ; joûtes, fêtes, où accouroit en foule ce qu'il y avoit de plus brillant dans le pays, tout fut mis en usage. Mais, au milieu de ces divertissements, comme s'il eût été fatigué de la bonne fortune, Pons s'imagine que sa dame ne l'aime qu'à cause des plaisirs qu'il lui procure ; ce soupçon le tourmente. C'est en vain qu'il se rappelle ses attentions, ses prévenances, ses propos affectueux ; rien ne peut le rassurer. Enfin, résolu d'éclaircir, à quelque prix que ce soit, un doute qu'il ne sauroit plus long-temps supporter, il feint de

s'attacher à la vicomtesse Audiartz, qui avoit épousé, en 1170, Rosselin, seigneur de Marseille; il compose plusieurs chansons en l'honneur de cette dame, dans l'espoir que la comtesse Alazaïs ne manqueroit pas d'en concevoir de la jalousie, si réellement il en étoit aimé. Il se trompoit. Alazaïs le taxa d'infidélité; elle ne voulut plus en entendre parler, et chercha même à perdre jusques au souvenir de Capduelh. Le temps s'écouloit, point de lettres, point de messages, notre troubadour ne tarda pas à se repentir de l'épreuve qu'il avoit faite; mais ce fut en vain qu'il tenta de s'en justifier. Plusieurs pièces de vers, où il faisoit l'aveu de ses torts et en demandoit le pardon, restèrent sans réponse. Sa dame parut inexorable.

La chanson qui commence ainsi :

Qui per nesci cuidar
Fai trop gran fallimen

est une de celles qu'il lui adressa, et c'est incontestablement la meilleure; mais elle ne produisit pas plus d'effet que les précédentes.

Capduelh eut alors recours à trois dames distinguées qui intercédèrent pour lui auprès de la comtesse, et lui firent enfin obtenir son pardon.

CHANSON.

Qui per nesci cuidar
Fai trop gran fallimen
A dan li deu tornar.
E s'à mi mal en pren
Ni ma domna m decai,
Be s tanh; que tal follia
Ai fach, que deuria
Morir d'ir' e d'esmai.

E s'ieu per sobramar
Ai regnat folamen,
Ni per midons proar;
Si n'agra'l cor jauzen,
Si'l ferm voler qu'ieu n'ai
De lieis servir partia.
Ar conosc que l plairia;
Per qu'ai fach fol assai.

Enaissi m fai trobar
Nessi lo cor el sen,
Que qun cug orgolh far
Tot me torn' en nien;
E ren de be no m fai
Quan mos cors s'umilia :
Amor ni cortesia
Jois d'elleis no m'atrai.

Ni ges non posc longnar
Mon cor ni mon talen;

E si m vol perdonar,
Gratz e merces li'n ren
E tostems o farai :
Qu'estiers qui m'auciria
Mon fin cor no partria
Del ric loc on estai.

Per so no m cal dubtar
Son ric cors covinen,
Ni m'en degra lonhar
Pel bruch don quascus men :
Qu'ieu soi be cel que sai
Que meils hom no poiria
Aver per drudaria
Mas quan lo solatz gai.

Domna genser qu'ieu sai,
Mais vos am ses bausia
No fetz Tristans s'amia ;
E nuill pro non hi ai.

LE ROI RICHARD.

Richard Ier, fils et successeur de Henri II, avoit été nommé comte de Poitou en 1171, avant de parvenir au trône d'Angleterre. Ce fut durant son séjour dans cette province qu'il se fit un plaisir d'attirer à sa cour un grand nombre de troubadours, et qu'il prit du goût pour la poésie provençale. Ce prince est plus connu par ses exploits militaires et par ses infortunes, que par ses productions poétiques; mais, fidèles à la loi que nous nous sommes imposée de ne considérer nos troubadours que sous ce dernier point de vue, nous allons nous borner à rapporter ici les circonstances auxquelles se rattachent les deux sirventes que nous avons de lui.

Il partit en 1191, pour la troisième croisade, avec Philippe-Auguste, roi de France. A son retour, l'année suivante, son vaisseau ayant échoué sur les côtes d'Istrie, il poursuivoit sa route à travers les états de Léopold, duc d'Autriche; il fut reconnu, et le prince le fit arrêter pour tirer vengeance d'une querelle qu'ils avoient eue ensemble au siége d'Acre. L'empereur Henri VI, également irrité contre lui, obtint de Léopold que le prisonnier seroit remis entre ses mains. On l'enferma dans un château fort de l'Autriche, et ce fut là que les mauvais traitements qu'on lui fit éprouver lui inspirèrent un sirvente dans lequel il reproche à ses amis de l'avoir oublié; il se plaint de ses souffrances, de son infortune, etc.; mais rien ne lui fait plus de peine

que l'insensibilité de ses sujets à son égard. Quelle honte pour eux s'il vient à périr dans les fers! Il se déchaîne ensuite contre Philippe-Auguste, qui, au mépris de ses serments, avoit saisi cette circonstance pour porter le ravage sur ses terres. Il jure de s'en venger, si, comme il l'espère, il parvient à sortir d'esclavage. Il en fut tiré d'une manière tout-à-fait singulière : un jongleur nommé Blondel parcouroit l'Allemagne dans l'intention de savoir ce qu'il étoit devenu; on lui indique un château où est renfermé un personnage illustre; parvenu au pied de la tour, Blondel entonne une chanson qu'il avoit autrefois composée avec son roi; celui-ci la continue : il n'en fallut pas davantage au jongleur pour lui faire reconnoître Richard. Il se hâte de faire part de sa découverte aux grands d'Angleterre. On négocia pour sa rançon; l'empereur y consentit moyennant une somme de cent cinquante mille marcs d'argent, dont le tiers fut compté à Léopold; et Richard fut mis en liberté après dix-huit mois de captivité. Il prit aussitôt les armes, en 1195, contre Philippe-Auguste. Cette guerre, qui fit répandre beaucoup de sang de part et d'autre, se termina par un échange entre les deux souverains : Richard abandonna l'Auvergne à Philippe, et celui-ci lui céda le Querci. Le dauphin d'Auvergne et le comte de Gui sont mécontents de cet arrangement. Richard les entretient dans ces dispositions, et les porte à déclarer la guerre à leur nouveau suzerain, leur promettant tous les secours nécessaires; mais il ne tarde pas à conclure une seconde trève, et le roi de France vient aussitôt ravager l'Auvergne. Le comte de Gui va de nouveau supplier Richard de venir à leur secours, il n'en peut rien

obtenir; il repasse la mer et se soumet avec le dauphin aux conditions qu'il plut à Philippe de leur imposer. Cependant la guerre éclate une troisième fois entre les deux souverains. Richard tente inutilement de mettre dans son parti le comte de Gui et le dauphin; le dépit lui dicte un sirvente où il les taxe d'hommes sans courage et sans foi: ils n'ont, dit-il, abandonné sa cause que dans la crainte de ne pas être récompensés de leurs services; ils se couvrent de honte aux yeux de la postérité, etc. Il finit par leur recommander de se méfier des François, qui sont lombards en affaires:

Mais nos cal avoir regart
Que Franssois son longobart.

Ce sirvente est en vieux françois, et nous ne l'insérons ici qu'à cause de la réponse qu'on trouvera à l'article du dauphin d'Auvergne. Richard mourut en 1199, d'un coup de flèche, devant le château de Chalus, qu'il assiégeoit pour obliger un gentilhomme limousin, son vassal, à lui céder un trésor que celui-ci avoit trouvé dans sa terre.

SIRVENTE

ADRESSÉ AU DAUPHIN D'AUVERGNE.

Dalfin, jeus voill déresnier,
Vos e le comte Guion,
Que an en ceste seison
Vos féistes bon guerrier
E vos jurastes ou moi;
E m'en portastes tiel foi
Com n Aengris à Rainart :
E semblés dou poil liart.

Vos me laïstes aidier
Por treime de guierdon,
E car saviés qu'à Chinon
Non a argent ni denier;
E vos voletz riche roi,
Bon d'armes, qui vos port foi;
E je suis chiche, coart,
Sius viretz de l'autre part.

Encor vos voill demandier
D'Ussoire s'il vos siet bon,
Ni si'n prendretz venjeison
Ni logaretz soudadier.
Mas une rien vos outroi,
Si beus faussastes la loi,
Bon guerrier à l'estendart
Trovaretz le roi Richart.

Je vos vi au comensier
Large de grant mession ;
Mais puis trovetz ochoison
Que por fortz castels levier
Laissastes don e donoi,
E cortz e segre tornoi :
Mais nos cal avoir regart
Que Franssois son longobart.

Vai sirventes, je t'envoi
En Auvergne, e di moi
As deus comtes de ma part
S'ui mès font pès; dieu les gart.

Que chaut si garz ment sa foi?
Q'escuiers n'a point de loi :
Mais dès or avan se gart
Que n'ait en peior sa part. [1]

[1] Cette pièce prouve que Richard et le dauphin d'Auvergne s'entendoient mutuellement, quoique Le Grand d'Aussy ait avancé le contraire.

Crescimbeni avoit dit qu'il existoit des poésies du roi Richard dans le manuscrit 3204; et là-dessus Horace Valpole le taxe d'inexactitude. Cependant le sirvente se trouve au fol. 170 *verso*, et 171 *recto*. C'est donc l'Anglois qui se trompe en disant : *There is no work of king Richard.*

ARNAUD DE MARVEIL.

Arnaud naquit de parents pauvres, au château de Marveil, dans le diocèse du Périgord; il fut d'abord clerc; mais trouvant cette profession trop peu lucrative, il l'abandonna pour faire usage des talents qu'il avoit reçus de la nature. Son historien nous dit qu'il étoit bel homme, qu'il chantoit bien, composoit bien et lisoit agréablement des romans. C'étoit plus qu'il n'en falloit dans ce temps-là pour se produire avec avantage auprès des dames. Aussi fut-il traité avec distinction par la comtesse de Burlas, fille de Raimond v, comte de Toulouse, et femme de Roger ii, surnommé Taillefer, vicomte de Beziers.

Nos troubadours se bornoient rarement à la reconnoissance, lorsque leurs protectrices étoient jeunes et jolies. Arnaud conçut bientôt de l'amour pour Adélaïde de Burlas, il la choisit pour son héroïne; sa passion, d'abord soumise et respectueuse, n'osoit pas même se faire soupçonner; il faisoit passer sous d'autres noms les chants qu'elle lui inspiroit; mais cet état de contrainte étoit trop pénible pour durer long-temps : le troubadour osa enfin se déclarer dans la pièce qui commence par ces vers :

La franca captenensa
Qu'ieu non posc oblidar.

Contre son attente, sa dame accepta non seulement son hommage, mais encore elle l'équipa et le retint

pour son chevalier. Ces marques de distinction, les plus flatteuses que pût alors obtenir un troubadour, inspirèrent à celui-ci de nouveaux chants, et le mirent en grand crédit. Mais, malheureusement pour lui, Alphonse IX, roi de Castille, avoit aussi des prétentions sur le cœur de la comtesse; ce prince ne put voir sans jalousie les attentions qu'elle avoit pour Arnaud; il s'en plaignit, et le troubadour fut congédié. Il se retira à la cour de son ami Guillaume, seigneur de Montpellier.

Nous ne connoissons point d'une manière précise l'époque de la mort d'Arnaud de Marveil; mais il est à présumer qu'elle a dû précéder celle de la comtesse de Beziers, arrivée en 1201, puisqu'il n'est pas question de cet événement dans les poésies de ce troubadour. Sa versification est pleine de naturel et de tendresse, et c'est lui qui auroit mérité entre les Provençaux d'être appelé *le grand maître d'amour*, nom que Pétrarque accorde à un autre troubadour, Arnaud Daniel; mais les pièces qui sont restées de ce poète ne répondent pas au gracieux éloge de Pétrarque.

CHANSON.

La franca captenensa
Qu'ieu non posc oblidar,
El dos ris e l'esgar,
El semblan queus vi far,
Mi fan, domna valens,
Melhor qu'ieu no sai dir,
Ins el cor suspirar :
E si per me nous vens
Merces e cauzimens,
Tem que m n'er à morir.

Ses gienh e ses falhensa
Vos am, e ses cor var
Al meils qu'om pot pessar.
D'aitan nous aus forsar
Per vostres mandamens.
Ai! domna cui dezir,
Si connoissetz nius par
Que sia fallimens
Quar vos soi be volens,
Sufretz m'aquest fallir.

Non ai tan de plevensa,
Ni posc razon trobar
Don m'aus asegurar
Que ja m denhetz amar :
Mas ditz mos ferm talens
Que poiri' avenir.

No m dei desesperar;
Que tals es pauc manens
Que l fai asters e sens
En gran ricor venir.

Domna, per gran temensa,
Tan vos am eus ten car,
Nous aus estiers pregar.
Mas plus fai ad onrar
Us paubres avinens,
Quan sab honor grazir
E'ls bes d'amor celar,
Q'us rics desconoissens,
Cui par que totas gens
Lo dejan obezir.

Tant etz de gran valensa,
Queus am mais ab cor clar
Ses pro merce clamar
Qu'ab autra gazanhar.
El vostr' ensenhamens,
Pos no m'en posc partir,
Fassaus humiliar
Si que vostre cors gens,
Amoros e plazens,
Si no m val no m'azir.

D'onratz faitz avinens
Del rei e d'autras gens
Vos faitz à totz grazir.

GEOFFROI RUDEL.

Les poésies de Geoffroi Rudel, prince de Blaye, près de Bordeaux, sont généralement au-dessous du médiocre; une seule de ses pièces nous a paru digne d'être présentée à nos lecteurs. Nous ignorons pour qui et à quelle époque elle fut composée.

S'il faut en croire son historien provençal, ce troubadour a porté jusqu'au dévouement la passion de l'amour. Le fait suivant est trop singulier pour que nous puissions nous résoudre à le passer sous silence; il nous servira d'ailleurs à fixer d'une manière aproximative l'époque de la mort de Geoffroi.

Éperdument amoureux de la comtesse de Tripoli, sur le rapport avantageux que lui en firent des pèlerins qui revenoient d'Antioche, Rudel la choisit pour sa dame. Quoiqu'il adore un objet qu'il n'a point encore vu, il n'en est pas moins intimement persuadé qu'elle ne l'emporte en beauté sur toutes les beautés juives, chrétiennes et sarasines. Chaque nuit, des songes enchanteurs viennent lui en offrir l'image, etc. C'est à peu près ainsi que commence une chanson où il peint son amour avec tout le délire d'une imagination exaltée. Bientôt il ne peut plus résister au désir de la voir; il prend la croix et s'embarque. Le vaisseau touchoit au port, lorsque Rudel est attaqué d'une forte maladie; ses compagnons le transportent sans connoissance, et le croyant mort, le laissent dans une hôtellerie de Tripoli. Ils se hâtent d'en donner avis à la comtesse;

celle-ci accourt auprès de son lit, le prend dans ses bras, et tâche de le rappeler à la vie. Il recouvre l'usage de ses sens, rend grâces à Dieu de lui avoir permis de jouir un instant de la vue de sa dame, et meurt en la pressant contre son sein.

Comme la passion du troubadour, la reconnoissance de la comtesse devoit être sans bornes : après l'avoir fait pompeusement ensevelir dans la maison des Templiers de Tripoli, elle fit abnégation du monde et de ses plaisirs, et se retira dans un couvent. Un pareil dévouement de part et d'autre nous paroîtroit tout-à-fait extraordinaire, si l'on ne se reportoit à une époque où il n'étoit pas rare d'en trouver de semblables.

Toutes les recherches que nous avons pu faire au sujet de Geoffroi Rudel et de la comtesse de Tripoli, ne nous ont donné sur leur compte que des conjectures plus ou moins probables. Il est néanmoins certain que le fait dont il est ici question ne peut se placer ni avant l'institution de l'ordre des Templiers, qui ne remonte qu'en 1118, puisque notre troubadour fut inhumé dans leur maison; ni après l'an 1200, puisqu'à cette époque le comté de Tripoli fut réuni à la principauté d'Antioche. Nous trouvons dans l'histoire des comtes de Tripoli, que l'un d'eux, Raimond Ier, mort en 1148, eut une fille nommée Mélisandre, qui fut accordée en mariage à Manuel, empereur grec, qui ensuite la refusa. Guillaume de Tyr (L. 18, c. 31) parle avec éloge de cette princesse; si cette personne est la dame de notre troubadour, la mort de celui-ci et l'événement qui s'y rattache ont dû avoir lieu de 1160 à 1170.

CHANSON.

Pro ai del cant essenhadors
Entor mi et ensenhairitz,
Pratz e vergiers, albres e flors,
Voutas d'auzels e lais e critz,
Per lo dous termini suau;
Qu'en un petit de joi m'estau,
Don nuls deport no m pot jauzir
Tan cum solatz d'amor valen.

Las pimpas sian als pastors
Et als enfans bordeitz petits;
E mias sian tals amors
Don ieu sia jauzens jauzitz.
Qu'ieu la sai bona tot aitau
Ves son amic en greu logau :
Per so sui trop soven marritz
Quar non ai so qu'al cor n'aten.

Lonh es lo castels e la tors
Ont ella jai e sos maritz :
E si per bos cosselhadors
Cosselhan no soi enantitz,
Qu'autre cosselh petit m'en vau
Aitan n'ai fin talan corau,
Alres noi a mas del morir
Sol q'un joi non ai' en breumen.

Totz los vezis apel senhors
Del renh on sos jois fo noiritz;

E crei que m sia gran honors,
Quar ieu dels plus envilanitz
Cug que sion cortes leiau.
Ves l'amor qu'ins él cor m'enclau
Ai bon talant e bon albir;
E sai qu'ilh n'a bon escien.

Ma voluntat s'en vai lo cors
La noich, e'l dia esclarzitz
Là ins per talant de son cors.
Mas tart mi ve e tart mi ditz :
Amics, fas ella, gilos brau
An comensat tal batestau
Que sera greus à departir,
Tro qu'abdui en siam jauzen.

BERNARD ARNAUD DE MONCUC.

Les historiens de nos troubadours ne nous ont transmis aucune particularité sur la vie et les ouvrages de Bernard Arnaud de Moncuc. Il est à présumer qu'il étoit originaire du Rouergue ou du Querci; il y a du moins dans chacune de ces provinces un château de ce nom. Quoi qu'il en soit, nous ne connoissons de ce troubadour que le seul sirvente que nous donnons ici. Cette pièce où, par un mélange assez singulier, se trouve réunie la satire à la galanterie, atteste que nos anciens poètes ont eu quelquefois assez de courage pour oser critiquer sans ménagement ce qu'il y avoit de répréhensible dans la conduite des princes de leur temps. Nous allons, pour en faciliter l'intelligence, exposer en peu de mots la circonstance qui en a fourni le sujet.

Henri II, roi d'Angleterre, vint assiéger Toulouse en 1159, pour faire valoir contre Raimond V, les droits que sa femme, Éléonore de Guienne, héritière des ducs d'Aquitaine, et descendante en ligne directe de Guillaume IV, comte de Toulouse, prétendoit avoir sur ce comté. Ces prétentions n'étoient nullement fondées, puisque Guillaume IX, duc d'Aquitaine, y avoit renoncé pour lui et pour les siens moyennant une somme d'argent qui lui fut comptée. Malgré la justice de sa cause, Raimond V eût peut-être succombé si Louis-le-Jeune ne se fût jeté dans la place, et n'eût fait

lever le siége. Il fut néanmoins contraint de reconnoître la suzeraineté des ducs d'Aquitaine, en ce qui ne portoit aucune atteinte aux droits de la couronne de France.

SIRVENTE

CONTRE HENRI II, ROI D'ANGLETERRE.

Er quan li rozier
So ses flor ni grana,
E'l ric menuzier
An cassa per sana,
M'es pres cossirier,
Tan me platz lor tensa,
De far sirventes;
Car en viltenensa
An tot bon pretz mes.
E car mai
Me ten gai
Amors que no fai,
E'l bel temps de mai;
Eras soi gai, cui que pes,
Tals joi m'es promes.

Man caval corsier
Veirem vas Tarzana,
E vas Balaguier,
Del pros rei que s vana
Qu'a pretz à sobrier.
Venra ses falhensa
Lai en Carcasses;
Mas ges gran temensa
Non an li Franses.

Mas ieu n'ai
De vos sai,
Domna; que m'esglai
Lo desir qu'ieu n'ai
Del vostre bel cors cortes,
Complit de totz bes.

El armat destrier,
Ausberc, lansa plana
E bon bran d'acier,
E guerra propdana,
Pretz mai que lebrier
Ni brava parvensa,
Ni patz en qu'om es
Mermatz de tenensa,
Baissatz e sotz mes.
E car sai
Pretz verai
En vos, cui aurai,
Domna, o'n morrai,
Pretz mai car m'es en defes
Que s'autra m'agues.

Be m plazo l'arquier
Pres la barbacana,
Quan trazo'l peirier
E'l mur dezenvana;
E per mant verdier
Creis la ost e gensa.
E volgra l plagues
Aital captenensa

Lai al rei Engles,
Com mi plai
Quan retrai
Co m'avetz ab jai,
Domna joven, sai,
E de beutat pretz conques,
Que nous en falh res.

Et agra entier
Pretz, cui quecx soana,
S'ab aital mestier
Crides sai : Guiana!
E fera'l premier
L'onrat coms valensa;
Quar sos sagels es
De tan breu legensa,
Qu'ieu non o dic ges.
Mas dirai
Que ab glai
Amors ai.
Domna, que farai?
Si ab vos no m val merces
O ma bona fes.
Senhor gai
E verai,
Que s sap de tot plai
Onrar, qu'ieu o sai,
De Tolzan e d'Agenes,
Malgrat dels Frances.

PIERRE ROGIERS.

Pierre Rogiers, gentilhomme d'Auvergne, fut d'abord chanoine de Clermont; mais la vie monacale n'étant pas de son goût, il y renonça pour se faire jongleur. La grande réputation dont jouissoit alors Ermengarde, fille aînée et héritière d'Aiméri II, vicomte de Narbonne, tué en 1134, à la bataille de Fragra en Espagne, attira notre poète à sa cour. Ce fut sans doute un sentiment de reconnoissance bien légitime qui le porta à s'attacher de préférence à une personne qui l'avoit comblé de bienfaits; mais il ne s'en tint pas là: sa bienfaitrice devint bientôt l'objet de son amour, et il la célébra sous le nom de *tort-n'avetz*, dans les huit chansons que nous avons de lui. Vivement touchée des sentiments délicats dont elles sont l'expression, la vicomtesse ne put s'empêcher de lui en témoigner sa gratitude; elle ne le fit peut-être pas avec tous les ménagements qu'exigeoit sa réputation : la malignité ou l'envie l'accusèrent d'avoir eu pour Rogiers une bienveillance trop particulière; et dès lors elle se vit forcée, pour se mettre à couvert du blâme public, de renvoyer celui qui l'y avoit exposée. Rogiers se retira à la cour de Rambaud d'Orange, où il composa, en l'honneur de ce seigneur, le sirvente suivant.

De la cour de Rambaud; notre troubadour passa à celle d'Alphonse II, roi d'Aragon, et de là à celle de

Raimond v, comte de Toulouse. Les honneurs dont ce dernier le combla ne purent dissiper ses chagrins ; entièrement détaché du monde, il entra au monastère de Grammont, et y mourut.

SIRVENTE

ADRESSÉ A RAMBAUD D'ORANGE.

Senh' en Raïmbaut, per vezer
De vos lo conort e'l solatz
Soi sai vengutz tost e viatz,
Mais que no son per vostr'aver;
Que sapcha dir quan m'en partrai
Com es de vos ni com vos vai,
Qu' enqueron m'en mans entre nos.

Tant ai de sen e de saber,
E tan soi savis e membratz,
Quant aurai vostres faitz guardatz,
Qu'al partir en sabrai lo ver;
S'es ta's lo gabs com hom retrai,
O si n'es tant, o mens o mai,
Com aug dir ni comtar de vos.

Gardatz que sàpchatz mantener
Aqo qez eras comensatz;
Quar hom on plus aut es pujatz
Plus bas cai, si s laissa cazer.
Pos dizon tug que mal estai,
Pos que fes, pos eras no fai,
Qu'eras no te condug ni dos.

Qu'ab pro manjar et ab jazer
Pot hom estar suau malvatz;
Mas de grans afans es cargatz

Cel que bon pretz vol mantener :
Ops l'es que s percas sai e lai
E tolha do, si co s'escai,
Quan veira qu'es loc e sazos.

Per vos meteis volrai saber
Per qual nom seretz apelatz,
S'auretz nom drutz o molheratz
O voletz abdos retener.
Vejaire m'es, al sen qu'ieu ai,
Segon que cug, mas non o sai,
Qu'adreg los auretz ambedos.

Si voletz el segle parer,
Siatz en loc fols ab los fatz;
Et aqui meteis vos sapchatz
Ab los savis gent captener :
Qu'aissi cove qu'om los assai,
Ab ira'ls us, autres ab jai,
Ab mal los mals, ab be los bos.

Nous fassatz de sen trop temer,
Per qu'om diga : trop es menbratz;
Qu'en tal loc vos valdra foldatz
On sens no poiria valer.
Tan quant auretz pel saur ni bai,
E'l cor aissi fresquet e gai,
Gran sens nous er honor ni pros.

Senh' en Raïmbaut, ie m n'irai,
Mas vostre respost auzirai,
Sius platz, ans que parta de vos.

PIERRE RAIMOND.

Pierre Raimond, fils d'un simple bourgeois de Toulouse, passa de son temps pour un homme savant, et d'un esprit subtil; la beauté de sa voix, et son talent pour la composition, lui firent embrasser la profession de jongleur. Il parcourut successivement, et en cette qualité, les cours d'Alphonse II, roi d'Aragon, de Raimond V, comte de Toulouse, et de Guillaume VIII, seigneur de Montpellier; il fit un plus long séjour dans cette dernière; enfin il se maria à Pamiers, où il mourut, selon Nostradamus, en 1225. Nous ne garantissons pas cette date, puisque, par une étrange contradiction, ce même historien le fait partir en 1228, pour la croisade, à la suite de Frédéric II.

Il nous reste dix-sept pièces de ce troubadour, toutes d'un style tendre et naturel; celle que nous donnons ici nous a paru devoir mériter la préférence sur les autres.

CHANSON.

Us novels pessamens m'estai
Al cor, per qu'eu n'ai greu cossir,
Don fauc mant angoissos sospir,
E n'ai soven mon cor plus gai;
E m gart de faire desplazer,
E m'esfors en be captener,
Quan vei que n'es locs e sazos :
E cel qu'à son poder es pros
Ben deu aver mais d'onransa.

Onramens grans cre que l n'escai
A cel que sab en patz suffrir
Son dan, o bellamen cobrir
Mantas vetz so qu'al cor no l plai.
E qui sobritas sab tener
De far e de dir non-dever,
Ges no s'en merma sa razos :
Per qu'om no deu esser coitos
De far gran desmezuransa.

Desmezura conosc e sai
Que fai ma domna ses mentir,
Pos que me fetz à se venir
E so que m promes er m'estrai.
Que qui non a vezat aver
Gran be, plus leu sab sostener
Afan ; que tals es rics e bos

Que'l maltrag l'er plus angoissos
Quan li sove'l benanansa.

Benanans' e fin joi verai
Ai eu de midons al partir;
Partitz no soi per qu'ieu m'azir
Quar à mos precs brau respos fai.
Denan sos pes l'irai cazer,
S'à lieis platz qu'o degne voler
Que de lieis fassa mas cansos :
Quar de me no sui poderos
Qu'en autra paus m'esperansa.

Ben esper per l'afan que n'ai
Que m volha midons mantenir,
Que non es autr'al meu albir
Ni'n fo tan bella sotz lo rai.
Soplejan quier que m degn valer,
Qu'ieu conosc segon mon saber
Qu'ab las melhors se fai hom bos :
Que pauc conquer hom nuaillos
E val trop mais bes per un dos
Car compratz que quam s'enansa.
Humils, maus joingz, de genoilos
Me ren à vos qu'etz bel e pros
Domna de gaia semblansa.

PIERRE DE BARJAC.

Pierre de Barjac et son ami intime Guillaume de Balaun, autre troubadour dont nous allons bientôt parler, florissoient sous Raimond v, comte de Toulouse. D'abord unis par leurs talents, ils le furent plus étroitement encore par leurs amours. Guillaume aimoit avec passion une dame du château de Javiac, dans le Gévaudan; les éloges qu'il en faisoit inspirèrent à Barjac le désir de la connoître: ayant accompagné son ami à Javiac, il y devient amoureux de la femme d'un gentilhomme voisin, nommée Viernetta, et ne tarde pas à être payé du plus tendre retour. Dès ce moment nos deux troubadours alloient toujours de compagnie courtiser leurs dames. Un jour qu'ils en revenoient, Guillaume s'aperçut que Barjac étoit triste; il lui en demande le motif; celui-ci lui répond qu'à la suite d'une querelle très vive, sa dame lui a défendu de se présenter désormais devant elle. « Que cela ne t'inquiète pas, dit Guillaume; je me charge à notre retour de faire votre paix. » Il tint sa promesse, et la réconciliation fut d'autant plus facile que la dame Viernetta n'avoit pas tardé à se repentir d'avoir donné congé à son amant. Barjac s'estima le plus heureux des hommes; les plaisirs qu'il avoit goûtés jusqu'alors, n'étoient rien en comparaison de ceux qu'il trouvoit dans cette réconciliation; du moins il en assura Guillaume de Balaun,

et nous verrons à l'article de ce dernier que cette confidence fut la cause de ses malheurs.

Enfin, obligé de s'éloigner de sa dame, pour quelquc temps, notre troubadour lui en demande la permission dans la pièce suivante.

CHANSON.

Tot francamen, domna, veing denan vos
Penre comiat per tostemps à lezer;
E grans merces quar deinguastes voler
Qu'ieu mi tengues de vostr'amor plus gai
Tan quan vos plac. Mas aras, pos nous plai,
Es ben razos que si voletz aver
Drut d'autra part queus posca mais valer
Ieu' l vos autrei : ja pietz nous en volrai,
Ans aurem pois bon solatz entre nos,
Et estarem com si de re no fos.

Per so, domna, tostemps serai curos
De vostr' afar, qu' aisso 'n volh retener;
Qu'ieu no lo posc gitar à non caler
Aissi del tot, qu'enans vos servirai,
Fors que jamais vostre drutz no serai,
Si be m deves encaras lo jazer
Que m promezest quan n'aurias lezer.
Non dic per so que neguñ soing non ai;
Mas s'ieu en fos agutz ans poderos,
Tal ora vi qu'ieu pogr' esser joios.

Mas vos cujas, quar ieu soi adiros,
Qu'aissi com soill non o diga de ver;
Mas d'er enan vos o farai parer :
Qu'ieu ai cauzit en lei cui amarai,
E vos avetz cauzit, si com ieu sai,

En un tal drut queus fara decazer;
Et eu en tal que vol pretz mantener,
En cui jovens s'apropch' e de vos vai :
Sitot non es de loc tan paratjos,
Il es assatz e plus bell' e plus pros.

E si'l jurars e'l plevirs de nos dos
Pot al partir de l'amor dan tener,
Anen nos en é las mas d'un prever,
Absolvetz mi et ieu vos solverai;
E pois poirem quascus d'aissi en lai
Plus lialmen bon'amor mantener.
E s'anc vos fis ren queus deja doler,
Perdonas me, qu'ieu vos perdonarai
Alegramen; qu'estiers non es ja bos,
Si de bon cor non es fatz lo perdos.

Mala domna trop mi fezes zelos
No fessi re mas al vostre plazer;
Quar hom zelos non a sen ni saber,
Ni res no sab lo mal que zelos trai,
Ni re zelos no sab que ditz ni fai,
Ni nul zelos no pot en loc caber,
Ni patz non a zelos mati ni ser;
Per que vos deu plazer quan m'en partrai,
Qu'assatz val mais à cellui qu'es lebros :
Qu'adoncs sivals no son tuit enoios.

Fe que m devetz, si tot soi adiros,
Prendatz comiat de mi, qu'eu'l pren de vos.

GUILLAUME DE BALAUN.

La pièce que nous donnons ici, est tout ce qui nous reste des poésies de Guillaume de Balaun, gentilhomme des environs de Montpellier. Voici à quelle occasion et dans quelle circonstance elle fut composée. Nous avons déjà dit un mot des amours de Balaun; celle qui en étoit l'objet répondoit à ses vœux, et rien ne manquoit à son bonheur, lorsqu'il forma le projet d'éprouver par lui-même si, comme l'en avoit assuré son ami Pierre de Barjac, le plaisir d'un raccommodement avec sa dame l'emportoit réellement sur tous les autres plaisirs. Feignant en conséquence de rompre avec la sienne, il quitte le pays, et cesse de lui donner de ses nouvelles. Justement étonnée d'une pareille conduite, celle-ci veut du moins en connoître les motifs : lettres, messages, tout est mis en usage pour y parvenir; ses soins furent inutiles. Le seul parti qui lui reste à prendre c'est d'oublier un inconstant; dès lors plus de démarches de sa part.

Cependant le troubadour craignant qu'une pareille épreuve ne tournât à son désavantage, se rend en secret à Javiac pour y découvrir, s'il est possible, les véritables dispositions de sa dame; elle en est instruite, elle vient se jeter à ses genoux, et le conjure de lui apprendre au moins quels sont ses torts : point de réponse. Elle prend ce silence pour l'expression d'un profond mépris, et n'écoutant plus que son dépit, elle

sort en protestant qu'elle saura tirer vengeance de cet indigne procédé.

Résolu néanmoins de ne pas pousser plus loin son épreuve, Balaun se présente le lendemain au château; il en est ignominieusement chassé par les domestiques, et c'est alors que l'amour et le repentir lui inspirent les vers suivans :

Mon vers mou mercejan ves vos.
No per so, etc.

La nouvelle de cette mésintelligence parvient aux oreilles de Bernard, baron d'Anduse. Ce preux et loyal chevalier vient trouver Balaun, lui fait de vifs reproches de sa conduite, et se charge de la réconciliation : elle ne fut pas aussi facile qu'il l'avoit espéré; la dame de Javiac se rendit cependant aux instances de Bernard; mais ce ne fut qu'à condition que le troubadour s'arracheroit l'ongle du petit doigt, et qu'il le lui apporteroit lui-même, avec une chanson où seroit exprimé son repentir. Balaun s'estime trop heureux de rentrer à ce prix dans les bonnes grâces de sa maîtresse; il se conforme en tout aux ordres qu'il en a reçus, et va se jeter à ses pieds. Elle fond en larmes, le relève, l'embrasse, accepte la chanson, et l'écoute avec le plus grand plaisir.

CHANSON.

Mon vers mou mercejan ves vos,
No per so, domna, qu'entenda
Que ja merce de meus prenda :
Tant es lo forfaitz cabalos,
Per qu'ieu si be m destrui no m planh.
Mas pos mi meteis ai perdut
E vos, que m faitz plus esperdut,
Si m pert mas paraulas be s tanh.

Tant es mos afars perilhos,
Qu'ieu no sai co m'i emprenda;
Que pregars qu'om no l'entenda
Val pauc ad home sofrachos,
Per qu'es dregz que malastruc s lanh.
E pois per home recrezut
Aug dir qu'anc dieus no fetz virtut :
Per qu'ieu prec ses cug de gazanh.

Be sai fallitz soi ad estros
E noi a mas qu'om me penda,
Qu'ieu no soi qu'en dreg contenda :
Pero be sai si'l premier fos,
Dretz fora no m cregues companh.
Mas si'l forfaitz fosson mort tut,
Qu'om non agues merces avut,
Mort e delit en foran manh.

Mala vengues aquel sazos,
Que mot crei que car lo m venda;
Et està ben qu'ieu aprenda
En qual guiza viu besonhos,
Quar ges tan ric joi no m'atanh.
Mas no sai co m'es avengut,
Las! non avia 'l ben saubut.
Aras lo sai, per que m complanh.

Domna, si ma mort vos es pros,
Ja non er qu'ieu me defenda
Ni no m'auretz major renda;
Et a'n pro qui es poderos
De celui vas qui a cor gran,
Et a l'ops que merce l'ajut;
Quar non es à merce tengut
Aisso en que'l poder sofranh.

Ai! las, ta mala fui iros
Quan baisset vas me sa benda,
E m quis francamen esmenda
De so don degr' esser cochos;
E m fi pregar d'avol barganh,
Don m'a mil vetz lo cor dolgut:
Qu'era m tengr' ieu per errebut
Si m saludes com un estranh.

Domna, si tot no m tanh perdos,
No laissarai nous mi renda
E mas mas no vos estenda,
Que merces vens los mals e'ls bos.

E si pietatz tan vos franh,
So qu'ieu non esper ni no cut,
Que m perdonetz tort conogut,
Si mais cai no m levetz del fanh.

ALPHONSE, ROI D'ARAGON.

Alphonse II étoit fils de Raimond Bérenger IV, comte de Barcelone et de Provence, et vicomte de Caslad en Auvergne, de Milhaud en Rouergue, et du Gévaudan. Parvenu au trône d'Aragon en 1162, Alphonse attira à sa cour un grand nombre de troubadours, et il sut se les attacher par ses libéralités; aussi ne faut-il pas prendre à la lettre les éloges pompeux que les poètes lui ont prodigués: la reconnoissance leur faisoit un devoir d'en dire du bien. L'histoire nous présente ce prince sous un tout autre point de vue; mais ce n'est pas le lieu d'entrer dans le moindre détail à ce sujet.

Alphonse mourut en 1196, après avoir affermi son autorité en Catalogne, en Aragon et en Provence.

La chanson qu'on va lire est la seule pièce que nous ayons de lui.

CHANSON.

Per mantas guizas m'es datz
Gauz e deport e solatz;
Que per vergiers e per pratz,
E per foillas e per flors,
E pel temps qu'es refrescatz
Aug alegrar cantadors.
Mas al mieu cant neus ni glatz
No m not, ni m'ajud' estatz,
Ni res fors dieus et amors.

E pero ges no m desplatz
Lo bel temps ni la clardatz,
Ni'l dous cant qu'es pels plaissatz
Dels auzels, ni la verdors;
Qu'aissi m soi ab joi lassatz
Ab una de las meillors.
En leis es sens e beutatz,
Per que li do tot quan fatz,
E jois e pretz et honors.

En trop ricas voluntatz
S'es mos cors ab joi mesclatz :
Mas no sai si s'es foudatz,
O ardimens o paors,
O gran sens amezuratz,
O si es astre d'amors;
Qu'anc de l'hora que fui natz

Mais no m destreis amistatz,
Ni m senti mal ni dolors.

Tan mi destreing sa beutatz,
Sa proez' e sa bontatz,
Que n'am mais suffrir en patz
Penas e dans e dolors,
Que d'autra jauzen amatz
Grans befaitz e gran socors.
Sieus son plevitz e juratz,
E serai ades seil platz,
Denan totz autres seingnors.

Quan mi membra del comiatz
Que pris de lieis totz forsatz,
Alegres soi et iratz;
Qu'ab sospirs mesclatz de plors
Me dis : bels amics, tornatz
Per merce vas me de cors.
Per qu'ieu tornarai viatz
Vas lieis, quar autr'embaissatz
No m'es delietz ni sabors.

GUILLAUME DE CABESTANH.

Guillaume de Cabestanh, gentilhomme châtelain du comté de Roussillon, s'attacha, en qualité de troubadour, à la dame Sermonda, femme de Raimond de Château-Roussillon, riche et puissant seigneur, mais encore plus connu par son orgueil et par sa férocité. Charmée de la figure et des talens de Cabestanh, Sermonda en fit son chevalier. Les attentions qu'elle avoit pour lui, donnèrent bientôt de l'ombrage à Raimond; il la fit enfermer dans une tour, et l'accabla de mauvais traitements. Cabestanh ne put commander à sa douleur; il composa une chanson à ce sujet; ce fut pour lui le chant du cygne. Raimond n'eut pas de peine à se persuader que cette chanson avoit été faite pour sa femme, et il résolut d'en tirer une vengeance terrible. Il attire le troubadour loin du château, le tue, lui coupe la tête et lui arrache le cœur. Il le fait apprêter, et le sert à sa femme comme un morceau de venaison : « Connoissez-vous ce mets? lui dit-il, lorsqu'elle en eut mangé. — Non, mais je l'ai trouvé fort bon. — Je le crois bien; » et à ces mots il lui présente la tête de Cabestanh. A cette vue horrible, Sermonda s'écrie : « Oui, barbare, je l'ai trouvé délicieux, et c'est la dernière chose que je mangerai! » A peine a-t-elle achevé, que Raimond fond sur elle l'épée à la main; elle fuit, se précipite d'un balcon, et meurt de sa chute.

Bientôt il ne fut bruit que de cet événement dans

toute l'Occitanie; les parents de la dame s'unissent à ceux du troubadour contre le féroce Raimond; Alphonse II, roi d'Aragon, vient lui-même sur les lieux pour prendre connoissance du fait. Le château de Roussillon est démoli, Raimond est mis à mort, et les deux amants sont transportés à Perpignan, où ils furent ensevelis dans un même tombeau, devant la porte de l'église Saint-Jean. Pendant long-temps les chevaliers du Roussillon, de la Cerdagne et du Narbonnois s'y rendirent à pareil jour, accompagnés de leurs dames, pour célébrer leur mémoire par un service solennel.

Les chansons de Cabestanh sont au nombre de sept. Ce troubadour se distingue parmi ses contemporains par la douceur et la délicatesse de sa versification; on peut en juger par la pièce suivante, qui est sa dernière, c'est-à-dire celle qui lui coûta la vie.

CHANSON.

Lo dos cossire
Que m don' amor soven,
Domna, m fai dire
De vos mans vers plazen.
Pessan remire
Vostre cors car e gen,
Qu'am e dezire
Mais que no fas parven.
E sitot me delei,
Ges per tan nous abnei,
Anceis vas vos soplei
Ab franca bevolensa.
Domn' en cui beutatz gensa,
Mantas vetz oblit mei
Que laus vos e mercei.

Tot jorn m'azire
L'amor queus mi defen,
S'ieu ja'l cor vire
Ves autr'entendemen.
Tout m'avetz rire
E donat pessamen.
Plus greu martire
Nuls hom de mi no sen;
Quar vos qu'ieu plus envei
De re qu' él mon estei
Desautore e mescrei,

E dezam en parvensa.
Tot quan fas per temensa
Devetz en bona fei
Penre, neis quan nous vei.

En sovinensa
Tenc la car' e'l dous ris.
Vostra valensa
E'l bel cors blanc e lis.
S'ieu per crezensa
Estes vas dieus tan fis,
Viu ses faillensa
Intres en paradis.
Qu'aissi soi ses totz cutz
A vos de cor rendutz
Qu'autra jois no m'adutz;
Q'una no porta benda
Qu'ie'n prezes per esmenda
Baizar, ni fos sos drutz,
Per las vostras salutz.

Ades comensa
L'amor, e m'abelis
La captenensa
De vos cui soi aclis.
Be par que m vensa
Vostr' amor, qu'ans queus vis
Fon m'entendensa
Queus ames e servis;
Qu'ab vos soi remazutz
Sols e ses tot ajutz;

E n'ai d'autres perdutz
Mans dos : qui s vol los prenda,
Qu'à mi platz mot qu'atenda,
Ses totz covens saubutz,
Vos don m'es jois vengutz.

Dieus! co seria
Qu'ieu merce no trobes
Ab vos amia,
La genser qu'anc nasques!
Qu'ieu noich e dia,
Ginolhos e de pes,
Sancta Maria
Prec vostr' amor mi des.
Qu'ieu foi noiritz enfans
Per far vostres comans;
E ja dieus no m'enans
S'ieu ja m'en voill estraire.
Pros domna de bon aire
Sufretz qu'ieu bais los gans,
Que del plus soi duptans.

Ans que s'estenda
En mon cor la dolor,
Merce descenda
En vos, domn', et amor.
Joi vos mi renda
E m lonh sospir e plor;
Nous o defenda
Paratge ni ricor :
Qu'oblidatz m'es totz bes

S'ab vos no m val merces.
Ai! bella dossa res,
Ben feratz que corteza
S'al prim queus aic conqueza
M'amassetz, o non ges,
Qu'eras no sai com s'es.

No trob contenda
Contra vostra valor;
Merces vo'n prenda
Tal qu'à vos si'l honor.
Ja no m'entenda
Dieus mest siei pregador,
S'ieu vol la renda
Dels quatre reis major,
Per qu'ab vos no m valgues
Merces e bona fes;
Que partir no m posc ges
De vos, en qui s'es meza
M'amor : e si fos preza
En baizar, eus plagues,
Ja no volgra solves.

Anc res qu'à vos plagues,
Franca domna corteza,
No m'estet tan defeza
Que ieu no la fezes,
Ab que far o saupes.

En Raimons, la beleza
E'l bes qu'en midons es
M'an sai lassat e pres.

RAMBAUD D'ORANGE.

Rambaud d'Orange étoit fils de Guillaume d'Omelas de Montpellier, et de Tiburge, fille unique de Rambaud, comte d'Orange. Sa mère lui laissa, par testament, en 1150, le comté d'Orange, et depuis lors notre troubadour prit le nom sous lequel il s'est fait connoître.

Les poésies de Rambaud se composent de vingt-huit pièces, parmi lesquelles nous avons choisi les deux suivantes. La première est un dialogue entre le troubadour et sa maîtresse; celle-ci lui reproche son peu d'amour pour elle; il s'en justifie de son mieux et à sa manière. Il se propose, dans une autre pièce, d'enseigner ce qu'il appelle l'art de se faire aimer; et il faut avouer que ses principes sont un peu différents de ceux d'Ovide et de notre gentil Bernard. Les voici en peu de mots : « A la moindre contrariété qu'une femme vous fait éprouver, prenez l'air et le ton menaçant; insiste-t-elle, donnez-lui du poing sur le nez. »

Das lor del punh per mei las nars.

Un pareil trait suffisoit pour nous faire rejeter cette pièce, qui n'est qu'une satire grossière contre un sexe pour lequel les troubadours avoient une espèce de respect religieux.

La seconde pièce admise dans ce Recueil est une réponse au sirvente de Pierre Rogiers, que nous avons rapporté plus haut.

Rambaud fut aimé de la comtesse de Die (nous parlerons bientôt de cette femme célèbre, dont le nom et les productions se trouvent mêlés à ceux de nos troubadours, et qui, à ce titre, mérite de tenir une place dans notre recueil); mais il lui fut infidèle, comme il paroît l'avoir été à tant d'autres dames.

Rambaud d'Orange mourut vers l'an 1173.

TENSON

ENTRE LE TROUBADOUR ET SA DAME.

— Amics, ab gran cossirier
Son per vos et en greu pena;
E del mal qu'ieu en suffier
No cre que vos sentatz gaire.
Doncs per queus metetz amaire
Pos à mi laissatz tot lo mal?
Quar abdui no'l partem egual.

— Domn', amors a tal mestier,
Pos dos amics encadena,
Que'l mal qu'a e l'alegrier
Senta quecs à son vejaire :
Qu'ieu pens, e no soi gabaire,
Que la dura dolor coral
Ai eu tota à mon cabal.

— Amics, s'acsetz un quartier
De la dolor que m malmena,
Be viratz mon encombrier.
Mas nous cal de mon dan gaire;
Que quar no m'en posc estraire,
Com que m'an vos es cominal
Ab me ben o mal atretal.

— Domna, quar ist lauzengier,
Que m'an tout sen et alena,

Son vostr' angoissos guerrier,
Lais m'en no per talan vaire.
Quar nous soi pres, qu'ab lor braire
Vos an bastit tal joc mortal,
Que noi jauzem jauzen jornal.

— Amics, nul grat nous refier,
Quar ja'l meu dans vos refrena
De vezer me queus enquier.
E si vos faitz plus gardaire
Del mieu dan qu'ieu no volh faire,
Beus tenc per sobreplus leial
Que no son cilh de l'Espital.

— Domna, ieu tem à sobrier,
Qu'aur perdi e vos arena,
Que per dig de lauzengier
Nostr'amor torne s'en caire.
Per so dei tener en gaire
Trop plus que vos, per Sant Marsal;
Quar etz la res que mais me val.

— Amics, sius sai lauzengier
E faitz d'amorosa mena,
Qu'ieu cug que de cavalier
Sias devengutz camiaire.
E deg vos o ben retraire,
Quar ben paretz que pessetz d'al,
Pos del meu pessamen nous cal.

— Domna, jamais esparvier
No port ni cas ab cerena,

S'anc pois que m detz joi entier
Fui de null'autra quistaire;
Ni no soi aital bauzaire,
Mas per enveja'l deslial
M'o alevon e m fan venal.

— Amics, creirai vos per aital
Qu'aissius aia tostemps leial?

— Domna, aissi m'auretz leial?
Que jamais no pensarai d'al.

RÉPONSE

AU SIRVENTE DE PIERRE ROGIERS.

Peire Rogiers, à trassaillir
M'er per vos los ditz els covens
Qu'ieu ai à midons, totz doleus
De cantar, que m cugei suffrir.
E pos sai etz à mi vengutz
Cantarai, si m n'ai estat mutz,
Que no volh remaner cofes.

Mout vos dei lauzar e grazir
Quar anc vos venc cor ni talens
De saber mos captenemens.
E volh que m sapchatz alques dir,
E ja l'avers no m si' escutz,
S'ieu soi avols ni recrezutz;
Que pel ver no passetz ades.

Quar qui per aver vol mentir,
Aquels lauzars es blasmamens,
E tortz, e mals ensenhamens;
E s fai als autres escarnir.
Non es en digz bos pretz saubutz :
Mas als fagz es reconogutz,
E pels fagz veno'l digz apres.

Per mi meteis voletz auzir
Quals sui o drutz; er clau las dens,
Qu'ades pueja mos pessamens
On plus de preon m'o cossir :
E dic vos ben qu'ieu no sui drutz,
Tot per so quar no sui volgutz;
Mas ben am, sol midons m'ames.

Peire Rogiers, com posc suffrir
Qu'ades am aissi solamens?
Meravilh me si viu de vens,
Enaissi m fai midons morir.
S'ieu mor per lieis farai vertutz,
Per que m platz : que si fos perdutz
Dreg agra que plus m'azires.

Ara l ven en cor que m'azir,
Mas ja fo qu'er autres sos sens,
Qu'aitals es sos captenemens;
Per qu'eu loi dei tostemps grazir,
Sol pel ben que m n'es escazutz.
Ja mais no m'en vengues salutz,
Li dei tostemps estar als pes.

Si m volgues sol tan consentir
Que tostemps fos sos entendens,
Ab bels digz n'estera jauzens
E fera m senes fag jauzir.
E deuria n'esser eregutz,
Qu'ieu no quier tan ja 'n fos crezutz
Mas d'un bon respieg don visques.

Bon-respieg, d'aut bas son cazutz;
E si no m recep sa vertutz,
Per cosselh li do que m pendes.

LA COMTESSE DE DIE.

La comtesse de Die, qui épousa Guillaume de Poitiers, souche commune des comtes de Valentinois et de Diois, du nom de Poitiers, dont la dernière branche s'est éteinte vers le milieu du siècle dernier, croyoit avoir trouvé dans Rambaud d'Orange un chevalier plein de mérite. Elle ne fait point mystère de sa passion pour lui; il n'y a rien que d'honorable dans son choix. C'est à peu près ainsi que s'exprimoit, dans une de ses chansons, cette femme trop prévenue en faveur de son amant : lorsqu'elle s'en vit délaissée, larmes, prières, reproches, tout fut employé pour le ramener; mais tout fut inutile, comme elle nous l'apprend elle-même dans une autre pièce :

Ab lui no trob merces ni cortesia,
Ni no mi val ma beutatz ni mos sens;
Qu'enaissi soi enganad' e trahia.

Rambaud ne répondit à ces plaintes que par des sarcasmes : S'il aimoit, disoit-il, toutes les femmes, c'étoit parce qu'elles lui offroient l'image de celle dont il imploroit la miséricorde.

De pareilles excuses auroient dû guérir la comtesse de Die de son amour; il n'en fut rien; elle nous apprend elle-même qu'elle oublia ce qu'elle devoit à son rang et à son sexe, et va jusqu'à dire :

Ben volria mon cavallier
Tener un ser en mos bratz nut.

On ne seroit pas éloigné de croire qu'elle fit usage de ce moyen, et qu'il lui réussit à merveille; du moins, dans une autre pièce, elle se félicite d'avoir retrouvé sa joie, et de pouvoir chanter plus gaiement:

> Fin joi me don' alegransa,
> Per qu'eu cant plus gaiamen.

Ce sont là toutes les productions poétiques de la comtesse de Die, ou du moins toutes celles qui sont parvenues jusqu'à nous. Nous avons cru devoir en admettre une dans notre recueil, parce qu'on y trouve les accents d'une poésie vive, tendre et naturelle.

CHANSON ÉROTIQUE.

Ab joi et ab joven m'apais,
E jois e jovens m'apaia;
Quar mos amics es lo plus gais,
Per qu'ieu soi coindet' e gaia.
E pois eu li soi veraia,
Be s taing qu'el me sia verais,
Qu'anc de lui amar no m'estrais
Ni ai cor que m'en estraia.

Mout mi platz, quar sai que val mais
Cel qu'ieu ai dezir que m'aia;
E cel que primiers lo m'atrais,
Dieu prec que gran joi l'atraia.
E qui que mal l'en retraia,
No creza fors so qu'ieu l retrais :
Qu'om coill mantas vetz lo balais
Ab qu'el mezeis se balaia.

Domna quez en bon pretz s'enten
Deu ben pauzar s'entendensa
En un pro cavallier valen;
Pos illi conois sa valensa,
Que l'aus' amar à presensa :
E domna, pois am' à presen,
Ja pois li pro ni li valen
No'n diran mas avinensa.

Qu'ieu ai cauzit un pros e gen
Per cui pretz meillur'e gensa,
Larc et adreit e conoissen,
On es sen e conoissensa.
Prec li que n'aia crezensa,
Ni hom no l posca far crezen
Qu'ieu fassa vas lui fallimen,
Sol no trob en lui faillensa.

Amics, la vostra valensa
Sabon li pro e livalen,
Per qu'ieu vos quier de mantenen
Sius platz vostra mantenensa.

FOULQUES DE MARSEILLE.

Foulques étoit fils d'un riche négociant de Gênes, qui étoit venu s'établir à Marseille : se trouvant, à la mort de son père, possesseur d'une fortune considérable, il se livra tout-à-fait à son goût pour la poésie ; les cours de Richard Ier, roi d'Angleterre, de Raimond V, comte de Toulouse, et de Barral, vicomte de Marseille, le possédèrent successivement; mais il s'attacha de préférence à cette dernière, à cause de la passion qu'il avoit conçue pour Alazaïs de Roquemartin, femme de Barral. Cette dame écoutoit avec plaisir les chansons de notre troubadour; mais son inflexible rigueur faisoit le désespoir de Foulques, lorsqu'un événement politique vint l'arracher pour quelque temps à sa douleur.

La bataille d'Alarcos, gagnée en 1194 par le miramolin d'Afrique, sur Alphonse, roi de Castille, répandoit la consternation et l'effroi en Espagne; Alphonse imploroit le secours du pape et des rois de France et d'Angleterre. Dans ces fâcheuses conjonctures, Foulques se proposa d'échauffer le zèle des chrétiens en faveur du roi de Castille, et ce fut à ce sujet qu'il composa celle de ses pièces qui commence par ce vers :

Huei mais noi conosc razo.

Cette circonstance ne lui fit pas oublier son amour; il y revint bientôt; mais sans être plus heureux. Accusé

d'avoir eu des vues criminelles sur Laure de Saint-Julien, sœur du vicomte, il fut accablé de reproches par la dame Alazaïs, et chassé pour jamais de la cour de Marseille. Il se retira à celle de Guillaume VIII, seigneur de Montpellier, qui avoit épousé Eudoxie, fille de Manuel, empereur de Constantinople. Cette princesse qui, selon l'usage, portoit le nom d'impératrice, s'efforça de consoler Foulques de ses malheurs; elle combattit la résolution qu'il avoit prise de ne plus chanter, et ce fut à sa sollicitation que le troubadour composa la chanson où il débute par ce vers :

Tan mou de corteza razo.

Ayant perdu presque tous ses protecteurs dans un court espace de temps, Foulques fit consentir sa femme et ses deux fils à le suivre dans le cloître; il y prit l'habit de l'ordre de Citeaux. Après deux ans de retraite, il fut fait abbé de Terronet, près de Toulouse, et en 1205, évêque de Toulouse. Il seroit hors de propos de parler ici du rôle que joua cet infâme prélat dans les guerres des Albigeois; il nous suffira d'observer que le malheureux comte de Toulouse, dont il avoit reçu tant de bienfaits, fut en butte à sa fureur fanatique. Le tableau de ces horreurs ne doit point trouver place dans un recueil où figurent seulement les hommes qui ont concouru aux progrès de la poésie en France.

CHANSON

COMPOSÉE POUR ÉCHAUFFER LE ZÈLE DES CHRÉTIENS EN FAVEUR D'ALPHONSE, ROI DE CASTILLE, CONTRE LES MAURES.

Huei mais noi conosc razo
Ab que nos poscam cobrir,
Si ja dius volem servir,
Pos tant enquer nostre pro
Que son dan en volc sufrir;
Que'l sepulcre perdem primeiramen,
Et ar sufre qu'Espanha s vai perden,
Par so quar lai trobavon ocaizo;
Mas sai sivals no temem mar ni ven.
Las! quom nos pot plus fort aver somos
Si doncs no fos tornatz morir per nos!

De si mezeis nos fes do
Quan venc nostres tortz delir;
E fes so sai à grazir
Quan si ns det per rezemso.
Doncs qui vol viur' ab morir
Si don per diu sa vida e la i prezen,
Qu'el la donet e la rendet moren,
Qu'atressi deu hom morir no sab quo.
Ai! com mal viu qui non a espaven!
Que'l nostre viure, don em cobeitos,
Sabem qu'es mals et aquel morir bos.

Aujatz en qual error so
Las gens ni que poiran dir,
Que'l cors qu'om no pot gandir
De mort, per aver quei do,
Vol quecs gardar e blandir;
E de l'arma non a nul espaven
Qu'om pot gardar de mort e de tormen.
Pens quecs de cor si eu dic ver o no,
E pois aura d'anar meillor talen :
E ja noi gart paubreira nuls hom pros,
Sol que comens, que dius es piatos.

Cor sivals pot n'aver bo,
D'aitans poira s'en garnir,
Que l'als pot dieus totz complir
E nostre rei d'Arago;
Qu'ieu no cre saubes fallir
A nul quei an ab bon cor e valen,
Tan pauc vezem que falh à l'autra gen.
No deu ges far à dieu pejurazo,
Que l'onrara si l serv onradamen;
Qu'ogan si s vol n'er coronatz sà jos
O sus él cel; uns no l falh d'aquest dos.

E ja no pretz fol resso
Lo reis castelas, ni s vir
Per perdre, q'ans deu grazir
A dius que l mostr' e'l somo
Qu'en lui se vol enantir
Et autr'esfortz ses diu torn'à nien :
Qu'aissi valrà son ric pretz per un cen

Si acoill dius hoimais per companho,
Qu'el no vol re mas reconoissemen.
Sol que vas dius no sia orgolhos,
Mout er sos pretz onratz e cabalos.

Vida e pretz, com vol de folla gen,
On plus aut son cazon leugeiramen.
Bastiscam doncs en ferma peazo,
El pretz qu'este quan l'autre va cazen;
Que totz sos pretz, sos gaugz e sos laus fos
En pessar fort quant dius à fait per nos.

Bels Azimans, dius vezem queus aten,
Queus volria gazanhar francamen,
Qu'onrat vos te tan quez à mi sap bo.
No l fassatz donc camiar son bon talen,
Ans camiatz vos : que val mais per un dos
Com fos tan aut que forsatz caia jos.

CHANSON

COMPOSÉE A LA PRIÈRE D'EUDOXIE, FEMME DE GUILLAUME VIII, SEIGNEUR DE MONTPELLIER, ET FILLE DE MANUEL, EMPEREUR GREC.

Tan mou de corteza razo
Mon cant per que noi deu falhir,
Ans i dei meils endevenir
Qu'anc mais no fis; e direus co,
Que l'emperairitz m'en somo.

E plagra m fort que men gequis,
S'illi mo sufris :
Mas quar illi es cim e razis
D'ensenhamen,
No s cove qu'al sieu mandamen
Sia mos sabers flacs ni lens,
Ans taing que s doble mos engiens.

E s'anc parlei en ma canso
De lauzengier, cui dieus azir,
Eras los vol del tot maldir.
E ja dius noca lor perdo,
Quar an dig, so que vers no fo,
Que'l bella cui ieu obedis
Me relinquis;
E cuja qu'alhors ai assis
Mon pessamen.
Be mor dones per gran fallimen,
Si pert so qu'ieu am finamens
Per so que dizo, qu'es niens.

Mas ges per so no m'abando;
Que mantas vetz ai auzit dir
Que messonja no s pot cobrir
Que no s mostre qualque sazo.
E pois dretz vens fals'ocaizo,
Encar er saubut e devis
Com ieu'l soi fis;
Qu'aissi l soi subjetz et aclis
De bon talen,
Qu'en leis amar an pres conten

Mos ferm coratges e mos sens,
Q'usquecs cuj'amar plus formens.

E si merces no m'i ten pro,
Que farai? poirai m'en partir?
Ieu, no : qu'apres ai à morir
En guiza que m sap sobre bo,
Qu'en pessan remir sa faisso
Et en remiran ieu languis;
    Quar ela m dis
Que no m dara so q́u'ieu l'ai quis
    Tan longamen :
E ges per aisso no m'alen,
Ans d'obl' ades mos pessamens;
E mor aissi mescladamens.

Amarai la doncs à lairo,
Pos vei que no denha sufrir
Qu'ieu ins é mon cor la desir.
E sai qu'à far m'er, voill' o no;
Que'l cors ten lo cor en preizo,
Et a'l si vencut e conquis
    Que no m'es vis
Qu'ilh des poder que s'en partis;
    Per qu'ieu n'aten
Que merees la m venca breumen :
Quar long servirs ab merces vens,
Lai on no val forsa ni genhs.

N Aziman, mout m'estera gen
S'ieu mor per midons doussamens,
Pos qu'à morir m'er eissamens.

BERTRAND DE BORN.

Bertrand de Born, vicomte de Hautefort, dans le diocèse de Périgueux, joignit aux talents d'un bon poète ceux d'un guerrier plein de courage, mais d'une avidité insatiable; il eût déshérité son frère Constantin, si celui-ci n'eût imploré le secours de Richard, alors comte de Poitou, qui avoit des motifs particuliers de vengeance contre notre troubadour. Bertrand, après avoir semé la mésintelligence entre Henri II, roi d'Angleterre, et ses deux fils, Richard, et Henri, duc de Guienne, étoit parvenu à diviser les deux frères, et s'étoit déclaré en faveur du duc de Guienne. Richard saisit donc avec empressement l'occasion qui lui est offerte. Alors en guerre avec le vicomte de Limoges, il se fait un allié de cet ennemi, il l'engage même à s'unir à lui, et ils viennent ensemble ravager les domaines de Bertrand de Born, qui leur oppose la plus vive résistance, et se justifie dans un sirvente, où il imputoit à son frère Constantin les torts dont on l'avoit accusé. Il ne s'en tint pas là : un grand nombre de seigneurs avoient à se plaindre de Richard; Bertrand en forme une ligue, dont le prince Henri devoit être le chef, et il tâche de les exciter aux combats par une chanson. Le comte de Poitou conjure l'orage; il négocie avec Henri, qui, trop ami de ses plaisirs, lui cède tous ses droits. La ligue est dissoute, et Bertrand se trouve seul exposé

au ressentiment de Richard. Son courage ne l'abandonne pas; il se venge de ses ennemis par un sirvente, où il les traite de lâches. Cependant, assiégé dans son château, il se voit réduit à se rendre. Richard lui pardonne et le rétablit dans tous ses droits : touché d'un pareil acte de générosité de la part d'un ennemi dont il avoit tout à craindre, Bertrand lui jure un entier dévouement; ce fut le sujet d'un nouveau sirvente.

Notre troubadour ne se voit pas plus tôt libre, qu'il se propose de tirer une vengeance éclatante des seigneurs qui s'étoient détachés de la ligue; il porte la désolation sur leurs terres. Cependant les deux princes, Richard et Henri, se révoltent de nouveau contre leur père, et Bertrand embrasse encore le parti du duc de Guienne; mais la mort de ce dernier, en 1183, déconcerte tous ses projets. Il consacre deux chansons à la mémoire de ce prince.

Alors le roi d'Angleterre l'accuse d'avoir porté ses fils à la révolte; il vient l'assiéger dans son château, et, l'ayant fait prisonnier, il lui demande s'il a perdu la raison. « Hélas! oui, répond le troubadour; c'est depuis la mort du prince Henri, votre fils. » A ces mots, le roi ne peut retenir ses larmes; il l'embrasse et lui pardonne.

Alphonse, roi d'Aragon, avoit, pendant le siége, indiqué au roi d'Angleterre les côtés foibles du château; Bertrand se vengea de cette trahison par deux sirventes, dans l'un desquels il reproche à ce prince d'être né d'un petit seigneur de Carlad en Auvergne, et l'accuse des actions les plus méprisables.

Bertrand se signala encore, par son adroite politique et par ses poésies, dans les guerres entre Phi-

lippe-Auguste et Richard. Il avoit pris parti pour ce dernier; mais il seroit trop long d'entrer ici dans de plus grands détails à ce sujet.

Si l'on considère la vie agitée de notre troubadour, on aura de la peine à concevoir qu'il ait eu le temps de penser à l'amour; ses poésies galantes nous l'attestent cependant. La princesse Hélène, sœur de Richard, ne fut pas insensible à ses hommages; mais il conçut une passion plus vive pour Maenz de Montagnac, belle-sœur du vicomte de Périgord. On peut voir, dans l'une de ses chansons, le portrait qu'il fait de cette femme. Il suppose qu'elle est parfaite en beauté, et que, si elle ne veut lui être favorable, il n'a d'autre moyen pour se consoler de ses rigueurs, que de parcourir le monde, et de former, des traits des plus belles femmes, un assemblage qui puisse donner une idée de sa beauté, etc. Il paroît que cette dame préféra constamment Bertrand de Born à tous les autres amants, parmi lesquels cependant elle compta de grands personnages, tels que Richard, Alphonse d'Aragon, Raimond, comte de Toulouse.

Enfin, notre troubadour termina sa longue carrière dans un monastère, où il avoit pris l'habit de l'ordre de Citeaux.

CHANSON GUERRIÈRE.

Be m platz lo dous temps de pascor
Que fai foillas e flors venir;
E platz me quant aug la baudor
Dels auzels, que fan retentir
  Lor cant per lo boscatge;
E platz mi quan vei sobre'ls pratz
Tendas e pavaillos fermatz;
  Et ai gran alegratge,
Quan vei per campaigna rengatz
Cavaliers e cavals armatz.

Et platz mi quan li corredor
Fan las gens e l'aver fugir;
E platz me quan vei apres lor
Gran ren d'armatz ensems venir;
  E platz m'en mon coratge,
Quan vei fortz castels asejatz
E barres rotz et esfondratz;
  E vei l'ost él rivatge
Tot entorn claus de bons fossatz,
Am lissas et am pals serratz.

Et atressi m platz de senhor
Quan ven premiers à l'envaïr
En caval armat ses temor,
C'aissi fai los sieus enardir
  Ab valen vassalatge;

E pois que l'estors es mesclatz,
Quascus deu esser acesmatz
  É segr'el d'agradatge:
Quar hom non es à dreg prezatz
Tro qu'a mantz colps pres e donatz.

Lansas e brans, elms de color,
Escutz trencar e desgarnir
Veirem à l'entrar de l'estor,
E manz vassals ensems ferir;
  Don anaran aratge
Cavals del mortz e dels nafratz.
Quan seren en l'estor intratz,
  Ja nuls hom de paratge
No pens mas d'asclar caps e bratz:
Que mais val mortz que vius sobratz.

Ieu dic que tant no m'a sabor
Manjars ni beure ni dormir,
Coma quant aug cridar : à lor!
D'ambas dos partz; et aug enguir
  Cavals voiz per l'erbatge;
Et aug cridar : aiatz! aiatz!
E vei cazer per los fossatz
  Paucs e grans per l'ombratge;
E vei los mortz que pels costatz
An los penons ab los cendatz.

Pros comtessa, per la meillor
Q'om posqu'en tot lo mon cauzir
Vos ten hom, e per la gensor
Q'anc si mires ni ja se mir.

Bietritz, d'aut paratge,
Bona domn'en ditz et en fatz,
Fons on sorzon totas beutatz,
Bella ses maïstratge,
Vostre ric pretz es tan pojatz
Que sobre totz es enansatz.

Donzella d'aut linhatge,
Tal en cui es tota beutatz,
Am fort e sui per leis amatz;
E dona m tal coratge,
Que ja no pens esser sobratz
Per un dels plus outracujatz.
Baros, metetz en gatge
Castels o villas o ciutatz,
Enans c'usquecs nous guerrejatz.

RAMBAUD DE VAQUEIRAS.

Rambaud de Vaqueiras, fils d'un pauvre chevalier de Provence, nommé Peirors, florissoit vers l'an 1170. Il s'attacha d'abord, en qualité de jongleur, à Guillaume de Baux d'Orange; ce prince fut charmé de ses premiers essais de poésie, et il lui procura la connoissance des plus grands seigneurs de son temps. Un sirvente de notre troubadour prouve son zèle pour son bienfaiteur. Après une lutte de vingt années, la maison d'Orange s'étoit vue réduite à rendre hommage à celle de Barcelone. Rambaud adresse, à cette occasion, les plus vifs reproches aux seigneurs Guillaume de Montpellier, Bernard d'Anduse, etc., qui, dans cette circonstance, n'avoient pas secouru Guillaume de Baux. Si l'on joint à cette pièce un autre sirvente, où il s'agit des différends qui s'étoient élevés entre Alphonse Ier et Raimond v, et la description critique d'un tournois, on aura tout ce que notre troubadour composa à la cour d'Orange.

Il partit peu de temps après pour celle de Boniface, marquis de Montferrat, en Italie; et, s'étant arrêté quelques jours à Gênes, il y fit la connoissance d'une jeune personne qui refusa de l'écouter. On peut voir le tenson ou dialogue qu'il fit à ce sujet : c'est la première des deux pièces composées par Rambaud que nous avons insérées dans ce recueil.

Arrivé à Montferrat, Boniface le combla de bien-

faits, et le nomma son frère d'armes, titre glorieux, et qui était le signe de l'union la plus étroite. Il devint bientôt amoureux de Béatrix, sœur du marquis et femme du seigneur del Carret. Son amour s'exprima d'abord avec la plus grande retenue; il chanta celle qui en étoit l'objet sous le nom de *Bels-Cavayers :* mais les bontés de Béatrix l'ayant enhardi, il se hasarda à lui en faire l'aveu. La manière dont il s'y prit mérite de nous arrêter un instant. « J'aime, lui dit-il, « une personne pleine de qualités; la crainte et le « respect qu'elle m'inspire m'ont empêché de lui faire « connoître mes sentimens : j'ignore les siens; mais « je sens que le silence que je me suis imposé finira « par me donner la mort. Je vous conjure, madame, « au nom de Dieu, de vouloir bien me conseiller sur « la conduite que je dois tenir à son égard. » Béatrix entendit le discours, et répondit au troubadour : « Je vous conseille de vous découvrir à votre dame; « l'hommage d'un pareil amour n'a rien que d'hono« rable pour celle qui le recevra. » Vaqueiras se jette, à ces mots, à ses pieds, et lui fait l'aveu de sa passion. Béatrix le relève, et l'accepte pour son chevalier, en l'engageant à se rendre de plus en plus digne de son choix.

Vaqueiras ne tarda pas à obtenir de sa maîtresse la récompense de tant d'amour. Le marquis de Montferrat, l'ayant trouvé couché près de sa sœur, lui prit son manteau et y substitua le sien. Le troubadour voyant, à son réveil, qu'il avoit été surpris, ne se déconcerta pas; il choisit le moment que Boniface étoit entouré d'une nombreuse compagnie, pour lui rapporter son manteau; et, feignant de s'en être servi sans sa per-

mission, il le conjure de lui pardonner cette liberté. Ce trait de présence d'esprit rendit à Vaqueiras les bonnes grâces du marquis.

Nous passons sous silence un assez grand nombre de pièces que notre troubadour composa en l'honneur de sa dame; un sirvente injurieux contre le sexe, où il prétend que l'argent est la première des qualités auprès des femmes, et plusieurs autres productions de cette nature, dont il seroit fort inutile d'entretenir nos lecteurs.

En 1204, le pape Innocent III fit prêcher une croisade; le commandement de cette expédition fut confié au marquis de Montferrat. Rambaud célèbre cet événement avec une espèce d'enthousiasme religieux; mais il est indécis s'il quittera son *Bels-Cavayers* pour prendre la croix. Il la prit cependant; et, ayant accompagné son seigneur, il se vit comblé de biens, lorsque celui-ci eut reçu en partage le royaume de Salonique et l'île de Candie; mais rien ne pouvoit le consoler d'être séparé de sa chère Béatrix : il consacra ses regrets dans la seconde pièce que nous donnons de lui, et qui commence par ce vers:

No m'agrad' iverns ni pascors.

Le marquis de Montferrat fut tué, en 1207, dans un combat contre les Turcs; nous ignorons si Rambaud mourut avant ou après cette époque.

TENSON

ENTRE LE TROUBADOUR ET UNE GÉNOISE.

Domna, tan vos ai pregada,
Sius platz, qu'amar mi voillatz;
Qu'eu sui vostr' endomeniatz,
Quar es pros et enseignada
E totz bos pretz autreiatz,
Per que m plai vostr'amistatz.
Quar es en totz faitz corteza,
S'es mos cors eñ vos fermatz
Plus qu'en nulla Genoesa,
Per qu'er merce si m'amatz:
E pois serai meils pagatz,
Que s'era mia'l ciutatz
Ab l'aver qu'es ajostatz
Dels Genoes.

— Juiar, voi no se corteso,
Que me chardeiai de chò
Que niente non farò.
Ance fosse vos à peso
Vostr'amia non serò.
Certa ja v'escarnerò,
Provensal mal agurado;
Tal enoio vos dirò,
Sozo, mozo, escalvado,
Ni ja voi non amarò,

Qu'ech un bello mariò
Que voi no se ben lo sò.
Andai via, frar', en tempo
Meillorado.

— Domna gent' et essernida,
Gai' e pros e conoissens,
Vailla m vostre cauzimens.
Quar jois et jovens vos guida,
Cortesi'e pretz e sens,
E totz bos ensenhamens;
Per qu'ieus soi fidels amaire
Senes totz retenemens,
Francs, humils e mercejaire,
Tant fort me destreing e m vens
Vostr'amors que m'es plazens:
Per que sera jauzimens
S'ieu sui vostre bevolens
E vostr'amics.

— Juiar, vos semellai mato,
Que cotal rason tegnei.
Mal vignai et mal andei;
Non ave sen per un gato,
Per que trop me decasei,
Que mala causa parei;
Ne non faria tal cosa
Si sia fillo de rei.
Credi voi que sia mousa?
Mia fe non averei.
Si per m'amor ve cevei

Ogano morrei de frei.
Tropos son de mala lei
Li Provensal.

— Domna no siatz tan fera,
Que no s cove ni s'escai;
Ans taing ben, si à vos plai,
Que de mo sen vos enquera
E queus am ab cor verai;
E vos que m gitetz d'esmai,
Qu'eu vos son hom e servire.
Quar vei e conosc e sai,
Quan vostra beutat remire
Fresca com rosa de mai,
Qu' él mon plus bella non sai;
Per qu'ieus am et amarai:
E si bona fes mi trai,
Sera peccatz.

— Juiar, to provensalesco,
Si eu jaggauza de mi,
No preso un genoi.
No t'enten plus d'un Toesco,
O Sardo o Barbari,
Ni non o cura de ti.
Voi t'acavillar co mego?
Si lo sa lo meu mari
Mal plait aurai consegui,
Bel messer, verre vo di.
No volo questo lati,
Fradello, zo voi afi.

Proenzal, va mal vesti,
    Largai m'estar.

— Domna, en estraing cossire
M'avetz mes et en esmai;
Mas enqueraus preiarai
Que voillatz qu'eu vos essai,
Si com Provenzals o fai
    Quant es pojatz.

— Juiar, no serò con tego,
Pois aissi te cal de mi.
Meill valra, per Sant Marti,
S'andai à ser Opeti,
Que dar v'a fors un ronci,
    Car si juiar.

CHANSON ÉROTIQUE.

No m'agrad' iverns ni pascors,
Ni clar temps, ni folh de garrics;
Quar mos enans mi par destrics
E totz miei mager gaug dolors;
E son maltrag tut miei lezer
E desesperat miei esper;
Qu'aissi m sol amor e domneis
Tener gai coma l'aiga'l peis:
E pois d'amdui me soi partitz
Com hom issilhatz e marritz,
Tot' autra vida m sembla mortz
E tot autre joi desconortz.

Pois d'amor m'es fallida'l flors
E'l dous frutz, e'l gras e l'espics,
Don gauzi' ab plazens prezics,
E pretz m'en sobrav' ab honors,
E m fazi' entr'els pros caber,
Ar m'a tornat d'aut bas cazer;
E si no sembles fols esfreis,
Anc flama plus tot non esteis
Qu'ieu for'esteins e relinquitz,
E perdutz en fatz et en ditz,
Lo jorn que m venc lo desconortz
Que no merma, com que m refortz.

Pero no m commanda valors,
Sitot son iratz et enics,
Qu'ieu don gaug à mos enemics
Tan qu'en oblit pretz e lauzors:
Qu'enquer posc dan e pro tener,
E far d'iratz joios parer
Sai entre'ls Latins e'ls Grezeis.
E'l marques, que l'espaza m ceis,
Guerreje lai blancs e droguitz:
Et anc pois lo mon fo bastitz
Nulla gens no fes tan d'esfortz
Com nos, cui dieu n'a gent estortz.

Bellas armas, bos feridors,
Setis e calabres et pics,
E traucar murs nous et antics,
E vencer batalhas e tors
Vei et aug; e no posc vezer

Res que m posc' ad amor valer:
Ans vau queren ab rics arneis
Guerras e cochas e torneis,
Don soi conqueren enriquitz.
E pos jois d'amor m'es fallitz
Tot lo mons me par sol un ortz,
E mos cants no m'es mais cofortz.

Anc Alixandres no fes cors,
Ni Carles ni'l rei Lodoïcs,
Tan onrat; ni'l pros n Aimerics,
Ni Rotlan ab sos ponhedors
No saubron tan gen conquerer
Tan ric emperi per poder
Com nos, don poja nostra leis:
Qu'emperadors e ducs et reis
N'avem faitz, e castels garnitz
Prop dels Turcs e dels Arabitz;
Et urbetz los camis e'ls portz
De Brandis trosc'al bratz san Jortz.

Dones que m val conquistz ni ricors?
Qu'ieu ja m tenia per plus rics
Quant er' amatz e fis amics,
E m pascia, n Engles, amors,
N'amava mais un sol plazer
Que sai gran terr' e gran aver;
Qu'ades on plus mos poders creis
Ai major ir' ab mi meteis.
Pos mon bel cavalier grazitz
S'es de mi lonhatz et fugitz,

Nonca mais no m venra conortz:
Per qu'es major l'ir'e plus fortz.

Bels dous Engles, francs et arditz,
Cortes, essenhatz et noiritz,
Vos etz de totz mos gaugz conortz;
Equar viu ses vos fac esfortz.

Per nos er Damas esvazitz
E Jerusalem establitz,
E'l regne de Suri' estortz;
Que'l Turcs o troban en lor sortz.

Los pelegris perjurs faiditz,
Que nos an sai en camp gequitz,
Qui los manten é cort es tortz:
Que quascus val mens vius que mortz.

LE DAUPHIN D'AUVERGNE.

Le Dauphin d'Auvergne, dont nous avons eu occasion de parler à l'article de Richard, étoit fils de Guillaume VII, comte d'Auvergne. Son histoire nous le dépeint comme un chevalier accompli. Sa cour fut constamment ouverte aux troubadours, qu'il ne cessoit d'encourager par ses bienfaits et par son exemple. Son goût pour la magnificence lui fit, dit-on, perdre une grande partie de sa fortune; mais soit par économie, soit plutôt par une grande adresse, il devint, dans la suite, beaucoup plus riche qu'il n'avoit jamais été.

On trouve à ce sujet, dans les manuscrits où il est fait mention du comte d'Auvergne, quelques traits que nous n'avons pas jugé à propos de rapporter ici. L'évêque de Clermont, homme d'un esprit satirique, s'étoit permis de faire une chanson contre le Dauphin, qui s'en vengea en accusant le prélat d'avoir fait assassiner le mari d'une femme dont il étoit amoureux. Il alla même jusqu'à lui dire qu'il le tueroit, s'il n'étoit retenu par des considérations particulières (ils étoient cousins). L'évêque composa une seconde satire. Notre troubadour lui répondit par un sirvente, où il lui reprocha d'avoir refusé la sépulture à ses meilleurs amis, parce qu'il trouvoit qu'on ne le payoit pas assez, et de vendre des bières à mille sous la pièce, etc.

Le Dauphin eut une autre querelle avec Pelissier, bailli du vicomte de Turenne; et, certes, celle-ci n'est

rien moins qu'honorable pour lui. Amoureux de la fille du vicomte, il empruntoit au bailli de fortes sommes, toutes les fois qu'il alloit voir sa maîtresse : lorsque celui-ci en demanda le paiement, le Dauphin cessa de fréquenter la maison du vicomte. Pelissier l'ayant accusé de se cacher, le prince lui répondit par une chanson où il le traitoit de vilain courtois, pour lui reprocher sa naissance.

Le Dauphin d'Auvergne est encore connu par deux chansons contre les jongleurs.

La pièce que nous avons admise dans notre recueil est, comme nous l'avons déjà dit à l'article du roi Richard, une réponse à celle que ce prince lui avoit adressée. Nous avons fait connoître à quelle occasion elle fut composée.

SIRVENTE

EN RÉPONSE A CELUI DU ROI RICHARD.

Reis, pois que de mi cantatz,
Trobat avetz cantador :
Mas tan me faitz de paor,
Per que torn à vos forsatz,
E plazentiers vos en son.
Mas d'aitan vos ocaison,
S' oimais laissatz vostres fieus
No m mandetz querre los mieus.

Qu'eu no soi reis coronatz,
Ni hom de tan gran ricor
Que posc' à mon fort seignor
Defendre mas heretatz.
Mas vos, cui li Turc felon
Temion mais q'un leon,
Reis e ducs, e coms d'Angieus :
Sufretz que Gisors es sieus.

Anc no fui vostre juratz
E conoissi ma folor :
Que tan caval mil soudor
E tans esterlins pesatz
Donetz mon cosin Guion,
So dison siei compagnon
Tostemps segran vostr'estrieus,
Sol tan larc vos tenga dieus.

Ben par, quan me mandavatz
Qu'eu soli' aver valor,
Que m laissassetz sordejor,
Pois que bon me laissavatz,
Pero dieus m'a fag tan pron,
Qu'entre'l Puoi et Albusson
Posc remaner entre'ls mieus :
Qu'ieu no son sers ni Judieus.

Seigner valens et honratz,
Que m'avetz donat aillor,
Si no sembles camiador
Ves vos m'en fora tornatz.
Mas nostre reis de saison
Rend Usoir' e lais' Usson,
E'l cobrar es me mot lieus,
Qu'ieu n'ai sai agut sos brieus.

Qu'eu soi mout entalentatz
De vos e de vostr'amor;
Que'l coms, queus fetz tan d'onor,
D'Engolmes n'es gen pagatz :
Que Tolueir'en la maison,
A guisa de larc baron,
Li donetz, q'anc non fotz grieus,
So m'a comtat un romieus.

Reis, hoimais me veiretz pron,
Que tals domna m'en somon,
Cui soi tan finament sieus
Que totz sos comans m'es lieus.

ALBERT, MARQUIS DE MALASPINA.

Albert, marquis de Malaspina en Lombardie, florissoit vers la fin du douzième siècle. Il ne nous reste que deux pièces de ce troubadour. La première est un tenson entre Rambaud de Vaqueiras et lui, où il demande à Rambaud si réellement il a été trompé par sa maîtresse; celui-ci lui répond par des invectives, et lui conseille d'épouser l'infidèle, etc. Dans tout le reste de la pièce, notre troubadour ne craint pas de se faire adresser les reproches les plus graves par la bouche de son interlocuteur.

La seconde pièce, bien supérieure en mérite à la précédente, offre un dialogue plein de naïveté et de sentiment, entre le poète et sa dame; nous ne donnons que cette dernière.

TENSON

ENTRE LE TROUBADOUR ET SA MAÎTRESSE.

— Domna, à vos me coman,
Qu'anc res mai non amei tan.
— Amics, be vos dic eus man
Qu'ieu fa ri vostre coman.
— Domna, trop mi vai tarzan.
— Amics, ja noi auretz dan.

— Domna, à la mia fe
Morrai s'aissi gaire m te.
— Amics membre vos de me,
Qu'ieus am de cor e de fe.
— Domn'aiatz en donc merce.
— Amics, si aurai eu be.

— Be soi gai et amoros,
Domna, per l'amor de vos.
— Amics, lo meu cor joios
Es vostre tota sazos.
— Domn'autrejatz lo me vos ?
— O ieu, amics bels e bos.

— Domna, per vos me cofort
Et fas canson et deport.
— Amics, ges non avetz tort,
Que be sabetz queus am fort.
— Domna, qo er del conort?
— Amics, bona fe vos port.

— Be soi garitz ab aitan,
Domna, de pen' e d'afan.
— Amics, sufren, mercejan
Conqueron li fin aman.
— Domna, trop me greva'l dan.
— Amics, ieus reten baizan.

— Domna, doncs à vos mi ren
De mas junchas humilmen.
— Marques, en trop d'onramen
Cujatz pujar veramen.
— Domna, qu'ieus am finamen.
Marques, e tu fas no-sen.

— Domna, molt ai gran talan
Queus tengues à mon coman.
— Marques, be m n'irai gardan
E dizetz folia gran.
— Domna, ja noi agratz dan.
— Marques, no m'en pliu en tan.

GUILLAUME FAIDIT.

Ce troubadour étoit fils d'un bourgeois d'Uzerche, petite ville du diocèse de Limoges. Ayant perdu toute sa fortune au jeu de dé, il embrassa la profession de jongleur. Il s'étoit marié avec une femme galante d'Alais, ville de la Provence, dans la seigneurie de Bernard, baron d'Anduse. Il alla avec elle de cour en cour pendant une vingtaine d'années, sans acquérir la moindre réputation. Enfin Boniface, marquis de Montferrat, le tira de cet état d'obscurité; la protection et les bienfaits dont l'honora ce seigneur, le mirent dès lors en crédit, et le firent rechercher par Richard, comte de Poitou.

Amoureux de Marie de Ventadour, dame la plus estimée du Limousin, Faidit en fit l'objet de ses chants. Elle y parut sensible; mais elle ne recevoit les hommages poétiques de son troubadour que par vanité. Celui-ci prétendoit toucher le cœur aussi bien que l'esprit de sa dame; aussi se plaignit-il de la rigueur de Marie dans plusieurs chansons.

Ces plaintes réitérées, où déjà se mêlaient de vifs reproches, firent craindre à Marie de se voir bientôt en butte aux traits satiriques de Faidit. La dame Audiartz, sa voisine, se chargea de l'en préserver. Elle envoya demander à Faidit ce qu'il préféroit, d'une grue volant dans l'air, ou d'un petit oiseau dans la main; cette énigme embarrassa le troubadour : il vint lui-

même en demander l'explication. « La grue, lui dit la dame Audiartz, est Marie de Ventadour, que vous ne pouvez obtenir; le petit oiseau, c'est moi qui ai pitié de votre douleur, et qui me suis proposé de vous en dédommager; voyez ce que vous avez à faire, je suis jeune, jolie et riche; mais ce ne sera qu'à condition que vous prendrez congé de votre maîtresse, et cela d'une manière honnête, et avec tous les égards qui lui sont dus. » Faidit accepta la proposition avec joie; et ce fut à ce sujet qu'il composa cette chanson :

Tant ai sufert longuamen greu afan,

dans laquelle il dit qu'il ne s'est détaché de sa dame que parce qu'une autre l'a retenu, etc.

Mais lorsqu'il vint réclamer le prix de son sacrifice, celle qui l'avoit porté à le faire, refusa de l'écouter. Désespéré, confus, il alla se jeter aux pieds de Marie de Ventadour, et lui crier *merci;* ses plaintes furent inutiles. Alors, s'abandonnant à tout son dépit, il composa quelques satires contre les femmes, et jura de ne plus chanter. Une nouvelle maîtresse lui fit abjurer son serment.

Ce troubadour mourut, selon Nostradamus, en 1220, à la cour de Raimond d'Agoult, l'un des plus grands seigneurs de Provence. Comment se fait-il que nous ayons de lui une complainte sur la mort de Béatrix, comtesse de Provence, femme de Charles d'Anjou? cette princesse ne mourut qu'en 1260.

Parmi les cinquante-deux pièces que nous a laissées Guillaume Faidit, nous avons choisi les deux suivantes, et nous croyons qu'elles suffisent pour donner une juste idée de son esprit.

CHANSON ÉROTIQUE.

A MARIE DE VENTADOUR.

Lo rossinholet salvatge
Ai auzit que s'esbaudeja
Per amor en son lenguatge;
E m fai si morir d'enveja,
  Quar leis cui desir
  No vei ni remir,
Ni no m volc ogan auzir.
  Pero del dous can
  Qu'il e sa par fan
Esfortz un pauc mon coratge;
  E vau conortan
  Mon cor en cantan,
So qu'ieu no cugei far ogan.

Empero nul alegratge
No m dona res quez ieu veja:
Per qu'ieu penei mon folatge.
Et es dreg qu'aissi m'esteja;
  E deu m'avenir,
  Quar per fol cossir
Laissiei mon joi à cauzir,
  Don soi en afan
  E n'ai ira tan:
E conosc en mon coratge,

Qu'ai estat un an
Que non aic joi gran
Ni re que m vengues à talan.

E sitot plang mon damnatge,
Mon cor aclin' e sopleja
Vas lieis quez a senhoratge.
E mi be tanh qu'esser deja,
Qu'anc no m poc plus dir,
Quam venc al partir,
Mas sa cara l vi cobrir,
E m dic sospiran
A dieu vos coman.
E quan pens en mon coratge
L'amor e'l semblan,
A pauc en ploran
No m'auci quar noill sui denan.

Midons, qu'a mon cor en gatge,
Prec, si com cel que merceja,
Que no m'aia cor volatge
Ni fals lauzengier no creja
De mi, ni s'albir
Que vas autra m vir:
Que per bona fe sospir
E l'am ses engan
E ses cor truan:
Qu'ieu non ai ges tal coratge
Com li fals drutz an,
Que van galian;
Per qu'amors torna en soan.

Anc no falsiei mon visatge
Vas lieis cui mos cors s'autreja,
Pos l'agui fait homenatge;
E non ai cor que recreja
Ja del seu servir.
Cui qu'enoi ni tir
Seus soi, e no m posc giquir
De lieis tan ni quan,
Qu'autra non deman,
Ni non es en mon coratge
Res qu'ieu volha tan:
Per que la reblan
Mas mas juntas humilian.

Canso de te fatz messatge;
E vai ades e d'espleja
Lai on jois a son estatge,
A midons que tan me greja;
E poiras li dir
Qu'ieu mor de dezir.
E s'ilh te denh' acuillir,
Vai li remenbran,
E no t'an tarzan
Lo consirier e'l coratge,
E l'amor tan gran
Don mor deziran,
Quar no la remir en baizan.

Na Maria tan
Avetz de pretz gran,
Per que son tug d'agradatge

Mei ditz e mei can,
Per la lauzor gran
Quez ieu dic de vos en cantan.

CHANSON ÉROTIQUE;

LE TROUBADOUR, TROMPÉ PAR LES PROMESSES D'UNE DAME, DEMANDE CONGÉ A MARIE DE VENTADOUR.

Tant ai sufert longuamen greu afan
Que, s'estes mais que no m'aperceubes,
Morir pogra tost e leu si m volgues,
Qu'à la bella non prezera dolors,
En cui mala fo beutatz e valors,
Don regardan part forsatz mon coratge.
E pos no l platz segrai altre viatge;
Qu'à lieis non cal, ni cre que s tenh'à dan
De perdre mi ni'l bels ditz de mon can.

Pero tal res ten hom vil qu'es prezan,
E tal ren pert que dis que l'es ben pres,
Que pois li fai sofracha mens de bes:
Mas de midons es tan gran sa ricors,
Que re no s te si m pert ni m vir aillors.
Donc be fis ieu otracujat folatge,
Quar percassiei ma mort e mon damnatge
Per mon fol cor, que m fes dir en cantan
So don degra gent cubrir mon talan.

E pos mon cor e mei olh trahit m'an,
E ma mala domn' e ma bona fes,

Si que cascus m'agra mort si pogues,
Clamar m'en dei com de mals bailidors.
E li miei olhs mensongier, traïdors,
No creirai mais ni fiansa ses gatge:
Quar cel es fols que fai fol vassalatge,
E fols qui vol aver à son coman
Tot so que ve plazen e ben estan.

Meravilh me, pos ab midons es tan
Pretz e valors, rics fatz e ditz cortes,
Com pot esser que noi sia merces;
E m meravilh, de lieis on es honors,
Jois e jovens, que non i si' amors:
E m meravilh de domna d'aut paratge,
Pros e gentil, qu'es de mal senhoratge;
Ni com pot far contra sa valor tan,
Que desmenta son franc humil semblan.

De tot aisso m'ai meravilha gran:
E pos li platz que no se cami'en res
No m tenra mais enfrenat sos mal fres,
Qu'eras m'en part, si tot s'es desonors;
Et agra m'ops que fos del maltrag sors.
E pos li platz qu'alhors vir mon estatge,
Bon encontre m don dieus e bon intratge;
E m lais trobar domna ses cor truan;
Qu'ab mal senhor ai estat aquest an.

Ab tot aital mal e brau e tiran
Volgr' ieu estar voluntiers, si l plagues,
Mais qu'ab autra que mais de be m fezes;
E pois li platz à tal vau per socors

Don me venon al cor plazens doussors.
Bell'es e pros, franca, d'umil estatge;
Et a m mandat per un cortes messatge,
Q'un pauc auzel sus mon punh que no s'an
Am mais qu'al cel una grua volan.

Mon Santongier man e mon Sobre-gatge
Qu'ar ai comprat gran sen ab gran folatge;
E sai del ben e del mal d'amor tan,
Que jamais jorn no m'aucirai pregan.

ÉLIAS CAIRELS.

Élias Cairels, né à Sarlat, petite ville du Périgord, ayant passé les premières années de sa vie à travailler en or et en argent, et à dessiner des armoiries, quitta cette profession pour embrasser celle de jongleur. Quoique les historiens de ce troubadour, d'ailleurs très divisés d'opinion sur son compte, ne déterminent pas l'époque à laquelle il vivoit, nous pouvons néanmoins assurer qu'il florissoit au commencement du treizième siècle. Dans l'une des seize pièces que nous avons de lui, il parle du *gracieux roi qui occupe l'empire;* ce ne peut être que Frédéric II, empereur en 1220. Dans une autre pièce il invective le marquis de Montferrat, qui ne faisoit aucune tentative pour recouvrer les états de son père. Cette pièce est certainement antérieure à l'entreprise que fit ce marquis en 1224, contre le royaume de Salonique.

Comme les autres troubadours, Cairels ne fut pas exempt de cette passion qui sembloit inhérente à leur profession; il nous donne, dans une de ses chansons, un portrait de sa maîtresse; elle s'appeloit Isabelle; c'étoit, dit-il, une grande dame. Un tenson entre Isabelle et notre troubadour ne nous donne pas une bien haute idée des sentiments de celui-ci. Cette dame lui demande pourquoi il ne fait plus de chansons pour elle qui ne lui a jamais rien refusé; il répond d'une manière bien peu galante « Si je vous ai chantée,

ce n'a été que pour l'honneur et le profit qui devoient m'en revenir. »

Nous avons encore d'Élias Cairels deux chansons sur la croisade, et une autre pour une dame qu'il préfère à son Isabelle. Il paroît avoir été du nombre des poètes qui accompagnèrent les croisés à la Terre-Sainte; revenu à Sarlat sa patrie, il y mourut, sans qu'on connoisse l'époque précise de sa mort.

Nous avons inséré de préférence dans ce recueil la pièce qu'il composa contre le marquis de Montferrat; nous en avons déjà indiqué le motif au commencement de cet article.

SIRVENTE

CONTRE LE MARQUIS DE MONTFERRAT.

Pos cai la foilla del guarric
Farai un gai sonet novel,
Que trametrai part Mongibel
Al marques que'l sobrenom gic
De Monferrat e pren cel de sa maire;
Et a laissat so que conquis son paire.
Mal ressembla lo filh Robert Guiscart,
Qu'Antiocha conques e Mongiscart.

Marques, los monges de Clunhic
Volh que fasson de vos capdel,
O siatz abbas de Cistel;
Pos lo cor avetz tan mendic,
Que mais amatz dos buous et un araire
A Monferrat, qu'alhors estr' emperaire:
Ben pot hom dir qu'anc mais filh de lhaupart
No s mes en crotz à guisa de rainart.

Gran gaug agron tug vostr'amic
Quant agues laissada la pel
Don folres la cap' e'l mantel:
Quar totz cuideron estre ric
Cilh que per vos son liurat à maltraire,
Qui son tondut et an paor del raire.
Quascus aten socors de vostra part:
Si noi venetz, qui dol i a si'l gart.

Marques, li baron vair'e pic
An contra cel trait un cairel
Que lor tornara sul capel.
E de l'emperador Enric
Vos dic aitan que be sembl al rei Daire,
Qui sos baros gitet de lor repaire,
Dont il ac pois de morir gran reguart:
Mas mantas vetz qui s cuida calfar s'art.

Lo regisme de Salonic,
Ses peireir'e ses manganel,
Pogratz aver; et mant castel
D'autres qu'ieu no mentau ni dic.
Per dieu, marques, Rotlan dis e sos fraire,
E Guis marques e'n Rainaut lor cofraire,
Flamenc, Frances, Bergonhon e Lombart
Van tug dizen que vos semblatz bastart.

Vostr'ancessor, so au dir e retraire,
Foron tug pros; mas vos non soven gaire.
Si'l revenir no prendetz geinh et art,
Del vostr'onor perdetz lo terz e'l quart.

PERDIGON.

Perdigon étoit fils d'un pécheur de l'Esperon, bourg du Gévaudan. Le Dauphin d'Auvergne le nomma son chevalier, et lui donna des terres et des rentes. Cette faveur insigne mit bientôt notre troubadour en grande réputation; dès lors il se vit recherché par les plus grands seigneurs, et les dames se disputèrent l'honneur d'être chantées par lui. Il eut, s'il faut en juger par ses poésies, un grand nombre de maîtresses; mais son bonheur fut de courte durée : le Dauphin mourut, et le poète perdit avec son protecteur la plupart des amis que le prince lui avoit procurés.

Obligé de quitter un pays où il ne lui restoit plus que le souvenir de sa fortune passée, Perdigon se rendit à la cour de Pierre II, roi d'Aragon. Ce prince le combla d'honneurs et de présents; mais le troubadour ne resta pas long-temps auprès de lui; le désir de jouer un rôle dans les guerres qui se préparoient en Languedoc, l'attira dans cette contrée; il se joignit à Foulques, évêque de Toulouse, et à l'abbé de Citeaux, contre l'infortuné Raimond. Il les accompagna même dans un voyage que ces hommes *pieux* firent à Rome, pour exciter la colère *du saint Père* contre le comte de Toulouse. Le résultat de ce voyage fut la croisade connue sous le nom de guerre des Albigeois.

On sait que le roi d'Aragon et le comte de Beziers, neveu de Raimond, perdirent la vie à la bataille de

Muret, en 1213; que près de vingt mille hommes restèrent sur le champ de bataille, et que les villes de Carcassonne et d'Albi furent détruites; mais ce qu'on ne sait pas, et ce que nous ne devons pas passer sous silence, c'est que l'infâme Perdigon célébra la mort du roi d'Aragon, son bienfaiteur, dans un poëme où il rendoit grâces à Dieu des succès de la croisade.

Une pareille conduite le rendit odieux à ceux qui jusques là s'étoient intéressés à lui; ses nouveaux protecteurs, le comte de Montfort, Guillaume d'Orange, avoient payé de leur tête les atrocités qu'ils avoient commises dans cette guerre; et d'un autre côté, le fils du Dauphin d'Auvergne, justement indigné contre Perdigon, lui retira tous les bienfaits de son père. Abandonné de tout le monde, privé de tout moyen d'existence, et n'osant se produire nulle part, il se retira à l'abbaye de Silva-Bella, de l'ordre de Citeaux, où il mourut.

Onze chansons et une prière à la Vierge sont tout ce qui nous reste des productions de ce troubadour.

CHANSON.

Entr'amor e pensamen,
E bos cug e greu consir,
E fin joi e lonc dezir
Mi menet levan cazen.
E per loc sospir e plor,
De paor
Que'l comiatz
Que m fo donatz,
Gent autrejatz,
S'oblit quar no soi tornatz.

Lo bos cug en qu'ieu enten
M'adui molt coral sospir,
Tan tem él cujar fallir
Qu'ai d'un ric emprendemen.
E s'ieu trop estau aillor,
Lei qu'aor
Prec, si'l platz,
Que no s deslatz
Lo plaitz fermatz
Que m fo per leis acordatz.

Quar parra d'afortimen,
Qui m ve laissar e gurpir
Lei, q'usquecs volgr'obezir,
Si m rete per cauzimen.
Quar li valen valedor
An sabor

Qu'als laissatz
Dezeretatz,
Don par peccatz,
Fasson captenh acabatz.

Qui m laissa ses faillimen
No m cug per aitan delir;
Qu'enquer soi on pose guerir,
Si dieus e'l Bautz mi cossen.
Que lai trob fina valor
Ses error;
Que l'onratz
Pretz esmeratz,
Sobremontatz,
Ampara desamparatz.

Fis jois dreituraus defen,
Que qui que vejatz faillir,
Que vos non prenguetz albir.
Mas pretz e valor e sen
Vos det dieus, queus fes meillor
E gensor
Dels regnatz:
Per so gardatz
Que l'enganatz
Viu sal e l'autr' encolpatz.

Del rei d'Aragon m'es gen,
Quar tan li platz enantir
Tot quan bos pretz deu grazir;
E'l rei'n Anfos eissamen,

Qu'ab rics faitz d'emperador
Creis honor.
Don sapchatz
Quer acordatz
Los volgr'en patz
Vezer contra'ls renegatz.

Fillol, si faitz vostra tor,
Ben gardatz
Si ben l'obratz,
Que compliscatz
L'obr'e no la desfasatz.

Ves n Arias mon senhor
Vai e cor
Cant mesclatz;
E di l si l platz
Qu'entre'ls regnatz
Par sos fis pretz esmeratz.

BÉRENGER DE PALASOL.

Bérenger de Palasol, pauvre gentilhomme du comté de Roussillon, florissoit sous Raimond v, comte de Toulouse, qui mourut en 1194.

La dame Ermessen, femme d'Arnaud, seigneur d'Avignon, et fille de Marie de Pierrelatte, mérita les hommages de notre troubadour, et devint l'héroïne de ses chants. La jalousie l'éloigna pendant quelque temps de cette dame; il fit de vains efforts pour s'en détacher; mais l'amour le ramena à ses pieds; il vint encore lui crier *merci*, en lui faisant le récit des peines qu'il avoit endurées loin d'elle.

Bérenger se distingue par une versification aisée, et par des sentiments tendres; la pièce suivante en est une preuve.

Nostradamus [1], dont le témoignage ne peut plus être une autorité pour nous, aujourd'hui que la critique littéraire n'adopte que les faits bien constatés, prétend que ce troubadour naquit à Sisteron, en Provence; qu'il étoit fils d'un médecin attaché à la reine Jeanne, et qu'il présenta à Clément vii cinq magnifiques tragédies. Nous nous bornerons à observer que l'art dramatique fut totalement ignoré des troubadours.

[1] Jean Nostradamus, procureur au parlement de Provence, publia, en 1575, les Vies des poètes provençaux. Il étoit père du fameux médecin et astrologue Michel Nostradamus.

CHANSON ÉROTIQUE.

S'ieu sabi' aver guizardo
De canso, si la fazia,
Ades la comensaria
Cuendeta de motz e de so.
Que perdut n'ai mant bel cantar,
Per qu'eras m'en pren espavens;
E si n'ai estat alques lens,
No m'en deu hom ocaizonar.

Qu'amadaus aurai en perdo
Longuamen, en aital guia
A ma bela douss'amia,
Qu'anc re nous plac no m saupes bo;
Ni anc res no saubi pensar
Qu'à vos fos pretz ni honramens,
Qu'al tost far no fos plus correns
Que si'n degues m'arma salvar.

E ja dieus amia no m do
S'en lieis mos cors se fadia.
La flor de la cortezia,
Ella m'aura o autra no,
Qu'à sola lieis m'estug e m gar:
E son aissi sieus solamens,
Qu'autre solas m'es eissamens
Co qui m fazia sols estar.

E no farai plus lonc sermo;
Quar on plus la lauzaria,
Del laus sol qu'en remanria
Cent domnas aurian ne pro;
Qui sabia ben devisar
Las beutatz e'ls ensenhamens,
E la cortezi' e lo sens
Aissi com s'escairia far.

Aissi fenira ma canso;
E no volh plus longa sia,
Que plus greu la n'apenria
Mo senher, e siei companho,
Lo coms Jaufres, que dieus ampar
Quar es adretz e conoissens;
E fai tan de rics fach valens,
Lauzengier no l pot encolpar.

BLACAS.

Blacas, riche et puissant baron de Provence, étoit, dit son historien, le seigneur le plus loyal, le plus courtois et le plus magnifique de son siècle; il recherchoit avec avidité tout ce qui pouvoit lui attirer quelque considération; il se plaisoit à tenir des cours plénières; la galanterie, les tournois, les combats étoient ses plaisirs favoris. Libéral jusqu'à la prodigalité, c'eût été l'affliger profondément que de refuser ses bienfaits. Les pauvres n'implorèrent jamais en vain ses secours, et les opprimés trouvèrent toujours en lui un zélé défenseur; il parvint à une extrême vieillesse, mais l'âge ne changea point ses goûts, et n'ôta rien à ses vertus; aussi se vit-il honoré de ses amis et redouté de ses ennemis jusqu'aux derniers instants de sa vie. Ce portrait paroît être un peu flatté; quoi qu'il en soit, ce troubadour, que Nostradamus dit originaire d'Aragon, florissoit en 1196, et il mourut vers l'an 1225.

Ses poésies sont en petit nombre; elles ne répondent pas, à beaucoup près, à la haute idée que l'historien provençal voudroit en faire concevoir. Si l'on excepte la pièce que nous donnons ici, les autres méritent peu d'être connues; c'est un tenson entre le troubadour et Raimbaud.

TENSON

ENTRE RAIMBAUD ET LE TROUBADOUR.

— En Raïmbautz, ses saben
Vos fara pros domn'amor
Complid', o per vostr' onor
Fara cuidar à la gen,
Ses plus, qu'il es vostra druda.
E s'ar no sabes cauzir
Lo meils, segon qu'auzetz dir,
Vostra razos er vencuda.

— Blacas, d'aquest partimen
Sai leu triar lo melhor:
A lei de fin amador
Mais volh aver cauzimen,
Tot soavet e ses bruda,
De madomna cui dezir,
Que fol creire ses jauzir:
Que long'amors es refuda.

— Raïmbautz, li conoissen
Vos o tenran à folor,
Et à sen li sordejor;
Quar per jauzir solamen
Laissatz honor mantenguda.
D'aitan nous podez esdir,
Que pretz no s fassa grazir
Sobr' autres faitz à saubuda.

— Blacas, tan m'es avinen
Quant ab midons cui ador
Posc jazer sotz cobertor,
Ren als no m'es tan plazen
Co quan la posc tenir nuda.
Doncs com par qu'ab fals mentir
Poscatz ma razon delir?
Mil tans val saber que cuda.

— En Raïmbautz, qui soven
Deroca son joinedor,
Que l val si non a lauzor
Ni non pot aver guiren?
No pretz honor esconduda,
Ni carboncle ses luzir,
Ni colp, qui no'l pot auzir,
Ni olh sec, ni lengua muda.

— Blacas, beus dic veramen
Que am trop mais frug que flor;
E mais ric don de senhor
Que si m pagava del ven.
Ja ab promessa perduda
Lonc temps no m pot retenir
Cilh per cui plang e sospir,
S'ab gaug entier no m'ajuda.

FOULQUES DE ROMANS.

Ce troubadour étoit de la ville de Romans, près de Vienne en Dauphiné. Il resta quelque temps dans cette province, occupé à chanter son amour pour une comtesse qu'il ne nomme pas; il se rendit ensuite à la cour du marquis de Montferrat, et de là à celle de Frédéric II, alors roi de Sicile, qui aimoit beaucoup les troubadours, et cultivoit même la poésie provençale; mais il paroît que Foulques ne fut pas très satisfait de ce prince; du moins il se plaint du peu de générosité de Frédéric à son égard, dans un sirvente postérieur à l'avénement de ce prince à l'empire, qui eut lieu en 1212.

Nous ne donnerons qu'une pièce de Foulques; c'est un sirvente contre les souverains et les grands seigneurs qui, au lieu de se réunir sous la bannière de la croix pour combattre les infidèles, emploient leur temps à se dépouiller les uns les autres. Cette pièce fut composée avant l'expédition de 1224, qui avoit pour objet de recouvrer le royaume de Salonique. C'est incontestablement la meilleure des productions de ce troubadour.

SIRVENTE

CONTRE LES PRINCES DE SON TEMPS.

Quan cug cantar ieu plang e plor
D'aisso. que vei esdevenir;
Qu'à per pauc no mor de dolor,
Quant é mon cor pens e cossir
La perd' el grand damnatge
Qu'a pretz, cortezi' e solatz:
Que si de cantar vos mesclatz
Nius donatz alegratge,
Totz diran vos etz fols auratz
Si de tot joi no vos laissatz.

Tornatz es en pauc de valor
Lo segle, qui ver en vol dir;
E'l clergue son ja li pejor,
Que degran los bes mantenir;
Et an aital usatge,
Que mais amon guerra que patz,
Tan lor plai malez' e peccatz:
Per qu'él primier passatge
M'en volria esser passatz;
Que'l mai de quan vei mi desplatz.

E son ves els mezeis trachor
Li rics malvatz, per qu'els n'azir;
Qu'els an olhs e non an lugor,
Ni'n re no sabon avenir

Que sia d'agradatge;
Qu'aissi ls eissorba cobeitatz,
Engans, feuni' e malvestatz,
Que perdut an paratge:
E per aisso pert sas clardatz
Pretz e valor e lialtatz.

Be volgra fossem d'un senhor
Ab tan de poder e d'albir,
Qu'als avols tolgues la ricor
E no ls laisses terra tenir;
E dones l'eretatge
A tals que fos pros e prezatz,
Qu'aissi fo'l segles comensatz,
E noi guardes linhatge;
E mudes hom lo rics malvatz,
Si com fan Lombart poestatz.

E prec al bon emperador,
Que s'es crozatz per dieu servir,
Que mov'ab fors' et ab vigor
Ves la terr' on dieus volc morir,
E mes son cors en gatge
Per nos, e fon en crotz levatz
E per nos batutz e nafratz.
Don fam gran vilanatge,
Quar per nos son tan sufertatz
Los Turcs fals e descofessatz.

Tut deuriam aver paor,
Quar meils no li sabem grazir

So qu'el sofri per nostr'amor;
Qu'el receup mort per mort aucir
 Tan volc nostr' omenatge.
Per que fo de bon' ora natz
Totz hom qui l servira crosatz
 Ni fara'l sieu viatge;
Qu'anc pos qu'el fo deseretatz
Non ac honor cristiandatz.

Emperaire, si beus pessatz
Com fai dieus vostras voluntatz,
 Mout l'auretz bon coratge;
Qu'el vol, et es ver so sapchatz,
Que vos cobretz sas eritatz.

 Sirventes Mon Cenis passatz,
Et à'n Oth del Caret digatz,
 Qu'ieus tramet per messatge,
Qu'el an lai on Jesus fo natz,
Pos er son bon pretz coronatz.

PIERRE D'AUVERGNE.

Pierre d'Auvergne étoit fils d'un bourgeois du diocèse de Clermont; ses talents pour la poésie et une figure aimable le firent traiter avec distinction par les plus grands seigneurs et les plus belles dames de son temps. Celle de ses pièces qui commence ainsi:

De jost' als breus jorns e'ls loncs sers,

fut jugée être le meilleur morceau de poésie qui eût encore paru; le succès éclatant qu'elle obtint rendit présomptueux notre troubadour; il poussa l'orgueil jusqu'à se dire le premier poète du monde, et il entreprit, sans doute pour mieux prouver sa supériorité, de déchirer indistinctement tous les troubadours de sa connoissance, dans un sirvente qui ne contient que des personnalités tout-à-fait étrangères à la poésie. Il reproche, par exemple, à Bernard de Ventadour, d'être fils d'une femme qui ramassoit des fagots pour le four, etc.

Dans deux autres sirventes, Pierre d'Auvergne exhorte Philippe-Auguste, Othon IV, et le roi Jean, à terminer leurs différends pour prendre la croix. (Ces princes étoient en guerre en 1214.)

Parmi les autres pièces de ce troubadour, pour la plupart insignifiantes, deux chansons méritent de fixer notre attention; elles sont tout-à-fait dans le genre anacréontique; voici quel en est le sujet. Dans la pre-

mière, le poète s'adresse à un rossignol; il lui peint sa passion pour sa dame, et il le prie d'aller lui répéter tout ce qu'il vient de lui dire; l'oiseau s'acquitte du message, il exhorte de plus la dame à profiter de la belle saison de la vie pour aimer, etc. La seconde contient la réponse de la dame, transmise au troubadour par le rossignol.

La première de ces deux chansons et la pièce dont nous avons parlé au commencement de cet article, sont ce que Pierre d'Auvergne a fait de mieux, et nous avons cru devoir y arrêter notre choix.

Ce troubadour mourut dans un cloître où il s'étoit retiré.

CHANSON.

De jost' als breus jorns e'ls loncs sers,
Quan la blanc' aura brunezis,
Volh que branq' e brolh mos sabers
D'un nou joi que m frug e m floris;
Pos dels verts folhs vei clarzir los guarrics,
Per que s retrai entre la neus e'l freis
Lo rossinhol el tortz, el gais, el pics.

Qu' otr' aisso m'agrada'l parers
D'amors londans e de vezis;
Quar pauc val levars ni jazers
A lieis ses lui que l'es aclis:
Qu'amors vol gaug e grupis los enics.
E qui s'esjau à l'ora qu'es destreis,
Ben par que cel volri' esser amics.

Mas ieu no sai quals capteners
Me sofri, qu'una m'a conquis
On reviu jois et nais valers
Tal que denan li trassalis.
Qu'ab enquerer del dig m'en ve destrics,
Tan tem qu'el meils lais e diga'l sordeis,
On plus mon cor me ditz : quar no t'en gics?

Ben vei e sai e crei qu'es vers
Qu'amors engraiss'e magrezis
L'un ab trichar, l'autr' ab dir vers,
Uns ab plors et autres ab ris;

E cel que s vol es manent o mendics:
Mas ieu n'am mais so qu'en ai, qu'esser reis
Que fos senhor d'Escotz et de Galics.

Quar si fos ja del mieus volers
Lo sieus bos coratges devis,
Lai on madomna m tol temers
De so per que plus m'esbaudis!
Qu'anc no l sai dir lauzengas ni prezics,
Mas meillor cor l'ai trop que no pareis:
S'ella no'l sab morrai m'en totz antics.

Tan m'es dos e gens sos vezers
E'l joi que m'es él cor assis,
Qu'ades brota lo bos espers
Qu'en ai, per que m'en enriquis:
Qu'anc tan no fui volpils ni no m camics,
Sol que m'anes à lei, qu'ieu aqui eis
No m saubes far de gran paupreira rics.

Cest es jois e gaug e plazers
En que manta gen s'abelis;
E sos pretz mont' à gran poders,
Quar mans jois sobresenhoris:
Qu'ensenhamens e beutatz l'es abrics
D'un ram d'amor qu'en lei s'espan e creis,
E fara tro qu'ieu sia blanc co nics.

Cest vers sabrá, so m pes, violar Audrics,
Quel d'Alvernhe; e dis qu'om ses domneis
No pot valer plus que ses gra l'espics.

Per qu'ieu cosselh ja no t'en desrazics;
Quar mais conquis aqui on ilh m'ateis,
Que si m dones Fransa'l rei Lodoïcs.

CHANSON ÉROTIQUE.

Rossinhol en son repaire
M'iras madomna vezer,
E diras li'l mieu afaire;
Et ilh diga t del sieu ver
E mant sai
Com l'estai.
Mas de mi l sovenha;
Que ges lai,
Per nul plai,
Ab si no t retenha.

Que tost no m tornes retraire
Son estar, son captener;
Qu'ieu non ai amic ni fraire
Don tant ho volha saber.
Ar s'en vai
L'auzel gai
Ab gaug, on que venha
Ab essai,
Ses esglai,
Tro que trop l'ensenha.

Tan quan l'auzel de bon aire
Vi sa beutat aparer,

Dous cant comenset à braire
Si com sol far contra'l ser.
Pois s'apai
Que no brai,
Mas de leis engeinha
Co l retrai
Son pantai :
So qu'ilh auzir denha.

Cel queus es verais amaire
Volc qu'ieu él vostre poder
Vengues sai esser cantaire,
Per so queus fos à plazer.
E sabrai
Quan m'irai
De vos, quor que m venha,
Que l dirai,
Si ren sai
Per qu'el lai s'en fenha.

E si l port per que s n'esclaire
Gran gaug en podetz aver,
Qu'anc hom no nasquet de maire
Tan de beus posca voler.
Eu mourai
Et irai
Ab gaug, on que venha....
No farai
Quar non ai
Dig qual plag m'en prenha.

D'aisso serai plaidejaire
Qu'en amor ha bon esper.
No s deuria trigar gaire
Tan quan l'amors n'a lezer,
        Que tost cai
        Blanc en bai
    Coma flors en lenha;
        E val mai
        Qui'l fag fai,
    Ab qu'om l'en destrenha.

BONIFACE DE CASTELLANE.

Ce troubadour florissoit en 1250; il étoit fils de Boniface II, baron de Castellane, qui, après avoir soutenu une longue guerre contre Alphonse Ier, roi d'Aragon et comte de Provence, s'étoit vu forcé, en 1189, de faire hommage de ses terres à ce prince.

Le jeune Boniface joignoit à l'orgueil de sa naissance une imagination ardente et un caractère violent et impérieux. Il se peint lui-même, en quelque sorte, dans deux sirventes qui sont tout ce qui nous reste de ses productions poétiques.

Voici à quel sujet fut composé le premier. Boniface se proposoit de recouvrer les droits que son père avoit été contraint de céder à Alphonse, lorsque Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis, épousa Béatrix, héritière de Provence. Ce mariage déconcerta tous ses projets. Cette pièce est remplie d'énergie; il y fait éclater toute sa haine contre les François; ses compatriotes sont des lâches qui n'osent pas secouer le joug de leurs oppresseurs, etc..

Le second contient de fortes invectives contre le roi d'Angleterre et Jacques Ier, roi d'Aragon; ce dernier feroit mieux, dit-il, de venger la mort de son père (Pierre II, mort à la bataille de Muret, en 1213) que de s'occuper à ruiner ses vassaux par des procès injustes. Il se déchaîne ensuite contre les gens d'église,

qu'il accuse de vouloir s'emparer de tout pour enrichir leurs bâtards, etc.

Nous ne donnerons ici que le premier sirvente.

La fin tragique de ce troubadour mérite d'être connue. Ayant saisi, pour l'exécution de ses projets, le temps où Charles d'Anjou étoit allé dans les Pays-Bas au secours de la comtesse de Flandre, il fit révolter Marseille, et se mit à la tête des rebelles. La soif de la vengeance l'avoit déjà porté aux plus grands excès. Lorsque le prince revint dans ses états, les principaux chefs des séditieux furent arrêtés; Boniface étoit du nombre, il eut la tête tranchée, et ses domaines furent réunis à ceux de Charles d'Anjou.

SIRVENTE

CONTRE LES PROVENÇAUX.

Guerr' e trebalhs e brega m platz,
E m platz quan vei reiregarda,
E m platz quan vei cavals armatz,
E m platz quan vei grans colps ferir,
Qu'enaissi m par terr' estorta;
Qu'aitals es mos cors e mos sens,
E de plag sai quascun jorn mens.

Cil d'Ast prendon tregas e patz,
E perdon tro à Stafarda
Tota la terra qu'es de latz;
Qu'enaissis o ai auzit dir
Que Cunis era lor porta;
Et ar vei que lor es nozens
E no fai pas lors mandamens.

Lo dans dels Proensals mi platz,
Equar degus no s pren garda:
E'ls Frances son tan ensenhatz,
Que quascun jorn los fan venir
Liatz ab una redorta:
E no lor val nul cauzimens,
Tan los tenon per recrezens.

Mout m'enoia dels avocatz
Que'ls vei anar ab gran arda;

E pesa m conseil de prelatz,
Qu'anc nul home no vi jauzir;
Ans qui son dreg lor aporta,
Els dison : aisso es niens,
Tot es del comte veramens.

Los Genoes vei trop mermatz
E'l capitani que ls garda;
E de Ventamila'l comtatz
Perdon que solian tenir:
Donc be m par Genoa morta,
La poestatz n'es non calens
Que lur sol esser defendens.

Enans penria l'esporta
Qu'ieu no li defenda mas gens
Am cavaliers et am sirvens.

Mauri, us jois me conorta,
Qu'ieu sai be que la plus valens
Me vol mais que totz sos parens.

GUILLAUME DE BERGUEDAN.

Guillaume, vicomte de Berguedan, de l'une des plus anciennes maisons de la Catalogne, nous est représenté comme un chevalier d'un caractère fougueux, et portant la licence des mœurs jusqu'à l'excès. Ayant lâchement assassiné Raimond Fole, de Cardouna, seigneur plus puissant et plus riche que lui, avec lequel il étoit en guerre depuis long-temps, il se vit dépouillé de ses biens et obligé d'avoir recours à ses parents et à ses amis, qui voulurent lui faire oublier, par leur bon accueil, les malheurs qu'il s'étoit attirés, et lui prodiguèrent tous les secours dont il pouvoit avoir besoin; mais sa conduite à leur égard les força bientôt de l'abandonner: violant les droits sacrés de l'hospitalité, Berguedan se faisoit un jeu d'introduire la débauche dans leurs maisons, dit l'historien provençal; leurs femmes, leurs filles, leurs sœurs, étoient indistinctement exposées à ses entreprises. Enfin, après avoir éprouvé plusieurs mésaventures, ajoute son historien, il fut tué par un soldat.

Les pièces qui nous restent de ce troubadour sont au nombre de vingt-trois. Dans quelques unes, remarquables seulement par les obscénités qu'elles renferment, il s'applaudit d'avoir déshonoré sa belle-sœur et son frère. Dans d'autres, il accuse l'évêque d'Urgel d'être un mécréant, et de s'être livré à tous les excès de la débauche. Il lui dit que le seul moyen de le rendre

sage, ce seroit de le faire eunuque, etc.; enfin, il le menace de s'adresser à l'archevêque de Tarragone pour le faire dégrader.

Nous avons cru cependant que nos lecteurs verroient avec plaisir les deux pièces suivantes. La première est une chanson contre le marquis de Mataplana; la seconde est une complainte sur la mort de ce même marquis.

CHANSON

CONTRE LE MARQUIS DE MATAPLANA.

Cansoneta leu e plana,
Leugereta, ses ufana,
Farai e de mo marques,
Del trachor de Mataplana,
Qu'es d'engans frazitz e ples.
A ! marques, marques, marques,
D'engans etz frazitz e ples.

Marques, ben aion las peiras
A Melgurs de pres Someiras
On perdes de las dens tres :
Ni ten dan, que las primeiras
I son e noi paron ges.
A ! marques, etc.

Del bratz nous pretz una figa,
Que cabrella par de biga
E portatz lo mal estes :
Ops i auriatz ortiga
Que'l nervi vos estendes.
A ! marques, etc.

Marques, qui à vos se fia,
Ni à amor ni paria,
Garder se deu totas ves
Cum que s'ane de clar dia ;
De nueg ab vos non an ges.
A ! marques, etc.

Marques, ben es fols qui s vana
Qu'ab vos tenga meliana
Meins de braias de cort ves :
Et anc fils de cristiana
Pejor costuma no mes.
A ! marques, marques, marques,
D'engans etz frazitz e ples.

CHANSON

OU COMPLAINTE SUR LA MORT DU MÊME MARQUIS.

Cossiros cant e plang e plor
Pel dol que m'a sazit e pres
Al cor, per la mort mon marques
En Pons lo pros de Mataplana,
Quez era francs, larcs e cortes,
Et ab totz bos captenemens;
E tengutz per un dels meillors
Que fos de San Marti de Tors
Tro Cerdai' et la terra plana.

Loncs cossiriers ab greu dolor
A laissat, e nostre paes
Ses conort, que non i a ges,
En Pons lo pros de Mataplana.
Pagans l'an mort; mas Dieu l'a pres
A sa part, que l sera garens
Dels grans forfagz et dels menors;
Que'ls angels li foron autors
Quar mantenc la lei cristiana.

Marques, s'ieu dis de vos folor
Ni motz vilans ni mal apres,
De tot ai mentit e mespres.
Qu'anc pos dieus basti Mataplana
Noi ac vassal que tan valgues,
Ni que tan fos pros ni valens,
Ni tan onratz sobre'ls aussors,
Ja s fosso ric vostr' ancessors:
E non o dic ges per ufana.

Marques, la vostra desamor
E l'ira qu'é nos dos se mes,
Volgra ben, se à Dieu plagues,
Ans qu'eississetz de Mataplana,
Fos del tot patz per bona fes.
Que'l cor n'ai trist e vauc dolens
Quar no fui al vostre secors,
Que ja no m'en tengra paors
Nous valgues de la gent trufana.

En paradis él loc meillor,
Lai o'l bon rei de Fransa es,
Prop de Rotlan sai que'l'arm'es
De vos marques de Mataplana:
E mon joglar de Ripoles
E mon Sabata eissamens
Estan ab las domnas gensors,
Sobre pali cobert de flors,
Josta'n Olivier de Lausana.

FOULQUES DE LUNEL.

Ce troubadour ne nous est connu que par ses poésies. Il nous apprend, dans une satire des mœurs de son temps, qu'il l'a composée à Lunel, l'an 1284, âgé de quarante ans. (Lunel est une petite ville à quelques lieues de Montpellier.)

Dans l'une des six autres pièces de Foulques, se trouve l'éloge d'Alphonse x, roi de Castille et de Léon. On sait qu'après la déposition de Frédéric ii, Alphonse fut élu empereur, en 1257, par une partie des électeurs, et Richard par les autres, et que ce dernier étant mort, Grégoire x fit donner l'empire à Rodolphe de Habsbourg. Foulques de Lunel reproche au pape sa partialité dans cette circonstance.

Il faut avouer que les troubadours avoient quelquefois de singulières idées sur la religion et sur la galanterie. On n'imagineroit jamais à quelle dame Foulques adressoit ses hommages, s'il ne nous en avoit instruit lui-même : c'étoit à la vierge Marie, et il la célébroit sous le nom de *sa genser*. Quoiqu'il se permît d'en parler en termes très profanes, il ne pouvoit pardonner à son protecteur, Henri, comte de Rodez, les plaisanteries que ce seigneur lui avoit faites à ce sujet. Il l'invite, dans la pièce qu'on va lire, à ne plus médire de *sa genser*, et à quitter sa vilaine et noire maîtresse, qui ressemble à un épouvantail,

Qu'espaventalh de favieira
Sembla.

CHANSON ÉROTIQUE.

Per amor e per solatz,
E per fin joi mantener,
E per far à leis plazer
Si posc de cui soi donatz,
Fas cansoneta lengeira;
Equar soi de tal maneira,
Que noich ni jorn la fin'amor no m gic
Qu'ieu port à leis, que d'amar m'afortic.

E sitot s'es brugs levatz
Que ditz qu'er no pot valer
Canso qu'om fassa, ges per
Aquo fis enamoratz,
Pos es ben en la carreira
D'amor, no tanh que sofeira
De far canso, si sab; sitot l'antic
Doctor feiron cants qu'om mais lor grazic.

Mas ja per otracujatz
Reprendedors retener,
No volrai mon car saber
Que no sia prezentatz,
Quan levaran en cadeira,
Per fina valor enteira,
Lo pros comte de Rodes na Enric,
Per cui anc hom lui lauzan no mentic.

Mas er es us temps qu'assatz
Trob' om qui ditz mal-saber,

Et enois e non-dever,
A quascus de so que l platz.
E qui canso vertadeira
Fai de razo drechureira
No l'es grazit tan com son crit mendic:
Don jois e cants e pretz prendon destric.

E non deu esser blasmatz
Qui lauza so don ditz ver,
Ans li'n deu hom grat saber
Quan lauza so qu'es vertatz.
Mas qui lauzor ufaneira
Fai de razo messongeira
Be l'en deu hom blasmar e far enic,
No per midons lauzar, qu'anc no fallic.

Si de la Vilassa neira
Qu'espaventalh de favieira
Sembla, s laissa nostre coms tutz em ric;
E de maladir de ma genser se gic.

Na Biatritz a maneira
De Lunel tan plazenteira,
Que tug aquill son sici coral amic
Que la vezon, tan gen dieus la complic.

LA COMTESSE DE PROVENCE.

Béatrix de Savoie, femme de Raimond-Bérenger v, dernier comte de Provence, de la maison de Barcelone, florissoit en 1235.

Nous n'avons de cette femme célèbre que le couplet suivant, adressé à son mari. Elle lui dit qu'elle voudroit le voir moins timide, et qu'il ne doit pas craindre de lui avouer un sentiment qu'elle partage.

La protection qu'elle accorda aux troubadours, et sa bienfaisance envers eux, lui attirèrent les éloges les plus flatteurs de leur part.

Nostradamus nous apprend que Raimond-Bérenger, mort en 1245, avoit marié ses quatre filles aux plus grands personnages de son temps, à Louis ix, roi de France; à Henri iii, roi d'Angleterre; à Richard, frère de ce dernier, et à Charles d'Anjou.

CHANSON

A SON MARI, LE COMTE DE PROVENCE.

Vos qe m semblatz dels corals amadors
Ja non volgra que fosses tan doptans;
E platz mi molt car vos destreing m'amors,
Qu'autressi sui eu per vos malananz.
Ez avez dan en vostre vulpillage
Qar nous ausas de preiar enardir,
E faitz à vos ez à mi gran damnage:
Qe ges dompna non ausa descobrir
Tot so q'il vol per paor de faillir.

AIMERI DE PEGULAIN.

Aimeri de Pegulain, fils d'un marchand de Toulouse, étoit né avec des dispositions peu favorables pour la poésie : ses premiers essais n'eurent aucun succès; mais l'amour le fit bientôt sortir de cet état d'obscurité. Une jolie femme de son voisinage lui inspira des chansons qui le mirent en réputation. Tout alloit pour le mieux, lorsque le mari s'avisa d'en concevoir de la jalousie; il insulta publiquement le troubadour, et celui-ci, l'ayant grièvement blessé à la tête, fut obligé de se retirer auprès de Guillaume de Berguedan : ce seigneur l'équipa et le présenta à Alphonse, roi de Castille, dont il fut très favorablement accueilli.

Ayant appris, quelque temps après, que son rival étoit tout-à-fait rétabli, et qu'il venoit de partir pour un pélerinage, Aimeri profita de cette occasion pour aller voir sa maîtresse; il passa quelques jours avec elle : de là il se rendit à la cour du marquis de Montferrat, qui le combla de bienfaits. Les manuscrits ajoutent qu'il mourut en Lombardie.

Les pièces de ce troubadour attestent qu'il florissoit vers le milieu du treizième siècle. La suivante est un tenson entre Aimeri et sa dame.

L'attachement de ce troubadour pour le comte de Toulouse et le roi d'Aragon le fit taxer d'hérésie, et il faut avouer que, dans quelques unes de ses pièces, il ne ménage pas la cour de Rome. Il dit, dans l'une, que le

trait dont l'a percé sa dame est plus terrible que ceux des assassins que *le vieux* envoie en France pour se défaire de ses ennemis, et que sa soumission pour elle est plus aveugle que celle de ces mêmes assassins pour leur chef. Millot a pensé qu'il s'agissoit ici d'Innocent III; mais tout porte à croire que le poète a voulu désigner le Vieux de la Montagne, chef des assassins. C'est l'opinion de M. Raynouard.

TENSON

ENTRE LE TROUBADOUR ET UNE DAME.

— Domna per vos estauc en greu tormen.
— Senher fols es, qu'ieu nul grat nous en sen.
— Domna, per dieu aiatz-en cauzimen.
— Senher vostres precs hi anatz perden.
— Bona Domna jaus am ieu finamen.
— Senher et ieus volh pietz qu'à l'autra gen.
— Domna per so n'ai eu lo cor dolen.
— Senher et ieu alegres e jauzen.

— Domna, ja mor per vos ses nul cofort.
— Senher be trop n'auretz fait lonc acort.
— Domna ja es ma vida piegz de mort.
— Senher so m platz, sol qu'ieu non aia tort.
— Domna de vos non ai mas desconort.
— Senher, edoncs cujatz queus am per fort?
— Domna ab un semblan m'agratz estort.
— Senher respieitz noi aiatz ni conort.

— Domna vauc donc alhors clamar merce.
— Senher anatz; e doncs qui vos rete?
— Domna no posc, que vostr'amor me te.
— Senes cosselh, senher, o fas de me.
— Domna trop mal me respondes ancse.
— Senher quar piegz vos volh qu'az autra re.
— E doncs, domna, no m faretz ja nul be?
— Senher aissi er com dizetz so cre.

— Amors gitat m'avetz à no m'en cal,
— Amics, per dieu no posc faire ren al.
— Amors e vos ja m'eretz de tot mal.
— Amics per so von trairei san e sal.
— Amors per que m fetz cauzir domn'aital?
— Amics ieu vos mostrei so que mais val.
— Amors, no posc sufrir l'afan coral.
— Amics, per so queram autre logal.

— Amors en tot quan faitz vos vei fallir.
— Amics à gran trot me voletz laidir.
— Amors e doncs per que m volets partir?
— Amics quar greu m'es quan vos vei morir.
— Amors ja no cugetz qu'alhor me vir.
— Amics per so pessatz del ben sufrir.
— Amors semblaus si ja'n poirai jauzir?
— Amics vos o, sufren et ab servir.

MARCABRUS.

Un manuscrit nous apprend que Marcabrus fut exposé à la porte d'un riche, et qu'il ne connut jamais ses parents; qu'un seigneur nommé Albrig del Vilar prit soin de son éducation, et que son talent pour la satire le rendit si redoutable, que quelques hommes puissants, dont il avoit dit du mal, le firent lâchement périr.

Un autre manuscrit porte qu'il étoit fils d'une pauvre femme de Gascogne, appelée Maria Bruna. Cette version doit être préférée à la première : notre troubadour la confirme dans une de ses pièces, où il parle de lui-même.

Les événements auxquels se rapportent quelques unes des productions de ce troubadour indiquent à peu près l'époque où elles furent composées; l'une contient l'éloge du comte de Poitou, frère de Saint-Louis et comte de Toulouse, en 1249; deux autres sont adressées à un empereur, qui ne peut être qu'Alphonse x, roi de Castille; enfin il parle, dans une autre, d'une jeune personne qui pleuroit son amant, partant pour la croisade ordonnée par le roi Louis; il est à présumer qu'il s'agit ici de la dernière croisade qui eut lieu en 1269.

Les pièces de Marcabrus sont au nombre de quarante, et pour la plupart presque inintelligibles. Celle que nous donnons ici nous a paru suffire pour donner une idée de son talent; c'est un tenson.

TENSON

ENTRE LE TROUBADOUR ET UNE BERGÈRE.

L'AUTRIER just'una sebissa
Trobei pastora mestissa,
De joi e de sen massissa.
Si com filha de vilana,
Cap' e gonel' et pelissa
Vest e camiza treslissa,
Soslars e caussas de lana.

Ves leis vau per la planissa :
Toza, fi m'ieu, res faitissa,
Dol ai gran del ven queus fissa.
—Senhor, so m dis la vilana,
Merce dieus et ma noirissa
Pauc m'o pretz si'l ven m'erissa,
Qu'alegreta soi e sana.

— Toza, fi m'ieu, causa pia,
Destors me soi de la via
Per far à vos companhia;
Quar aital toza vilana
No pot ses parel paria
Pastorgar tanta bestia
En aital terra soldana.

Don, fai cela, qui que sia,
Ben conosc, sen o folia,

La vostra parelharia.
Senher, so m dis la vilana,
Lai on se tanh si s'estia;
Que tal la cuj' en bailia
Tener non a mais l'ufana.

— Toza de gentil afaire,
Cavalliers fo vostre paire
Queus engenret en la maire,
Quar es corteza vilana.
Com plus vos gart m'es belaire;
Et pel vostre joi m'esclaire
Si fossetz un pauc humana.

— Don, tot mon linh e mon aire
Vei revenir e retraire
Al vezoig et à l'araire,
Senher, so m ditz la vilana:
Mas tal se fa cavalgaire
Qu'atretal deuria faire
Los VI jorns de la semana.

— Toza, fi m'ieu, gentil fada
Vos adastrec quan fos nada
D'una beutat esmerada
Sobre tot' autra vilana:
E seriaus be doblada
Si m vezi' una vegada
Sobiras e vos sotana.

— Senher, tan m'avetz lauzada
Que tot' en soi enoiada.

Pois en pretz m'avetz levada,
Senher, so m ditz la vilana,
Per tal n'auretz per soldada,
Al partir, bada, fol, bada,
E la musa meliana.

— Toza, fel cor e salvatge
Adomesg'om per uzatge.
Be conosc al trespassatge
Qu'ab aital toza vilana
Pot hom far ric companatge,
Ab amistat de coratge,
Se l'us l'autre non engana.

— Don, hom cochat de folatge
Jura, pliu e promet gatge.
Si m fariatz homenatge,
Senher, so m ditz la vilana;
Mas ges per un pauc d'intratge
No volh mondes piuzelatge
Camiar per nom de putana.

— Toza, tota creatura
Revertis à sa natura.
Parelhar parelhadura
Devem ieu e vos, vilana,
A labric lonc la pastura:
Que meils n'estaretz segura
Per far la causa dossana.

— Don, oc: mas segon drechura
Cerca fol sa folatura,

Cortes corteza ventura,
E'l vilas ab la vilana.
E mans locs fai sen fraitura
Qui noi esguarda mezura,
So dis la gens anciana.

— Toza, de vostra figura
No vi autra plus tafura
Ni de son cor plus trefana.

— Don, lonh avetz; no s'atura :
Que tals bad'en la penchura
Qu'autre n'espera lo mana.

PIERRE VIDAL.

Pierre Vidal étoit fils d'un pelletier de Toulouse; une imagination brillante, une belle voix et sa passion pour les femmes décidèrent de sa vocation. Il joignoit à de grands talents un mélange de sagesse et de folie : amoureux de toutes les dames qui avoient quelque réputation, il se figuroit qu'elles raffoloient de lui à la première vue. De pareilles extravagances lui donnèrent de la célébrité, et le firent rechercher des plus grands seigneurs; mais il s'attacha particulièrement à Barral, vicomte de Marseille. La dame Alazaïs, femme de ce dernier, avoit été le motif de cette préférence: le vicomte ne l'ignoroit pas; mais, loin d'en concevoir de l'ombrage, c'étoit au contraire un sujet de divertissement pour lui.

Vidal étant entré un jour dans la chambre de sa dame, tandis qu'elle dormoit, se permit de lui donner un baiser sur la bouche; elle s'éveille en riant et dans la persuasion que c'est une galanterie de son mari; mais, revenue de son erreur, elle appelle ses femmes, et rend compte à Barral de ce qui vient de lui arriver, l'excitant à tirer vengeance d'une pareille insulte; celui-ci ne lui répondit que par des plaisanteries qui l'aigrirent encore davantage. Le troubadour, craignant tout du ressentiment de sa dame, se retira à Gênes, où il composa quelques chansons sur sa disgrâce.

Le chagrin d'être éloigné d'Alazaïs le porta à s'embarquer pour la Palestine, à la suite du roi Richard.

Il épousa une femme de l'île de Chypre, qui lui persuada qu'elle étoit nièce de l'empereur d'Orient. Dès lors, regardant l'empire comme son propre héritage, Vidal en médita sérieusement la conquête. Cependant, ses protecteurs étoient parvenus à désarmer le courroux de la dame Alazaïs, dont il n'avoit jamais perdu le souvenir au milieu de ses projets chimériques. Cette nouvelle le remplit de joie, et lui inspira plusieurs chansons, où il se dit le plus heureux des hommes. Il s'embarqua pour Marseille peu de temps après. Tout lui fut pardonné à son retour dans cette ville.

Sur ces entrefaites, la mort de Raimond VII, comte de Toulouse, vint l'affliger profondément; il prit le deuil, laissa croître sa barbe et ses cheveux; ordonna à ses domestiques d'en faire autant, et fit couper les oreilles et la queue à ses chevaux. Sa douleur étoit si grande, que le roi Alphonse, qui, à cette époque, se trouvoit en Provence, eut toutes les peines du monde à le faire consentir à composer une chanson qu'il désiroit emporter dans ses états. Le troubadour obéit; mais il commença par s'excuser de manquer à la résolution qu'il avoit prise de ne plus chanter :

De cantar m'era laissatz
Per l'ire per la dolor
Qu'ai del comte mon senhor.

Le recueil des poésies de Pierre Vidal contient plus de soixante pièces. Celles que nous donnons ici nous ont paru mériter la préférence.

La folie de conquérir l'empire d'Orient lui revint en tête sur la fin de ses jours; il fit, pour ce grand projet, un second voyage en Orient, et mourut deux ans après son retour, en 1229.

CHANSON ÉROTIQUE.

Ab l'alen tir vas me l'aire
Qu'ieu sen venir de Proensa,
Tot quant es de l'ai m'agensa
Si, que quan n'aug ben retraire
Ieu m'o escout en rizen
E'n deman per un mot cen;
Tan m'es bel quan n'aug ben dire.

Qu'om no sab tan dous repaire
Com de Rozer troca Vensa,
Si com claus mars e Durensa,
Ni on tan fis jois s'esclaire:
Per qu'entre la franca gen
Ai laissat mon cor jauzen
Ab leis que fa'ls iratz rire.

Qu'om no pot lo jorn mal traire
Qu'aia de leis sovinensa,
Qu'en leis nais jois e comensa;
E qui qu'en sia lauzaire
De be qu'en diga noi men:
Melher es, e ses conten,
E genser qu'él mon se mire.

E s'ieu sai ren dir ni faire
Ilh n'aia grat, que sciensa
M'a donat e conoissensa
Per qu'ieu soi gais e cantaire;

E tot quan fauc d'avinen
Ai del sieu bel cors plazen,
Neis quan de bon cor cossire.

CHANSON ÉROTIQUE.

Be m pac d'ivern e d'estiu,
E de fretz e de calors;
Et am aitan neu com flors,
Et pros mort mais qu'avol viu;
Qu'enaissi m ten esforsiu
E gai joven et amors.
Equar am domna novela,
Sobravinen e plus bela,
Paro m rosas entre gel
E clar temps ab trebol cel.

Ma domn'a pretz soloriu
Denan mil combatedors;
E contra'ls fals fenhedors
Ten establit Montesquiu.
Per qu'en son ric senhoriu
Lauzengiers no pot far cors,
Quar sens e pretz la capdela:
E quan respon ni favela
Siei dig an sabor de mel,
Don sembla San Gabriel.

E fa s temer plus que Griu
A vilas domnejadors;

E als fis conoissedors
A solatz tan agradiu,
Qu'al partir quecs jur'e pliu
Que domn'es de las melhors.
Per so m traïn'e cembela
E m tra'l cor de sotz l'aissela,
Don m'a leial e fizel
E just plus que dieus Abel.

L'onrat pretz nominatiu
Creis tan sa fina valors,
Que no pot sofrir lauzors
La gran forsa del ver briu.
Siei ennemic son caitiu
E siei amic rics e sors.
Olh, front, nas, boq'e maissela,
Blanc pietz ab dura mamela,
Del talh del fil d'Israel,
Et es colomba ses fel.

Lo cor ten morn e pensiu
Aitan quan estauc alhors;
Pois creis m'en gaug e doussors
Quan del sieu gen cors m'aiziu,
Qu'aissi com de recaliu
Ar m'en ve freg ar calors.
Equar es gai' et isnela
Et de totz mals aibs pucela,
L'am mais, per San Raphael,
Que Jacob no fes Rachel.

Vers vai t'en ves Montoliu,
E di m'à las tres serors
Que tan me platz lor honors
Qu'ins é mon cor las escriu :
Vas totas tres m'umiliu
E'n fas domnas et senhors.
E si m plagra de Castela
Trop mais una jovencela,
Que d'aur cargat un camel
Ab l'emperi Manuel.

Per l'apostol qu'om apela
San Jacme de Compostela,
Ieu sai un tal San Miquel
Que m val mais que cel del cel.

CHANSON ÉROTIQUE.

Pos tornat soi en Proensa
Et à madomna sap bo,
Be dei far gaia canso
Sivals per reconoissensa.
Qu'ab servir et ab honrar
Conquier hom de bo senhor
Don e' befag et honor,
Qui be l sap tener en car;
Per qu'ieu m'en volh esforsar.

Equar anc no l fi falhensa,
Soi en bona sospeisso

Que'l maltrag me torn en pro,
Pos lo be tan gen comensa:
Que poiran se conortar
En mi tut l'autr' amador,
Qu'ab sobresforsiu labor
Trac de freida neu foc clar
Et aigua doussa de mar.

E pos en sa mantenensa
Aissi del tot m'abando,
Ja no m deu dire de no:
Que ses tota retenensa
Soi sieus per vendr' e per dar;
E totz hom fa gran folor
Qui di qu'ieu me vir alhor;
Mais am ab lieis mescabar
Qu'ab autra joi conquistar.

Ses peccat fis penedensa
Et ai quist ses tort perdo,
E pres de nien ric do
E d'ira gran bevolensa;
E gaug entier de plorar,
E d'amar doussa sabor;
E soi arditz per paor;
E sai perden gazanhar
E quan soi vencutz sobrar.

Estiers non agra guirensa:
Mas quar ve que vencutz so,
Fai madomna tal razo
Que vol qu'om vencutz la vensa;

Qu'aissi s deu apoderar
Ab humilitat ricor,
E quar no trob valedor
Que m'an vas lieis razonar,
Mas sol per merce clamar.

E cel que longu'atendensa
Blasma fai gran falhizo,
Qu'er an Artus li Breto
En cui avion plevensa.
Et ieu per lonc esperar
Ai conquist tan gran doussor,
Lo bais que forsa d'amor
Me fes à ma domn'emblar,
Qu'era lo m denh' autrejar.

Bel Rainier per ma crezensa
Nous sai par ni campanho,
Quar tut li valen baro
Valon sotz vostra valensa.
E quar dieus vos fes ses par
Eus det mi per servidor,
Servir vos ai de lauzor
E d'als quant o poirai far,
Bel Rainier, quar iestz ses par.

CHANSON

COMPOSÉE A LA SOLLICITATION D'ALPHONSE.

De cantar m'era laissatz
Per l'ir'e per la dolor
Qu'ai del comte mon senhor:
Mas pos vei qu'al bo rei platz,
Farai tost una canso,
Que porton en Arago
Guillems e Blascols Romieus,
Si'l so lor par bon e lieus.

E s'ieu cant com hom forsatz,
Pos mosenher n'a sabor
No tenga per sordejor
Mon cant; que'l cor m'es viratz
De lieis on anc non aic pro,
Que m gieta de sospeisso:
El partir es me tan grieus
Que res non o sab mas dieus.

Traïtz son et enganatz
A lei de bo servidor,
Quar hom me ten à folor
So don degr'esser onratz;
E n'aten tal gazardo
Com cel qui ser à felo:
Mas si d'er enan soi sieus
A mens me tenh que juzieus.

A tal domna m sui donatz
Que viu de joi e d'amor,
E de pretz e de valor;
On s'afina si beutatz
Com l'aur en l'arden carbo.
Equar mos precs li sap bo,
Be m par que'l segles es mieus
E que'l rei ten de mi fieus.

De fin joi sui coronatz
Sobre tot emperador;
Quar de filha de comtor
Me sui tant enamoratz,
Don n'ai mais ab un cordo
Que na Raïmbauda m do,
Que'l rei Richartz ab Peitieus
Ni ab Tors ni ab Angieus.

E sitot Lop m'apelatz
No m'o tenc à desonor,
Ni si m cridan li pastor,
Ni si m sui per lor cassatz;
Et am mais bosc e boisso
No fauc palais ni maizo;
Et aviol er mos trieus
Entre vent e gel e nieus.

La Loba dis que sieus so,
Et a ben drech e razo;
Que per ma fe meils sui sieus
Que no son autrui ni mieus.

CHANSON.

Si co'l paubre quan jatz él ric ostal,
Que no s'i planh sitot a gran dolor,
Tan tem que torn ad enoi al senhor,
No m'aus planher de ma dolor mortal.
Be m dei doler pois ella m mostr' orgolh
La res del mon qu'ieu plus dezir ni volh,
Sivals d'aitan no l'aus clamar merce,
Tal paor ai qu'ades s'enoi de me.

Aissi co'l fol que bad'al veirial,
Tan li par bel contra la resplandor,
Quant ieu l'esguart n'ai al cor tal doussor
Que m'en oblit per lieis que vei aital.
Be m bat amor ab las vergas qu'ieu colh,
Quar una vetz en son real capdolh
L'emblei un bais don al cor mi sove.
Ai! quan mal viu qui so qu ama no ve!

Si m'ajut dieus, peccat fa criminal
Ma bella quar ilh sempre no m'acor;
Pois en lieis ai tot mon cor e m'amor
Si que non pes de null'autre jornal.
Dieus! com sona tan gen ni no m'acolh,
Pos pro no m te d'aco don plus me dolh.
E cuja m doncs aissi lonhar de se?
Ans sufrirai so qu'ai sufert jasse.

Quar sufrir tanh à senhor natural
Lo tort el dreg, e sen e la folor;
Qu'om de guerra no deu portar honor
Pos es faizitz de son propre logal.
Be soi faizitz si de s'amor me tolh:
No m'en tolrai, ans l'am mais que no solh.
Tenra m ja vil pos à mal me rete:
Non o deu far quar per s'amor m'ave.

Aissi m'a mes madomn' en son cabal,
Que si m fai mal ja no m'aura pejor;
Que'l sieu plazer m'a tan doussa sabor,
Que neis del mon no mi membra ni m cal.
Non es nul jorn s'amor él cor no m brolh
Per gaug qu'ieu ai quan la vezon mei olh:
E quan mon cor pensa de son gran be
Alre no volh ni dezir autra re.

Sabetz per que li port amor coral?
Quar anc no vi tan bela ni gensor,
Ni tan bona : per qu'ieu n'ai gran ricor
E soi amics de domna que tan val.
Ai! si ja vei qu'ensems ab mi despolh
Meils m'estara qu'al senhor d'Essidolh,
Que mante pretz quant autre s'en recre;
E non sai plus autre de sai Jaufre.

Als quatre reis d'Espanh'estai mout mal
Quar no fan patz et acort entre lor;
Quar autramen ilh son de gran valor,
Adreg e franc, e cortes e leial:

Sol que d'aitan gensesson lor escolh
Que viresson lor guerr'en autre folh,
Contra la gen que nostra lei mescre,
Tro qu'Espanha fos tota d'una fe.

Bel castiatz, senher, per vos mi dolh
Quar no vos vei; e quar mi dons no m ve,
Na Vierna cui am de bona fe.

Ieu dis lo ver aissi com dir lo solh:
Qui ben comens' e pois ja s'en recre,
Meils li fora que no comenses re.

LE VICOMTE DE SAINT-ANTONIN.

Raimond Jordan, vicomte de Saint-Antonin, riche bourg du Querci, vivoit au commencement du treizième siècle.

Il eut d'abord pour maîtresse la femme du vicomte de Pena, l'un des plus grands seigneurs de l'Albigeois. Le fait suivant prouve jusqu'à quel point il en fut aimé. Après un combat où Jordan avoit été blessé, on vint rapporter à sa dame qu'il étoit resté sur le champ de bataille; elle fut si sensible à cette nouvelle, que, sans prendre le temps d'en acquérir la certitude, elle entra sur l'heure dans un cloître. Lorsque le troubadour fut rétabli, il s'empressa de revenir à Saint-Antonin; mais quel fut son désespoir, en apprenant le parti extrême que son amante avoit pris! Dès ce moment, plus de chants, plus de plaisirs; une sombre tristesse s'empare de son cœur; il fuit le monde; rien ne peut l'arracher au sentiment de sa douleur. Cet état duroit depuis plus d'un an, lorsque Élise de Montfort, fille du vicomte de Turenne et femme de Guillaume Gordon, forma le projet de l'en tirer. Elle écrivit à Jordan de venir la trouver, s'il vouloit lui éviter la peine d'aller elle-même le chercher; qu'elle se chargeoit de le dédommager de la perte qu'il avoit éprouvée; qu'enfin elle lui promettoit son cœur et sa personne. Une pareille invitation de la part d'une femme jeune, aimable et jolie, étoit trop séduisante pour que le troubadour

pût y résister; il s'y rendit, et la dame Gordon tint sa promesse, en l'acceptant pour son chevalier. Elle l'embrassa, le consola de ses longs chagrins, et lui remit, en signe de constance et de fidélité, l'anneau qu'elle portoit au doigt.

Raimond Jordan nous a laissé quatorze chansons, où l'on trouve un mélange heureux de grâce et de sentiment. Une seule nous a paru néanmoins suffire pour donner une juste idée du talent de ce troubadour.

CHANSON ÉROTIQUE.

Lo clar temps vei brunezir
E'ls auzeletz esperdutz,
Que'l fregz ten destregz e mutz
E ses conort de jauzir.
Donc eu que de cor sospir
Per la gensor re qu'anc fos,
Tan joios
Son, qu'ades m'es vis
Que folh' e flor s'espandis.

D'amor son tug mici cossir,
Qu'al sieu servir soi rendutz;
E pois tan d'onor m'adutz
Ben o dei à deu grazir,
Que'l meils del mon sai cauzir.
Si s fera quascus de vos
Volentos,
Sius o acuillis
La bella cui soi amis.

Sos amics son e serai
Aitan quan la vida m dur;
E no crezatz que m pejur,
Enans mi meillurarai:
Que'l païs on el' estai
Azor, soplei et acli
Ab cor fi;
E lai vir soven
Mos olhs, tan l'am finamen.

Ailas ! tan destressa m fai
De lei vezer tor e mur !
Mas d'aisso m'en asegur
Per un messatgier qu'ieu n'ai,
Mon cor que soven lai vai ;
E conorta m'enaissi,
    Qu'endreg mi
  Non au ni enten
Prec d'amic ni de paren.

En lei son tut mei cofort
E ves autra no m destolh,
Ni null'autra non acolh
Que ja l deman dreg ni tort.
Que la bona fe que l port
M'a si mon coratj' assis
    E devis,
  Qu'ieu non ai poder
De null'autr' amor voler.

E s'ieu en dic mon conort
No m'o tengas ad orgolh :
Quar eu l'am tant e la volh,
Que, s'era coita de mort,
No querri' à deu tan fort
Que l'ai sus en paradis
    M'acoillis,
  Com que m des lezer
D'una noitz ab liei jazer.

  Si com ieu dic ver
Mi don dieus ab liei jazer.

RAIMOND DE MIRAVAL.

Raimond de Miraval fut un pauvre chevalier de Carcassonne ; il ne possédoit, dit son historien provençal, que le quart de la terre dont il portoit le nom, et cette terre n'avoit pas quarante vassaux ; mais ses talents réparèrent les torts de la fortune à son égard. Ils le firent rechercher des plus grands personnages de son temps, parmi lesquels se trouvoient Pierre II, roi d'Aragon, le vicomte de Beziers, et Raimond VII, comte de Toulouse. Ce dernier eut pour lui une affection toute particulière ; il lui fournissoit cheval, armes, habits, etc., et il se faisoit honneur de porter le titre de son *audiartz* (son élève).

On conçoit facilement qu'une pareille faveur dut mettre en crédit notre troubadour : les dames du plus haut rang se disputèrent la gloire de mériter ses hommages. L'une d'entre elles, Loba de Penautier, femme d'un riche et puissant chevalier de Cabaret, fut préférée à toutes les autres ; mais elle lui promit plus qu'elle n'avoit intention de lui accorder : elle avoit un commerce intime avec le comte de Foix ; Miraval n'en fut pas long-temps la dupe, il résolut de tromper celle qui l'avoit, dit-il, amusé pendant deux ans et cinq mois :

Passatz so cinq mes e dui ans.

Les liaisons de cette dame avec le comte de Foix étoient connues de tout le monde, on disoit d'elle beau-

coup de mal; il feignit d'embrasser sa défense avec chaleur. Cet expédient lui réussit à merveille; elle vint lui en témoigner sa reconnoissance, et, tâchant de s'excuser de son mieux, elle protesta qu'elle n'avoit différé l'exécution de ses promesses que pour lui faire mieux sentir le prix de son bonheur; que, du reste, sa conduite étoit en tout conforme à l'une de ses chansons, qui commence ainsi :

Amors me fai cantar et esbaudir.

Enfin, elle consentit à le payer d'un tendre retour, pourvu qu'il lui promît de défendre sa réputation dans toutes les circonstances. Le troubadour le jura, reçut la récompense de sa promesse, et bientôt il chanta sa victoire dans cette chanson :

S'ieu en cantar soven
No m'atur ni m'aten.

Il se félicite d'avoir ainsi tiré de la dame Loba la vengeance qu'elle méritoit. Mais cette dame fut vengée à son tour d'une aussi noire perfidie par Alazaïs de Lombes, femme du seigneur Bernard de Boissazon, pour laquelle Miraval l'avoit quittée.

Pierre II, roi d'Aragon, voulut se faire aimer de cette dame, dont le confiant troubadour lui avoit vanté la beauté. Le prince engagea Miraval à lui ménager une entrevue, promettant de parler pour le poète. Miraval y consent, et ils vont ensemble à Lombes. C'est le sujet de la chanson qui commence ainsi :

Ar ab la forsa del freis.

Mais le roi ne se souvint plus de sa promesse; il *pria d'amour* la dame Alazaïs, et il passa la nuit avec

elle. Le lendemain toute la cour en fut instruite. Miraval devint furieux; il quitta le château, et se plaignit de cette trahison dans celle de ses chansons qui commence ainsi :

Entre dos volers soi pensius.

Nous n'avons mentionné, des nombreuses aventures qu'on a mises sur le compte de ce troubadour, que celles qui se rapportent aux quatre pièces dont nous venons de parler. Il nous reste maintenant à indiquer à quelle occasion furent composées deux autres chansons qu'on trouvera à la suite de ces pièces.

Le comte de Toulouse, Raimond VII, avoit été dépouillé d'une grande partie de ses états; il ne lui restoit presque plus que sa capitale, où accouroit de toute part une foule de malheureux échappés au fer du fanatisme. Miraval avoit lui-même perdu son château; et, fidèle au serment qu'il avoit fait de ne plus chanter jusqu'à ce qu'il fût rentré dans ses droits, il s'étoit retiré auprès de son protecteur, lorsque le roi d'Aragon vint leur faire concevoir, à l'un et à l'autre, des espérances que l'événement ne justifia pas (on sait comment elles s'évanouirent après la bataille de Muret, en 1213); ce fut à ce sujet que le troubadour composa cette chanson :

Bel m'es qu'ieu cant e condei
Pos l'aur 'es douss' e'l temps gais.

La seconde :

Ben aia'l messatgiers
E cilh que lo m trames,

fut envoyée en réponse à une dame qui le fit prier de venir la trouver, l'assurant qu'elle lui accorderoit ses

bonnes grâces. Cette dame s'appeloit Brunessen; elle étoit femme de P. Rogiers de Cabaret, et elle avoit pour but, dit l'historien provençal, de se mettre en réputation. Nous ignorons la suite de cette intrigue.

Miraval nous a laissé quarante-huit pièces; nous avons cru devoir borner notre choix aux six dont nous venons de rendre compte.

Ce troubadour se retira, après la bataille de Muret, en Aragon, avec le comte de Toulouse; et il mourut à Lérida, chez les religieuses de Cîteaux.

CHANSON ÉROTIQUE.

Amors me fai cantar et esbaudir,
E m tol deport ab cossirier que m dona,
E torna tot mon solatz en cossir;
Que si non es ma canso sobrebona
Non dei esser aissi del tot blasmat:
Pero si cug cantar à voluntat
D'entendedors e de drutz e d'amigas.

Mas no vol ges à domnas cossentir
So per qu'à dreg vei qu'om las ocaizona,
Que tals n'i a que no volon cauzir
El temps qu'om plus d'amar las arazona:
Pois quan joven lor estrai sa beutat
Prendo'l sordeis qu'avian soanat,
Aissi com fes lo Lombartz de las figas.

Bona domna no s deu d'amor gequir;
E pos tan fai qu'ad amor s'abandona,
No s'en coch trop ni massa non o tir,
Quar mens en val tot frutz que dessazona:
Mas sapcha gen celar tota vertat,
Que cilh qu'en als li serian privat
Ad ops d'amar li serian destrigas.

Ges la bella qu'ieu plus am no s'albir
Qu'en re l'ensenh ni l casti ni l despona,
Qu'ilh sab tan be laissar e far e dir
Per que no m cal que ren als hi apona.

E si li platz que m retenh' à celat,
Per tres razos don li drut son amat
Li serai bos, messatgiers so li m digas.

S'ieu ja res fauc don madomna s'azir
No'lh perdon dieus si ella m'o perdona;
Quar no la volh galiar ni trazir,
Ni razonar so qu'ella m mal razona.
Tot m'es honors quant à lieis si' onrat,
E grazisc tot quant à lieis ven à grat;
E volh n'aver guerras et enemigas.

Bona domna, on qu' aia domnejat,
Volh que tengas Miraval domenjat;
E mas cansos en cap d'autras amigas.

Si tot m'aves, Mais d'amic, cor irat,
A vostr' ops ai Miraval si gardat,
Que vos l'aves et ieu n'ai enemigas.

Mantel, de sen, de pretz e de beutat
E de joven vos vei tan gen honrat,
Que sai ne son mantas domnas enigas.

CHANSON ÉROTIQUE.

S'ieu en cantar soven
No m'atur ni m'aten,
Nous cujetz que sabers
M'en falha ni razos,
Ni talans amoros,
Que'l plus de mos volers

Es en joi et en cau;
E de razos ai tan,
Que cantar en poiri' assatz:
Mas tot quan sai no volh sapchatz.

Qu'amat ai longamen
Tal domn' ad escien,
Qu'anc servirs ni plazers
No m'i poc esser bos,
Ni pregars ni cansos,
Ni celars ni temers,
Qu'ieu noi trobes engan.
Et ieu sofren mon dan
Saub l'enganar totz enganatz
E remaner ab lieis en patz.

Qu'estiers no m fora gen,
Pos del mieu fallimen
Era vist lo parers,
Qu'ieu encerques son pros,
Entro que d'ambedos
Fos pres eguals lezers,
Que si fes son talan
Ieu m'anei percassan;
E fo plus adretz lo mercatz
Que de liei si m partis iratz.

Drut que de sidons pren
Nul autre venjamen
No sab que s'es jazers;
Que malditz e tensos

Fan d'ensenhat janglos.
E pois non es tot vers
Quan domna fai semblan,
Qu'ilh vol que la deman
Tal que ja no l sera privatz;
E si s'en tenra per pagatz.

Que quant ieu mi prezen
En loc de cauzimen,
Non es mos capteners
Lauzengiers ni ginhos,
Ans plus temens q'us tos
Soi lai on es poders.
E dieus me don l'autr'an
Trobar domna prezan,
Que'l gazardos m'en ši' onratz
Quan serai per lieis treballiatz.

Tot quant es de joven
E de fin pretz valen
Ten la marqueza ders
De Menerb' à sazos;
E per pauc entre nos
No poja sa valors.
Mas en parli dobtan
Qu'enemigas ne blan;
E pois de lieis no m n'escai gratz,
Lo tortz me sia perdonatz.

Mais d'amic, on qu'ieu an
Vos es caps de mon can

E de Miraval poestatz:
Mas no volh que l'anel perdatz.

CHANSON ÉROTIQUE.

Ar ab la forsa del freis,
Quan tot lo mons trembl'e brui,
Val mais solatz e domneis,
E cants e totz bel desdüi,
Qu'él temps quan folh' e flor nais:
A celui qu'es pros e gais,
Contra l'us del temps e del mon,
Be par que bon cor li aon.

La gran beutatz que pareis
En la bella cui hom sui,
El ric pretz qu'à tot jorn creis
M'an tout domnejar d'autrui.
Mas un dous esguart m'atrais
Vas liei servir, don jamais
No temsera fam, freg ni son,
S'agues cor del dig que m respon.

En amors a mantas leis,
E de mantas partz adui
Tortz e guerras e plaideis.
Leu reven e leu refui,
Leu s'apai' e leu s'irais:
E qui d'aisso l'es verais

Soven sospira de prion,
E mantz enois blan e rescon.

Anc mais ni tan no m destreis:
Mas er ai trobat ab cui
Mi mou paors et esfreis,
E m cass' e m pren e m destrui.
Et ieu ges per tan no lais
Que l'ai don me mou l'esglais
No tenha mon cor deziron,
On plus lo dezir me cofon.

Pero, sitot m'es gabeis,
Mos bos respietz m'i condui;
E si m dizia sordeis,
No volh tornar lai don fui.
Pos vengutz es à l'assais
Poder a que m derc o m bais;
Qu'ieu no fug si m ras o si m ton,
Ni ja no volh saber vas on.

S'à Lombers corteja'l reis
Tostemps mais er joi ab lui;
E sitot s'es sobradeis,
Per un be li'n venran dui:
Que la cortezi' e'l jais
De la bela n'Azalais,
El fresca color e'l pel blon
Fan tot lo segle jauzion.

Domna tan vos soi verais,
Que de totz cortes assais

Volh que Miraval vos aon ;
Mas nous volh dir quals es ni don.
Per mon Audiartz son gais,
Que tota gens ab eslais
Prezon mais lo Comte Ramon
De null autre Comte del mon

CHANSON ÉROTIQUE.

Bel m'es qu'ieu cant e condei
Pos l'aur 'es douss' e'l temps gais,
E pels vergiers e pels plais
Aug lo retint e'l gabei
Que fan l'auzelet menut
Entre'l blanc e'l vert e'l vaire ;
Adonc se deuria traire
Cel que vol qu'amor l'ajut
Vas captenensa de drut.

Ieu no soi drutz mas domnei,
Ni no m sent pena ni fais,
Ni m rancur leu ni m'irais,
Ni per orgolh no m recrei.
Pero temensa m fai mut,
Qu'à la bella de bon aire
Non aus mostrar ni retraire
Mon cor, si'l tenc escondut
Tro qu'aia'l sieu conogut.

Be vol qu'om gen la cortei
E plai li solatz e jais,
E no l'agrad' om savais
Que s'en deguis ni s malmei.
Mas li pros son be vengut,
A cui fai tan bel vejaire
Que quascus es sos lauzaire,
Quan son d'enan lieis mogut,
Meils que s'eran siei vendut.

No crei qu'ab lieis apparei
Beutatz d'autra domna mais,
Neis flor de rozier quan nais
Non es plus fresca de liei :
Cors be fag e gen cregut,
Boqu'et olhs del mon esclaire,
Que beutatz noi posc plus faire;
Si mes tota sa vertut
Que res no l'es remazut.

Ses pregar e ses autrei
Son intratz en greu pantais
Com pogues semblar verais
S'ieu sa gran valor desplei;
Qu'enquer non a pretz avut
Domna que nasques de maire,
Qu'encontra'l sieu valgues gaire;
E si n'ai mans car tengut
Que'l sieu al melhor vencut.

Ja madomna no s malei
S'ieu à sa merce m'eslais,

Que non ai cor que m'abais
Ni ves amor me desrei;
Qu'ades ai del meils volgut
Defors e dins mon repaire:
E de lieis no soi gabaire,
Qu'en plus non ai entendut
Mas gen m'acolh' e m salut.

Canso vai me dir' al rei,
Cui joi guid' e vest e pais,
Qu'anc no l trobei en biais,
Qu'aital com lo volh lo vei.
Ab que cobre Montagut
E Carcasson' e'l repaire,
Pois er de pretz emperaire;
E temeran son escut
Sai Frances e lai Masmut.

Domn' ades m'avetz valgut
Tan que per vos soi cantaire;
E no cugei canso faire
Tro'l fieu vos agues rendut
De Miraval qu'ai perdut.

Mas lo rei m'a covengut
Que lo me rendr' ans de gaire
E mon Audiart Belcaire;
Pois auran domnas e drut
Cobrat lo joi qu'an perdut.

CHANSON ÉROTIQUE.

Ben aia'l messatgiers
E cilh que lo m trames,
A cui rent mil merces
Si ja m torn' alegriers.
Pero de mos mals cossiriers
Qu'ai avutz soi tan sobrepres,
Qu'à penas crei que domna per amor
M'aia bon cor ni m volha far honor.

Ab mans adregz mestiers
Avia joi conques
Tals, que cug que m valgues
Si de lai fos entiers.
Que massa rics ni pretz sobriers
No cugera que mi nogues,
Qu'ieu esgardei domna de tal valor
Que de beutatz fos bass'e de ricor.

Tals que ja lauzengiers
No s'en entremezes,
Quar mans enois n'ai pres
Mentr'era drutz leugiers;
Qu'adoncs cujava q'us empiers
No m tengues madomn' en defes,
Per que m tornet mantas vetz à folor
E mantas vetz en gaug et en doussor.

Per so m'era derriers
De totz los autres mes,
Que mon loc no m tolgues
Rotlan ni Oliviers,
Ni ges Orestains ni Augiers
No cujera que s'i mezes:
Mas me ten hom per tan bon cauzidor
Que so qu'ieu volh ten quascus per melhor.

Be m cugei fos estiers
Madomna que non es,
Que tostemps li tengues
L'esbaudimens premiers
Sos fols cujars e messongiers,
E cossec la sa mala fes.
De son pauc pretz li fassa dieus menor,
Que mon fin cor a tornat en error.

Qu'ieu fui al prim destriers
Et apres palafres;
Era creis tan l'arnes
Que trop peza'l dobliers.
E pois vei que m'er mal loguiers
E temi que l'afan cregues,
Don no m'aura jamais per servidor;
E lais me dieus mo meils trobar alhor.

Domna que torn en blasme sa valor
No deu aver de Miraval la tor.

Mon Audiart sal dieus e sa honor,
Que totz lo mons val mais per sa valor.

CHANSON ÉROTIQUE.

Entre dos volers soi pensius,
Que'l cor me dis que no cant mais,
Ni amor no vol que m'en lais
Tan quant él segle sia vius.
Del laissar ái gran razo
Que ja mais no fes canso;
Mas eras cant quar amor e jovens
M'o ensenha, e mezura e sens.

E s'anc nul jorn fui esforsius
D'esser adretz, cortes ni gais,
Era m'es ops que m'i eslais
Ab faitz et ab ditz agradius:
Qu'en tal domn'ai sospeisso
Que'l seu rics, car gazardo
No pot servir nuls hom desavinens,
Quar ilh no fai ni'lh plai res desplazens.

Vas bona domna son autius,
Mas no de re que sos pretz bais;
Equar una domna me trais
Tornar m'en ai vilas mesclius?
Non ja; tenria li pro
Si la tornav' en resso;
Qu'à las avols no ten dan fallimens,
E prezo s mais per gabs e per contens.

Ab aitals honratz senhorius
Ai eu estat tostemps verais,
Qu'afans ni pena ni esglais
Ni nul maltrag no m fos esquius.
Quar tug dizon à lairo
Qu'anc d'amors no fi mon pro
Menton, qu'avut n'ai bes e gauzimens,
E n'ai sufert dans e galiamens.

De cui que s vol baisse sos brius
Plus l'onor midons mont'e nais;
Qu'aissi com la roza e'l glais
Genson quan repaira l'estius,
Midons a tot l'an sazo,
Qu'ilh sab gensar sa faisso
Ab bels semblans et ab cuendes parvens,
Don creis sos pretz e sos captenemens.

Per lieis am fontainas e rius,
Pratz e vergiers, e boscs e plais,
Las domnas, els pros els savais,
Els fols els savis els badius
De la franca regio
Don ilh es e de viro:
Quar tant es lai assis mos pessamens
Que mais no cug sia terra ni gens.

N'Alazais de Boissazo
Fai son pretz meillor de bo;
E perda dieus qui l'er desavinens,
Pos tan gen sec sos bels comensamens.

GUILLAUME PIERRE DE CAZAL.

Guillaume Pierre de Cazal ne nous est connu que par les douze pièces que nous avons de lui; et ces pièces ne nous disent rien, ni du lieu de sa naissance, ni du temps où il vivoit. L'Histoire du Languedoc (tom. 3, p. 220) parle d'un Bérenger de Cazal, qui servit de témoin, en 1209, dans un acte relatif au vicomte de Narbonne; il est très possible que ce troubadour ait appartenu à cette famille. Quoi qu'il en soit, ses poésies sont remplies de lieux communs de galanterie, écrites d'un style affecté, et très souvent indécentes. La pièce que nous donnons ici nous a paru moins entachée de ces défauts que les autres.

CHANSON ÉROTIQUE.

Aras pos vei mon benastruc
Temps, que quascus dezir'e vol,
Ai cor que cant d'un' amistat
Que m fai madomn' e tan de grat,
Per qu'ieu la dubti e la col
E soven n'aspir e n'aluc.

Vers es qu'ieu n'aflam e n'aluc,
Tan m'apimp' e m'acuelh e m col;

E tan li ven mos bes à grat,
E tan sai qu'en autr'amistat,
Si doncs tant oblidar no m vol,
No pot hom veire tan astruc.

Doncs be m dei tener per astruc
Quan cella del mon qu'om plus vol
Cossen qu'ieu aia s'amistat.
Assatz lo dei tener à grat
Qu'ilh qu'es genser josta si m col,
E non tem bruida ni aluc.

Qu'ieu mantas vetz à gran aluc
Ai vist qu'à penas te ni col,
Qu'ades so don ieu l deja grat
No fassa, tan vol m'amistat;
E s'aissi longamen la vol
Gen mi sent en amor astruc.

Miels e mai d'autre m vei astruc
Per so que'l miels del mon me vol,
Don pren la melhor amistat;
Qu'aissi platz tot e ven à grat
Quan que madomna fai e col,
Qu'on mais n'ai per mais pren aluc.

N Ardit, fort li dei s'amistat
Grazir quar me denha ni m vol,
Qu'ieu jauzisc à guiza d'astruc.

AIMERI DE SARLAT.

Ce troubadour étoit de Sarlat, petite ville du Périgord. Deux chansons, où l'on trouve du goût et du sentiment, sont tout ce que le temps nous a conservé de lui.

Il se plaint, dans la première, de l'indifférence de sa maîtresse; mais, quelque souffrance que lui fassent éprouver ses rigueurs, il attendra qu'elle veuille bien avoir pitié de lui:

Ans atendrai sufren e mercejan
Tro que de vos aia qualque secors.

La seconde commence par ces vers pleins d'harmonie et de douceur:

Quan si carg 'l ram de vert fueill,
E l'augelet uns, dui e trei,
Penson d'amor e de domnei,
En contra 'l rai s'en fan guarrneill
Comens mou chan ab' lo tems de dousor.

Si le reste de cette chanson eût répondu à ces premiers vers, nous nous serions fait un devoir de la donner en entier; mais nous nous bornerons à la première pièce, qui fut adressée au fils de Guillaume VIII, seigneur de Montpellier.

CHANSON ÉROTIQUE.

Fis e leials e senes totz engans,
Aissi com cel qu'a tot conques amors
Aurai en patz sufertas mas dolors,
Que no m'anei plangen ni rancuran;
Ans ai amat longamen desamatz
Vostre gen cors, domna cui me soi datz:
E pos merces ab vos re no m valria.
Partirai m'en. Ieu? no, que non poiria.

Ans atendrai sufren e mercejan
Tro que de vos aia qualque secors,
Qu'à tot lo mens m'er l'atendres honors,
Bona domna, sitot trai greus afan;
Quar trop val mais rics esperars onratz
Q'un avol dos don hom no fos pagatz:
Per queus serai amics ses felonia
Tro queus apel senes mentir amia.

Bona domna foldat fas per semblan,
Quar en cantan retrai vostras lauzors
E la beutat don sobratz las gensors.
Ops me fora queus anes oblidan;
Qu'orgolh von creis eus merm' umilitatz
On plus vos vau membran vostras beutatz,
Ni la ricor qu'es aut sobre la mia:
Dir n'ai donc mal? Non ieu, que mentiria.

Mil vetz m'aurai acordat en pessan
Cossius pregues, pois rete m'en paors;
Quar oblidar me fai vostras lauzors,
Si com hom fai dins del Tertre camian
Que s'oblida so don es plus membratz,
Qu'ieu quan vos vei soi del tot oblidatz:
Mas per so m plai quar falhimens seria
S'ieu per deman lo bon solatz perdia.

Domna be sai qu'à vostra valor gran
M'aonda cor e sofranh me ricors;
E si del plus podetz faire clamors,
Vos et amors volh siatz à mon dan.
E si per so, domna, m'ocaizonatz
Quar no soi rics, sera tortz e peccatz:
Que tan no val neguna manentia
Endreg d'amor com fis cor ses bauzia.

Pros comtessa, lo nom de Sobeiratz
Es lonh auzit e per tot eissaussatz:
Per qu'ieu no m part de vostra senhoria,
Ni no farai aitan com vius estia.

BERTRAND DE CARBONEL.

Bertrand de Carbonel florissoit au commencement du treizième siècle; on voit, par quelques unes de ses poésies, qu'il étoit vassal du seigneur de Berre, de la maison de Baux.

Les chansons galantes de ce troubadour n'ont rien de bien remarquable; elles sont adressées au comte de Rodez, au roi de Castille et au seigneur de Berre. Nous avons aussi de lui une complainte sur la mort d'un troubadour désigné par ces deux initiales P. G.

Le genre de poésie dans lequel Carbonel a excellé, c'est la satire; on peut en juger par le sirvente qu'on va lire. Il a été composé, sans doute, à l'époque de la guerre des Albigeois : on y remarque ces vers, pleins de force et de hardiesse :

Ai! fals clergue, messongier, traïdor,
Perjur, lairo, putanier, descrezen,
Tan fatz de mal quascun jorn à prezen
Que tot lo mon avetz mes en error.

Cette pièce est écrite avec élégance, la poésie en est facile et harmonieuse.

SIRVENTE.

Per espassar l'ira e la dolor
Qu'ai dins mon cor, e per confizamen
Qu'ai bon en dieu, fas lo comensamen
D'un sirventes contra la gran folor
Que fals clergue fan sotz bella semblansa;
Qu'il dizon be, mas eu vei ses dubtansa
Qu'il fan tot mal, don ieu ai dolor gran,
Quar cel que vai la lei de dieu mostran
Degra ben far e seguir dreg semdier:
Mas cobeitat fai home messongier.

Laia cauza es tengud' al doctor,
So dis Catos, quan nescis lo repren:
E qui mais val mais fai de falhimen,
Quan falh en re, que us hom ses valor.
Qui prezica qu'aiam en dieu fiansa
E fassam be per la su' amistansa
Certas ben dis; mas lo repres deman
Qu'o dis per que fai nul fach mal estan;
Que honestat non porta costalier
Ni fier ni franh ni fai fach de murtrier.

Ai! fals clergue, messongier, traïdor,
Perjur, lairo, putanier, descrezen,
Tan fatz de mal quascun jorn à prezen
Que tot lo mon avetz mes en error.
Anc Sans Peire non tenc captal en Fransa
Ni fetz renou, ans tenc drech la balansa

De liautat : no fatz vos pas semblan,
Que per argen anatz à tort vedan,
Pueis n'absolvetz, pueis nos datz empachier,
Pueis ses argen noi trob'om dreichurier.

No m crezatz pas si fol entendedor
Blasme totz clercs, mas los fals solamen;
Ni d'autra part no vazan entenden
Qu'aisso diga per dubtansa de lor:
Mas que m plagra fezesson acordansa
Dels reis que an guerr'e dezacordansa,
Si qu'outra mar passesson est'autr' an
El Papa ab els, e lai fezesson tan
Que crestiantat s'en dones alegrier:
E valgra mai, qu'encar son sà guerrier.

Ar es ben drech, pos ieu n'ai dich blasmor,
Que'l be que fan laus e vaza dizen:
Drap de color e vaissela d'argen
Refudan tot per dieu nostre senhor.
Aissi ls gart dieus de mal e de pezansa
Com els non an ni orgolh ni bobansa,
Ni riquezas no van cobezejan,
Ni joc d'amor; mas autre dieu non an.
Adoncs mostran quan mueian qu'en l'armier
S'en vai l arma e la carn él carnier.

Al plus privat Proensals ses dubtansa
Que huei viva e de mais d'alegransa
Vai sirventes, à cel on quar lai van
Miei sirventes, dir que'l pretz qu'entrenan
Sosten que l gart de fals clercs; quar leugier
Son à mal far e fals e messongier.

GUILLAUME FIGUEIRA.

Guillaume Figueira étoit fils d'un tailleur de Toulouse; il exerça la profession de son père jusqu'à l'époque où les François s'emparèrent de cette ville. Les horreurs dont il fut témoin lui firent quitter son malheureux pays; il se retira en Lombardie, et s'y fit jongleur [1]. Dès lors il se signala par une haine

[1] Les Troubadours et les Jongleurs ou Ménestrels se partageoient en deux corps très distincts; mais c'est leur rang plutôt que leur talent, leur métier plutôt que leur renommée qui met entre eux la différence. Les Troubadours, comme leur nom l'indique, étoient ceux qui *trouvoient*, qui composoient de nouveaux poëmes; de même les *poètes* dont le nom a passé du grec dans toutes les langues, étoient ceux qui *faisoient*, qui *créoient;* car, à l'origine de la poésie, l'invention a toujours été considérée comme son essence. Souvent les troubadours chantoient eux-mêmes leurs *treuves* dans les cours et les fêtes; plus souvent ils les faisoient chanter par leurs jongleurs (*joculatores*). Ceux-ci, dans une condition tout-à-fait subalterne, se chargeoient de réjouir les sociétés où ils étoient admis, par leurs contes, par les vers qu'ils avoient appris, et qu'ils accompagnoient sur divers instruments, et par des tours de joueurs de gobelets et de bouffons. Dans cet avilissement, ils apprenoient cependant à composer eux-mêmes des vers semblables à ceux qu'ils récitoient de mémoire. La poésie provençale étant fondée sur le seul sentiment de l'harmonie, et ne demandant aucune connoissance antérieure, ceux qui ne vivoient que des vers, devoient bientôt apprendre à en faire Aussi la corruption et la bassesse des jongleurs, qui cependant, dès qu'ils étoient poètes eux-mêmes, prenoient le nom de troubadours, contribua-t-elle, plus que tout autre cause, à avilir leur ordre. (M. Simonde de Sismondi, *Littérature du midi de l'Europe*, tom. I, p. 164 et suiv.)

implacable contre les grands, et s'abandonna ensuite à tous les excès de la débauche.

Trois sirventes et une pastourelle sont tout ce qui est resté des poésies de ce troubadour dégénéré.

Le premier sirvente est une satire contre le clergé et la cour de Rome. Le poète n'ignore pas qu'on lui fera un crime d'avoir osé dire de dures vérités; mais il est au-dessus de toute crainte :

No m laissarai per paor
Q'un sirventes no labor
En servir dels fals clergatz.

Les deux autres sirventes ont rapport à Frédéric II; dans l'un il chante les exploits de cet empereur en Italie, et dans l'autre il invite le pape et Frédéric à faire la paix, et à se réunir pour exterminer les Turcs, etc. La pastourelle ne manque ni de grâces ni de naïveté.

SIRVENTE

CONTRE LE CLERGÉ ET LA COUR DE ROME.

No m laissarai per paor
Q'un sirventes no labor
En servir dels fals clergatz;
E quan sera laboratz,
Conoisseran li pluzor
L'engan e la felonia
Que mou de falsa clerzia;
Que lai on an mais forsa ni poder
Fan plus de mal e plus de desplazer.

Aquist fals prezicador
An mes lo segl' en error;
Qu'il fan los mortals peccatz.
Pos cels cui an prezicatz
Fan so que ven far à lor,
E tug segon orba via:
Doncs si l'uns orbs l'autre guia
No van andui en la fossa cazer?
Si fan, so dis dieus qu'en sab be lo ver.

Vers es que nostre pastor
Son tornat lop raubador,
Qu'il rauban devas totz latz.
E mostran semblan de patz,
E confortan ab doussor

Las oveillas noit e dia,
Pos quas las an en bailia
Et il las fan morir e decazer
Ist fals pastor, don ieu m'en desesper.

Pois fan autre dezonor
Al segl' et à dieu major;
Que s'un d'els ab femna jatz,
Lendema tot orrezatz
Tenra'l cors nostre senhor;
Et es mortal eretgia:
Que nul preire no deuria
Ab sa putan orrezar aquel ser
Que lendeman deja'l cors dieu tener.

E si vos en fatz clamor,
Seran vos encuzador
E seretz n'escumenjatz;
Ni, s'aver no lor donatz,
Ab els non aures amor
Ni amistat ni paria.
Vergina Sancta Maria,
Domna sius platz laissas me'l jorn vezer
Que 'ls posca pauc dubtar e mens temer.

Vai sirventes, ten ta via,
E di m'à falsa clerzia
Qu'aicel es mortz qui s met en son poder:
Qu'à Toloza ne sab hom be lo ver.

CASTELLOZA.

Un manuscrit provençal nous apprend que cette femme célèbre étoit d'Auvergne ; qu'elle avoit épousé Truc de la Mairona, et qu'elle eut pour amant le seigneur Armand de Breon, à qui sont adressées les trois chansons qu'elle nous a laissées, et dont une seule peut faire apprécier le degré de mérite. On y trouve ce qui forme l'apanage de son sexe, la grâce, la douceur et la délicatesse des sentimens.

CHANSON ÉROTIQUE.

Amic, sius trobes avinen,
Humils e franc e de bona merce,
Beus amera. Quant era m'en sove
Queus trob ves mi e mal e fel e tric,
E m fatz cansos per tal que fass'auzir
Vostre bon pretz ; don eu no m posc sofrir
Que nous fassa lauzar à tota gen,
On plus mi faitz mal et aziramen.

Jamais nous tenrai per valen
Nius amarai de bon cor per ma fe.
Per ver veirai si ja m valria re
Sius mostrava cor felon et enic.

Non farai ja, qu'eu no volh poscas dir
Qu'eu anc ves vos agues cor de faillir;
Qu'auriatz pois qualque razonamen,
S'ieu fazia ves vos nul fallimen.

Eu sai be qu'à mi esta gen,
Si be dizon tug que mout descove
Que domna preia cavallier de se,
Ni que l tenha tostemps tan lonc prezic.
Mas cel qu'o ditz no sab ges be cauzir,
Qu'eu volh pregar enans que m lais morir:
Qu' él pregar ai mant dous revenimen
Quan prec cellui don ai greu pessamen.

Assatz es fols qui me repren
De vos amar, pos tan gen mi reve;
E cel qu'o ditz no sab que s'es de me,
Ni nous vit ges abs uels si com vos vic
Quan me dissetz que non agues consir,
Que qualqu'ora poiri' endevenir
Qu'eu n'auria encora jauzimen:
De sol lo ditz n'ai eu lo cor jauzen.

Tot' autr' amor teing à nien;
E sapchas ben que mais jois no m soste
Mas lo vostre, que m'alegr' e m reve
On mais en sent d'afan e de destric:
E cug ades per plan essai jauzir
De vos amic, qu'eu no posc convertir;
Ni joi non ai ni socors non aten
Mas sol aitan com n'aurai en dormen.

Oi mais no sai queus me presen,
Qu'essaiat ai et à mal et à be
Vostre dur cor don lo meus no s recre;
E nous o man qu'eu mezeis jaus o dic.
E morrai me si no m volez jauzir
De qualque joi; e si m laissatz morir
Faretz peccat e seretz n'en tormen,
E seretz en blasmatz vilanamen.

CLARA D'ANDUZE.

Les historiens de nos troubadours ont gardé le plus profond silence sur le compte de Clara d'Anduse; il est néanmoins à présumer qu'elle appartenoit à la famille de Bernard, baron d'Anduse, l'un des plus grands seigneurs de la marche de Provence. Quoi qu'il en soit, nous n'avons qu'une seule pièce de cette femme célèbre; elle est, comme celles de Castelloza, remplie de grâce, de vivacité et de sentiment.

CHANSON ÉROTIQUE.

En greu esmai et en greu pessamen
An mes mon cor et en granda error
Li lauzengier e'l fals devinador,
Abaissador de joi e de joven;
Quar vos qu'ieu am mais que re qu'él mon sia
An fait de me departir e lonhar,
Si qu'ieu nous posc vezer ni remirar,
Don muer de dol e d'ir' e de feunia.

Ce que m blasma vostr' amor ni m defen
No podon far en re mon cor melhor,
Ni'l dous desir qu'ieu ai de vos major,
Ni l'enveja ni'l dezir ni'l talen.

E non es hom, tan mos enemics sia,
Si l n'aug dir ben que no l tenha en car;
E si'n ditz mal, mais no m pot dir ni far
Neguna re quez à plazer me sia.

Ja nous donets, bels amics, espaven
Quez ieu ves vos aia cor trichador,
Ni queus camge per nul autr'amador,
Si m pregavon d'autras domnas un cen;
Qu'amors, que m te per vos en sa bailia,
Vol que mon cor vos estuj'e vos gar;
E farai o : e s'ieu pogues emblar
Mon cors, tals l'a que jamais no l'auria.

Amics, tan ai d'ira e de feunia
Quar no vos vei, que quant ieu cug cantar
Plang e sospir; per qu'ieu no posc so far
A mas coblas que'l cor complir volria.

GUILLAUME ADHEMAR ou AYMAR.

Guillaume Adhemar étoit fils d'un pauvre gentilhomme du château de Marvejols, dans le Gévaudan. Son seigneur le fit chevalier; mais le défaut de fortune ne lui ayant pas permis de soutenir ce rang avec honneur, il embrassa la profession de jongleur, et fut, en cette qualité, favorablement accueilli des grands seigneurs et des dames. Après avoir long-temps vécu de la sorte, il se retira dans un monastère de l'ordre de Grammont, et y mourut. Nostradamus le place à la fin du douzième siècle; il le fait mourir en 1190, erreur bien grossière, puisque Adhemar parle, dans une de ses pièces, de Ferdinand III, roi de Castille et successeur d'Alphonse IX, roi de Léon, mort en 1230, à la cour duquel il se trouvoit alors. D'ailleurs, le moine de Montaudon, qui florissoit vers la fin du treizième siècle, comme nous le verrons à son article, en a parlé comme d'un homme avec lequel il étoit très lié. Ainsi, tout nous porte à croire que Nostradamus, dont les inexactitudes sont si fréquentes, a confondu Guillaume Adhemar avec un Gerard Adhemar, seigneur de Monteil (depuis Montelimard), à qui l'empereur Frédéric Ier donna en fief la terre de Grignan.

Les pièces connues de Guillaume Adhemar sont au nombre de vingt.

CHANSON ÉROTIQUE.

El temps d'estiu quan par la flor él brolh
E son bradiu li auzelet d'orgolh,
Ai pessamen d'amor qui m dezacolh,
Que nulla re tan no dezir ni volh.
Ai! douss' amia,
Malaus viron mei olh
Si cauzimens no m guia.

Vejaire m'es qu'ieu ne soi cel que solh,
Si m'a sospres us grans mals don mi dolh.
Don ieu morrai, si la dolor no m tolh
Ab un dous bais dins cambras o sotz folh.
Ai! douss' amia,
Malaus viron mei olh
Si cauzimens no m guia.

Membreus, domna, quan me dest senhoriu.
De vos servir m'autrei tan com eu viu.
Tortz er sius prec, qu'anc ren no vos forfiu,
Ja no m poscan dan tener enemiu.
Ai! douss' amia,
Qu'à son coral amiu
No deu hom far guanchia.

Neguna res non es ta fort esquiu
Com es d'amor lauzenjador bradiu,
Qu'aia poder que menta so que pliu;
Mas fos verais e tengues so que diu.

Ai! douss' amia,
Qu'à son coral amiu
No deu hom far guanchia.

Ieu ai ja vist home, que conois fort
Et a legit negromansi' e sort,
Trahit per femn' à peccat et à tort;
Et ieu, lasset, no m'en tenc per estort.
Ai! douss' amia,
Guidatz me à bon port,
Si dieus vos benezia.

Jamais no volh cant ni ris ni deport,
S'era no m fai la bell' ab si acort.
Pres n'ai lo mal don cug qu'aurai la mort,
Si'n breu de temps no fai de que m cofort.
Ai! douss' amia,
Guidatz me à bon port,
Si dieus vos benezia.

GUI DE CAVAILLON.

Gui, vicomte de Cavaillon, petite ville du comtat Venaissin, florissoit en 1210; son historien nous le représente comme un chevalier courtois, loyal et plein de valeur. Il ajoute que Gui se fit chérir des dames du plus haut rang et des grands seigneurs, et qu'il passa pour être le favori de la comtesse Garsende, femme du comte de Provence. Cette dame étoit petite-fille de Guillaume, dernier comte de Forcalquier; elle avoit épousé, en 1193, Alphonse II, comte de Provence, et frère de Pierre II. Une chanson, adressée à la comtesse de Provence, où le poète dit qu'il n'ose élever ses hommages jusqu'à elle, et qu'il voudroit se couvrir de gloire pour s'en rendre plus digne, etc.; un tenson où il accuse son manteau de lui avoir nui dans quelque aventure galante; des couplets sur une guerre où il avoit soutenu le parti de Raimond VII, comte de Toulouse, dans ses démêlés avec Raimond Bérenger V, comte de Provence [1]; un sirvente contre le prince d'Orange, Guillaume VI de Baux, alors ligué avec les François, où il fait éclater tout son zèle pour le comte de Toulouse, dont il loue la valeur, la générosité; enfin un couplet adressé à Raimond VII, où le trouba-

[1] Frédéric II, mécontent de Raimond Bérenger V, avoit transféré au comte de Toulouse la comté de Provence, avec le titre de marquisat; ce fut le sujet d'une guerre qui commença en 1239 entre ces deux princes.

dour demande à ce prince s'il n'aimeroit pas mieux recouvrer ses états par les armes, que d'en avoir l'obligation au pape, etc.; telles sont les pièces que nous avons de Gui de Cavaillon. Nous ne donnerons ici que les deux dernières.

SIRVENTE

CONTRE LE COMTE D'ORANGE, GUILLAUME VI.

Senheiras e cavals armatz
Ab vassals valens e prezatz
Auran oimais loc e sazon;
E mand al don de corteson,
Sitot s'es ab Frances juratz,
Que non cuja estar en patz
Contra'l cossolat d'Avignon.

E ja non volh esser celatz
Que'l dans d'aquel del Bauz mi platz;
Et ai en be dreit e razon,
Qu'il me fonderon Robion
Et ancar no m'en sui vengatz:
Mas domentres qu'eu tenc los datz
Lor en cug rendre guizardon.

Nostre mieg-prince s'es clamatz
Reis de Viena coronatz,
So sabon be tut siei baron.
Ar li vai dire, Bernardon,
Que non iesca de sos regnatz

Si fort be non era guiatz,
Que trop soven cai en preison.

Coms, si voletz esser presatz,
Sias adreg et enseingnatz,
Larcs e de bella mession:
Qu'enaissius tenra hom per bon,
Si als estrains et als privatz
Donatz, e'ls enemics baissatz;
E qu'ametz mais dir oc que non.

COUPLET

A RAIMOND VII, COMTE DE TOULOUSE.

Senher Coms, saber volria
Qual tenriatz per melhor,
Si l'apostolius rendia
Vostra terra per amor,
O se per cavalairia
La conqueretz ab honor,
Sufertan freit e calor:
Qu'ieu sai be lo qual volria,
S'era homs de gran valor,
Que'l maltrach torn en legor.

RAIMOND VII, COMTE DE TOULOUSE.

La plupart de nos troubadours parlent si souvent des deux derniers comtes de Toulouse, que nous avons pensé qu'il ne seroit pas inutile de rappeler ici d'une manière sommaire les principaux événements de leur vie.

Raimond VI, ayant été regardé comme le protecteur des hérétiques, connus sous le nom d'Albigeois, Pierre de Castelnau, légat d'Innocent III, l'excommunie et meurt assassiné; le comte est accusé de ce meurtre; le pape ordonne une croisade contre lui (1208), et délie ses sujets du serment de fidélité. Obligé de se soumettre, Raimond se rend à Valence (1209), où il se présente devant Milon, légat du pape, nu jusqu'à la ceinture, et n'ayant qu'un simple caleçon. On le conduit à la porte de l'église Saint-Gilles; un diacre lui met la corde au cou, un autre le frappe de verges; enfin on le fait consentir à se croiser contre ses propres sujets. Simon de Montfort est mis à la tête de cette expédition pieuse, et l'on vient assiéger Beziers. Un trait suffira pour donner une idée de la fureur de l'aveuglement et du fanatisme qui présidoit à cette guerre : sur le point de monter à l'assaut, les croisés se trouvent embarrassés par la difficulté de discerner les fidèles des hérétiques; l'abbé de Cîteaux, consulté à ce sujet, leva leurs scrupules en répondant : *Tuez-les tous; Dieu connoît ceux qui sont à lui.*

Il fut obéi. Trente mille hommes, suivant quelques historiens, et soixante mille, selon quelques autres, furent passés au fil de l'épée. Raimond se réfugia (1210) dans les états de Pierre II, roi d'Aragon; celui-ci embrassa sa défense, et fut tué à la bataille de Muret, en 1213. Le pape convoque un concile à Rome, Raimond y vient demander grâce, ses prières sont rejetées. Innocent III meurt. Simon de Montfort est tué au siége de Toulouse (1217); mais le malheureux comte n'en fut pas plus tranquille après la mort de ses deux plus cruels ennemis. Le jeune Montfort cède à Louis VIII ses prétentions sur le comté de Toulouse. Un légat du nouveau pape, Honorius III, excommunie à son tour Raimond VII, fils et successeur de Raimond VI. Le roi de France prend la croix contre les Albigeois, et meurt peu de temps après. Saint-Louis lui succède. Sous la régence de Blanche de Castille, qui entre dans les vues du pape, les guerres de religion se rallument (1228). Raimond se soumet, et la paix est conclue à Paris. Par une des clauses du traité, il abandonna au roi de France tous les états qu'il possédoit en deçà du Rhône, et par une autre il céda le comtat Venaissin au pape; mais cette dernière cession ayant été faite sans le consentement de Frédéric II, ce prince le fit restituer à Raimond (le comtat Venaissin relevoit de l'Empire). Après avoir signé ce traité, le comte de Toulouse fut conduit en chemise et nu-pieds devant l'autel de l'église Notre-Dame, pour y demander pardon de ses péchés. Enfin on lui donna l'absolution après lui avoir fait jurer d'exterminer les hérétiques.

Raimond VII, n'ayant point laissé d'enfans mâles, la

maison des comtes de Toulouse, qui existoit depuis quatre cents ans, s'éteignit avec lui. Ses malheurs ne l'empêchèrent pas d'accueillir et de protéger les troubadours, et de donner lui-même quelques instants au commerce des muses. Le couplet suivant fut composé en réponse à celui de Gui de Cavaillon, imprimé ci-dessus, page 214.

RÉPONSE

AU COUPLET DE GUI DE CAVAILLON.

Per dieu, Gui, mais amaria
Conquerre pretz e valor,
Que null'autra manentia
Que m tornes à desonor.
Non o dic contra clerzia
Ni m'en esdic per paor,
Qu'ieu no volh castel ni tor
S'ieu eis no la m conqueria:
E miei onrat valedor
Sapchan que'l gazanh es lor.

GUILLAUME DE BAUX.

Guillaume de Baux étoit fils de Bertrand, et devint prince d'Orange du chef de sa mère Tiburge, princesse d'Orange, mariée en 1160. Il épousa Emmengarde de Sabran ; sa principauté relevoit du comtat Venaissin que le pape avoit saisi sur le comte de Toulouse. En 1214, il obtint de l'empereur Frédéric II des lettres patentes qui lui assuroient le titre de roi d'Arles et de Vienne, quoique l'Empire n'eût plus aucun droit sur la Provence.

Guillaume de Baux cultivoit la poésie provençale, c'étoit assez pour qu'il méritât le titre de troubadour ; mais il ne reste que quelques fragments de ses poésies. La pièce suivante est une réponse au sirvente de Gui de Cavaillon, qui avoit embrassé le parti du comte de Toulouse contre le prince d'Orange. Il étoit permis alors à des personnages de haut rang de se battre en vers, aussi-bien qu'avec la lance et l'épée. Guillaume de Baux fut victime de sa haine contre les Albigeois, qui le firent prisonnier en 1218, dans une embuscade. Ils l'écorchèrent vif et coupèrent son corps en morceaux : vengeance atroce des atrocités que cette croisade avoit produites. Le pape Honorius III expédia des brefs pour exhorter les croisés à punir cet attentat. Ce fut un des motifs qui déterminèrent Louis VIII à faire le siége d'Avignon en 1226.

RÉPONSE

AU SIRVENTE DE GUI DE CAVAILLON.

En Gui à tort me menassatz,
E faitz hi que desmezuratz
Quar m'anatz troban ocaizon;
Qu'ieu vos dic, si dieus mi perdon,
Qu'anc per mi no fos encaussatz,
Ni vencutz ni desbaratatz,
Ni fui al vencemen d'Usson.

De Robion don m'encolpatz
Anc per mi no fon derrocatz,
Mas be'n fis baissar un canton.
Eu no sai si m'o fis o non,
En Gui, mas vos vos en clamatz;
Mas al senhor cui es Seciatz
En fis ben aver sa razon.

E sab n Agout vos encontratz,
Conseil que sia faita patz
E que remanhatz amic bon;
E plegassetz vostre leon,
Q'un petit va trop irissatz:
Que sins avia totz manjatz
A vos no tenria nul pron.

En Gui, trop fos ben cosselhatz
Quan venguetz querre nostra patz

Eus mezetz en nostra preizon ;
Et en Marseilla crei que fon :
Mas lo coms vos nos ha emblatz,
E cre qu'avers hi es pauzatz
O n'atendetz son guizardon.

Amics en Gui de Cavaillon,
Si ben vos etz rics et honratz,
No siatz trop desmesuratz,
Qu'en pauc d'ora camia'l baillon.

A la reïna, Bernardon,
Mi vai dire tost e viatz
Mil salutz e mil amistatz ;
E tramet li esta tenson.

RAIMOND DE CASTELNAU.

Une seule des pièces de ce troubadour nous indique à peu près l'époque à laquelle il florissoit; c'est une satire amère où il se déchaîne contre toutes les professions, et en particulier contre le clergé, qu'il accuse de ne jamais payer ses dettes, et de pécher par le luxe des habits, etc. Il déclame ensuite contre les princes et les grands seigneurs. De là il passe aux gens de loi et aux médecins. « Si ces gens-là sont sauvés, dit-il, les frères mineurs sont des sots de s'imposer des privations, et de s'astreindre à un genre de vie qui ne leur servira de rien. A quoi bon aller à confesse? à quoi bon faire pénitence? » Il termine cette satire en faisant l'éloge d'Alphonse, le plus grand des rois; du comte de Rodez, le meilleur des seigneurs; de l'évêque de Mende, le plus honnête des prélats, et de son frère, le meilleur des barons. Il est probable que le troubadour a voulu parler d'Alphonse x, roi de Castille en 1252, de Hugues vi, comte de Rodez, et d'Odilon de Mercœur, évêque de Mende.

Nous ne donnons qu'une chanson de Raimond de Castelnau; c'est la seule qui nous ait paru digne d'être offerte à nos lecteurs.

CHANSON ÉROTIQUE.

Ges, sitot estan suau
Cels qui solion cantar,
No lais qu'ades alegrar
No m volha si com solia;
Qu'ancse m platz que cant' e ria,
E tenga solatz e joia,
Sitot pez' à la gen croia.

De dieu e d'amor me lau,
Qu'els me fan jauzen estar,
E tot en patz suffertar
So don autre s plangeria:
E per els jau tal amia
Cui platz mos bes e ma joia,
Tan qu'ieu pretz mens la gen croia.

E si ls aug ieu totz à frau
Pro vetz de me mal parlar,
E de mon joi rancurar.
E si quascus d'els sabia
Lo be que m creis quascun dia,
Et la honor e la joia,
Veiratz mazan de gen croia.

E ja miei enemic brau
No m cujon de joi ostar,
Qu'enans me fan esforsar;

Don lor creis ir' e feunia,
E vilana gelozia,
A mi benanans' e joia :
Qu'aissi m vengi de gen croia.

Mas cels en cui pretz s'enclau
Am ieu e dei ben amar,
Qu'on plus me veiran montar
En bes e mais lor plairia.
A mi platz lor cortezia,
Lor creissemens e lor joia,
Don fan languir la gen croia.

Domna, cel qui vos mentau
Volh be qu'ieu aia'l cor clar,
Qu'ades quan vos aug nomnar
M'es vejaire qu'ab vos sia.
E si m soi ieu tota via,
Qu'el cor es ab vos en joia
Qu'es londana de gen croia.

Mos pas ades se cambia
De ben en miels tota via,
Qu'ilh es fontana de joia
E ditz mat à la gen croia.

RICHARD DE BARBEZIEUX.

Richard, pauvre gentilhomme du château de Barbezieux en Saintonge, étoit un chevalier plein de valeur, bel homme, bon poète, mais d'une timidité excessive, que la fréquentation habituelle du grand monde, et les efforts qu'il faisoit sur lui-même, ne purent jamais vaincre. Ce manque de hardiesse auroit rendu nuls pour lui les dons heureux qu'il avoit reçus de la nature, si le hasard ne l'eût favorablement servi. Il étoit amoureux, depuis quelque temps, de la femme de Geoffroi de Taunai, puissant baron du pays. Cette dame, qui étoit fille de Geoffroi Rudel, prince de Blaie, joignoit aux avantages de la beauté les grâces d'un esprit cultivé et le talent de la plaisanterie; elle s'aperçut de l'embarras de Richard; et, dans l'espérance d'obtenir de la célébrité, elle ne craignit pas de lui laisser entrevoir qu'elle n'étoit pas insensible aux soins du troubadour: dès ce moment, sous le nom de *miels de domna*, la mieux des dames, ou la plus belle des dames, elle devint l'objet du culte poétique de Richard.

Quatorze chansons composées en son honneur sont tout ce que nous connoissons de ce troubadour. Après la mort de sa maîtresse, il se retira en Espagne, à le cour de don Diègue, puissant baron, et y mourut quelque temps après, probablement vers la fin du treizième siècle.

CHANSON ÉROTIQUE.

Atressi com Persavaus,
El temps que vivia,
Que s'esbaïc d'esguardar
Si, que no saup demandar
De que servia
La lansa ni'l grazaus;
Et ieu soi atretaus,
Miels-de-domna, quan vei vostre cors gen,
Qu'eissamen
M'oblit quan vos remir;
Eus cug pregar, e no fauc; mas cossir.

Ab lo dous esguartz coraus,
Quez an fach lor via
Per mos olhs ses retornar
Él cor, on los tenh tan car,
Que si l plazia
Qu'aitals fos mos captaus,
Dels trebalhs e dels maus,
Miels-de-domna, que trac per vos soven
Tan greumen.
Mais am per vos morir
Que d'autr' aver nul joi, tan vos dezir.

Si'l vostre durs cors fos taus
Com la cortezia
Queus fai d'avinen parlar,
Leu pogratz de mi pensar.

Qu'ans m'auciria
Queus pregues, car non aus :
Qu' é mon cor ten enclaus,
Miels-de-domna, de vos un pessamen
Tan plazen,
Que quant en re m'azir
Del dous pensar pert l'ir' ab l'esjauzir.

Si com l'estella jornaus,
Que non a paria,
Es vostre ric pretz ses par ;
E l'olh amoros e clar,
Franc ses feunia ;
Bel cors plazent e guaus,
De totas beutatz claus,
Miels-de-domna, et de bel estamen,
Que m defen
Lo pensar d'esmarrir :
So no m pot hom deslonhar ni guandir.

Bona domna naturaus,
Merce vos querria
Que pogues merce trobar
Ab vos, que per autr'afar
Gaug no m daria,
Merceus clam e ren aus,
Merces es mos cabaus,
Miels-de-domna, si merces nous en pren,
Veramen
M'er per vos à morir :
Res mas merces no m pot de mort guerir.

Vielha de sen e de laus,
Joves on joi lia;
Vielha de pretz e d'onrar,
Joves de bel domnejar,
Lonh de folia;
Vielh' en totz fagz leiaus,
Jov' on joven es saus,
Miels-de-domna, vielh' en tot bel joven
Avinen;
Vielha ses velhezir,
E joves d'ans e de gent aculhir.

Miels-de-domna, en re no m'en repen
Se n'aten
Lo joi qu'es à venir;
Que bon' amor gazanh' om ab servir.

PIERRE D'ARAGON.

On connoît les entreprises de Pierre III, roi d'Aragon, sur le royaume de Sicile; on sait qu'après l'événement mémorable des Vêpres siciliennes, qui fut en grande partie amené par les intrigues de son adroite politique, il fut couronné à Palerme en 1282; mais le pape Martin IV, qui avoit d'autres vues sur la Sicile, fulmina contre lui des anathèmes, et donna le royaume d'Aragon à Charles de Valois, second fils de Philippe-le-Hardi. Innocent III avoit sacré un roi d'Aragon; c'en étoit assez pour que la cour de Rome se crût autorisée à disposer d'un état qu'elle regardoit comme un des fiefs de l'Église. Quoi qu'il en soit, Philippe accepta pour son fils la donation du pape, et une croisade fut ordonnée pour en prendre possession. Les croisés étoient déjà entrés en Catalogne, et y répandoient la terreur, lorsque Pierre III quitta la Sicile, où il avoit affermi son autorité, pour venir au secours de ses autres états. Cette expédition se borna, pour la France, à la prise de Gironne après un long siége. Les maladies emportèrent une grande partie de l'armée; la flotte fut détruite; Philippe tomba malade, et vint mourir à Perpignan en 1285. Le pape révoqua la bulle qui dépouilloit Pierre du royaume d'Aragon, et ce prince resta paisible possesseur de la Sicile. Il mourut la même année 1285.

Son goût pour la poésie provençale, qu'il cultiva

lui-même, la protection qu'il accorda aux troubadours, et les bienfaits dont il les combla, lui ont assigné parmi ces poètes une place distinguée. La pièce suivante fut composée à l'époque où Philippe se disposoit à passer les Pyrénées. Pierre d'Aragon y fait un appel à ses peuples contre l'invasion de la France; elle est adressée à Pierre Sauvage, son jongleur. Nous la ferons suivre de la réponse que celui-ci fit au roi d'Aragon.

APPEL DE PIERRE III, ROI D'ARAGON,

A SES PEUPLES, CONTRE L'INVASION DE PHILIPPE-LE-HARDI, DE 1282 A 1285.

Peire Salvatg' en greu pessar
Me fan estar dins ma maizo
Las flors que sai volon passar,
Senes guardar dreg ni razo.
Don prec aicels de Carcasses
E d'Agenes,
Et als Gascos prec que lor pes
Si flors me fan mermar de ma tenensa:
Mas tal cuja sai guazanhar perdo,
Que perdos l'er de gran perdicio.

E mos neps que sol flors portar
Vol cambiar, don no m sap bo,
Son senhal; et auzem comtar
Que s fai nomnar rei d'Arago.
Mas cui que plass' o cui que pes,

Los meus jaques [1]
Se mesclaran ab seus tornes, [2]
E volha dieus que'l plus dreituriers vensa;
Qu'ieu ja nul temps per bocel de Breto
No laissarai lo senhal del basto.

Si midons quez a cors cortes,
Ples de totz bes,
Salvatge, valer mi volgues
E del sieu cors me fes qualque valensa;
Per enemics no m calgra garniso,
Ab sol qu'ieu vis la sua plazen faisso.

RÉPONSE DE PIERRE SAUVAGE.

SENHER, reis qu'enamoratz par
Non deu estar ob cor felo
Contra flors, ans deu arbirar
Com posca far al bon resso
Culhir las flors en aquel mes
On lestiu es
E las flors naisson plus espes:
E'ls culhidors sian d'aital valensa,
Qu'en poig ni plan, en selva ni boisso
No laisson flor de sai Monmelio.

[1] *Jaques*, monnoie d'Aragon. — [2] *Tornes*, livres tournois.

LE COMTE DE FOIX.

Roger Bernard iii, comte de Foix, avoit été battu et fait prisonnier dans le comté d'Urgel, par Pierre iii, roi d'Aragon, et il étoit encore en la puissance de ce prince lorsque Philippe-le-Hardi passa en Espagne. Aux approches de l'armée françoise, il regarda la victoire comme certaine; il croyoit toucher au terme de sa captivité, il alloit enfin assouvir sa vengeance. Ces espérances, qui, fort heureusement pour l'humanité, ne se réalisèrent pas, lui inspirèrent les deux seules pièces que nous avons de lui.

Il seroit inutile de parler de la première, puisqu'on la trouvera ici.

La seconde respire une haine féroce; on seroit tenté, en la lisant, de prendre ce troubadour pour un familier de l'inquisition. Tout individu qui se dira de l'Aragon sera brûlé, ses cendres seront jetées au vent, et son âme deviendra la proie du diable; ceux qui seront épargnés pourriront dans les cachots, etc. Tel est à peu près le contenu de cette dernière pièce.

SIRVENTE DU COMTE DE FOIX

PENDANT SA CAPTIVITÉ EN ARAGON, ET LORSQUE PHILIPPE-LE-HARDI SE DISPOSOIT A LA CONQUÊTE DE CE ROYAUME.

Mas qui a flor se vol mesclar
Ben deu gardar lo sieu baston,
Quar Frances sabon grans colps dar
Et albirar ab lor bordon.
E nous fizes en Carcasses
Ni en Genes,
Ni en Gascon, quar no l'amon de res
De pos vas mi ai faita la falhensa.
En breu de temps veirem mos Brogoignon
Cridar Monjoi; el criden Aragon.

PIERRE DE BUSSINHAC.

Pierre de Bussinhac étoit un clerc, gentilhomme d'Hautefort, château de Bertrand de Born. Ce troubadour se rendit célèbre par des sirventes où il attaquoit les femmes de mauvaises mœurs et faisoit la critique des poésies de Bertrand de Born son seigneur; mais aucune de ces pièces n'est parvenue jusqu'à nous; nous ne connoissons que celle qu'on va lire; c'est une satire sanglante contre toutes les femmes en général. Quel en étoit le motif? le poëte avoit-il été rebuté, avoit-il été trahi? nous l'ignorons; quoi qu'il en soit, il avoue qu'il eut la simplicité de croire qu'il trouveroit une femme bonne sur mille, mais que l'inutilité de ses recherches l'avoit pleinement détrompé :

Qu'ieu cugei entre mil
Una bona trobar,
E non o puec anc far.

Il ajoute plus bas qu'il n'en est pas une qui ne se fasse un mérite de tromper.

SIRVENTE

CONTRE LES FEMMES.

QUAN lo dous temps d'abril
Fa'ls albres secs folhar,
E'ls auzels mutz cantar,
Quascus en son lati,
Ben degr' aver en mi
Poder de tal trobar,
Com pogues castiar
Las domnas de falhir,
Que mals ni dans no m'en pogues venir.

Qu'ieu cugei entre mil
Una bona trobar,
E non o puec anc far;
Ans segon lor traï,
E fan o atressi
Co'l laires al bendar,
Que vol aver son par
A las antas sofrir,
Per que'l mazans sobre lui totz no s vir.

Qui en loc feminil
Cuja feudat trobar
Ben fari' à blasmar;
Qu'ieu ditz qu'en jatz cani
Vai be cercar saï.

Ni qui vol commandar
Sos poletz ni bailar
Al niblan per noirir,
Ja us dels grans no m do pois per raustir.

E quella que del fil
A sos ops no pot far,
Ad autra'n fai filar;
E ja pejor mati
Nous cal de mal vezi :
Que so qu'avetz pus car
Vos faran adirar,
O tal res abelir
Que d'est mil ans nous poiri' avenir.

Tant an prim e sotil
Lur cor per enganar,
C'una no pot estar
Que sa par no gali;
Pueis s'en gab' et s'en ri
Quan la vei folejar :
Et qui d'autrui afar
Tan gen se sab formir,
Ben es semblan que'l sien sapch' enantir.

Si las tenetz tan vil
Que las voillatz reptar,
Sempreus iran jurar
Sobre las dens n Arpi,
Que so qu'om au ni di
No fai à consirar :

E sabran vos pagar
Tan gen ab lor mentir,
C'à lurs engans nuls hom no s pot gandir.

Ans Rainart d'Alengri
Mielhs no se saup venjar,
Quant lo fes escorjar
Ni l det per escarnir
Capels e gans, com ieu fas quan m'azir.

Domnas, pois castiar
Nous voletz de faillir,
O ans o cans vos en faran gequir.

LE MOINE DE MONTAUDON.

Ce troubadour, dont nous ne connoissons pas le véritable nom, étoit un gentilhomme du château de Vic en Auvergne; il se fit moine à l'abbaye d'Orlac, et l'abbé lui donna, quelque temps après, le prieuré de Montaudon. Quelques sirventes sur les événements du pays le firent rechercher par les plus grands seigneurs, et lui valurent des présents considérables, dont il enrichit l'abbaye d'Orlac et le prieuré de Montaudon. Cependant, l'habitude de vivre dans le grand monde lui en fit bientôt perdre le goût : il demanda à son abbé la permission d'aller consulter Alphonse III, roi d'Aragon, en 1285, sur la conduite qu'il devoit tenir à ce sujet; cette demande lui fut accordée. Alphonse lui conseilla de manger de la viande, de courtiser les dames, de composer des vers galants et de chanter. Le troubadour ne manqua pas de se conformer aux avis de ce prince, qui lui donna en récompense la seigneurie du Puy-Sainte-Marie. Il posséda long-temps ce fief; et, lorsque dans la suite il l'eut perdu, on ne sait comment, il parcourut l'Espagne, et les grands le comblèrent d'honneurs et de bienfaits. Enfin, ayant obtenu de l'abbé d'Orlac le prieuré de Villefranche en Roussillon, il s'y retira, l'enrichit, et y mourut.

Les chansons galantes du moine de Montaudon ne nous offrent rien de bien remarquable ; elles sont rem-

plies de lieux communs; il seroit inutile de nous y arrêter.

Le moine de Montaudon avoit composé une satire contre quinze troubadours, parmi lesquels se trouvent Arnaud de Marueil, Foulques de Marseille, Guillaume Faidit, Pierre Vidal, le vicomte de Saint-Antonin, Guillaume Adhemar, etc. Ces poètes y sont traités fort sévèrement; mais il faut avouer que l'auteur ne s'épargne pas plus lui-même que ses rivaux. « Le seizième, dit-il, est ce faux moine de Montaudon, qui déchire son prochain et préfère le lard à Dieu. » Le seul intérêt que présente cette pièce se borne à quelques particularités sur les troubadours que nous venons de nommer; elle est, du reste, dénuée de toute poésie.

Il n'en est pas de même des deux suivantes, que nous présentons au lecteur.

La première est un tenson ou dialogue entre Dieu et le troubadour. La seconde est un sirvente tout-à-fait original par la tournure que le poète lui a donnée. Il suppose qu'étant monté au ciel pour parler à saint Michel, il entendit saint Julien qui se plaignoit à Dieu de ce que les troubadours, dont il étoit le patron, le négligeoient depuis quelque temps. Le moine de Montaudon avoit sans doute en vue de faire l'éloge de ceux qui lui avoient prodigué les bienfaits de l'hospitalité la plus généreuse.

TENSON

ENTRE DIEU ET LE TROUBADOUR.

L'AUTRIER fui en paradis,
Per qu'ieu sois gai e joios,
Quar me fo tant amoros
Dieus à cui tot obezis,
Terra, mar, val e montanha;
E m dis : monge, quan venguis,
Ni com estai Montaudos,
Lai on as major companha?

— Senher, estat ai aclis
En claustra un an o dos,
Per qu'ai perdut los baros :
Sol quar vos am eus servis
Me fan lor mor estranha.
En Randos, cui es Paris,
Non fon anc fals ni ginhos;
E cre que mos cors el planha.

— Morgue, ges ieu no t grazis
S'estas en claustra rescos,
Ni vol guerras ni tensos,
Ni pelej' ab tos vezis,
Per que'l bailia t remanha;
Ans am ieu lo cant e'l ris,
E'l segles en es plus pros
E Montaudos i gazanha.

— Senher, ieu tem que falhis
S'ieu fauc coblas ni cansos ;
Qu'om pert vostr' amor et vos
Qui son escien mentis,
Per que m part de la barganha.
Pel segle, que no m n'ahis
M'en tornei à las lessos
E laissei l'anar d'Espanha.

— Monge, be mal o fezis,
Que tost non aniest coitos
Al rei cui es Salaros,
Que tant era tos amis ;
Per que lau que t'o afranha.
Ha ! quans bos marcs d'esterlis
Aura perdutz éls tieus dos !
Qu'el te levet de la fanha.

— Senher, ieu l'agra ben vis
Si per mal de vos no fos,
Quar anc sofris sas preizos.
Mas la naus dels sarrazis
Nous membra ges cossi s banha ;
Quar si dins Acre s culhis
Proi agr' enquer Turcs felos :
Fol es quius sec en mesclanha.

SIRVENTE.

SAINT-JULIEN SE PLAINT A DIEU QUE LES TROUBADOURS, DONT IL EST LE PATRON, LE NÉGLIGENT.

L'AUTRE jorn m'en pogei al cel,
Qu'aniei parlar ab Sant Miquel
Don fui mandatz;
Et auzi un clam que m fo bel :
Eras l'aujatz.

Sant Jolias venc denan dieu,
Et dis : dieus, à vos me clam ieu
Com hom forsatz,
Dezeretatz de tot son fieu
E malmenatz.

Quar qui be voli' albergar,
De mati m solia pregar
Queil fos privatz :
Eras noi posc cosselh donar
Ab los malvatz.

Qu'aissi m'an tout tot mon poder,
Qu'om no m prega mati ni ser;
Neis los colgatz
Laissan mati dejus mover :
Ben soi antatz.

De Tolza ni de Carcasses
No m planh tant fort, ni d'Albiges,

Com d'autres fatz.
En Cataluenh' ai totz mos ces
Ei soi amatz.

En Peiragorc, en Lemozi,
Mas lo Coms e'l Rei los auci,
Soi ben amatz;
Et a'n de tals en Caerci
Don soi pagatz.

De lai Rosergu' en Gavauda
No m clam ni m lau qu'aissi s'esta :
Pero assatz
I a d'aquels q'usquecs mi fa
Mas voluntatz.

En Alvernhe ses aculhir
Podes albergar e venir
Descovidatz ;
Qu'els non o sabon fort gen dir,
Mas be lor platz.

En Proensa et éls baros
Ai ben enqueras mas razos.
No m soi clamatz
Dels Proensals ni dels Gascos,
Ni trop lauzatz.

PIERRE DE CORBIAN ou CORBIAC.

Il nous reste deux pièces de ce troubadour, toutes deux également singulières dans leur genre.

La première contient l'apologie de l'auteur : Pierre est son nom, le lieu de sa naissance Corbiac; il n'a pour tout bien que sa personne; mais il se croit plus riche que ceux qui possèdent des monceaux d'or; son esprit lui a donné de la célébrité; ses connoissances ne peuvent périr ni lui être enlevées par les voleurs, etc. Cette pièce est intitulée *le Trésor de maître Pierre de Corbian;* elle est divisée en deux parties. Comme elle peut nous donner une juste idée des connoissances qu'il étoit honorable de posséder à cette époque, nous allons en faire une analyse rapide.

« D'après Salomon, dit ce troubadour, toutes les sciences viennent de Dieu, qui créa les six ordres d'anges, parmi lesquels étoit Satan, qui fut précipité dans les enfers; le ciel, la terre, qui est ronde, le soleil, la lune, les étoiles; enfin Adam et Ève, victimes de la tentation du serpent, furent l'ouvrage de ses mains. » De là il passe à l'histoire des patriarches; il parcourt l'Ancien et le Nouveau Testament, et il arrive au jugement universel. La seconde partie traite des *sept arts* libéraux; il passe en revue la grammaire, la langue latine, la dialectique, la rhétorique, le droit, la musique suivant la méthode de Boëce et de Gui d'Arezzo; l'arithmétique, la géographie, l'astronomie, l'indic-

tion, l'épacte et le comput ecclésiastique; la médecine, la chirurgie, la pharmacie, la nécromancie, la magie, la divination, la mythologie, l'histoire grecque et romaine, et l'histoire de France.

La seconde pièce de Pierre de Corbian est une espèce d'hymne à la Vierge, que nous donnons dans ce recueil. On y remarque ces deux vers :

Quan receubes per l'aurelha
Dieus, quez efantes vergina.

Voici de quelle manière il explique le mystère de *l'immaculée conception :*

Si com ses trencamens faire
Intra'l bel rais quan solelha
Per la fenestra veirina.

PRIÈRE A LA VIERGE.

Domna des angels regina,
Esperansa dels crezens,
Segon que m comanda sens
Cant de vos lenga Romana;
Quar nuls hom just ni pecaire
De vos lauzar no s deu taire,
Com sos sens meils l'aparelha
Romans o lenga latina.

Domna, roza ses espina
Sobre totas flors olens,
Verga seca frug fazens,
Terra que ses labor grana,
Estela del solelh maire,
Noirissa del vostre paire,
Él mon nulla nous somelha
Ni londana ni vezina.

Domna, joves enfantina
Fos à dieu obediens
En totz sos comandamens.
Per que la gent crestiana
Cre ver e sab tot lo faire
Queus dis l'angel saludaire,
Quan receubes per l'aurelha
Dieus, quez efantes vergina.

Domna, verges pur' e fina
Ans que fos l'enfantamens
Et apres tot eissamens,
De vos trais sa carn humana
Jhesu-Christ nostre salvaire;
Si com ses trencamens faire
Intra'l bel rais quan solelha
Per la fenestra veirina.

Domna, vos etz l'aiglentina
Que trobet vert Moysens,
Entre las flamas ardens;
E la toison de la lana
Que mulhet dins la sec' aire,
Don Gedeons fon proaire:
E natura s meravelha
Com remazest enterina.

Domna, estela marina
De las autras plus luzens,
La mar nos combat e'l vens,
Mostra nos via certana.
Quar sins vols à bon port traire,
Non tem nau ni governaire,
Ni tempest quens desturbelha,
Ni'l sobern de la marina.

Domna, metges e metzina,
Lectoaris et enguens
Los nafratz de mort guirens,
La vilheje onh e sana.

Dossa, pia, de bon aire,
Vos me fatz de mal estraire;
Quar perdutz es qui sonelha,
Que la mort l'es trop vezina.

Domn' espoza, filh' e maire,
Manda'l filh e prega'l paire,
Ab l'espos parl' et cosselha
Com merces nos si' aizina.

Pos dormen mas tuns esvelha
Ans quens sia mortz vezina

PIERRE CARDINAL.

Pierre Cardinal appartenoit à une famille illustre du Puy en Velai; ses parents le firent étudier pour être chanoine de la cathédrale de cette ville; mais, parvenu à la jeunesse, il renonça à la vie monacale pour embrasser la profession de troubadour. Jeune, beau, d'un caractère enjoué, et doué de toutes les qualités qui pouvoient lui faire un nom dans le monde, il visita les cours de plusieurs princes, suivi d'un jongleur qui chantoit ses poésies. Il mérita la bienveillance et l'amitié de Jacques 1er, roi d'Aragon, dont le règne finit en 1276.

Ce troubadour parvint à une grande vieillesse; on prétend qu'il avoit plus de cent ans lorsqu'il mourut. Nostradamus place l'époque de sa mort en 1306.

Pierre Cardinal doit être considéré comme le Juvénal de son siècle; il avoit acquis une connoissance parfaite des hommes, et il sut peindre avec force leurs foiblesses, leurs défauts et leurs vices.

Nous donnons ici cinq des compositions les plus remarquables de ce troubadour. La première est une chanson par laquelle il renonce à l'amour, « Parce que, dit-il, cette passion n'est bonne qu'à faire des dupes. »

Be tenh per fol e per musart
Cel qu'ab amor se lia. . . . .
Tals se cuja calfar que s'art.
(*Tel qui croit se chauffer se brûle.*)

Ce dernier vers est resté proverbe dans le midi de la France.

Les deux autres pièces sont des sirventes, et c'est là que le poète déploie, avec supériorité, son talent pour la satire ; on y trouve une peinture vraie des mœurs de son temps : les vices particuliers y sont attaqués avec énergie; titres, rangs, distinctions, sexe, rien n'échappe à ses traits, et il n'est retenu par aucune considération. Ces pièces offrent quelques circonstances curieuses sur la guerre des Albigeois.

La quatrième est un sermon que le poète paroît avoir composé contre ses ennemis; en voici le sujet. Il suppose qu'une pluie, ayant rendu fous tous les habitants d'une ville, un seul excepté, celui-ci fut taxé de folie par tous les autres, et qu'on lui fit essuyer toute sorte de persécutions. « La ville, dit-il, est le monde qui est rempli de furieux; la convoitise, l'orgueil et la méchanceté sont la pluie qui les a mis dans cet état. L'homme sage, contre qui les autres se liguent, est celui qui est exempt de toutes ces passions. »

Enfin, la cinquième pièce est une espèce de profession de foi, à la suite de laquelle on est étrangement surpris de trouver ces vers :

Monges solon estar dins los mostiers serratz.....
Si avetz bela femn' o es hom molheratz,
Els seran cobertor. . . . .
Aisso fa monge negre en loc de caritatz.

CHANSON CONTRE L'AMOUR.

Be tenh per fol e per musart
  Cel qu'ab amor se lia;
Quar en amor pren pejor part
  Aquel que plus s'i fia.
Tals se cuja calfar que s'art.
Los bes d'amor venon à tart
  E'l mal ven quascun dia.
Li fol e'l felon e'l bausart
  Aquilh an sa paria;
    Per qu'ieu m'en part.

Ja ma mia no me tenra
  Si ieu lieis no tenia;
Ni ja de me no s jauzira.
  S'ieu de lieis no m jauzia.
Cosselh n'ai pres bon e certa,
Farai li segon que m fara;
  E s'ella me galia,
Galiador me trobara;
  E si m vai dreita via,
    Ieu l'irai pla.

Anc no gazanhei tan gran re
  Com quan perdei m'amia:
Quar perden lieis gazanhei me
  Cui ieu perdut avia:

Petit gazanha qui pert se :
Mas qui pert so que dan li te
  Ieu cre que gazanhs sia ;
Qu'ieu m'era donatz per ma fe
  A tals que m destrusia,
    No sai per que.

Donan me mis en sa merce,
  Me, mon cor e ma via,
De lieis que m vir' e m desmante
  Per autrui e m cambia.
Qui dona mais que non rete,
Ni ama plus autrui de se,
  Cauzis avol partia
Quan de se no l cal ni l sove,
  E per aquo s'oblia
    Que pro no l te.

De lieis pren comiat per jasse,
  Qu'ieu jamais sieus no sia ;
Qu'anc jorn noi trobei lei ni fe,
  Mas engan e bauzia.
Ai ! doussors plenas de vere,
Qu'amors eissorba cel que ve
  E'l gieta de la via,
Quant ama so que l descove :
  E so qu'amar deuria
    Gurp e mescre.

De leial amia cove
  Qu'om leials amics sia ;

Mas de lieis estaria be,
Qu'en galiar se fia,
Qu'om galies quan sab de que:
Per qu'à mi plai quan s'esdeve
Quan trob qui la galia
Ni l tira'l fre.

SIRVENTE

CONTRE LES RICHES SEIGNEURS.

Qui ve gran maleza faire
De mal dir no se deu traire.
Per qu'ieu volh dir e retraire,
Que rics hom dezeretaire
Es piegers quez autre laire;
E fai diablia
Pejor que negun raubaire,
E tart se castia.

Rics hom quan va per carreira
El mena per companheira
Malvestat, que va primeira,
E mejana e derreira;
E gran cobeitat enteira
Li fai companhia:
En Tortz porta la senheira
Et orgolh la guia.

Rics hom mals quan vai en plassa
Que cujatz vos que lai fassa?

Quant autr' om ri e solassa,
A l'un mou plag, l'autre cassa,
L'un maldi, l'autre menassa,
E l'autr' afollia;
E noi fai gaug ni abrassa
Si com far deuria.

Rics hom quan fai sas calendas,
E sas cortz e sas bevendas,
De toutas e de rezendas
Fai sos dos e sas esmendas,
Sos lums e sas oferendas,
E de raubaria;
Et en guerras met sas rendas
Et en plaideria.

Rics hom mals quan vol far festa
Aujatz quossi fai sa questa:
Tan bat la gent et entesta
Tro que denier no lor resta,
Que noi cal venir tempesta
Ni fam ni moria;
Pois fai cara mout honesta,
Qui no l conoissia.

Un pauc ai dig de la gesta
Que dire volia:
Mas tan gran massa n'i resta
Que fort pauc embria.

SIRVENTE.

Rics hom que greu ditz vertatz e leu men,
E greu vol patz e leu mou ocaizo,
E dona greu e leu vol qu'om li do,
E greu fa bes e leu destrui la gen,
E greu es pros e leu es mals als bos,
E greu es francs e leu es orgolhos,
E greu es larcs e leu tol e greu ren,
Deu cazer leu d'aut loc en bas estatge.

De tals en sai que pisson à prezen
Et al beure s rescondon dins maizo;
Et al manjar no queron companho,
Et al talar queron n'i mais de cen;
Et à l'ostal son caitius e renos,
Et à tortz far son rics e poderos;
Et al donar son de caitiu prezen,
Et al toller fortz e de gran coratge.

Malditz es hom que'l be vei e'l mal pren.
Els rics an pres engan e tracio,
Et an laissat condutz e messio;
Et an pres dan e gran destruzimen,
Et an laissat lais e vers e cansos;
Et an pres plag e rainas e tensos,
Et an laissat amors e pretz valen;
Et an pres mal voler e far otratge.

Aissi quan son major an pejor sen
Ab mais de tort et ab mens de razo;
Ab mais de dan tener, ab mens de pro;
Ab mais d'orgolh, ab mens de cauzimen;
Ab mais de tolr' et ab mens de bels dos;
Ab mais de mals et ab mens bels respos;
Ab mais d'enois, ab mens d'ensenhamen,
Ab mais d'engan, ab mens de franc coratge.

Ara digatz, senhors, al vostre sen
De dos baros qual a melhor razo,
Quan l'un dels dos pot dar e tolre no,
L'autre pot tolr' e dar no pot nien.
Ar diran motz que'l dar val per un dos,
Pois los vezem tolre totas sazos,
A que far doncs van emblan ni tolen:
Pos lo donars a dos tans d'avantage?

Mos cantars es enois als enoios
Et als plazens plazers. Cui platz razos
Tug li dig son plazen et amoros:
So qu'als us platz als autres es salvatge.

SERMON CONTRE SES ENNEMIS.

Una ciutat fo, no sai quals,
On cazet una ploja tals,
Que tuit l'ome de la ciutat
Que toquet foron dessenat.

Tug desseneron, levat us;
Aquel escapet e non plus,
Que era dins una maizo
On dormia quant aisso fo.

Aquel levet quant ac dormit
E fo si de ploure giquit,
E venc foras entre las gens;
E tug feiron dessenamens.

L'uns fo vestitz, l'autre fon nus,
L'autr' escupit ves lo cel sus;
L'uns trais peiras, l'autres astella,
L'autres esquintet sa gonella.

E l'uns feri, l'autres empeis,
E l'autre cuget esser reis
E tenc se ricamen pels flancs;
E l'autre sautet per los bancs.

L'uns menasset, l'autre maldis;
L'autre ploret e l'autre ris;
L'autre parlet e no sab que,
L'autre fes maïnas de se.

Et aquel qu'avia son sen
Meravillet se molt fortmen,
E vi be que dessenat son;
E gard' aval e gard' amon.

Si negun savi n'i veira:
E negun savi non i a.
Grans meravelhas ac de lor;
Mas molt l'an els de lui major.

Que l vezon estar suaumen :
Cujon qu'aia perdut lo sen,
Quar so qu'ill fan no l vezon faire.
A quascun de lor es vejaire.

Que ill son sabis e senatz;
Mas lui tenon per dessenatz.
Qui l fer en gauta, qui en col,
El no pot mudar no s degol.

L'uns l'empenh e l'autre lo bota,
El cuja eissir de la rota;
L'uns l'esquinta, l'autre lo trai,
El pren colps e leva e cai.

Cazen, levan, à grans gambautz
S'en fug à sa maizo de sautz,
Fangos e batut e mieg mortz;
Et ac gaug quan lor fon estortz.

Aquesta faula es al mon
Semblan et à tug cel quei son.
Aquest segles es la ciutatz
Quez es totz plens de dessenatz;

Que'l major sen qu'om pot aver
Es amar dieu for e temer,
E gardar sos comandamens.
Mas ar es perdut aquel sens;

La plueja sai es cazeguda.
Una cobeitatz es venguda,
Uns orgolhs et una maleza
Que tota la gens ha perpreza.

Et si dieus n'a alcun gardat
L'autre l tenon per dessenat,
E menon lo de trop en vil,
Quar non es del sen que son il,

Que'l sens de dieur lor par folia.
E l'amics de dieu, on que sia,
Conois que dessenat son tut,
Quar lo sen de dieu an perdut;

Et ill an lui per dessenat,
Quar lo sen del mon a laissat.

PROFESSION DE FOI.

Un estribot farai quez er mot maïstratz
De motz novels e d'art e de divinitatz;
Qu'ieu ai en dieu crezensa que fon de maire natz
D'una sancta piusela, per que'l mon es salvatz;
Et es paires e filh e sancta trinitaz,
Et es tres en persona et una unitatz.

E cre que'l cel e'l tro ne fos per el traucatz,
E'n trabuquet los angels quan los trobet damnatz.
E crei que sans Johans lo tenc entre sos bratz
E l bateget en l'aigua él flum quan fo propchatz;
E conoc be la senha abanchas que fos natz
Él ventre de sa maire que volve al destre latz.

E cre Rom' e sanct Peire, à cui fon comandatz,
Jutge de penedença, de sen e de foldatz.

Mas so no crezon clergue que fan las falsetatz,
Que son larcs d'aver penr' et escas de bontatz;
E son bel per la cara et orres de peccatz,
E devedon als autres d'aco que fan lor atz,
Et en loc de matinas an us ordes trobatz
Que jazon ab putanas tro' l solelh es levatz,
Enans canton baladas e prozels trasgitatz:
Abans conquerran dieu Caïfas e Pilatz.

Monges solon estar dins los mostiers serratz,
On adzoravon dieu denan las magestatz;
E quan son en las vilas on an lor poestatz,
Si avetz bela femn' o es hom molheratz,
Els sera cobertor, sius peza o sius platz.
E quant els son dessus e'ls cons son sagelatz
Ab las bolas redondas que pendon al matratz,
Quan las letras son clauzas e lo trauc es serratz,
D'aqui eisson l'iretge e li essabatatz,
Que juron e renegon e jogon à tres datz.
Aisso fa monge negre en loc de caritatz.

Mon estribot fenisc quez es tot compassatz,
Qu'ai trag de gramatica e de divinitatz:
E si mal o ai dic, que m sia perdonatz,
Que ieu o dic per dieu qu'en sia plus amatz,
E per mal estribatz Clergues.

GIRAUD RIQUIER.

Nous ne connoissons rien de relatif à la vie de Giraud Riquier; mais le soin qu'a pris ce troubadour de dater les nombreuses pièces qu'il nous a laissées, nous indique l'époque à laquelle il florissoit. La première fut composée en 1254, et la dernière en 1294. Il nous apprend aussi qu'il étoit de Narbonne, fort attaché au vicomte Amori, et qu'il eut part aux bienfaits et à l'amitié d'Alphonse x, roi de Castille. Voici quelles sont les diverses productions de Giraud Riquier : quelques chansons galantes adressées à une dame, qu'il désigne sous le nom de *Bel deport*, et pour laquelle il dit avoir gémi pendant vingt années. — Six *pastorelles*, dont nous donnons seulement la première, qui est datée de 1260; la seconde, de 1262; la troisième, de 1264; la quatrième, de 1267; la cinquième, de 1276; et la sixième, de 1282. — Quelques *retroenchas*, ou couplets à refrain. — Des aubades. — Des sérénades. — Quelques petits poëmes consacrés à la louange d'Alphonse x. — Quelques pièces dévotes au sujet de la mort du vicomte de Narbonne et de celle d'Alphonse. — Des lettres. — Des discours. — Une requête au roi de Castille, sous le titre de supplication en faveur des jongleurs. — Une prétendue réponse d'Alphonse à cette dernière pièce. — Enfin, un long commentaire fait par ordre du comte de Rodez, sur une pièce de Giraud de Calanson.

De tous les ouvrages dont nous venons de faire l'énumération, nous nous bornerons à donner la première pastourelle, remarquable par la vivacité du dialogue et par un style piquant et naïf, qui en forme le principal mérite.

Le but de l'auteur, dans cette pastourelle, est de prouver à sa maîtresse que l'amour qui l'attache à elle le met à l'abri de toutes les tentations; c'est le langage de tous les amants qui parlent en vers à leur maîtresse, c'est le même sentiment chez tous les autres amants, présents, passés et à venir.

PASTORELLE.

L'AUTRE jorn m'anava
Per una ribeira
Soletz delichan,
Qu'amors me menava
Per aital maneira
Que pesses de chan;
Vi gaia bergeira,
Bell' e plazenteira,
Sos anhels gardan.
Là tengui carreira,
Trobei la fronteira
A for ben estan;
E fe m bel semblan
Al primier deman.

Qu'ieu li fi demanda:
Toza, fos amada

Ni sabetz amar?
Respos me ses guanda:
Senher, autrejada
Mi sui ses dubtar.
— Toza, mot m'agrada
Quar vos ai trobada
Sius puesc azautar.
— Trop m'avetz sercada,
Senher, si fos fada
Pogra m'o pessar.
— Toza, ges nous par.
— Senher, ni deu far.

— Toza de bon aire,
Si voletz la mia
Ieu vuelh vostr'amor.
— Senher, no s pot faire:
Vos avetz amia
Et ieu amador.
— Toza, quon que sia
Ieus am; donc parria
Queus fos fazedor.
— Senher autra via
Prenetz, tal queus sia
De profieg major.
— Non la vuelh melhor.
— Senher, faitz folhor.

— No follei, na toza;
Tan m'es abellida

Qu'amors m'o cossen.
— Senher, fort cochoza
Son que fos partida
D'aquest parlamen.
— Toza, per ma vida,
Trop es afortida,
Qu'ieus prec humilmen.
— Senher, no m'oblida
Tropa for' aunida
Si crezes leumen.
— Toza, forsa m sen.
— Senher, nous er gen.

— Toza, que queus diga
Non aiatz temensa,
Que nous vuelh aunir.
— Senher, vostr' amiga
Sui, quar conoissensa
Von fai abstenir.
— Toza, quan falhensa
Cug far, per sufrensa
Bel-deport m'albir.
— Senher, mot m'agensa
Vostra bevolensa,
Quar vos faitz grazir.
— Toza, queus aug dir?
— Senher, queus dezir.

— Digatz toza gaia,
Queus a fag dir ara

Dig tan plazentier?
— Senher, on que m vaia
Gai chans se prepara
D'en Guiraut Riquier.
— Toza, ges encara
Le ditz no s despara
De qu'ieu vos enquier.
— Senher, nous empara
Belh-deportz, queus gara
De laus esquerrier?
— Toza, no m profier.
— Senher, à us entier.

— Toza tot m'afara,
Maï n Bertrans m'ampara
D'Opian l'entier.
— Senher, mal si gara;
Et iretz von ara,
Don ai cossirier.
— Toza, sovendier
Aurai est semdier.

JEAN ESTÈVE.

La vie de Jean Estève de Beziers ne nous est pas mieux connue que celle de Giraud Riquier; mais, comme ce dernier, il a eu la sage précaution de dater ses pièces. Elles sont au nombre de douze, et pour la plupart adressées à Guillaume de Lodève, qui commandoit la flotte françoise en 1285, dans l'expédition de Philippe-le-Hardi contre Pierre d'Aragon. Lodève ayant été fait prisonnier, notre troubadour supplia le roi de France, par un sirvente de 1286, de délivrer son ami, et de payer sa rançon. En 1289, il composa une complainte sur la mort de ce même seigneur.

Il est resté de Jean Estève deux pastourelles d'une poésie gracieuse, élégante, et d'un caractère naïf; ce sont de véritables églogues; l'une est de 1275, et l'autre, que nous insérons ici, est de 1283. On remarque le passage qui commence par ce vers :

En gui, mos cors vos es volvens.

Il est empreint des sentiments d'une douce philosophie, qui apprécie à leur juste valeur les avantages de la fortune, dont bien rarement les hommes savent profiter. « Pauvre qui est jeune, dit-il, est bien riche « quand il vit joyeux; et plus riche est-il que le vieux « riche qui passe toute l'année dans la tristesse: l'or et « l'argent ne peuvent lui procurer de la joie. »

On possède encore de ce troubadour une *retroencha* ou chanson à refrain, de 1281, et une *vaquiera* ou vachère, de 1288.

PASTORELLE. (DE L'AN 1283.)

Él dous temps quan la flor s'espan
Sus él verjan ab la verdor,
M'anava totz sols delechan,
Del joi pessan que m ven d'amor.
En un deves anhels garan
Ieu vi denan ab un pastor
Gaia pastorella,
Covinent e bella,
Que vesti gonella
D'un drap vetat belh,
E'l pastorelh.

Pres d'elh me mis en loc rescos,
Que nulh d'amdos no m posc vezer,
E'l pastora moc sas razos
Com gai'e pros; e dis : per ver,
Gui, mon paire m vol dar espos
Vielh, raïnos, e ric d'aver.
Mal' er la chauzida,
Dis Gui, sius marida,
Na Flors, eus oblida
Selh que per marit
Avetz chauzit.

— En Gui, mos cors vos es volvens,
Quar paupramens vos vei estar.
— Na Flors, paupre jov' es manens,
Quan viu jauzens, pus ses duptar

Que'l vielh ric qu'es tot l'an dolens;
Qu'aur ni argens no l pot joi dar.
— En Gui, que queus aia
Dig, amor veraia
Vos port, nous desplaia;
Que fin cor verai,
Amics, vos ai.

Del loc don los agui scotatz
Vengui empatz tro elhs ses brui,
Baizan los trobiei abrassatz,
D'amor nafratz, joi entr' amdui.
Saludiei los, mas ver sapchatz
Que saludatz per elhs no fui;
E'l pastora blonda
Dis non jauzionda:
« Senher, dieus cofonda
« Qui joc jauzion
« Tolh al bel blon. »

— Na Flors, per queus desplatz de mi
Mas quez à'n Gui quar aissi so?
— Senher, vos nostres noms cossi
Sabetz aissi? Ans me sap bo.
— Na Flors, tan pres era d'aissi
Que'ls noms auzi e la tenso.
— Senher, noi fo facha
Folor ni atracha.
Toza, qui s'en gacha
De ben fai atrag
Qu'a tostemps fag.

Ma razo retracha,
Ses tota empacha
Parti m de lur pacha;
Non lur fi empag;
  Pus ni retrag.

En Guillem a facha
De Lodeva gacha
De valor antracha,
Per qu'ieu s'onor gach,
  Bel-rai, be fach.

AZEMAR LE NOIR.

Azemar le Noir étoit de Chateil-Viel d'Albi; sa courtoisie et son éloquence lui méritèrent les bonnes grâces de Pierre II, roi d'Aragon, et de Raimond VI, comte de Toulouse. Ce dernier lui donna des maisons et des terres près de Toulouse.

Il nous reste cinq pièces de ce troubadour; celle que nous donnons ici a seule paru digne d'être citée.

CHANSON EROTIQUE.

Ja d'ogan pel temps florit,
Ni per la sazon d'abril
No fera mon cant auzir.
Mas cella que s fai grazir,
A tot lo mond' et à dieu
M'a mes en sa senhoria,
E vol que tostemps mai sia
Totz mos afars en son fieu.

E quar m'a d'autras partit
E vol qu'en s'amor m'apil,
Fassa m denan se venir
E do m so qu'ieu plus dezir.
Qu'ilh sab be tot quan volh ieu.
Pero no dic qu'en un dia
Me don tot quant ieu volria;
Mas d'aisso que l'es plus lieu.

Que'l cor él cors m'a sazit,
E m mes en estrech cortil
Don jamais no volh issir;
Que so l dis al departir
Qu'aissi m tengues tot per sieu,
Qu'autra part non i avia:
E s'ieu pogues dir fos mia,
Plagra m à cui que fos grieu.

Mas ieu no l'ai tan servit
Qu'en posc' aver joi tan vil;
Ans sai que m'er à suffrir
Mans mals si m'en volh jauzir.
Pero quant hom vei romieu
Cochat, s'almorna l fazia
Honors e bes li seria:
Domna, vos m'en faitz en brieu.

Qu'aissi m'an vostr' olh ferit
Éls meus d'un esgard gentil,
Qu'ins él cor lo m fan sentir;
E noi a mas del morir,
Si vos que tenetz lo mieu
No m socoretz, douss' amia:
Mas ieu m'en lau totavia
Des que m mandetz en un brieu.

Domna, quan be m'o cossir,
No sai autra de sotz dieu
Que bona ni bella sia,
Que si de vos aprendia
Non meillures tot lo sieu.

PONS FABRE, D'UZÈS.

On ne connoît de ce troubadour que la chanson suivante et un mauvais poëme moral, qui n'est rempli que de lieux communs.

On rapporte qu'ayant acheté les ouvrages d'Albert de Sisteron, Fabre voulut se les attribuer, et qu'il fut fouetté pour châtiment de ce plagiat.

CHANSON.

Locs es qu'om se deu alegrar :
E sitot no soi amaire,
Si volh ïeu esser cantaire
Et à locs mon saber mostrar.
Qu'ieu dic que paucs ni grans avers
No val saber, qui l'avia ;
Quar d'apenre quascun dia
Creis als plus savis lor volers.

Ses mezura sens ni sabers
No val ni gran manentia :
Pero locs es que seria
Dans trop gardars e reteners.
Locs es qu'om deu otrapassar,
Locs de calar, locs de braire,
Locs de donar, locs d'estraire,
Locs de sen, locs de follejar.

Qui son bon pretz vol tener car
  No sia fols ni gabaire;
  Quar fols es qui vol retraire
So que sab ni fai à celar:
E fols qui vol dir totz sos vers,
  E fols qui en fol se fia,
  Fols qui falh e no s castia,
E fols qui sec totz sos volers.

Quascus deu entendr' en plazers,
  Gardan se de vilania;
  E que fassa quascun dia
De ben segon qu'es son poder.
Quar pos que s vol desmezurar
  Son pretz no pot durar gaire;
  Quar mezur' essenh' à faire
So per que bon pretz pot durar.

Qui gran cor a de larguejar
  Saber deu don o pot traire:
  No dic qu'om se dej' estraire
De valer, ni no s tanh à far.
Grans afans es lo conquerer,
  Mas gardar es majestria;
  E qui pert per sa follia
No sab quals afans es querers.

GARINS LE BRUN.

Garins le Brun étoit un gentilhomme châtelain du Puy-Sainte-Marie; il composa, disent les manuscrits, des tensons où il critiquoit ce que la conduite des dames offroit de répréhensible. Nous n'avons de lui que la pièce suivante.

CHANSON

OÙ LE POÈTE SE REPRÉSENTE TOUR A TOUR ENTRAINÉ PAR LA RAISON ET LA FOLIE.

Noitz e jorn sui en pessamen
D'un joi mesclat ab marrimen;
E no sai à qual part m'apen,
Aissi m'an partit engalmen
 Mezur' e leujairia.

Mezura m ditz suau e gen
Que fassa mon afar ab sen;
E leujairia la m desmen,
E ditz que si trop m'i aten
 Ja pros no serai dia.

Mezura m'a essenhat tan
Qu'ie m sai alques gardar de dan,

De fol e de datz e de fan;
E sai be cobrir mon talan
De so que plus volria.

Leujairia no m pres' un guan
S'ieu no fau so que'l cor me man;
E tuelh' e do e l'aver s'an:
Quar qui plus n'a plus pren d'engan
Quan ven à la partia.

Mezura m fai soven estar
De manh rir' e de trop jogar,
E m veda quan vuelh mal parlar;
Ni si vuelh trop mon aver dar
Ella m ditz que m n'estia.

Leujairia m tol mon pessar,
E m ditz que per trop castiar
Non dei ges mon talan laissar;
Quar sitot fatz quan poirai far
Non er la colpa mia.

Mezura m ditz qu'ieu non domnei
Ni ja per domnas no follei,
E s'amar vuelh esguar ben quei;
Quar si penre vuelh tot quan vei
Leu m'en segra folia.

Leujairia m mostr' autra lei,
Qu'abratz e percol e manei,
E fassa so qu'al cor m'estei;
Quar si no fatz mas tan quan dei
Meta m en la monjia.

Mezura m ditz non si' escas
Ni ja trop d'aver non amas,
Ni non dar ges tot quan que as;
Quar si dava tot quan mi plas
  Pueis de que serviria?

Leujairia m'esta de las
E ditz mi, e tira m pel nas,
Amics, ben leu deman morras:
E dones pus seras mortz él vas
  Avers pueis que t faria?

Mezura m ditz suau e bas
Qu'ieu fassa mon afar de pas.
E leujairia ditz: que fas?
Fai ades aita quan poiras,
  Que'l terminis s'enbria.

Messatgier lo vers portaras
N Eblon de Senhas, lo m diras
Si cum Brus loil envia;
Al partir lo m saludaras
  E pueis ma douss' amia.

E digas me quan tornaras
Quals d'aquestz dos cosselhs penras:
  Qu'ieu vuelh n'aias la tria.

GIRAUD D'ESPÁGNE.

Giraud d'Espagne, de Toulouse, n'a laissé que trois chansons galantes ; on ne connoît aucune particularité sur sa vie. Dans celle de ses pièces que nous donnons ici, il parle de Charles, comte d'Anjou et de Provence.

CHANSON ÉROTIQUE.

S'ieu en pascor no cantava,
Pos la fresca fuelha creis
E la blaua flor pareis,
Si negus hom m'en blasmava
No m'en meravellaria,
Quar seria
Ben razos que m'en blasmes ;
Per qu'ieu tenc cantar apres :
Mas pauc mi val mos cants, tant es valens
Silh de cui cant ab qui m fallı cauzimens.

E sembla m qu'autres deuria
Esser sos captenemens
Ves mi, que l sui bevolens
Plus que dire no l sabria ;
Qu'ilh m'es orgolhoz' e brava,
E semblava

Ses orgolh ans qu'ieu l'ames.
Mas si cauzimens estes
En loc d'orgolh en lieis, ieu fora reis
Del joi d'amor, tan valgra mos domneis.

Ai! las, e tan beu m'estava
Tro qu'amors tan aut m'empeis!
Qu'anc pueis no fui mieu mezeis,
Qu'adoncs orgolh no duptava.
Pero no m'en planheria
En tal guia
Per que midons me perdes;
Que'l loc on ilh ten sos pes
M'es mil aitans per vezer pus plazens,
Que tot quan vei entre las autras gens.

Quar en lieis es cortezia,
Beutatz et ensenhamens;
Et à laus dels conoissens
Fin pretz e plazen paria.
E si d'orgolh si lonhava
O s mermava,
Ab que merces s'aprusmes
Tan q'un pauc de mi l membres,
Non es él mon de nulla de las leis
Tan plazen cors, ni anc genser no s seis.

Lai entr'els flums d'Ertz e Sava
Es, don m'en ven dous aureis
Tempratz, no trop caut ni freis,
Que ma dolor assuava,

Tan qu'ieu crei que si sabia
L'amor mia,
Cum l'am, ja plus no m dones
Sol mos cants auzir denhes,
Qu'ieu seria del sieu bel cors jauzens :
Ni non volh re don sos pretz valgues mens.

Aissi cum li plaira sia,
Qu'ie l serai obediens,
Quar ges nuls afortimens
Contra lieis pro no m tenria.
Ans sai que si m desviava
Ni ponhava
Quossi sos cors m'azires,
Que mortz m'en penri' ades :
Et ab un pauc, tan m'en ven grans esfreis,
Per sol est dig no pren gran malaveis.

Senher n Autrejatz, ades
Vos aug lauzar lueng e pres :
E s'ieu midons e vos no vei breumens,
Lo valens coms Carles n'er malmerens.

GIRAUD DE SALIGNAC.

Ce troubadour étoit du château de Salignac en Querci; on prétend qu'il florissoit au commencement du treizième siècle. Son historien provençal dit qu'il composa des *descorts* et des sirventes; mais on ne connoît de lui que trois chansons. Une seule de ces pièces suffira pour donner une idée de son mérite.

CHANSON.

Esparviers et austors,
E guirfals prendedors,
E falcos voladors,
E smirles montadors
Voill eu, e pro de renda
Am que met' e despenda,
Qu'enaissi m'er honors;
Que à totz los meillors
Voill far don et esmenda.

Mos levrers volvedors,
Liamers frezadors
Voill e los venadors,
E chins de sers odors,
E qu'eu lo glat entenda;
Be m platz aital fazenda:
E voill bos cantadors

E bos violadors,
Car solas si remenda.

Palafres ambladors,
Beus e plan portadors,
E destres corredors,
Mans seingnals de colors
Voill eu e manta tenda;
E qu'om per tot mi venda
Tan qu'en don' als plusors.
Als grans et als menors
Voill donar lor vivenda.

Reis et emperadors,
Ducs, marques et comtors,
Castellans, valvasors,
Tant es grans ma ricors
Queus voill, à mi s'atenda
E mos pretz noi descenda.
Tant voill d'envaïdors,
Que castel fort ni tors
Contra mi no s defenda.

Los livres dels auctors
Sai, e dels ancessors
Los sens e las follors.
Res no m faill mas amors,
O genser qui port benda
Voilla c'à mi se renda.
Sitot s'es caps e flors
De totas las gensors,
De mi merces vos prenda.

HUGUES DE LA BACHELERIE.

Hugues de la Bachelerie étoit de la petite ville d'Uzerche dans le Limousin; on le fait contemporain de Guillaume Faidit, qui étoit du même lieu, comme on l'a vu à son article. Il fut, dit son historien, un fort médiocre jongleur; il fréquenta peu les cours, et n'obtint pas une grande considération. Deux pièces sont tout ce qui reste de ce troubadour; celle que nous avons choisie est assez remarquable en ce qu'elle offre le mélange régulier des rimes masculines et féminines.

CHANSON ÉROTIQUE

A REFRAIN.

Per grazir la bon' estrena
D'amors que m ten en capdel,
E per aleujar ma pena,
Vuelh far alb' ab son novel.
La nueg vei clar' e serena,
Et aug lo cant d'un auzel
En que mos mals se refrena;
Don quier lo jorn et apel.
Dieus! qual enuech
Mi fai la nuech!
Per qu'ieu dezir l'alba.

Qu'ieu jur pels sans evangelis
Quez anc Andrieus de Paris,
Floris, Tristan ni Amelis
No foron d'amor tan fis.
Depus mon cor li donelis
Un pater noster non dis,
Ans qu'ieu disses qui es in celis
Fon ab lieis mos esperis.
Dieus! etc.

En mar, en pla ni en roca
No posc ad amor gandir.
Mai non creirai gen badoca
Que m fasson de lieis partir;
Qu'aissi m punh al cor e m toca,
E m tol manjar e dormir,
Que s'ieu er' en Antioca
Ieu volri' ab lieis morir.
Dieus! etc.

Amors, ieu saupra gen tendre
E penre ors o lhaupart,
O per far fort castel rendre;
Mas ab vos no trob nul art
Ni no m plai ab vos contendre.
Qu'aissi com ai major part
Sui plus volpils al defendre,
E n'ai mil tans de regart.
Dieus! qual enuech
Mi fai la nuech!
Per qu'ieu dezir l'alba.

BIERRIS DE ROMANS.

Nous ne savons rien de particulier sur la vie et sur les productions de cette femme troubadour; elle fait, dans la pièce suivante, l'éloge d'une dame appelée Marie. Son langage paroît être celui d'un amant passionné, mêmes espérances, mêmes craintes, mêmes prières.

CHANSON ÉROTIQUE.

Na Maria, pretz e fina valors,
E'l joi e'l sen e la fina beutatz,
E l'aculhir e'l pretz e las onors,
E'l gent parlar e l'avinen solatz,
E la doz car' e la gaia cuendansa,
E'l dous esgart e l'amoros semblan
Que son en vos, don non avetz engansa,
Me fan traire vas vos ses cor truan.

Per que vos prec sius platz que fin' amors,
E gausiment e doutz humilitatz,
Me posca far ab vos tan de socors
Que mi donetz, bella domna, sius platz
So don plus ai d'aver joi esperansa;
Car en vos ai mon cor e mon talan,

E per vos ai tut so qu'ai d'alegransa,
E per vos vauc mantas vetz sospiran.

E car beutatz e valor vos enansa
Sobre totas, q'una nous es denan,
Vos prec sius platz, per so queus es onransa,
Que non ametz enjendidor truan.

Bella domna cui pretz e joi enansa
E gent parlar, à vos mas coblas man;
Car é vos es gaess' et alegransa,
E tot lo ben q'om en domna deman.

PIERRE DU VILLAR.

Nous n'avons de Pierre du Villar qu'un sirvente relatif aux différends du roi Richard avec Philippe-Auguste; cette pièce est adressée au comte de Rodez.

SIRVENTE

RELATIF AUX GUERRES ENTRE RICHARD Ier ET PHILIPPE-AUGUSTE.

Sendatz vermelhs, endis e ros,
E tendas e traps desplejar,
Elmes et ausbercs flamejar
E brandir lansas e bordos,
E cairels dessarrar espes,
E ferir de bran de manes
Veirem en breu, que'l lhaupart fenh
Que sai per flor culhir s'espenh.

Pecs er si ses pro companhos
Se pleja de las flors triar.
Pero si ben vol anparar
Lo castel, l'ala ni'l bastos,
Passar pot Escots et Engles,
Noroecx et Irlans e Gales:
Mas tart n'aurail flor de ver senh
Si de larc despendre s'estrenh.

E si l plai bella messios,
Gen prometre, largamen dar,
Semblara del linhatge car
Don foro'ls fraires valoros,
N Anrics, en Richartz, en Jofres;
E poira cobrar Guianes
E Normandia; don me senh
Car plus tost non troba mantenh.

Mot era genta l'ocaizos
Que flor pogues lhaupart mandar,
E sobre lui senhorejar;
E l'agues tot jorn à sos pros
Per un pauc que de lui tengues.
Mas la flor nasc en aital mes
Que per tot s'espan et atenh,
Si caut o freg non la destrenh.

E fora genser la razos
Que s coitesso del loc cobrar,
On per Melchion e Gaspar
Fon adzoratz l'altisme tos,
Que quan l'us a l'autre comes.
Car ses la decima non es
Us tant caut qu'en armes un lenh,
Ni'n bastis trabuquet ni genh.

Al valen gai coms de Rodes
Tramet mon novel sirventes,
Que si l plai de s'amor mi denh
Far alque novel entresenh.

Estiers do, qu'ieu non vuelh ni'n pren,
Mas honor de son bel captenh.

PONS D'ORTAFAS.

Deux chansons galantes sont tout ce que nous avons de ce troubadour.

CHANSON ÉROTIQUE.

Si ai perdut mon saber
Qu'à penas sai on m'estau,
Ni sai d'on ven ni on vau,
Ni que m fauc lo jorn ni'l ser.
E soi d'aital captenensa
Que no velh ni posc dormir,
Ni m plai viure ni morir,
Ni mal ni be no m'agensa.

A per pauc no m desesper
O no m ren monge d'Aniau,
O no m met dins un loc frau
On hom no m pogues vezer.
Quar trahitz soi en crezensa
De cella qu'ieu plus dezir,
Que m fa suspiran languir
Quar mi franh ma covinensa.

Ja mai non cug joi aver
Ni un jorn estar suau.
Pos midons m'a solatz brau
Ni me torn' en noncaler,

No sai on m'aia guirensa;
Qu'on plus ieu pes e cossir
Quo l pogues en grat servir,
Adoncs creis sa malvolensa.

A gran tort me fai doler.
Qu'ieu sia pendut en trau
Si ja segui autr' esclau
Pos m'ac pres en son poder,
Ni fis endreg lieis faillensa;
Mas sol aitan so m'albir
Quar la tem e n'aus ben dir,
E quar li port bevolensa.

Per re no m posc estener
Qu'ieu no l'am e no la lau;
Quar la gensor qu'om mentau
Es, e non ment, e dic ver,
Ab que prezes penedensa
Del greu mal que m fai sufrir:
E si s denhes convertir
Er complida sa valensa.

Ieu soi aissel que no tensa
Ab sidons ni no m'azir,
Ni m sai de res enardir
Mas de so qu'à leis agensa.

E soi sel que fai semensa,
E sai celar e cobrir
Meils qu'autre drutz, e grazir
Qui m fa secors ni valensa.

RICHAUT.

Ce troubadour étoit un chevalier du château de Tarascon en Provence; il florissoit vers l'an 1210. Ses pièces sont au nombre de trois; elles nous apprennent qu'il étoit contemporain de Gui de Cavaillon.

CHANSON ÉROTIQUE.

Ab tan de sen com dieus m'a dat
Sui crezens en la fe d'amor,
Car hom no pot aver honor
Si non fa so qu'il a mandat.
E'l mandamens es tan grans pros
A cel qui de bon cor lo fai,
Que pois n'es en pretz cabalos:
Gardatz si fa ben qui s n'estrai.

C'aissi fon partit et egat
En la cort del ver dieu d'amor,
A dreit per lial jutjador;
Per qu'i' eras o tenc per proat,
Que qui de son poder es bos
Per bo l deu hom tener ses plai:
E s'ama non am' en perdos,
Que per dreitz amairitz l'escai.

Mos ditz blasmaran li blasmat
E cel que son fals ves amors;

E las falsas e'l trichador
An l'us l'autr' aissi galiat,
Que cascuna n'a almens dos
E cascuns d'els doas o mai:
Don, pois es l'engans tracios,
Il gardon com be lor estai.

Quan dui cor en un' amistat
S'acordon per lial amor,
Aquilh an de fin joi la flor.
Et ieu c'o dic sai la vertat;
E par als ditz de mas cansos
Et en so qu'eras vos dirai,
Que non canta hom cossiros
Per dreit ni marritz quant ha jai.

Aital domna com per orat
Am joves et es caps d'amor,
Oills rizens ab fresca color,
Et a son cors bel e delgat,
Lis e gras, gai et amoros,
Mil tans gensor que dir no sai,
D'aut paratj' ab bellas faissos;
Et es tot bon quan ditz ni fai.

Bonaventura, tant es pros
E bella, que cascus retrai
So qu'eu voill e que m platz de vos;
E tuit remanon en verai.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

LANGUE D'OIL.

TROUVÈRES.

XIIIe SIÈCLE.

POÈTES FRANÇOIS
DU XIIIe SIÈCLE.

GUÉRIN.

Plusieurs auteurs du nom de Guérin ont cultivé la poésie dans le treizième siècle; celui qui a rimé le fabliau que nous donnons ici nous est absolument inconnu; il doit avoir été le contemporain de Rutebeuf. Son style a les mêmes qualités et les mêmes défauts; c'est la même langue et la même versification : on ne trouve, du reste, dans les manuscrits qui contiennent les anciennes poésies de nos trouvères, qu'un petit nombre d'ouvrages de Guérin.

DU PROVOIRE QUI MENGA LES MORES.

CONTE.

Qui qu'en ait ire ne despit,
Sanz terme prenre, ne respit,
Vos dirai d'un provoire un conte,
(Si com Guerins le nos raconte)
Qui au marchié voloit aler:
Sa jument a fait ensseler,
Qui granz estoit et bien péüe;
Deux ans l'ot li prestres tenue;

N'avoit gaires ne soi ne fain,
Assez avoit aveine et fain.
Li prestre son chemin atorne,
Ne fait que monter, si s'entorne
Vers le marchié sor la jument,
Se l'estoire ne nos en ment;
Por icele saison me membre,
Bien sai que ce fu en setembre,
Qu'il estoit grant plenté de meures.
Li prestre vait disant ses eures,
Ses matines et ses vigiles.
Mais à l'entrée de la vile,
Plus loing que ne giete une fonde
Avoit une rue parfonde,
En un buisson avoit gardé,
Des meures i vit grant planté,
Grosses et noires et méüres,
Et li prestres tot à droiture
Dist que se Jhesu Crist li aïst,
Si beles méüres mais ne vit.
Grant fain en ot, si ot talent,
La jument fait aler plus lent,
Si s'arrestut tot à estal;
Mais une chose li fist mal,
Que les espines li nuisirent,
Et les meüres qui si halt furent
Les plus beles el front devant,
Que venir n'i pot en seant.
Adonc est li prestres dreciez,
Sor la sele monte à deux piez,

Sor le buisson s'abaisse et cline,
Puis menjue de grant ravine
Des plus beles qu'il i eslut,
Ainz la jument ne se remut.
Et quant il ot mengié assez
Tant que il en fut toz lassez,
Vers terre garde, et ne se mut,
Et vit la jument qui s'estut
Vers le roschoi trestote qoie,
S'en ot li prestres molt grant joie
Qui à deux piez est sus montez ;
Diex, fait-il, qui or diroit, Hez,
Il le pensa, et dist ensanble ;
Et la jument de poor tranble,
Un saut a fait tot à bandon,
Et li prestres chiet el buisson
En tel maniere entre les ronces,
Qui d'argent li donast cent onces
N'alast arriere ne avant,
Et la jument s'en vait fuiant,
Chez le provoire est revenue,
Quant li serjant l'ont conneüe,
Chascun se maudit et se blasme,
Et la feme au prestre se pasme,
Qu'ele quide que il soit morz,
Ci fut molt granz li desconforz.
Corant s'en vont vers le marchié,
Tant ont alé, et tant marchié,
El buisson vienent tres-tot droit
Où le prestre en malaise estoit.

Et quant il les ot dementier,
Commença lors à escrier :
Diva, Diva, où alez-vos,
Ge sui ici molt doulerox,
Pensis, dolens, molt esmaiez,
Quar trop sui malmis et bleciez,
Et poinz de ronces et d'espines
Dont j'ai sanglentes les eschines.
Li serjant li ont demandé,
Sire, qui vos a là monté ?
Pechié, fait-il, m'i embati ;
Hui matin quant ge ving par ci,
Que j'aloie disant mes ores,
Si me prist molt grant fain de mores,
Que por rien nule avant n'alasse
Devant que assez en mengasse ;
Si m'en est ainsi avenu,
Que li buissons m'a retenu :
Quar m'aidiez tant que fors en soie,
Quar autre chose ne querroie,
Mais que ge fusse à garison ;
Et à repos en ma maison.
Par cest flabel poez savoir,
Que cil ne fait mie savoir,
Qui tot son pensé dit et conte,
Quar maint domaige en vient et honte
A mainte gent, ce est la voire,
Ainsi com il fist au provoire.

GAUTIER DE COINSI.

Ce rimeur naquit à Amiens en 1177, et se fit moine à Saint-Médard de Soissons en 1193; il devint prieur de Vic-sur-Aisne en 1214, et composa, en 1219, le fabliau de *Sainte Léocade*, ouvrage pieux de plus de deux mille cinq cents vers. Nommé, en 1233, prieur de Saint-Médard, il y mourut en 1236. Ses contes dévots sont traduits en partie de ceux qui furent composés en latin par Hugues Farsi, moine de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons, de Guibert de Nogent, des moines Herman et de Catimpré, etc. La plus grande partie des productions de Gautier de Coinsi se trouve dans le manuscrit n° 20, fonds de l'église de Paris. Le plus considérable de ses ouvrages est intitulé: *Miracles de la Vierge;* l'un de ces miracles a pour titre: *Du Cierge que Notre-Dame de Rochemadour envoia seur la viele au menestrel qui vieloit et chantoit devant s'ymage.* Ce ménétrier, nommé Pierre de Sygelart, ne passoit jamais devant une image de la Vierge sans y faire une prière et sans chanter:

Quant s'oraison a dite et faite,
Sa viéle a dou fuerre traite,
L'arçon as cordes fait sentir
Et la viéle a retentir,
Fait si, qu'entour sans nul délai,
S'assemblent tout et clers et lai.

La vignette, placée en tête du miracle, représente le ménétrier tenant son violon de la main gauche, et

prenant l'archet de la droite. Au Livre II, ch. 20 de son livre des Miracles de la Vierge, Gautier de Coinsi raconte l'histoire d'une fille qui avoit voué sa virginité à la Vierge. Ses parents la marièrent malgré ce vœu; mais le mariage, par miracle, ne put être consommé. Il s'exprime tout naturellement; mais, avant que de le faire, il s'excuse ainsi :

Un petit trop plengement
Ici endroit parler m'estuet,
Mais autrement être ne puet,
Se le miracle weil retraire,
Si con la lettre me desclaire.
S'aucune fois chastes oreilles,
S'esmerveillent de tiex merveilles,
Raison depri que me deffendre,
Car dire estuet si c'on l'entendre.

Gauthier de Coinci est regardé comme l'un des vieux poètes françois qui, les premiers, composèrent des chansons : on en trouve plusieurs sur des sujets pieux dans ses ouvrages.

DU VARLET

QUI SE MARIA A NOSTRE-DAME, DONT NE VOLT QU'IL HABITAST A AUTRE.

Tenez silence, bone gent,
Un miracle qui moult est gent
Dire vous veil et reciter,
Por les péchéeurs esciter
A soudre qu'à Dieu prometent.
Trop ledement tuit cil s'endetent,
Et si se tuent et afolent,
Quant riens promettent, et nel' sollent
A Dieu et à sa douce Mere.
Mon livre dist, et ma matere,
Que devant une viez eglise
Une ymage orent la gent mise,
Por l'eglise qu'il refesoient,
Au pié del' ymage metoient
Leur offrande li trespassant.
Sovent s'aloient amassant
Les joenes gens à cele place,
A la pelote et à la chace.
Un jor jouet une grant flote
De garçonnez à la pelote
Devant les portaus de l'eglise,
Où cele ymage estoit assise.
Un des garçons i ot moult bel,
Qui en son doi ot un anel,

Que s'amie li ot doné.
Amors l'ot tant abriconé,
Por grant chose ne vossist mie
Que l'anelet, qui fu s'amie,
Féust perdus ne peçoiez ;
Vers l'eglise s'est avoiez
Por l'anel metre en aucun lieu,
Tant que partis se soit du gieu.
Que qu'il pensoit en son corage,
Regardez s'est, si vit l'ymage,
Qui tout estoit fresche et novele :
Quant l'a véue si très bele,
Devant li s'est agenoilliez,
Devotement à ielz moilliez
L'a enclinée et saluée,
En pou de tens li fu muée
Sa volenté et son corage ;
Dame, fet-il, en mon aage,
D'ore en avant vous servirai,
Car onques mais ne remirai
Dame, meschine, ne pucele
Qui tant me fust plesant ne bele ;
Tu iez plus bele et plus plesans
Que cele n'est cent mile tans
Qui cest anel m'avoit doné :
Je li avoie habandoné
Tot mon corage, et tot mon cuer ;
Mès por t'amor veil giter puer
Li et s'amor et ses joiaus ;
Cest anel ci qui moult est biaus,

Te veil doner par fine amor,
Par tel convent, que jà nul jor
N'arai mais amie ne fame,
Se vous non, bele douce Dame.
L'anel qu'il tint bouta lucz droit
Où doy l'ymage qu'ot tot droit;
L'ymage tost isnelement
Plia son doi si durement,
Nus homs ne l'en poïst retrere,
S'il ne vossist l'anel deffere.
Moult ot li enfès grant fraour,
En haut escrie de paour;
En la grant place ne demeure
Grant ne petit qui n'i aqueure,
Et cil lor conte tout à fet
Quanqu'a l'ymage dit et fet.
Chascuns se saingne et esmerveille,
Chascun li dist, loe et conseille
C'un tout seul jor plus n'i atende;
Mès lest le siecle, si se rende,
Si serve Dieu toute sa vie
Et ma Dame Sainte Marie,
Qui bien li monstre par son doit,
Qui par amors amer la doit,
N'autre amie ne doit avoir.
Mais il n'ot pas tant de savoir
Qui li tenist sa convenance,
Ainz la mist si en obliance,
Que po ne grant ne l'en sovint.
Uns jors ala, et l'autre vint,

Li clerçons crut et amenda,
L'amors s'amie li benda
Si fort les ielz, qu'il ne vit goute,
La mere Dieu oublia toute;
Si fu veulez, qu'il ne se crut,
D'amer cele ne se recrut,
Cui l'anelet avoit esté;
Son cuer i ot si arresté,
Que por li lessa Nostre Dame,
Si l'espousa, et prist à fame.
Les noces fist moult riches fere,
Car moult estoit de grant affere,
De grant parage et de grant gent,
Le lit fu fet et bel et gent
En la chambre qui moult iert gente.
Li clers qui ot mise s'entente
En amer la noble pucele
Qui moult estoit mignote et bele,
Moult desirra o lui gesir;
Por acomplir son fol desir;
Mais erraument qu'il vint où lit,
Ne li sovint de nul delit,
Ainz s'endormi tot sanz plus fere.
La douce Dame debonere,
Qui douce est plus que miel en rée,
Luez droit à lui s'est demonstrée;
Avis li fu que Nostre Dame
Gisoit entre lui et sa fame,
Le doy monstroit à tout l'anel
Qui merveille li séoit bel,

Car li dois ert polis et drois :
Ce n'est mie, fet ele, drois,
Ne loiauté que tu me fais,
Ledement t'ies vers moi meffais.
Vez ici l'anel à t'amie
Que me donas par druerie,
Et si disoies que cent tans
Ere plus bele et plus plesans
Que pucele que tu séusses ;
Loiale amie en moi éusses
Se ne m'éusses deguerpie :
La rose lesse pour l'ortie,
Et l'esglantier por le séu.
Chetiz, tu iez si decéu,
Que le fruit lesse por la fueille,
La lamproie por la sautueille,
Por le venin et por le fiel
Lesse la rée et le dous miel.
Li clers qui moult s'esmerveilla
De la vision, s'esveilla ;
Esbahis est en son corage,
Les lui cuide trover l'ymage ;
De totes pars taste à ses mains,
Mès n'i treuve ne plus ne mains.
Adonc se tient à decéu,
Quant à sa fame n'a géu,
Mès il n'en puet venir à chief,
Ainz s'est endormis derechief.
La mere Dieu isnelement
Se r'aparut iréement ;

Chiere li fist moult orgueilleuse,
Orrible, fiere et desdaigneuse:
Bien semble au clers, et li est vis,
Ne li daigne torner son vis,
Ainz fet semblant que moult le hace,
Si le ledenge et le menace,
Et dist assez honte et ledure,
Sovent l'appele faus parjure
Et foi mentie, et renoié;
Bien t'ont deable forvoié,
Et avuglé, fet Notre Dame;
Quant tu por ta chietive fame
M'as renoiée et deguerpie;
S'en la pullente pullentie
De la pullante t'enpullentes
Es santimes d'enfer pullentes,
Seras pullens enpullentez
Por tes pullentes pullentez.
Li clers saut sus toz esbahis,
Bien set qu'il est mors et traïs,
Quant courroucié a Notre Dame;
Se tant ne quant touche à sa fame,
Bien set qu'il est mors et peris.
Conseille m'en, Sains Esperis,
Ce dist li clers tot en plorant,
Car se ci vois plus demorant,
Perdus serai toz sanz demeure.
Du lit saut sus, plus n'i demeure,
Si l'espira la douce Dame,
Qu'onc n'esveilla home ne fame,

Ainz s'enfoui en hermitage,
Et prist habit de moniage:
Là servi Dieu toute sa vie
Et ma Dame Sainte Marie :
Ne volt où siecle remanoir,
Avec s'amie ala manoir,
Cui il avoit par amors mis
L'anel où doi com fins amis,
Dou siecle toz se varia,
A Marie se maria.
Moines ou clers, quant se marie
A ma Dame Sainte Marie,
Moult hautement s'est mariez;
Mès cil est trop mal mariez,
Et tuit cil trop se mesmarient,
Qui as Marions se marient;
Par marions, par mariées,
Sont moult d'ames mesmariées.
Por Dieu ne nos mesmarions,
Laissons Maros et Marions,
Si nous marions à Marie,
Qui ses maris où ciel marie. *Amen.*

RUTEBEUF.

Rutebeuf vivoit sous Saint-Louis et sous Philippe-le-Hardi : il est auteur d'un grand nombre de pièces, tant fabliaux que vies des saints, et autres poésies morales, parmi lesquelles il en est beaucoup où il règne une grande justesse de pensée et un heureux choix d'expressions. Le *Dict d'Aristote* est un ouvrage vraiment remarquable pour le temps où il a été composé. Les conseils que le poète donne aux rois sur la manière dont ils doivent rendre la justice, sont pleins de sagesse et rendus avec quelque noblesse, qualité qu'on rencontre rarement dans les auteurs de cette époque; mais c'est dans ses fabliaux et ses fables que Rutebeuf fait paroître le plus de talent : on y trouve une heureuse simplicité, des narrés intéressants, des images vives, des pensées fines, des réflexions justes, des expressions énergiques, une agréable variété, de la conduite et de l'ornement. Rutebeuf a composé un grand nombre de pièces dans tous les genres connus; des complaintes sur la mort de plusieurs princes et seigneurs qui ont péri aux croisades; des satires et un grand nombre de pièces historiques, qui se trouvent réunies dans un manuscrit de la Bibliothéque du roi, sous le n° 7633. Il fut un des poètes les plus renommés du treizième siècle; il doit être mis au nombre des continuateurs du roman du *Renard*, poëme burlesque, composé vers le commencement du treizième siècle

par Perrot de Saint-Cloot ou de Saint-Cloud. Ce poëme offre la description des tours joués par le renard à son oncle et son compère le loup. L'invention primitive de ce roman fut si bien accueillie, que nombre de poètes du treizième siècle s'exercèrent sur le même sujet. Les aventures qu'ils ajoutèrent pour faire suite à la première partie, formèrent les nombreuses branches de ce poëme; en les réunissant, elles peuvent composer un ensemble de vingt-cinq à trente mille vers. Dans les nombreuses poésies que nous avons de Rutebeuf, il en est plusieurs qui sont dialoguées, et où différents personnages prennent part à l'action; ces pièces peuvent être considérées comme les premiers essais de l'art théâtral; la *Dispute du croisé et du décroisé*, et *le Mariage de Rutebeuf*, sont de ce nombre.

LES ORDRES DE PARIS.

En non de Dieu l'Esperité,
Qui trebles est en unité,
Puisse-je commencier à dire
Ce que mes cuers m'a endité,
Et se j'en di la verité,
Nus ne m'en doit tenir à pire.
J'ai commencié ma matire
Sus cest siecles qu'adès empire,
Où refroidier voi charité :
Ausi s'en vont sanz avoir mire
Là où li deables les tire
Qui Dieu en a desherité.

Par maint samblant, par mainte guise
Font cil qui n'ont ouvraingne aprise
Par qoi puissent avoir chevance :
Li uns vestent cotele grise,
Et li autre vont sanz chemise,
Si font savoir lor penitance.
Li autre par fausse samblance
Sont seignor de Paris en France,
Si ont jà la cité porprise :
Diex gart Paris de meschéance,
Et le gart de fausse créance,
Qu'ele n'a garde d'estre prise.

Li Barré sont près des Béguines,
Neuf vingt en ont à lor voisines,
Ne lor faut que passer la porte,
Que par auctoritez devines,
Par essamples et par doctrines
Que li uns d'aus à l'autre porte.
N'ont pooir d'aler voie torte,
Honeste vie les deporte,
Par jéunes, par disciplines,
Que li uns d'els l'autre conforte.
Qui tel vie a, ne s'en resorte,
Qar il n'a pas geté sens signes.

L'ordre as Beguines est legiere,
Si vous dirai en quel maniere,
L'en s'en ist bien por mari prendre.
D'autre part qui besse la chiere,
Et a robe large et pleniere,
Si est Beguine sanz li rendre.
Si ne lor puet-on pas deffendre
Qu'eles n'aient de lor char tendre,
S'eles ont un poi de fumiere;
Se Diex lor voloit por ce rendre
La joie qui est sanz fin prendre,
S. Leurens l'achata trop chiere.

Li Jacobin sont si preudomme
Qu'il ont Paris et si ont Romme,
Et si sont roi et apostole,
Et de l'avoir ont-il grant somme;

Et qui se muert, s'il ne les nomme
Por executor, s'ame afole;
Et sont apostre par parole,
Buer fu tel gent mise à escole.
Nus n'en dit voir c'on ne l'assomme;
Lor haïne n'est pas frivole,
Je qui redout ma teste fole,
Ne vous di plus mès qu'il sont homme.

Se li Cordelier por la corde
Pueent avoir la Dieu acorde,
Buer sont de la corde encordé:
La Dame de misericorde,
Ce dient-il, à els s'acorde,
Dont jà ne seront descordé;
Mès l'en m'a dit et recordé
Que tels moustre au digne cors Dé
Samblant d'amor, qui s'en descorde.
N'a pas graument que concordé
Fu par deus d'aus et recordé
Uns livres dont je me descorde.

L'ordre des Sas est povre et nue,
Et si par est si tart venue,
Q'à paines seroit soustenu,
Se Diex ot tel robe vestue
Com il portent par mi la rue,
Bien ont son abit retenu,
De ce lor est bien avenu,
Par un home sont maintenu

Tant comme il vivra Diex aiue.
Se mors le fet de vie nu,
Voisent là dont-il sont venu,
Si voist chascuns à la charue.

Li rois a mis en un repaire,
Mès ne sai pas bien por qoi faire,
Trois cens avugles route à route;
Parmi Paris en va trois paire,
Toute jor ne finent de braire,
Aus trois cens qui ne voient goute.
Li uns sache, li autres boute,
Si se donent mainte cacoute,
Qu'il n'i a nul qui lor esclaire.
Se feus i prent, ce n'est pas doute,
L'ordre sera brullée toute,
S'aura li rois plus à refaire.

Diex a non des filles avoir,
Mès je ne poi onques savoir
Que Diex éust fame en sa vie.
Se vous créez mençonge avoir
Et la folie por savoir,
De ce vous cuit-je ma partie:
Je di que Ordres n'est-ce mie,
Ainz est baras et tricherie
Por la fole gent decevoir.
Hui vienent, demain se marie;
Le lingnages Sainte Marie
Est hui plus granz qu'il n'ere ersoir.

Li rois a filles à plenté,
Et s'en a si grant parenté
Que nus ne l'oseroit atendre;
France n'est pas en orfenté,
Se Diex me doinst bone santé,
Jà ne li covient terre vendre
Por paor de l'autre deffendre.
Qar li rois des filles engendre,
Et ses filles refont auté.
Ordre l'apelent Alixandre,
Si q'après ce qu'il sera cendre,
Sera cent anz de lui chanté.

La Trinité pas ne despris;
De ce c'ont aüné et pris,
Envoient le tiers à mesure
Outre mer réambre les pris:
Se ce font que j'en ai apris,
Ci a charité nete et pure.
Ne sai s'il partent à droiture,
Je voi deça les pommiaus luire
Des manoirs qu'il ont entrepris:
S'il font delà tel forneture,
Bien œvrent selonc l'Escripture,
Si n'en doivent estre repris.

Li Vaus des escoliers m'enchante,
Qui quierent pain et si ont rante,
Et vont à cheval et à pie:
L'université la dolente,

Qui se complaint et se demente,
Trueve en aus petit d'amistié,
S'a ele d'aus éu pitié,
Mès il se sont bien aquitié
De ce que l'Escripture chante:
Quant l'en a mauvès respitié,
Trueve-l'en puis l'anemistié,
Qar li maus fruis ist de male ente.

Cil de Chartrouse sont molt sage,
Qar il ont lessié le boschage
Por aprochier la bone vile:
Ici ne voi-je point d'outrage,
Ce n'estoit pas lor heritage
D'estre toz jors en itel pile.
Nostre créance torne à guile,
Mençonge devient Evangile,
Nus n'est mès saus sanz beguinage.
Preudom n'est créuz en concile
Ne que deus genz contre deus mile:
A ci dolor et grant domage.

Tant com li Guillemin esturent,
Là où li grant preudomme furent
Ça en arrier comme renclus,
Itant servirent Dieu et crurent.
Mès maintenant qu'il se recrurent,
Si ne les dut-on croire plus:
Issu s'en sont comme conclus.
Or gart uns autres le renclus,

Qu'il en ont bien fet ce qu'il durent,
De Paris sont un poi ensus,
S'aprocheront de plus en plus,
C'est la reson por qoi s'esmurent.

LA CHANSON DES ORDRES.

Du siecle vueil chanter
Que je voi enchanter;
Tels vens porra venter
Qu'il n'ira mie ainsi.
Papelart et Beguin
Ont le siecle honi.

Tant d'Ordres avons jà,
Ne sai qui les sonja,
Ainz Diex tels gens non a,
S'il ne sont si ami:
Papelart et Beguin, etc.

Frere Predicator
Sont de molt simple ator,
Et s'ont en lor destor,
Sachiez, maint Parisi.
Papelart, etc.

Et li Frere-menu
Nous ont si près tenu,
Que il ont retenu

De l'avoir autressi.
Papelart, etc.

Qui ces deus n'obéist,
Et qui ne lor gehist
Quanqu'il onques féist,
Tels bougres ne nasqui:
Papelart, etc.

Assez dient de bien,
Ne sai s'il en font rien;
Qui lor done du sien,
Tel preudomme ne vi.
Papelart, etc.

Cil de la Trinité
Ont grant fraternité,
Bien se sont aquité,
D'asnes ont fet roncin:
Papelart, etc.

Et li frere Barré
Resont cras et quarré,
Ne sont pas enserré,
Je les vi mercredi.
Papelart, etc.

Nostre frere Sachier
Ont luminon fet chier;
Chascuns samble vachier
Qui est de son mesin:
Papelart, etc.

Set vins filles ou plus
A li rois en reclus,
Onques mès quens ne dus
Tant n'en congenui.
Papelart, etc.

Beguines a où mont
Qui larges robes ont;
Desous lor robes font
Ce que pas ne vous di:
Papelart, etc.

L'Ordre des Nonvoianz,
Tels ordre est bien noianz,
Il tastent par leanz
Quant venites-vous ci:
Papelart, etc.

Li frere Guillemin,
Li autre frere Hermin,
M'amor lor atermin,
Jes amerai mardi:
Papelart et Beguin
Ont le siecle honi.

CI DU VILAIN MIRE,

OU

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI.

Jadis estoit uns vilains riches,
Qui moult estoit avers et chiches;
Une charrue adés avoit,
Tos tens par lui la maintenoit
D'une jument et d'un roncin;
Assez ot char et pain et vin,
Et quanques mestier li estoit.
Mais por fame que pas n'avoit,
Le blasmoient moult si ami,
Et toute la gent autressi;
Il dist volentiers en prendroit
Une bonne, se la trovoit.
El païs ot un chevalier,
Viez hom estoit et sans moillier.
S'avoit une fille moult belle,
Et moult cortoise damoiselle;
Mais parce qu'avoirs li failloit,
Li chevaliers pas ne trovoit
Qui sa fille li demandast;
Que volentiers la mariast,
Por ce que ele estoit d'aage,
Et en point d'avoir mariage.
Li ami au vilain alerent
Au chevalier, et demanderent

Sa fille por le païsant
Qui tant avoit or et argent,
Plenté forment et planté dras :
Il leur dona isnel le pas,
Et otroia cest mariage.
La pucele qui moult fu sage,
N'osa contredire son pere,
Quar orfeline estoit de mere,
Si otroie ce qui li plot :
Et li vilains plustost qu'il pot,
Fist ses noces et espousa
Celi cui forment en pesa,
S'ele autre chose en osast fere.
Quant trespassé ot cel afere,
Et des noces et d'autre chose,
Ne demora mie grant pose
Quant li vilains se porpenssa
Que malement esploitié a ;
N'aferist mie à son mestier
D'avoir fille de chevalier :
Quant il ira à la charrue,
Li vassaus ira lez la rue
A cui toz les jors ot foiriez.
Et quant il sera esloingniez
De sa meson, li chapelain
Vendra tant et hui et demain,
Que sa fame caressera,
Ne jamès jor ne l'amera,
Ne ne le prisera deux pains.
Las, moi chetiz, fet li vilains,

Or ne me sai-je conseillier,
Quar repentir n'i a mestier.
Lors se commence à porpensser
Coment de ce la puist garder:
Diex, fet-il, se je la batoie
Au matin quant je leveroie,
Ele plorroit au lonc du jor,
Je m'en iroie en mon labor.
Bien sai, tant com ele plorroit,
Que nus ne la desvoieroit.
Au vespre quant je revendrai,
Por Dieu merci li crierai;
Je la ferai au soir haitie,
Mès au matin ert couroucie.
Je prendrai jà à li congié,
Si je avoie un poi mengié.
Li vilains demande à disner,
La dame li cort aporter:
N'orent pas saumon ne pertris,
Pain et vin orent, et oés fris,
Et du fromage à grant plenté
Que li vilains ot amassé.
Et quant la table fu ostée,
De la paume q'ot grant et lée,
Fiert si sa fame lez la face,
Que des doiz i parut la trace;
Puis l'a prise par les cheveus
Li vilains, qui moult estoit feus,
Si l'a batue tout ausi
Com s'ele l'éust deservi;

Puis vait aus chans isnelement,
Et sa fame remest plorant.
Lasse, fet-ele, que ferai,
Et coment me conseillerai?
Or ne sai-je més que je die,
Or m'a mon pere bien trahie,
Qui m'a donné à cel vilain.
Cuidoie-je morir de fain?
Certes bien oi au cuer la rage,
Quant j'otroiai tel mariage:
Diex, porqoi fu ma mere morte?
Si durement se desconforte,
Toutes les gens qui i venoient
Por li véoir, s'en retornoient.
Ainsi a dolor demené
Tant que soleil fut esconssé,
Que li vilains est reperiez.
A sa fame chéi aus piez,
Et li pria, por Dieu, merci.
Sachiez ce me fist anemi
Qui me fist fere tel desroi.
Tenez, je vous plevis ma foi
Que jamès ne vous toucherai:
De tant com batue vous ai
Sui-je corouciez et dolenz.
Tant li dist li vilains pulens,
Que la dame lors li pardone,
Et à mengier tantost li done
De ce qu'ele ot appareillié.
Quant il orent assez mengié,

Si alerent couchier en pais.
Au matin li vilains pusnais
R'a sa fame si estordie,
Por qoi qu'il ne l'a meshaingnie,
Puis s'en revait aux chans arer.
La dame comence à plorer :
Lasse, dist-ele, que ferai,
Et coment me conseillerai ?
Bien sai que mal m'est avenu.
Fu onques mon mari batu ?
Nennil, il ne set que cops sont,
S'il le séust, par tout le mont,
Il ne m'en donast pas itant.
Quequ'ainsi s'aloit dementant,
Es-vos deus messagiers le roi,
Chascun sor un blanc palefroi;
Envers la dame esperonerent,
De par le roi la saluerent,
Puis demanderent à mengier,
Que il en orent bien mestier.
Volentiers lor en a doné;
Et puis si leur a demandé,
Dont estes-vous, et où alez,
Et dites-moi que vous querez.
Li uns respont, dame, par foi,
Nous sommes messagiers; le roi
Si nous envoie un mire querre,
Passer devons en Engleterre.
Por quoi fere ? Damoiselle Ade,
La fille du roi est malade;

Il a passé huit jors entiers
Que ne pot boivre ne mengier,
Quar une areste de poisson
Li aresta où gavion :
Or est li rois si corouciez,
S'il la pert, ne sera mès liez.
Et dist la dame, vous n'irez
Pas si loin comme vous penssez,
Quar mon mari est, je vous di,
Bons mires, je le vous afi ;
Certes il scet plus de mecines,
Et de vrais jugemens d'orines,
Que onques ne sot Ypocras.
Dame, dites le vous à gas ?
De gaber, dist-ele, n'ai cure ;
Mès il est de tele nature,
Qu'il ne feroit por nului rien,
S'ainçois ne le batoit-on bien,
Et cil dient, or i parra :
Jà por battre ne remaindra.
Dame, où le porrons-nous trover ?
Aus chans le porrez encontrer :
Quant vous istrez de ceste cort,
Tout ainsi com cil ruissiaus cort,
Par defors cele gaste rue,
Toute la premiere charrue
Que vous troverez, c'est la nostre :
Alez, à Saint Pere l'Apostre,
Fet la dame, je vous comant.
Et cil s'en vont esperonant,

Tant qu'il ont le vilain trové :
De par le roi l'ont salué,
Puis li dient sanz demorer,
Venez-en tost au roi parler.
A que fere ? dist li vilains.
Por le sens dont vous estes plains ;
Il n'a tel mire en ceste terre,
De loing vous somes venu querre.
Quant li vilains s'ot clamer mire,
Trestoz li sans li prent à frire ;
Dist qu'il n'en set ne tant ne quant.
Et qu'alons nous ore atendant,
Ce dist li autres, bien sez-tu
Qu'il veut avant estre batu,
Que il face nul bien, ne die ?
Li uns le fiert delez l'oïe,
Et li autres parmi le dos
D'un baston qu'il ot grant et gros ;
Il li ont fet honte à plenté,
Et puis si l'ont au roi mené ;
Si le montent à reculons,
La teste devers les talons.
Li rois les avoit encontré,
Si lor dist, avez rien trové ?
Sire, oïl, distrent-il ensamble :
Et li vilains de paor tramble :
Li uns d'aus li dist primerains
Les teches qu'avoit li vilains,
Et com ert plains de felonie ;
Quar de chose que on li prie,

Ne feroit-il por nului rien,
S'ainçois ne le batoit-on bien.
Et dist li rois, mal mire a ci,
Ainc mais d'itel parler n'oï.
Bien soit batus puisqu'ainsi est,
Dist un serjans, je sui tout prest;
Jà si tost nel' comanderois
Que je li paierai ses droits.
Li rois li vilain apela,
Mestre, fet-il, entendez ça;
Je ferai ma fille venir,
Quar grant mestier a de garir.
Li vilains li cria merci;
Sire, por Dieu qui ne menti,
Si m'aït Diex, je vous di bien,
De fisique ne sai-je rien;
Onques de fisique ne soi.
Et dist li rois, merveilles oi;
Batez-le moi. Et cil saillirent
Qui assez volentiers le firent.
Quant li vilains senti les cops,
Adonques se tint-il por fols;
Merci commença à crier,
Je la garrai sanz delaier.
La pucele fu en la sale
Qui moult estoit et tainte et pâle,
Et li vilains se porpenssa
En quel maniere il la garra;
Quar il sçait bien que à garir
Li convient-il, ou à morir.

Lors se comence à porpensser,
Se garir la veut et sauver,
Chose li covient fere et dire,
Par quoi la puisse fere rire,
Tant que l'areste saille hors,
Quar el n'est pas dedenz le cors.
Lors dist au roi fetes un feu
En cele chambre en privé leu,
Vous verés bien que je ferai,
Et se Dieu plaist je la garrai.
Li rois a fet le feu plenier ;
Vallet saillent et escuier,
Si ont le feu tost alumé
Là où li rois l'ot comandé.
Et la pucele au feu s'assist
Seur un siege que l'en li mist ;
Et li vilains se despoilla
Toz nus, et ses braies osta,
Et s'est travers le feu couchiez,
Si s'est gratez et estrilliez.
Ongles ot grans et le cuir dur,
Il n'a home dusqu'à Saumur,
Là on trovast gratéeur point,
Que cil ne fust moult bien à point.
Et la pucele qui ce voit,
A tout le mal qu'ele sentoit,
Vout rire ; si s'en efforça,
Que de la bouche li vola
L'areste hors enz el brasier.
Et li vilains sanz delaier

Revest ses dras et prent l'areste,
De la chambre ist fesant grant feste,
Où voit le roi, en haut li crie,
Sire, vostre fille est garie;
Vez ci l'areste, Dieu merci.
Et li rois mout s'en esjoï,
Et dist li rois, or sachiez bien
Que je vous aim seur toute rien.
Or aurez-vous robes et dras.
Merci, Sire, je nel' vueil pas,
Ne ne vueil o vous demorer,
A mon ostel m'estuet aler.
Et dist li rois, tu non feras,
Mon mestre et mon ami seras.
Merci, Sire, por Saint Germain,
A mon ostel n'a point de pain,
Quant je m'en parti ier matin,
L'en devoit carchier au molin.
Li rois deux garçons apela;
Batez-le moi, si demorra.
Et cil saillent sans delaier,
Et vont le vilain ledengier.
Quant li vilains senti les cops
Es bras, es jambes et où dos,
Merci lor commence à crier,
Je demorrai, lessiez me ester.
Li vilains est à cort remez,
Et si l'a-on tondu et rez,
Et si ot robe d'escarlatte;
Fors cuida estre de barate,

Quant les malades du païs,
Plus de quatre-vingt, ce m'est vis,
Vindrent au roi à cele feste;
Chascuns li a conté son estre,
Li rois le vilains apela,
Mestre, dist-il, entendez ça,
De ceste gent prenez conroi,
Fetes tost, garissiez les moi.
Merci, Sire, li vilains dit,
Trop en i a, se Diex m'aït,
Je n'en porroie à chief venir,
Si n'es poroie toz garir.
Li rois deux garçons en apele,
Et chascuns a pris une estele,
Quar chascuns d'aus moult bien savoit
Porquoi li rois les apeloit.
Quant li vilains les vit venir,
Li sans li commence à fremir,
Merci lor commence à crier,
Je les garrai sanz arrester.
Li vilains a demandé laingne,
Assez en ot comment qu'il praingne;
En la sale fu fez li feus,
Et il méismes en fu keus.
Les malades i aüna,
Et puis apres au roi pria,
Sire, vous en irez à val,
Et trestuit cil qui n'ont nul mal.
Li rois s'en part moult bonement,
De la sale ist, lui et sa gent:

Li vilains aus malades dist,
Seignor, par cel Dieu qui me fist,
Moult a grant chose à vous garir,
Je n'en poroie à chief venir ;
Le plus malade en eslirai,
Et en cel feu le meterai,
Si l'arderai en icel feu,
Et tuit li autre en auront preu :
Quar cil qui la poudre bevront,
Tout maintenant gari seront.
Li uns a l'autre resgardé,
Ains n'i ot boçu ne enflé,
Qui otriast por Normendie
Qu'éust la graindre maladie.
Li vilains a dit au premier,
Je te voi moult afebloier,
Tu es des autres li plus vains.
Merci, Sire, je sui toz sains
Plus que je ne fui onques mais,
Alegiez sui de mout grief fais,
Que j'ai éu mout longuement,
Sachiez que de rien ne vous ment.
Va donc aval, qu'as-tu ci quis ?
Et cil a l'uis maintenant pris.
Li rois demande, es-tu gari ?
Oïl, Sire, la Dieu merci,
Je sui plus sain que une pomme,
Moult a où mestre bon preudome.
Que vous iroie-je contant ?
Onques n'ÿ ot petit ne grant

Qui por tout le mont otriast
Que l'en en cel feu le boutast,
Ainçois s'en vont tout autresi
Com se il fussent tuit gari.
Et quant li rois les a véuz,
De joie fu toz esperduz :
Puis a dist au vilain, biaus mestre,
Je me merveil que ce puet estre
Que si tost gariz les avez.
Merci, Sire, jes ai charmez ;
Je sai un charme qui miex vaut
Que gingenbre ne citouaut.
Et dist li rois, or en irez
A vostre ostel quant vous voudrez,
Et si aurez de mes deniers,
Et palefroiz et bons destriers ;
Et quant je vous remanderai,
Vous ferez ce que je voudrai,
Si serez mes bons amis chiers,
Et en serez tenuz plus chiers
De toute la gent du païs ;
Or ne soiez plus esbahis,
Ne ne vous fetes plus ledir,
Quar ontes est de vous ferir.
Merci, Sire, dist le vilain,
Je suis votre home et soir et main,
Et serai tant com je vivrai,
Ne jà ne m'en repentirai.
Du roî se parti, congié prent,
A son ostel vint liement ;

Riches manans ainz ne fu plus,
A son ostel en est venus,
Ne plus n'ala à la charrue,
Ne onques puis ne fu batue
Sa fame, ainz l'ama et chieri.
Ainsi ala com je vous di,
Par sa fame et par sa voisdie,
Fu bons mestres et sanz clergie.

DE LA DAME

QUI FIT TROIS TOURS ENTOUR LE MONSTIER.

Qui fame vorroit decevoir,
Je li faz bien apercevoir
Qu'avant decevroit l'anemi,
Le déable en champ arrami.
Cil qui fame viaut justiser,
Chascun jor la puet contrister,
Et lendemain r'est tote saine
Por ressuffrir autretel paine;
Mais quant fame a fol debonere.
Et ele a riens de lui afere,
Ele li dist tant de bellues,
De truffes et de fanfelues,
Qu'ele li fet à force entendre
Que li ciex sera demain cendre;
Ainsi gaaigne la querele.
Jel' dis por une damoizele

Qui ert fame à un escuier,
Ne sai chartrain ou berruier.
La damoisele, c'est la voire,
Estoit amie à un provoire,
Moult l'amoit cil et ele lui,
Et si ne lessast por nelui
Qu'ele ne féist son voloir,
Cui qu'en déust le cuer doloir.
Un jor au partir de l'eglise
Ot li prestres fet son servise;
Ses vestemenz lest à ploier,
Et si vet la dame proier
Que le soir en un boschet viegne,
Parler li wet d'une besoigne,
Où je cuit que pou conquerroie,
Se la bezoingne vous nommoie;
La dame respondi au prestre,
Sire, vez me ci toute preste,
C'or est-il et poinz et saison,
Ausint n'est pas cil en maison.
Or avoit en ceste aventure,
Sans plus itant de mes-presure,
Que les maisons n'estoient pas
L'une lez l'autre à quatre pas;
Ains i avoit, dont mout lor poise,
Li tiers d'une liue françoise;
Chascune ert en un espinois
Com ces maisons de Gastinois.
Mais li boschez que je vous nome,
Estoit à ce vaillant preudomme

Qu'à Saint Ernoul doit la chandoile.
Le soir qu'il ot jà maint estoile
Parant où ciel, si com moi samble,
Li prestres de sa maison s'emble,
Et se vint où boschet séoir,
Que nus ne le puisse véoir.
Mais à la dame mes-avint
Que sire Ernous ses mariz vint
Tous emplus et tous engelez,
Ne sai dont où il ert alez,
Por ce remanoir là covint.
De son provoire li sovint,
Si se haste d'aparillier,
Ne le veut pas faire veiller,
Por ce n'i ot trois mès ne quatre.
Après mengier petit esbattre
Le laissa, bien le vos puis dire,
Sovant li a dit : Biaus dous sire,
Alez gesir, si ferez bien,
Veillier grieve sor tote rien
A home quant il est lassez,
Hui avez chevauchié assez.
D'aler gesir tant li reprouche,
Por pou le morcel en la bouche
Ne fait celui aler gesir,
Tant a d'eschaper grant desir.
Li bons escuiers i ala,
Qui sa damoisele appella,
Por ce que mout la prise et aime.
Sire, fet-ele, il me faut traime

A une toile que je fais,
Et si m'en faut encor grant fais
Dont je ne me soi garde penre,
Et je n'en truis nes point à vendre,
Por Dieu si ne sai que j'en face.
A déable soit tel filace,
Dist li escuiers, com la vostre,
Foi que je doi Saint Pol l'Apostre,
Je voudroie que fust en Saine.
A tant se coche, si se saigne,
Et cele se part de la chambre.
Petit sejornerent si membre,
Tant qu'el vint là où cil l'atent.
Li uns les bras à l'autre tent,
Iluec furent à grant deduit,
Tant que fu près de miennuit.
Dou premier somme cil s'esveille,
Se li vint à moult grant merveille,
Quant il ne sent lès li sa fame.
Chamberiere, où est vostre dame?
Elle est là fors en cele ville
Chiez sa comere où ele fille.
Quant cil oï que là fors iere,
Voirs est qu'il fist moult lede chiere.
Son sercot vest, si se leva,
Sa damoisele querre va.
Chiez sa comere la demande,
Ne trueve qui raison l'en rende,
Qu'ele n'i avoit esté mie;
Es-vos celi en frenesie,

Par delez cels qu'el boschet furent,
Ala et vint, cil ne se murent;
Et quant il fu outre passez,
Sire, fet-ele, or est assez,
Or convient-il que je m'en aille.
Vous arois jà noise et bataille;
Fait li prestres, ice me tue,
Que vous serez jà trop batue.
Onques de moi ne vous sovaigne,
Dans prestres, de vous vous coveigne,
Dist la damoisele en riant.
Que vous iroie-je contant?
Chascuns s'en vint à son repere.
Cil qui se jut, ne se pot tere;
Dame orde, vilz pute provée,
Vous soiez or la mal trovée,
Dist li escuier, dont venez?
Bien pert que pour fol me tenez.
Cele se tut et cil s'effroie,
Voiz pour le sanc, et pour le foie,
Por la froissure, por la teste,
Elle vient d'avec nostre preste.
Issi dit voir, et si nel' sot,
Cele se tut, si ne dit mot.
Quant cil ot que ne se deffent,
Par un petit d'iror ne fent,
Qu'il cuide bien en aventure
Avoir dit la vérité pure.
Mautalent l'argue et atise,
Sa fame a par les treces prise,

Por le trenchier son coutel tref.
Sire, fet-ele, por Dieu atret,
Or convient-il que je vous die.
Or orroiz la trop grant boisdie,
J'amasse miex estre en la fosse.
Voire est que je sui de vous grosse,
Si m'enseigna-l'on à aler
Entor le mostier sans parler,
Trois tors, dire trois patenostres
En l'onor Dieu et ses Apostres;
Une fosse au talon féisse,
Et par trois jors i revenisse.
S'au tiers jorz overt le trovoie,
S'étoit un fils qu'avoir devoie,
Et s'il étoit clos, c'étoit fille.
Or ne revaut tot une bille,
Fait la dame, quanque j'ay fait;
Mais par Saint Jaque il ert refait,
Se vos tuer m'en deviiez.
Atant s'est cil desavoiez
De la voie où avoiez iere,
Si parla en autre maniere.
Dame, dist-il, je que savoie
Don voiage ne de la voie?
Se je séusse ceste chose,
Dont je à tort vous blasme et chose,
Je sui cil qui mot n'en déisse,
Se je anui de cest soir isse.
Atant se turent, si font pais,
Que cil n'en doit parler jamais,

De chose que sa fame face,
Ne n'orra noise ne menace.
Rutebuef dist en cest fablel
Quant fame a fol, s'a son avel.

C'EST LI TESTAMENT DE L'ASNE.

Qui vuet au siécle à honeur vivre,
Et la vie de seux ensuyre
Qui beent à avoir chevance,
Mout trueve au siecle de nuisance,
Qu'il at mesdizans davantage,
Qui de ligier li font damage,
Et si est tous plains d'envieux;
Jà n'iert tant biaux ne gracieux,
Se dix en sont chiez lui assis,
Des mesdizans i aura six,
Et d'envieux i aura nuef.
Par derrier ne prisent un oés,
Et par devant li font teil feste,
Chascuns l'encline de la teste.
Coument n'auront de lui envie
Cil qui n'amandent de sa vie,
Quant cil l'ont qui sont de sa table
Qui ne li sont ferm ne metable?
Ce ne puet estre, c'est la voire.
Je le vos di por un prouvoire
Qui avoit une bone esglise;
Si ot toute s'entente mise

A lui chevir et faire avoir,
A ce ot tornei son savoir.
Asseiz ot robes et deniers,
Et de bleif toz plains ces greniers,
Que li prestres savoit bien vendre;
Et pour la vendue attendre
De Paques à la Saint Remi,
Et si n'éust si boen ami,
Qui en péust riens née traire,
S'om ne li fait à force faire.
Un asne avoit en sa maison,
Mais teil asne ne vit mais hom,
Qui vint ans entiers le servi;
Mais ne sai s'onques teil serf vi.
Li asne morut de viellesce,
Qui mout aida à la richesce.
Tant tint li prestres son cors chier,
C'onque nou laissast acorchier,
Et l'enfoï où semetiere;
Ici lairai ceste matiere.
L'evesques ert d'autre maniere,
Que covoiteux ne eschars n'iere,
Mais cortois et bien afaitiez.
Que cil fust jà bien deshaitiez,
Et véist preudome venir,
Nuns nel péust el lit tenir.
Compeignie de boens crestiens
Estoit ces droiz fisiciens,
Touzjors estoit plainne sa sale.
Sa maignie n'estoit pas male;

Mais quanque li sires voloit,
Nuns de ces sers ne s'en doloit;
Cil ot mueble, ce fut de dete,
Car qui trop despent, il s'endete.
Un jour grant compaignie avoit
Li preudons, qui toz biens savoit,
Si parla-l'en de ces clers riches,
Et des prestres avers et chiches,
Qui ne font bontei ne honour
A evesque ne à seignour.
Cil prestres i fut emputeiz,
Qui tant fut riches et monteiz;
Ausi bien fut sa vie dite
Con ci la véissent escrite,
Et li dona-l'en plus d'avoir
Que troi n'em péussent avoir:
Car hom dit trop plus de la choze
Que on n'i trueve à la parcloze.
Ancor a-t-il teil choze faite,
Dont granz monoie seroit traite,
S'estoit qui la méist avant,
Fait cil qui wet servir devant,
Et c'en devroit grant guerredon.
Et qu'a-il fait? dit li preudon.
Il at pis fait c'un beduyn,
Qu'il at son asne bauduyn
Mis en la terre benéoite.
Sa vie soit la maléoite,
Fait l'evesques, se ce est voir,
Honiz soit-il, et ces avoirs.

Gautier, faites le nos semondre,
Si orrons le prestre respondre
A ce que Robers li mest seure;
Et je di, se Dex me secourre,
Se c'est voirs, j'en aurai l'amende :
Je vos otroi que l'en me pande,
Se ce n'est voirs que j'ai contei,
Si ne vos fist onques bontei.
Il fu semons, li prestres vient,
Venuz est, respondre convient
A son evesques de cest quas,
Dont li prestres doit estre quas.
Faux, desleaux, Deu anemis,
Où aveiz-vos vostre asne mis?
Dist l'esvesques, mout aveiz fait
A sainte Eglise grant meffait;
Onques mais nuns si grant n'oï,
Qui aveiz vostre asne enfoï
Là où on met gent crestienne.
Par Marie l'Egyptienne,
C'il puet estre chose provée,
Ne par la bone gent trovée,
Je vos ferai metre en prison,
C'onques n'oy teil mesprison.
Dit li prestres, biax très-dolz sire,
Toute parole se lait dire;
Mais je demant jor de conseil,
Qu'il est droiz que je me conseil
De ceste chose, c'il vos plait,
Non pas que je i bée en plait.

Je wel bien le conseil aiez,
Mais ne me tieng pas apaiez
De ceste choze c'ele est voire.
Sire, ce ne fait pas à croire.
Lors se part li vesques dou prestre,
Qui ne tient pas le fait à feste;
Li prestre ne s'esmaie mie,
Qu'il set bien qu'il a bone amie,
C'est sa borce qui ne li faut
Por amende ne por deffaut.
Queque foz dort et termes vient,
Li terme vint, et cil revient;
Vingt livres en une corroie,
Tous sés et de bonne monoie
Aporta li prestres o soi,
N'a garde qu'il ait fain ne soi.
Quant l'esvesque le voit venir,
De parler ne se pot tenir.
Prestres, consoil aveiz éu,
Qui aveiz vostre sens béu?
Sires, conseil oi-ge sans faille,
Mais à consoil n'afiert bataille,
Ne vos en devez mervillier,
Qu'à consoil doit-on concillier,
Dire vos weil ma conscience,
Et c'il i afiert penitence,
Ou soit d'avoirs, ou soit de cors,
Adons si me corrigiez lors.
L'evesques si de li s'aprouche,
Que parleir i pout bouche à bouche,

Et li prestres lieve la chiere,
Qui lors n'out pas monoie chiere,
Desoz sa chape tint l'argent,
Ne l'ozat montreir pour la gent,
En concillant conta son conte.
Sire, ci n'afiert plus lonc conte,
Mes asnes at lonc tans vescu,
Mout avoie en li boen escu;
Il m'at servi et volentiers,
Moult loiaument vingt ans entiers,
Se je soie de Dieu assoux,
Chascun an gaaingnoit vingt sols,
Tant qu'il ot espargnié vingt livres,
Pour ce qu'il soit d'enfer delivres,
Les vo laisse en son testament.
Et dist l'esvesques, Diex l'ament,
Et si li pardoint ses meffais,
Et toz les pechiez qu'il at fais.
Ensi con vos aveiz oy,
Dou riches prestres s'esjoy
L'evesque, por ce qu'il mesprit
A bontei faire li aprist
Rutebues nos dist et enseigne,
Qui deniers porte à sa besoigne,
Ne doit douteir mauvais lyens,
Li asnes remest crestiens.
A tant la rime vos en lais,
Qu'il paiat bien et bel son lais.

JEAN LE GALLOIS D'AUBEPIERRE.

Contemporain de Jean de Boves et de Rutebeuf, Jean Le Gallois s'est exercé dans les mêmes genres de poésie qu'eux : il a rimé des fabliaux et des pièces dialoguées. Nous ne connoissons point les circonstances de sa vie. Il dut faire partie de ces associations de ménétriers qui parcouroient les villes et les châteaux. Il y a lieu de croire qu'à cette époque les poètes étoient eux-mêmes les acteurs de leurs pièces ; aussi, pour embellir leurs ouvrages, donnoient-ils une ample carrière à leur imagination ; et plus il y avoit de merveilleux dans leurs productions, plus ils recueilloient d'applaudissements.

DE LA BOURSE PLEINE DE SENS.

CONTE.

Jehans li Galois nous raconte
Qu'il ot en la terre le Conte
De Nevers, un riche borgois
Qui moult ert sages et cortois :
Li borgois estoit marchéanz,
Et de foires moult bien chéanz ;
Sages estoit et bien apris,
Et si ot fame de haut pris,

La plus bele que l'en séust
Où païs, ne que l'en péust
Trover, tant séust-l'en cerchier.
La dame ot moult son seignor chier,
Et il li, mès que tant i ot
Que li borjois une amie ot
Qu'il ama et vesti de robes,
Et cele le servoit de lobes ;
Car moult le vausist bien deçoivre.
La fame s'en prist à perçoivre,
Qui l'i voit aler et venir,
Si ne se pot mie tenir
Qu'elle ne deist à son seignor :
Biau sire, à moult grant deshonor
Usez vostre vie lez moi ;
N'avez-vous honte ? Dame de qoi ?
De qoi, sire? or i prenez garde,
Vous maintenez une musarde
Qui vous honit et vous afole,
Et toz li mondes en parole,
Que toute la vile le set,
Et dist chascuns que Diex vous het
Et sa Mere, et tous ses Pooirs.
Taisiez, dame, n'est mie voirs,
Gens sont coustumiers de mesdire.
Lors s'en part iriez et plains d'ire,
Si s'en va parmi le chastel,
Qui moult séoit et bien et bel.
Je ne sçai ville miex assise,
Si est apelée Dysise,

Et siet en une isle de Loire;
Li borjois devoit à la foire
Aler en Troies en Bergoigne.
La dame qui cremoit vergoigne,
Le fait revenir à l'ostel,
Assez li conte d'un et d'el,
Et le chastie de parole;
Mais il n'a cure de s'escole,
A pou l'en est, et pou i pensse.
La dame voit que sa deffensse
Ne li puet nule riens valoir,
Si a tot mis en non chaloir,
Tant que ce vint à lendemain
Que li borjois leva bien main;
Son palefroi fist enseler,
Et ses charetes ateler,
Qui carchies furent d'avoir.
Quant les ot fetes esmovoir,
Si revint parler à sa fame:
Dites-moi, fet-il, bele dame,
Quex joiaus pour vostre deport
Volez-vos que je vos aport
De la bone foire de Troies;
Volez-vos guimples ou corroies,
Toissus d'or, anniaus ou afiches?
Je ne serai jà vers vous chiches
De rien que je puisse trover.
Sire, je ne vous vueil rover,
Fet cele qui le tient à fol,
Foi que doi Saint Pere et Saint Pol,

Fors seul plaine borse de sens,
Se il vous plest, aportez m'en
Plain une bourse d'un denier.
Volentiers, fait sire Renier,
Vous l'aurez combien qu'il me coust.
Ce fu à la foire d'aoust
Que sire Reniers de Dysisc
Se parti de dame Phelise,
Et vint à la foire de Troies;
Là trouva marchéans de Bloies
Qui achaterent son charroi.
Quant vendu ot, si prist conroi
Isnelement sans atargier
De ses charrettes recargier,
Mais ce ne fu mie d'estoupes;
Hanas d'or, d'argent et de coupes.
I ot assez de draperie,
Qu'il n'ot cure de friperie,
Mais d'escarlate tainte en graine,
De bons pers et de bonne laine
De Bruges et de Saint-Omer:
Nus ne pot dire n'assommer
L'avoir c'on mist en dix charettes;
Ne covient pas que soient fretes,
Quar à merveille i ot grant somme,
Et à chascune avoit un home
Por miex conduire le charroi.
Il les comande à Dieu le Roi,
Congié demandent, si s'en vont,
Et cil acheminé se sont

Tot droit le grant chemin plenier.
Or oez de sire Renier,
Com fu de sens vuis et delivres,
Ne déust pas estre si yvres,
S'il éust béu vin de Chipre;
Il s'en vint à la halle d'Ypre,
Un bastonet en sa main tint,
Et de s'amie li souvint.
Acheta li roube de pers,
Moult par ot le sens à envers,
Si la ploia en un troussel:
Dessus son palefroi morel
La trousse et lie darriere soi,
Ne vuet qu'en le sache que soi,
Quant la baillera à sa drue.
Lors s'en vet par la mestre rue
Tant qu'il est venus chiez son oste;
Là descendi, et sa chape oste,
Si a baillé son palefroi
Son garçon qui ot non Jeoffroy.
Lors li souvint de la proiere
Sa fame, que plaine aumoniere
Li ot demandée de sen;
Mès il ne sot mie en quel sen
Il puisse de l'avoir chevir.
Devant lui garde et voit venir
Son oste q'ot non Alixandre,
Sire, fet-il, savez à vendre
Nul lieu plaine borse de sen?
Se le savez, conseilliez m'en.

Tantost ses ostes li ensaigne
Un mercier de terre lontaigne;
Je cuit, fet-il, que cil en a.
Adonc sire Reniers i va,
Son estre conta au mercier,
Et cil li dist sans delaier
Qu'il n'en a point, mès il l'envoie
A un epicier de Savoie,
Qui de viellece estoit chenuz.
Sire Reniers est là venuz,
Si li demande qu'il li faut;
Et cil jure, se Dieux le saut,
C'onques à nul jor de sa vie
N'en sot denrée ne demie.
Lors s'en part iriez et penssis,
Et par mal talent s'est assis
Sus un siege delez un fust,
Et jure, s'a poi ne li fust,
N'enquéist plus n'avant, n'arriere.
Lors vit venir par la chariere
Un viel marchéans de Galice.
Demandez, dist-il, recolice,
Annis, ou gingembre ou canele?
De quoi demandez-vous novele
A ce marchéant de Savoie?
Sire, fet-il, se Dieus me voie,
Je ne demant pas ricolice,
Ne clos de gerofle, n'espice,
Ains quier plaine borse de sens,
Dont je sui en moult grant porpens;

Savez-en nule part à vendre?
Oïl bien, te ferai entendre,
Se tu veux, coment tu l'auras,
Que jà plus avant n'en querras.
Mès dis-moi se tu as moillier?
Oïl, fille de chevalier,
Qui sages est, preus et cortoise,
Tu as amie, et si l'en poise?
En as donc? Oïl, voir, biau sire.
Li preudons li commence à dire
De la folie qu'il entent,
Diva, fet-il, or di, ne ment,
Enportes-tu riens à t'amie?
Oïl, ne vous mentirai mie,
Bone robe de bons pers d'Ypre,
Il n'a meillor de ci à Cypre.
Li prudom qui fu debonaire,
Li dist, il te convient à faire
Autre chose que tu ne pensses,
Honiz ies, se tu ne pourpensses
Que je te voudrai conseillier,
Sanz toi moult forment traveillier.
Il te convient de ci movoir,
Et aler après ton avoir.
Quant près ton ostel venras,
Ta robe et ton cheval lairas
A celi qui bien le te rende;
Et pren une robe truande
Qui soit depeciée et deroute,
Si que parmi perent ti coute.

Par nuit entreras chiez t'amie,
Et li di que tu n'as demie,
Ne denrée de ton avoir,
Tot as perdu à icest soir:
Te veus avoec li osteler,
Et au main t'en voudras aler,
Ains jor pour ce c'on ne te voie.
Se bel t'aquieut et te fait joie,
Bien a la robe deservie;
Mès garde, ne demeure mie.
S'ele est orguilleuse ne fiere,
Com affiert à tel pautoniere,
Que ne te vuelle recevoir,
Lors te porras apercevoir
Que mal as emploié ton tens,
Et le servise et le despens
Qu'as por li fet ça en arriere;
Lors te remet à la charriere
De ta maison, et si entre enz.
Et quant seras venuz leenz,
Et ta fame ert à toi venue,
Se li di ta desconvenue
Sans joie faire et sans deduit;
Mais tu la trouveras, ce cuit,
De moult plus cortoise maniere,
Que n'aura fet la pautoniere.
Qoi qu'el te die, c'est ta fame,
Garde ton cors, pance de t'ame.
Ainsi com je t'ai devisé,
Va-t'en, je te comande à Dé.

Atant l'un de l'autre se part,
Reniers monte, si li est tart
Qu'il vigne à Dysise sor Loire;
S'amie qui n'est mie voire,
Voudra essaier à cel jour,
Et paier selonc sa labour.
Lors chevaucha grant aléure,
Les grans tros, non pas l'ambléure,
Tant qu'il ataint ses charretiers.
Seignor, dist-il, or est mestiers
Que me gardez mon palefroi,
Ma robe et mon garçon Joffroi,
Car il me convient à chief trere
D'une chose que j'ai affere.
Lors a sa robe despoillie,
Et vesti une heraudie
Qui ne valoit pas trois deniers.
Ainsi s'en va sire Reniers,
Ne fina, si vint à Dissise,
Un noble chastel à devise.
En la ville est entrez par nuit,
Ne vout que le véissent tuit;
Si vint droit à l'ostel s'amie,
Qui encor n'estoit endormie,
Quar maintenant s'estoit couchié.
Il vint à l'uis, si l'a huchié:
Cele se lieve, son huis œuvre,
Cil entre ens, et ele desceuvre,
Le feu alume, si le voit,
Lors demande que c'étoit

Qu'il ert ainsi haligotez.
Bele suer, dist-il, ne doutez,
J'ai tot perdu quanque j'avoie,
Demain ains jor, qu'en ne me voie,
M'enfuirai en estrange terre.
Alez aillors vostre ostel querre,
Fait-ele, si n'avez que fere.
Avoi! bele suer debonere,
Jà me soliez tant amer,
Et ami et seignor clamer,
Ne soiez pas vers moi si dure.
Biau sire, par male aventure
N'ai cure de vostre raison.
Reniers ist hors de la maison,
Quant il oï cele novele;
A son ostel vint, si apele
Un mot, et sa fame l'oï,
Qui moult forment s'en esjoï.
Lors corut come preus et sage,
L'uis ovrir sans autre message,
Son seignor mena contre mont,
Qu'ele aime miex que rien du mont.
Et li a di come esperdu,
Dame, fet-il, j'ai tout perdu
Quanque je menai à la foire,
Com se tout fust cheü en Loire.
Las! que feront cil que je doi?
Jà ne seront paié par moi,
Car je nes porroie paier.
La dame le voit esmaier,

Et ot qu'il se claime chetiz :
Sire, fet-ele, or soiez fiz,
S'il i avoit dis mile livres,
S'en seriez-vous par tant delivres;
Aiez bon cuer et bon courage,
Et vendez tot mon héritage,
Vignes et boscages et prez,
Tenéures, molins et blez,
Vignes, mesons, et prez et terres,
Robes, joiaux et clers et serres.
Je l'otroi molt bien endroit moi.
Et ceste robe que ci voi,
N'est pas belle, despoillez-la,
Prenez à celle perce-là
Cele robe de menu vair
Que ne vestites dès yver;
Vestez-la, et confortez-vous;
La merci Dieu jà avez-vous
Plus bien que tout cil de la vile;
A Monpellier ne à Saint-Gile
N'a plus riche borjois de vous,
Lessiez le duel, confortez-vous.
Lors le fist vestir come roi,
Et dou mangier a pris conroi.
Quant mangié orent par loisir,
Si vont reposer et gesir
Dusqu'au matin que l'aube criéve,
Que la gent dou chastel se liéve.
Jà fu la novelle espandue,
Que par la garse fu séue,

Que venus ert sire Reniers
Mau-vestus come pautoniers,
A pié, sans escu et sans lance,
Et de perdre sont à fiance
Cil et celes qui plévi l'ont.
Lors se liévent et venuz sont
Chiés le borjois por li véoir.
Il les a fait lés lui séoir,
Si lor a mostrée sa perte :
Seignor, dist-il, c'est chose aperte,
Fait-il, que j'ai perdu le mien,
Encor m'en déportasse bien,
S'il n'i éust point de l'autrui ;
Mais por ce desconfortez sui
Que de l'autrui i a assez.
Entre vos qui plévi m'avez,
Me deportez, se il vous plest.
Chascun de respondre se test,
Fors que l'uns à l'autre conseille
Tout coiement dedenz l'oreille.
Malement sommes malbailli,
Et par cest hommes escharni ;
Nous serons par lui mal mené,
Mar le véismes onques né.
A ce qu'il sont en tel effroi,
Si ont véu venir Joffroy
Qui le palefroi mene en destre,
Et son roncin mène à senestre :
Après lui sont li charretier.
Symons, Aliaumes, Gautier

L'ont véu, si dient entre aus:
Cui est or, font-il, cil chevaus,
Et ces charrettes, à cui sont,
Qui vienent par desus cel pont?
Je ne sai qui, ce dist Guillaume,
Ne ne sçai, ce dist Aliaume.
Quant Reniers vit qu'il sont si près,
Si lor dist, mout estes engrès
De savoir à cui eles sont;
Par celui Dieu qui fist cest mont,
Moies sont, et ce qui est ens,
Jà nuns de vous ne soit dolans,
Merci Dieu, bien vous puis paier,
Ne vous covient à esmaier.
Si vous dirai parole voire.
Je fui à Troies à la foire;
Quant j'oi ma besoigne atornée,
Et je fui à la retornée,
Adonc me souvint de Mabille,
Une garce de ceste ville
Que je soel amer par amors,
Mais or va la chose à rebors.
Or escoutez come il avint.
Quant de Mabille me souvint,
Si alai en la halle d'Ypre,
Robe de pers, n'a tel en Cypre,
Achetai por la pautoniere;
Puis quis à vendre une aumosniere
Plaine de sen, si la trouvai,
Aporté l'ai, encore l'ai.

Quant ce oi fet, ma voie ting,
Droit à mes charretes m'en ving,
Si lor livrai mon palefroi,
Ma robe et mon garçon Jofroi;
Puis vesti une povre cote
Où il ot mainte haligote :
Si m'apenssai de bele guile,
Par nuit m'en entrai en la vile,
A l'ostel Mabille tout droit;
Semblant feis que j'éusse froit,
S'entrai ens. Quant ele me vit
Mal vestu, et je li oi dit
Que trestoz estoie escilliez,
Et elle vit que fui soilliez,
Fors de son ostel m'enchaça.
Je m'en issi et m'en ving ça,
Où j'estoie miex conéus,
Merci Dieu, fui bien recéus;
Mais la robe que j'aportoie
A la garce est encore moie :
La dame de céans l'aura,
Qui molt meillor gré m'en saura.
Quant la dame ot cest mot oï,
Molt durement s'en esjoï.
Sire, fet-ele, ahen, ahen,
Or avez-vous trové le sen
Que vos avoie demandé,
Vous l'avez trové en nom Dé.
Cel jour fist le borjois grant feste.
Seignor, vos qui estes de geste,

Qui cuers avez legiers et fols,
Se vos volez croire mon los,
Chascun de vos i prendra garde.
Fox est li hom qui croit musarde;
S'or aviiez autant d'avoir
Com li rois de France, por voir,
Se l'éussiez abandoné
A une garce, et tout doné,
S'ele vous véoit au desous,
Plus vil vous auroit que un grous,
Qu'il n'i a amor ne fiance.
Fous est qui lor tient aliance,
Et qui lor depart rien dou sien,
Encor a-on fabliau dou sen.
Ci poez aprendre et oïr
C'on ne puet de garce joïr
Ne au demain, ne au matin,
Vez-cy de mon fabel la fin.
Jehans li Galois d'Aubepierre
Nous dist, si com la fuelle d'yerre
Se tient fresche, novelle et vers,
Est li cuers de la fame overs
Toutes por ome decevoir :
Por ce est fous, ce saciez de voir,
Li hons qui a bone moillier,
Quant il aillors se va soillier
Aus foles garses tricheresses,
Qui plus que chas sont lecheresses,
Où il n'a verité ne foi,
Amour, ne loiauté, ne foi.

Et quant de l'ome ont fait lor preu,
Miex l'ameroient enmi un feu,
Que ne feroient delez aus,
Si en sont avenus maint maus.

JEAN DE BOVES.

Nous ne connoissons ni l'époque de la naissance, ni l'époque de la mort Jean de Boves; tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il a composé un grand nombre de fabliaux et quelques fables; qu'il fut regardé comme un des meilleurs poètes de son temps, et que ses ouvrages ont été recueillis avec soin dans les manuscrits que faisoient exécuter à grands frais les princes qui prenoient plaisir à conserver les poésies des meilleurs trouvères. Rival tout à la fois de Marie de France et de Rutebeuf, Jean de Boves fut justement admiré de ses contemporains; il raconte avec esprit et naïveté; son style a de la grâce et de la précision; et quand on se reporte à l'époque où ce trouvère écrivoit, on trouve que ses vers ne manquent pas d'une certaine harmonie. Il est du petit nombre des auteurs du treizième siècle que les poètes de l'âge suivant prirent pour modèle. Les conteurs alloient récitant leurs vers de château en château ou de ville en ville, seule manière alors en usage pour les faire connoître. Dans ses contes ou fabliaux, Jean de Boves peint les actions ordinaires de la vie et les mœurs générales; c'est un miroir fidèle et véritable de l'histoire civile et privée des François du treizième siècle. Ses contes, de peu d'étendue, ne consistent que dans une seule historiette, ordinairement fort gaie et embellie par une manière de narrer simple et naïve, par une sorte de

franchise et de bonhomie qui plaît au milieu des invraisemblances dont plusieurs de ces contes sont remplis. Jean de Boves a composé quelques pièces dialoguées, qui doivent être mises au nombre des premiers essais de l'art théâtral.

DOU LOU ET DE L'OUE.

FABLE.

D'UN leu raconte sanz gabois
Que famine chaça d'un bois,
Et ala querre sa pasture.
Lez un mesnil, par aventure,
Trova un fouc d'oues paissant :
Cele part vient le col baissant,
Arriers le fouc en ataint une
Qui n'estoit pas de la commune;
Aus dens l'aert quant l'a atainte.
Mais ne l'a mie si estrainte,
Qu'au bois ne l'enport toute vive.
Ha ! fet l'oue, lasse chetive,
Com fui née de plus male eure
Que ma compaigne qui demeure !
Il n'en i a nule remese,
Ne soit rostie lez la brèse,
D'aigret confite et de vinaigre,
Il n'en i a nule si maigre,
Ne soit mise par escueles.
De sons, de notes, de viéles

Seront tuit li morsel conduit,
Et je morrai ci sanz deduit,
Jà n'i aura feste ne joie.
En non Dieu, dist li leus, dame oie,
Nous chanterons, puisqu'il vous siet;
Sor les piez derriere s'assiet,
En sa goule bouta sa poue,
A huller prist; et quant dame oue
Se senti des denz alaschie,
Dont souffert ot si grant haschie,
Sagement trait à li son col,
Si a bien regardé son vol,
Sor un chesne a son cors gari.
Es-vos le leu si esmarri,
Si esbahi et si plain d'ire,
Que par pou sa pel ne deschire,
Quant voit qu'il a l'oue perdue;
De mautalent li cors li sue,
Quant ne se puet vengier aillors.
En reprovier a dit li lous,
Mal chanter fet devant mengier,
Je l'ai ore comparé chier.
Lors se porpensse qu'il fera,
Et dist qu'encor retornera
Arriers aus oues hors du bois.
Lors s'en issi tout demanois,
Une en trova qui paissoit seule
Aus chans; si la prist en sa gueule,
Si l'enporta au bois fuiant,
Là la menja tout maintenant;

Ainz qu'il chantat l'a dévorée ;
Sa pance en a bien saoulée.
Quant mengié ot à grant plenté,
Lors dit, c'orains avoit chanté
Devant mengier, si fist que fols,
L'oue en perdit à tout les os,
Et dist jamès ne chantera
Devant que il mengié aura ;
Quant il aura mengié assez,
Lors chantera s'il n'est lassez.
  Ce nous dist li lou lozengier,
Dehait chanter devant mengier.
Encor en tienent la coustume
Du leu, tuit li vilain enfrume
De la coutume vile et orde,
Où tout li plus du mont s'acorde :
Li plus du mont ne que li lous
N'est liez devant qu'il soit saouls,
La coustume au leu tienent tuit,
Ne savons fere nul déduit
Devant que nous soions tuit plain,
Ci faut du leu tout main à main.

DE BRUNAIN LA VACHE AU PRESTRE.

CONTE.

D'UN vilain conte et de sa fame,
C'un jor de feste Nostre Dame
Aloient ourer à l'yglise.
Li prestres devant le servise

Vint à son proisne sermoner,
Et dist qu'il fesoit bon doner
Por Dieu, qui reson entendoit,
Que Diex au double li rendoit
Celui qui le fesoit de cuer.
Os, fet li vilains, bele suer,
Que noz prestres a en convent?
Qui por Dieu done à escient,
Que Diex li fet mouteplier;
Miex ne poons-nous emploier
No vache, se bel te doit estre,
Que pour Dieu le donons le prestre,
Ausi rent-ele petit lait.
Sire, je vueil bien que il l'ait,
Fet la dame, par tel reson.
A tant s'en vienent en meson,
Que ne firent plus longue fable.
Li vilains s'en entre en l'estable,
Sa vache prent par le lien,
Présenter le vait au doien.
Li prestres ert sages et cointes.
Biaus sire, fet-il à mains jointes,
Por l'amor Dieu Blerain vous doing;
Le lien li a mis el poing,
Si jure que plus n'a d'avoir.
Amis, or as-tu fet savoir,
Fet li provoires dans Constans,
Qui à prendre bée toz tans.
Va-t'en, bien as fet ton message,
Quar fussent or tuit ausi sage

Mi paroiscien come vous estes,
S'averoie plenté de bestes.
Li vilains se part du provoire.
Li prestres comanda en oirre
C'on fasse pour aprivoisier
Blerain avocc Brunain lier,
La seue grant vache demaine.
Li clers en lor jardin la maine,
Lor vache trueve, ce me samble.
Andeux les accoupla ensamble,
Atant s'en torne, si les lesse.
La vache le prestre s'abesse,
Por ce que voloit pasturer,
Mes Blere nel' vout endurer,
Ainz sache le liens si fors,
Du jardin la traîna fors:
Tant l'a menée par ostez,
Par chenevieres et par prez,
Qu'elle est reperie à son estre
Avoecques la vache le prestre
Qui moult à mener li grevoit.
Li vilains garde, si le voit,
Moult en a grant joie en son cuer.
Ha, fet li vilains, bele suer,
Voirement est Diex bon doublere,
Quar li et autre revient Blere;
Une grant vache amaine brune,
Or en avons nous deux por une,
Petis sera nostre toitiaus.
Par example dist cis fabliaus,

Que fols est qui ne s'abandone,
Cil a li bien cui Diex le done,
Non cil qui le muce et enfuet;
Nus hom mouteplier ne puet
Sanz grant éur, c'est or del mains.
Par grant éur ot li vilains
Deux vaches, et li prestres nule.
Tels cuide avancier qui recule.

DE GOMBERT ET DES DEUX CLERS.

CONTE.

En cest autre fablel parole
De deux clers qui vienent d'escole;
Despendu orent leur avoir
En folie plus qu'en savoir,
Ostel quistrent chiés un vilain;
De sa fame dame Guilain
Fu l'uns des clers lués que là vint,
Si fols, que amer li convint;
Mès ne set coment s'i acointe,
Quar la dame est mingnote et cointe;
Les iex ot vairs come cristal.
Toute jour l'esgarde à estal
Li clers, si qu'à paine se cille,
Et li autres ama sa fille,
Qui adès i avoit ses iex.
Cil mist encor s'entente miex,
Quar sa fille est et cointe et bele,
Et je di qu'amor de pucele.

Quant fins cuers i est ententiex,
Est sor toute autre rien gentiex,
C'est li ostors au tercuel.
Un petit enfant au bercuel
Paissoit la bone fame en l'aitre.
Que qu'ele entendoit à lui paistre,
Uns des clers lez li s'acosta,
Fors de la paelete osta
L'anelet dont ele pendoit,
Si le bouta lués en son doit
Si coiement que nul nel' sot.
Tel bien come sire Gombers ot
Orent assez la nuit si oste,
Lait boilli, matons et composte,
Ce fu assez si come à vile.
Cele nuit fu moult dame Guile
Regardée de l'un des clers;
Ses iex i avoit si aers,
Que il nes en pooit retrere.
Li preudom qui bien cuidoit fere,
Et n'i entendoit el que bien,
Fist lor lit fere près del sien,
Ses coucha, et les a couvers.
Lors se couche sire Gombers
Quant fu chaufez au feu d'esteule,
Et sa fille jut toute seule.
Quant la gent se fu endormie,
L'uns des clers ne s'oublia mie,
Molt li bat li cuers et flaele;
A tout l'anel de la paele

Au lit la pucele s'en vint.
Oiez coment il li avint,
Lez li se couche, les dras œvre,
Qui est-ce, Diex, qui me descuevre?
Dist-ele, quant ele le sent.
Sire, por Dieu omnipotent,
Que querez-vous ci à ceste eure?
Suer, dist-il, se Diex me sequeure,
N'ai talent qu'ensus de vous voise,
Mès tesiez, si ne fetes noise,
Que vostre pere ne s'esveille,
Quar il cuideroit jà merveille;
S'il savoit que o vous géusse,
Il cuideroit que je éusse
De vous fetes mes volentez;
Mès se vos mon bon consentez,
Granz bien vous en vendra encor,
Et si aurez mon anel d'or,
Qui miex vaut de quatre besanz;
Or sentez come il est pesanz,
Trop m'est larges au doit m'anel.
Et cil li a bouté l'anel
Où doit, si qu'il passa la jointe.
Et cele s'est près de lui jointe,
Et jure que jà nel' prendroit.
Toutes eures, mi tort, mi droit,
L'uns vers l'autre tant s'amolie,
Que li clers li fist la folie.
Et quant il plus l'acole et baise,
Plus est ses compains à mal aise,

Quar ressouvenir li fesoit
Ce qu'à l'un paradis estoit,
Sambloit à l'autre droiz enfers.
Lors se lieve sire Gombers,
S'ala à l'uis pissier toz nuz;
L'autre clers est au lit venuz,
A l'esponde par de devant
Prist le berçuel o tout l'enfant,
Au lit le porte où a géu.
Or est Dant Gombert decéu;
Quar adès à coustume avoit,
La nuit quant de pissier venoit,
Qu'il tastoit au berçuel premier.
Si come il estoit coustumier,
Lors vint tastant sire Gombers
Au lit, mès n'i ert pas li bers;
Quant il n'a le berçuel trové,
Lors se tient à musart prové;
Bien cuide avoir voie marie.
Li maufez, dist-il, me tarie,
Quar en cest lit gisent mi oste.
Il vint à l'autre lit encoste,
Le bers i trueve et le mailluel,
Et li clers jouste le pailluel
Se trest, que nel' truist le vilain.
Moult fu sire Gombers en vain,
Quant il n'a sa fame trovée,
Cuide qu'ele soit relevée,
Pissier, et fere ses degras.
Li vilains senti chaus les dras,

Si se couche entre deux linceus,
Li somaus li fu pris des eux,
Si s'endormi isnel le pas;
Et li clers ne s'oublia pas,
O la dame s'en vait couchier,
Ainz ne li lut son nez mouchier,
S'ot esté troi fois assaillie.
Or a Gombers bone mesnie,
Moult le mainent de male pile.
Sire Gombers, dist dame Guile,
Si viez hom com estes et frailes,
Moult avez anuit esté quailes,
Ne sai or de qoi vous souvint,
Pieça mès qu'il ne vous avint;
Ne cuidiez-vous que il m'anuit,
Vous avez ausi fet anuit
Que s'il n'en fust nus recouvriers,
Moult avez esté bons ouvriers,
N'avez gueres esté oiseus.
Li clers qui ne fu pas noiseus,
En fist toutes voies ses buens.
Et li lesse dire les suens :
Ne l'en fu pas à une bille.
Cil qui gisoit avoec la fille,
Quant ot assez fet son delit,
Penssa qu'il r'ira à son lit :
Ainz que li jors fust esclериez,
A son lit en est reperiez
Là où gisoit Gombers ses ostes.
Cil le fiert du poing lez les costes

Grant cop du poing, o tout le coute :
Chetiz, bien as gardé la coute,
Fet-il, tu ne vaus une tarte ;
Mès ainz que de ci me departe,
Te dirai jà grande merveille.
Atant sire Gombers s'esveille,
Esraument s'est apercéuz
Qu'il est trahis et decéuz
Par les clers et par lor engiens.
Or me di, dist-il, dont tu viens?
Dont? dist-il, si noma tout outre,
Par le cul bieu je vieng de...,
Mès que ce fu la fille l'oste,
Pris en ai devant et encoste ;
Aforé li ai son touel,
Et se li ai donné l'anel
De la paelete de fer.
Ha ! ce soit de par cels d'enfer,
Fet-il à cens et à milliers.
A tant l'aert par les illiers,
Si le fiert du poing lez l'oïe.
Et cil li rent une joïe,
Que tuit li œil li estincelent,
Si durement s'entreflaelent
Entre els, qu'en diroie-je el.
C'on les péust en un tinel
Porter tout contreval la vile.
Sire Gombert, dist dame Guile,
Levez toz sus, quar il me samble
Que no clers sont meslé ensamble,

Je ne sai qu'il ont à partir ;
Dame, jes irai departir.
Lors s'en vint li clers cele part,
Trop i dust estre venuz tart,
Que ses compains ert abatuz,
Puisque cil i fu embatuz.
Le pior en ot dans Gombers,
Quar il l'ont ambedui aers :
L'uns le pile, l'autres le fautre.
Tant l'ont debouté l'un sor l'autre,
Qu'il ot, par le mien escientre,
Le dos aussi mol que le ventre.
Quant ainsi l'orent atorné,
Andui sont en fuie torné,
Et l'uis lessent ouvert tout ample.
Cis fabliaus moustre par example
Que nus hom qui bele fame ait,
Por nule proiere ne lait
Clers gesir dedenz son ostel,
Que il li feroit autretel ;
Qui plus met en aus, plus i pert,
Ci faut li fabliaus de Gombert.

DES DEUX CHEVAUX.

CONTE.

Cil qui trova de Mortervel,
Et del mort vilain de Bailluel
Qui n'ert malades ne enfers,
Et de Gombert et des deux clers

Que il mal atrait à son estre,
Et de Brunain la vache au prestre,
Que Blere amena, ce m'est vis;
Et trova le songe des vis
Que la dame paumoier dut,
Et du leu que l'oue decut,
Et des deux envieux cuivers,
Et de Barat et de Travers
Et de lor compaignon Haimet,
D'un autre fablel s'entremet,
Qu'il ne cuida jà entreprendre,
Ne por mestre Jehan reprendre
De Boves, qui dist bien et bel,
N'entreprent-il pas cest fablel,
Quar assez sont si dit resnable;
Mès qui de fablel fet grant fable,
N'a pas de trover sens legier.
Mès por ma matere abregier,
Vous conterai tout demanois
Qu'il avint en cel Amienois.
Alonc eve sor la riviere,
Mest un vilains, ce m'est aviere,
Qui onc huiseux n'estoit trovez,
Mès travaillez et aouvrez
De messoner et de soier;
Si menoit jarbes à loier
D'un roncinet de poure coust,
Qu'il avoit très devant aoust
Moult mal péu, et bien pené,
Et si en avoit amené

Son blé, ainz l'aout por l'orage.
Poi ot avaine, et poi forage,
Por bien sa beste gouverner;
Mais por ce qu'il ne pot juner,
Et por argent qu'il en vout prendre,
Se penssa qu'il le menra vendre.
Ainsi avint com je vos di;
Et quant ce vint au samedi,
Si matinet come il ajorne,
Li vilains son roncin atorne,
Et frote, et conroie, et estrille:
En un blanc chevestre de tille,
Le maine sanz selle et sanz frain,
Bien sanble roncins mors de fain;
Si estoit-il, poi s'en faloit.
Tout ainsi com il s'en aloit
Sor le roncin qui dur le porte,
Et il tresvint devant la porte
Saint Acueil une prioré.
Iluec n'ot gueres demoré,
Quant uns rendus de la meson
Ist hors, si l'a mis à reson,
Qui estoit venuz au serain,
Si li dist au mot premerain.
Amis, quel part vous menra Diex?
Est cil roncins jones ou viex?
Par samblant n'est-il gueres chiers.
Foi que doi vous, biaus sires chiers,
Tel com il est le m'estuet prendre,
Tant que je le truise à cui vendre.

Mon vuel fust-il granz et pleniers,
Si en éusse plus deniers,
Si ne m'éussiez pas gabé.
Foi que doi monseignor l'abé,
Fet cil, et l'ordre dont je sui,
Ainc ne le di por vostre anui,
Ne por vous de riens agrever;
Ausinc volons-nous alouer
Un no roncin qui céenz est,
Se vos i savez vo conquest,
Nous le bareteriens au vostre;
Venez enz, si verrez le nostre,
Si fesons marchié Diex tant bien,
Se ce non, chascuns r'ait le sien,
Puis resoions amis come ains.
Je l'otroi bien, dist li vilains.
Atant s'en entrent en la cort,
Li renduz en l'estable cort,
Si en a trait un roncin fors,
Qui n'estoit mie des plus fors
C'onques vi, ne des plus vaillanz,
Ainz estoit maigres et taillanz,
Dos brisié, mauvais por monter,
Les costes li pot-on conter;
Hauz ert derriere, et bas devant,
Si aloit d'un pied sousclochant,
Dont il n'estoit preu afaitiez;
N'estoit reveleus ne haitiez,
Nil n'avoit talent de hennir.
Quant li vilains le vit venir,

Si l'esgarda moult d'en travers.
Que resgardez? fet li convers.
Encor soit-il poures et maigres,
S'est-il plus taillanz et plus aigres
Que tel vendera-l'en cent sols;
Mès il ne fu pieça saous,
S'est chascun jor bien aouvrez.
Il seroit bientost recouvrez,
S'il ne fesoit œuvre grevaine,
S'éust du fuer et de l'avaine,
Por qu'il i péust avenir,
On n'auroit en lui que tenir,
Et si set bien s'avaine maurre.
Dites combien voudrez-vous saurre,
Je le vous metrai à droit fuer.
Li vilains sorrist de mal cuer
De ce qu'il ot dire au rendu.
N'aviez mie encor tout vendu,
Dist li vilains, par mon chapel,
Bien me volez vendre la pel,
Quar en lui ne voi-je mès rien,
Fors le vendage del cuirien.
Roncins qui n'a valor ne force,
Est bien digne que on l'escorce,
S'ai tel engaigne, que je muir,
Qui me rouvez soudre à cel cuir;
Mès vez ci roncin bien vendable,
Fols est qui le tient en estable:
Bons est par tout où l'en l'adrece,
Bons en charrue, et bons en erce,

Et bons es trais et es limons,
Ne onques ne vit toz li monz
Meillor roncins, ne plus isnel,
Il cort plus ne vole arondel.
Je ne me vois mie esmaiant
Se nus veut roncins bien traiant
Por un grant mont à devaler,
Que il en lest celui aler,
Por que l'en adroit li apiaut;
Mès je me merveil que ces piaut
Que vous m'avez tant detrié,
Et si vous avoie prié
Que vous ne me gabissiez pas,
Or fusse à Amiens tout le pas,
Que que m'avez ci amusé.
Moult avez ore refusé,
Fet li convers et avilié
Mon roncin maigre et escillié,
Et le vostres fetes si preu;
Mais nous saurons de si à peu
Liquels sera miez alosez,
Se le vostre esprover volez.
Metons les roncins keue à keue,
Et si soit qui bien les aneue,
Et se li nostres puet tant fere
Qu'il puist le vostre à force trere
Dusques là sus à cele grange,
Perdu l'avez sanz nule eschange;
Et se li vostres est tant fors,
Qu'il puist le nostres trere fors

De cele porte seulement,
Mener l'en poez cuitement;
Ainsi doit-on prover sa beste.
Ce dist li vilains, par ma teste,
Marchéant avez encontré,
Ainsi vueil-je qu'il soit graé,
Et si vueil que tout maintenant
Soient tenu li convenant.
Je l'otroi bien, fet li convers.
Le sien a par la keue aers,
Qu'il avoit moult et mate et souple,
Andeux ensamble les acouple,
Puis fust chascuns devers le suen,
Si ot verge tout à son buen,
Dont granz cops lor donent et rendent.
Et li roncin tirent et tendent
Com cil qui ne s'oserent faindre;
Les neus font serrer et estraindre,
Mès por tirer ne por sachier,
Ne les porent desatachier,
Moult ont les crepons estenduz.
Qu'est-ce, Baillet? fet li renduz.
Gardez que cil ne vous eschape;
Adont de la verge le frape,
Fiert et frape et done granz cops.
Et li vilains ne fu pas fols,
Qu'il vueille Ferrant affoler,
Ainz le lest assez reculer,
Por celui lasser et recroire;
Et li rendus, ce poez croire,

Fu liez quant vit Baillet errant,
Et il vit reculer Ferrant,
Moult li croist le cuer et engrange.
Baillet, fet-il, voiz ci la grange,
Garde que l'onor en soit tiue;
Mès Baillet à fete la siue,
Qu'il ne puet mès ne ho ne jo,
Ainz areste sanz dire ho:
D'angoisse li batent li flanc.
Quant li vilains le vit estanc,
Qu'il ne puet mès tirer ne trere;
Ferrant, fet-il, or del bien fere,
Gentiz beste de bone essonre.
Quant li roncins s'oï semondre,
Des piez devant s'aert à terre,
Que de l'un des piez se deferre;
Le fer fet voler contremont,
Et li vilains coite et semont
Ferrant qui trait et tire fort,
Et Baillés arriere ressort
A cele premeraine pointe,
L'en maine de cul et de pointe
Vers la porte tout le grant cors,
Traînant ausi com un ours,
Enmenoit à col estendu,
Et le roncin et le rendu,
Qui moult dolenz après le siut,
Si com de la porte issir dut.
Et li renduz conuit bien l'uevre,
Que Baillés si vilment se prueve,

Que cil si vilment entraïne ;
Son coutel trait de sa gaïne,
Ne set coment il le reskeue,
A Ferrant a copé la keue.
Se li a alegié son fais,
De la porte tout à un fais
S'en issirent andui ensemble.
Li renduz fiert la porte ensamble,
Puis s'en repere à son ostel.
Li vilains n'en pot avoir el,
N'il ne pot pas desouz mucier,
Ne sot tant brere ne huchier,
Que cil li vousist mot respondre.
Puis le fist à Amiens semondre
A la cort par devant l'evesque,
Qui bien leur enquiert et enpesqué
Coment il lor fu avenu ;
Puis ont lonc tens le plet tenu,
Qu'ainz ne lor en fist jugement.
Or vous proi-je communement
Qu'entre vous m'en dites le voir,
Se li vilains le doit avoir.

HUGUES DE CAMBRAI.

Ce poète, qui vivoit dans le treizième siècle, a composé des fabliaux qu'on lit encore avec plaisir, parce qu'on y trouve de l'invention et de la naïveté. C'est un fait digne de remarque, que le Hainaut, l'Artois, le Cambrésis et la Flandre, qui, depuis que la langue poétique a été achevée en France par Malherbe, n'ont pas produit un seul poète remarquable, soient de toutes les provinces de France en-deçà de la Loire, celles qui, au treizième siècle, aient compté le plus grand nombre d'écrivains en vers, et que tous ces écrivains aient été regardés comme les meilleurs de leur temps. Leurs ouvrages ont été des modèles pour les auteurs de la même époque, et même pour le siècle suivant. Marot lui-même avoit appris, au quinzième siècle, d'un Belge, les règles d'une bonne versification et les premiers principes de l'harmonie dans les vers; car ce fut Jean Le Maire qui enseigna à Clément Marot l'art de faire des vers où la césure fût marquée, l'élision faite à propos, l'hiatus évité, et les rimes féminines et masculines alternées, art que l'on reproche à Marot de n'avoir pas assez souvent observé. Il paroît qu'il en est des peuples comme des familles, qui tombent dans l'obscurité après avoir produit un homme qui a fondé sa gloire et leur illustration.

La Croix du Maine dit que le fabliau suivant est une satire contre Henri, roi d'Angleterre.

LA MALE HONTE.

Hues de Cambrai conte et dist,
Qui de ceste œvre rime fist,
Qu'en l'eveschié de Cantorbile
Ot un Englés à une vile,
Riches hom estoit à grant force.
La mort qui toute rien efforce,
Le prist un jor à son ostel.
Partir devoit à son chastel
Li rois qui d'Engleterre ert sire,
C'est la coustume de l'empire.
Li vilains dont je di le conte,
Avoit à non où pais honte,
De grant avoir ert assasez ;
Mès ainçois qu'il fust deviez,
Parti en deux pars son avoir :
Ce que li rois en dut avoir
Mist l'en en une seue male ;
Cil qui le vis ot taint et pale,
Le charja à un sien compere,
Sor Dieu et sor l'ame son pere,
Que presenter l'alast au roi,
Que s'ame ne fust en effroi.
Quant cil fu mors, il ne se targe,
La male prent et si l'encharge,
Dusques à Londres ne s'areste,
Là où li rois tenoit sa feste.

A moult grant paine entre en la sale,
A son col ot pendu la male
Qui moult estoit grant et velue.
Le roi et ses barons salue,
Sire, dist-il, oiez mon conte,
Je vous aport la male honte;
La male honte recevez,
Quar par droit avoir la devez,
Par saint Thomas le vrai martir,
Je la vous ai fet si partir,
Que je cuit que vous en aiez
Le plus, or ne vous esmaiez.
  Li rois s'aïre, si l'esgarde,
Vilains, fet-il, li maus feu t'arde,
Et Diex te doinst mal encombrier,
Ainz que j'aie nul destorbier;
Doner me veus trop vilain més,
Quant male honte me promés.
Mar le penssa par saint Climent.
Vuidier li fet isnelement
Le grant palais et la meson,
Et puis doner sa livroison
A deux serjanz qui tant le batent,
Par poi qu'à terre ne l'abatent.
  Cil qui estoit pris à la trape,
A moult graut paine s'en eschape;
La male honte a comparée
Où il avoit mainte denrée,
Maint anel d'or, et mainte afiche,
Et li preudon très bien s'afiche,

Et dist qu'arriere n'en ira
De si que li rois avera
La male honte fet reçoivre ;
Quar il ne veut mie deçoivre
L'ame son compere Frontel ,
Qui li charja à son ostel
Sor Dieu et sor son comparage.
Mès toz cels prie mal damage ,
Qui tant li ont doné de cops ,
Que tout li ont froissié les os.
La nuit se herberge en la vile,
Cil qui ne quiert barat ne guile ,
Puis s'en vint à cort lendemain ,
Si se comande à saint Germain.
Aus fenestres du palais voit
Le roi , qui entor lui avoit
De chevaliers une grant masse ;
Trestoute la cort s'i amasse ,
Li vilains hautement parole.
Rois de Londres et de Nichole ,
Fai me escouter , et si m'entent ,
La male honte encor t'atent ,
Je ne me vueil de ci movoir ,
Si l'aurez fete recevoir ,
La male honte vous remaigne ;
Si la partez à vo compaingne ,
Et aus chevaliers de vo table.
Oiez , fet li rois , del deable ,
Qu'il ne sera jà chastoiez ,
Gardez qu'il soit pris et loiez ,

Et bien tenuz qu'il ne s'en aille.
Uns chevaliers de Cornuaille
Le roi apela maintenant ;
Sire, fet-il, trop malement
Fetes demener cel preudome :
Si n'avez pas oï la somme,
Ne cuide rien vers vous mesdire.
Lessiez li desrenier son dire ;
Se sa reson ne sa parole
Est outrecuidie ne fole,
Qu'il ne sache reson moustrer,
Lessiez li, s'il vous plest, entrer ;
Quar n'affiert pas à roi d'empire,
S'uns fols se mesle de mesdire,
Que por ce soit contralieus ;
Ain doit estre forment joieus.
Par doner et par apaier
Fetes li vilains essaier ;
S'il set bien sa reson ouvrir,
Et sa parole descouvrir,
Qu'il ait la chose por bien dite,
Si l'en rendez haute mérite,
Et li amendez le meffet
Qu'en vostre cort li a-l'en fet,
Quar n'a pas chiere de larron.
Li rois l'otroie et si baron.
  Et cil recomence son conte,
Sire, fet-il, la male honte
Vous aport moult plaine d'avoir,
Si m'en devez bon gré savoir :

A moult grant tort la refusastes
Ersoir quant si vous couroùçastes ;
La male honte est granz et lée,
Que je vous ai ci aportée,
Toute soit vostre, biaus douz sire,
Mon compere le m'a fet dire,
Por ce, biaus douz sire, que g'ere
Et son ami et son compere :
Partir fist son avoir parmi,
Vo part vous envoie par mi
En une male qui fu siue ;
N'ai mès talent que vo cort siue,
Que tant m'i ont doné de cops,
Que tout m'i ont froissié les os.
Mès toutes voies, sire rois,
Puisque ce est resons et drois,
Je vous rent ci la male honte,
Et si tenez de l'avoir conte.
Lors l'a de son col despendue,
Au roi l'a maintenant rendue,
Sa reson li a descouverte,
Et li rois a la male ouverte.
Assez i ot or et argent,
Li rois, voiant toute sa gent,
La male honte au vilain donne,
Et son mautalent li pardonne ;
Et li vilains dist coiement,
La male praing-je voirement
A tout l'avoir qui est dedenz ;
Mais je pri Dieu entre mes denz

Que male honte vous otroit,
Si fera-il, se il m'en croit,
Autre que celi que je port,
Quar ledengié m'avez à tort.
Lors a li vilains reportée
La male honte en sa contrée;
A mainte gent l'a departie,
Qui en orent moult grant partie.
Sanz la male ot-il trop de honte,
Et chascun jor li croist et monte;
Mais ainz que li anz fust passez,
Ot li rois de la honte assez.

DURAND.

Les circonstances de la vie de Durand nous sont tout-à-fait inconnues; son nom, placé en tête des poésies de sa composition conservées dans les manuscrits, nous atteste seul son existence; nous ignorons et le lieu de sa naissance et l'époque de sa mort, l'état qu'il eut dans le monde, et enfin les détails de sa vie. Tout ce que nous avons pu recueillir sur Durand se borne à savoir qu'il vivoit dans le treizième siècle; qu'il a rimé quelques fabliaux ingénieusement inventés, et écrits avec la naïveté qui est le caractère des ouvrages de cette époque.

DES TROIS BOÇUS.

CONTE.

Seignor, se vous volez atendre,
Et un seul petitet entendre,
Jà de mot ne vous mentirai.
Mès tout en rime vous dirai
D'une aventure le fablel.
Jadis avint à un chastel,
Mès le non oublié en ai,
Or soit aussi come à Douay,
Un borgois i avoit manant,
Qui du sien vivoit belemant.

Biaus hom ert, et de bons amis,
Des borgois toz li plus eslis;
Mès n'avoit mie grant avoir,
Si s'en savoit si bien avoir,
Que moult ert créuz par la vile.
Il avoit une bele fille,
Si bele, que c'ert uns delis,
Et se le voir vous en devis,
Je ne cuit qu'ainz féist nature
Nule plus bele créature.
De sa biauté n'ai or que fere
A raconter ne à retrere,
Quar se je mesler m'en voloie,
Assez tost mesprendre i porroie;
Si m'en vient miex tere orendroit,
Que dire chose qui n'i soit.
　En la vile avoit un boçu,
Onques ne vi si malostru,
De teste estoit moult bien garnis:
Je cuit bien que nature ot mis
Grant entention à lui fere.
A toute riens estoit contrere,
Trop estoit de laide faiture,
Grant teste avoit et laide hure,
Cort col, et les espaules lées,
Et les avoit haut encroées:
De folie se peneroit
Qui tout raconter vous voudroit.
Sa façon trop par estoit lais,
Toute sa vie fu entais

A grant avoir amonceler;
Por voir vous puis dire et conter,
Trop estoit riches durement,
Se li aventure ne ment.
En la vile n'ot si riche homme;
Que vous diroie? c'est la somme
Du boçu, coment a ouvré
Por l'avoir qu'il ot amassé,
Li ont donée la pucele
Si ami, qui tant estoit bele;
Mès ainz puis qu'il l'ot espousée
Ne fu-il un jor sanz penssée,
Por la grant biauté qu'ele avoit;
Li boçus si jalous estoit,
Qu'il ne pooit avoir repos.
Toute jor estoit ses huis clos,
Jà ne vousist que nus entrast
En sa meson, s'il n'aportast,
Ou s'il enprunster ne vousist:
Toute jor à son seuil séist,
Tant qu'il avint à un Noel
Que trois boçu menesterel
Vindrent à lui où il estoit;
Se li dist chascuns qu'il voloit
Fere cele feste avoec lui,
Quar en la vile n'a nului,
Où le déussent fere miex,
Por ce qu'il ert de lor pariex,
Et boçu ausi come il sont.
Lors les maine li sire amont,

Quar la meson ert à degrez ;
Li mengiers estoit aprestez,
Tuit se sont au disner assis,
Et se le voir vous en devis,
Li disners ert et biaus et riches :
Li boçus n'ert avers ne chiches,
Ainz assist bien ses compaignons,
Pois au lart orent et chapons.
Et quant ce vint après disner,
Si lor fist li sires doner,
Aus trois boçus, ce m'est avis,
Chascun vingt sols de parisis,
Et après lor a deffendu
Qu'il ne soient jamès véu
En la meson, ne el porpris ;
Quar s'il i estoient repris,
Il auroient un baing cruel
De la froide eue du chanel.

La meson ert sor la riviere,
Qui moult estoit granz et pleniere :
Et quant li boçu l'ont oï,
Tantost sont de l'ostel parti
Volentiers, et à chiere lie,
Quar bien avoient emploie
Lor jornée, ce lor fu vis.
Et li sires s'en est partis,
Puis est deseur le pont venuz.
La dame qui ot les boçuz
Oï chanter et solacier,
Les fist toz trois mander arrier,

Quar oïr les voloit chanter,
Si a bien fet les huis fermer.
Ainsi com li boçus chantoient,
Et o la dame s'envoisoient,
Ez-vos revenu le seignor
Qui n'ot pas fet trop lonc demor,
A l'uis apela fierement.
La dame son seignor entent,
A la voiz le conut moult bien,
Ne sot en cest mont terrien
Que péust fere des boçus,
Ne coment il soient repus.
Uns chaaliz ot lez le fouier
C'on soloit fere charrier;
El chaaliz ot trois escrins.
Que vous diroie? c'est la fins,
En chascun a mis un boçu.
Es-vous le seignor revenu,
Si s'est de lez la dame assis,
Qui moult parseoit ses delis;
Mès il n'i sist pas longuement,
De léenz ist et si descent
De la meson, et si s'en va.
A la dame point n'anuia,
Quant son mari voit avaler.
Les boçus en vout fere aler,
Qu'ele avoit repus es escrins;
Mès toz trois les trova estins,
Quant ele les escrins ouvri.
De ce moult forment s'esbahi,

Quant les trois boçus mors trova;
A l'uis vint corant, s'apela
Un porteur qu'ele a avisé,
A soi l'a la dame apelé.
  Quant li bachelers l'a oïe,
A li corut, n'atarja mie.
Amis, dist-ele, enten à moi,
Se tu me veus plevir ta foi
Que tu jà ne m'encuseras
D'une rien que dire m'orras,
Moult sera riches tes loiers,
Trente livres de bons deniers
Te donrai, quant tu l'auras fet.
Quant li porteres ot tel plet,
Fiancié li a volentiers,
Quar il covoitoit les deniers,
Et s'estoit auques entestez;
Le grant cors monta les degrez.
  La dame ouvri l'un des escris:
Amis, ne soiez esbahis,
Cest mort en l'eue me portez,
Si m'aurez moult servi à grez.
Un sac li baille, et cil le prant,
Le boçu bouta enz errant,
Puis si l'a à son col levé,
Si a les degrez avalé,
A la riviere vint corant
Tout droit sor le grant pont devant,
En l'eue jeta le boçu;
Onques n'i a plus atendu,

Ainz retorna vers la meson,
La dame a ataint du leson
L'un des boçus à moult grant paine,
A poi ne li failli l'alaine :
Moult fu au lever traveillie,
Puis s'en est un pou esloingnie.
Cil revint arriere eslessiez,
Dame, dist-il, or me paiez,
Du nain vous ai bien délivrée.
Porqoi m'avez-vous or gabée,
Dist cele, sire fols vilains?
Jà est ci revenuz li nains,
Ainz en l'eue ne le getastes,
Ensamble o vous le ramenastes,
Vez le là, se ne m'en creez.
Coment, cent deables maufez,
Est-il donc revenuz céanz?
Por lui sui forment merveillanz,
Il estoit mors, ce m'est avis,
C'est un deables antecris;
Mais ne li vaut, par saint Remi.
Atant l'autre boçu saisi,
El sac le mist, puis si le lieve,
A son col si que poi li grieve,
De la meson ist vistement :
Et la dame tout maintenant
De l'escrin tret le tiers boçu;
Si l'a couchié delez le fu,
Atant s'en est vers l'uis venue.
Li porterres en l'eue rue

Le boçu la teste desouz:
Alez, que honis soiez-vous,
Dist-il, si vous ne revenez.
Puis est le grant cors retornez,
A la dame dist que li pait.
Et cele sanz nul autre plait
Li dist que bien li paiera.
Atant au fouier le mena,
Ausi com se rien ne séust
Du tiers boçu qui là se jut.
Voiés, dist-ele, grant merveille,
Qui oï ainc mès la pareille?
Revez là le boçu où gist.
Li bachelers pas ne s'en rist,
Quant le voi gesir lez le fu.
Voiz, dist-il, par le saint cueur bu,
Qui ainc mès vit tel menestrel?
Ne ferai-je dont huimès el
Que porter ce vilain boçu?
Toz jors le truis ci revenu,
Quant je l'ai en l'eue rué.
Lors a le tiers où sac bouté,
A son col fierement le rue,
D'ire, et de duel, d'aïr tressue.
Atant s'en torne iréement,
Toz les degrez aval descent,
Le tiers boçu a descarchié,
Dedenz l'eue l'a balancié:
Va-t'en, dist-il, au vif maufé,
Tant t'averai hui conporté,

Se te voi mès hui revenir,
Tu vendras tart au repentir.
Je cuit que tu m'as enchanté ;
Mès par le Dieu qui me fist né,
Se tu viens mès hui après moi,
Et je truis baston ou espoi,
Jel' te donrai el haterel,
Dont tu auras rouge bendel.
A icest mot est retornez,
Et fus en la meson montez ;
Ainz qu'éust les degrez monté ;
Si a derrier lui regardé,
Et voit le seignor qui revient.
Li bons hon pas à geu nel' tient,
De sa main s'est trois foiz sainiez,
Nomini Dame Diex aidiez ;
Moult li anuie en son corage.
Par foi, dist-il, cis a la rage,
Qui si près des talons me suit,
Que par poi qu'il ne me consuit.
Par la roele saint Morant,
Il me tient bien por païsant,
Que je nel' puis tant comporter,
Que jà se veuille deporter
D'après moi adès revenir.
Lors cort à ses deux poins sesir
Un pestel qu'à l'uis voit pendant,
Puis revint au degré corant.
Li sires ert jà près monté :
Coment, sire boçus, tornez ;

Or me samble ce enresdie ;
Mès par le cors sainte Marie,
Mar retornastes ceste part,
Vous me tenez bien por musart.
Atant a le pestel levé,
Si l'en a un tel cop doné
Sor la teste qu'il ot moult grant,
Que la cervele li espant :
Mort l'abati sor le degré,
Et puis si l'a où sac bouté ;
D'une corde la bouche loie,
Le grant cors se met à la voie,
Si l'a en l'eue balancié
A tout le sac qu'il ot lié ;
Quar paor avoit durement
Qu'il encor ne l'alast sivant.
Va jus, dist-il, à maléur,
Or cuit-je estre plus asséur
Que tu ne doies revenir,
Si verra-l'en les bois foillir.
A la dame s'en vint errant,
Si demande son paiemant,
Que moult bien a son comant fet.
La dame n'ot cure de plet,
Le bacheler paia moult bien,
Trente livres n'en falut rien,
Trestout à son gré l'a paié,
Qui moult fu lie du marchié ;
Dist que fet a bone jornée,
Despuis que il l'a délivrée

De son mari qui tant ert lais,
Bien cuide qu'ele n'ait jamais
Anui nul jor qu'ele puist vivre,
Quant de son mari est delivre.
 Durans qui son conte define,
Dist c'onques Diex ne fist meschine
C'on ne puist por denier avoir;
Ne Diex ne fist si chier avoir,
Tant soit bons ne de grant chierté,
Qui voudroit dire vérité,
Que por deniers ne soit éus.
Por ses deniers ot li boçus
La dame qui tant bele estoit.
Honiz soit li hons, quels qu'il soit,
Qui trop prise mauvés deniers,
Et qui les fist fere premiers. *Amen.*

CORTEBARBE.

Voici encore un de ces auteurs dont le nom est souvent cité dans l'histoire de la poésie françoise, et sur lesquels on cherche vainement les détails qui pourroient nous mettre à même de connoître l'histoire de leur vie. Tout ce que nous savons de Cortebarbe, qui portoit probablement un autre nom avant que le surnom de *Courte-Barbe* lui eût été donné, c'est qu'il fut un des poètes les plus renommés du treizième siècle, et que ses poésies ont été recueillies parmi les pièces les plus estimées de cette époque. Le fabliau que nous donnons est regardé comme l'un des meilleurs. C'est peut-être ici l'occasion de remarquer que nous ne savons presque rien de la vie des trouvères, même de ceux qui furent les plus renommés de leur temps, et dont le nom a survécu au siècle qui les admira; tandis que les moindres circonstances de la vie des troubadours nous ont été transmises par les biographes. Seroit-ce parce que les troubadours furent, pour la plupart, des hommes illustres par la naissance, assis sur le trône ou placés sur ses marches, tandis que les trouvères, humbles enfans de leurs œuvres, abandonnèrent à leurs rimes le soin de recommander leur nom à la postérité; ou plutôt parce que les peuples du midi de la France, naturellement plus enthousiastes que les peuples du nord, crurent qu'ils ne devoient rien laisser ignorer aux siècles futurs de

ce qu'ils avoient fait pour vivre dans la mémoire des hommes? Ce qu'il y a de constant, c'est que les troubadours comptent plusieurs historiens, et que les trouvères n'en ont pas eu.

DES TROIS AVUGLES DE COMPIENGNE.

Une matere ci dirai
D'un fablel que vous conterai:
On tient le menestrel à sage,
Qui met en trover son usage
De fere biaus dis et biaus contes
C'on dit devant dus, devant contes.
Fablel sont bon à escouter,
Maint duel maint mal font mesconter,
Et maint anui et maint meffet.
Cortebarbe a cest fablel fet,
Si croi bien qu'encor l'en soviegne.
Il avint jà defors Compiegne
Trois avugle un chemin aloient
Entre eus, ni uns garçon n'avoient
Qui les menast ne conduisist,
Ne le chemin lor apresist;
Chascuns avoit son hanepel,
Moult povre estoient lor drapel,
Quar vestu furent pourement:
Tout le chemin si fetement
S'en aloient devers Senlis.
Uns clers qui venoit de Paris,

Qui bien et mal assez savoit,
Escuier et sommier avoit,
Et bel palefroi chevauchant.
Les awgles vint aprochant,
Quar grant ambléure venoit,
Si vit que nus ne les menoit;
Si pensse que aucuns n'en voie
Coment alaissent-il la voie.
Puis dist, el cors me fiere goute,
Se je ne sai s'il voient goute.
Li awgle venir l'oïrent,
Erraument d'une part se tindrent,
Si s'escrient, fetes-nous bien,
Povre somes sor toute rien:
Cil est moult povres qui ne voit.
Li clers esraument se porvoit,
Qui les veut aler falordant;
Vez ici, fet-il, un besant
Que je vous done entre vous trois
Diex vous le mire et sainte Croiz,
Fet chascuns, ci n'a pas don lait,
Chascuns cuide ses compains l'ait.
Li clers maintenant s'en départ,
Puist dist qu'il veut vir lor départ:
Esraument à pié descendi,
Si escouta et entendi
Coment les awgle disoient,
Et coment entr'eus devisoient.
Li plus mestres des trois a dit,
Ne nous a or mie escondit

Qui à nous cest besant dona,
En un besant moult biau don a.
Savez, fet-il, que nous ferons,
Vers Compiegne retornerons,
Grant tens a ne fumes aaise,
Or est bien droiz que chascuns s'aise.
Compiegne est de toz biens plentive.
Com ci a parole soutive,
Chascuns des autres li respont,
C'or éussons passé le pont!
Vers Compiegne sont retorné,
Ainsi come il sont atorné;
Moult furent lié, baut et joiant.
Li clers les va adès sivant,
Et dist que adès les sivra
De si adonc que il saura
Lor fin. Dedenz la vile entrerent,
Si oïrent et escouterent
C'on crioit parmi le chastel,
Ci a bon vin frés et novel,
Ça d'Auçoire, ça de Soissons,
Pain et char, et vin et poissons;
Ceens fet bon despendre argent,
Ostel i a à toute gent,
Ceens fet moult bon herbrégier.
Cele part vont tout sanz dangier,
Si s'en entrent en la meson;
Li borgois ont mis à reson,
Entendez ça à nous, font-il,
Ne nous tenez mie por vil

Se nous somes si povrement :
Estre volons priveement,
Miex vous paieront que plus cointe,
Ce li ont dit, et li acointe,
Quar nous volons assez avoir.
L'ostes pensse qu'il dient voir,
Si ſete gent ont deniers granz,
D'aus aaisier fu moult engranz,
En la haute loge les maine :
Seignor, fet-il, une semaine
Porriez ci estre bien et bel,
En la vile n'a bon morsel
Que vous n'aiez si vos volez.
Sire, font-il, or tost alez,
Si nous ſetes assez venir.
Or m'en lessiez dont convenir,
Fet li borgois, puis si s'en torne.
De cinq més pleniers lor atorne
Pain, et char, pastez et chapons,
Et vins, mès que ce fu des bons :
Puis si lor fist là sus trametre,
Et fist du charbon el ſeu metre ;
Assis se sont à haute table.
Li vallés au clers en l'estable
Tret ses chevaus, l'ostel a pris :
Li clers qui moult ert bien apris
Et bien vestuz et cointement,
Avoec l'oste moult hautement
Sist au mengier la matinée,
Et puis au souper la vesprée.

Et li awgle du solier
Furent servi com chevalier :
Chascuns grant paticle menoit,
L'uns à l'autre le vin donoit;
Tien, je t'en doing, après m'en done,
Cis crut sor une vingne bone.
Ne cuidiez pas qu'il lor anuit,
Ainsi jusqu'à la mienuit
Furent en solaz sanz dangier.
Li lit son fet, si vont couchier
Jusqu'au demain qu'il fu bele eure;
Et li clers tout adès demeure,
Por ce qu'il veut savoir lor fin.
Et l'ostes fu levez matin
Et son vallés, puis si conterent
Combien char et poisson cousterent :
Dist li vallés, en vérité,
Li pains, li vins et li pasté
Ont bien cousté plus de dix saus,
Tant ont-il bien éu entre aus.
Li clers en a cinq sols pour lui.
De lui ne puis avoir anui,
Va là sus, si me fai paier.
Et li vallés sanz delaier
Vint aus awgles, si lor dist
Que chascuns errant se vestit,
Ses sires veut estre paiez.
Font-il, or ne vous esmaiez,
Quar moult très bien li paierons :
Savez, font-il, que nous devons ?

Oïl, dist-il, dix sols devez,
Bien le vaut : chascuns s'est levez,
Tuit troi sont aval descendu.
Li clers a tout ce entendu,
Qui se chauçoit devant son lit.
Li trois awgles à l'oste ont dit :
Sire, nous avons un besant,
Je croi qu'il est molt bien pesant,
Quar nous en rendez le sorplus,
Ainçois que du vostre aions plus.
Volentiers, li ostes respont.
Fait li uns, quar li baille dont,
Liquels l'a? be! je n'en ai mie;
Dont l'a Robers barbe florie?
Non ai, mès vous l'avez, bien sai :
Par le cuer bieu mie n'en ai.
Liquels l'a dont? tu l'as, mès tu.
Fetes, ou vous serez batu,
Dist li ostes, seignor truant,
Et mis en longaingne puant
Ainçois que vous partez de ci.
Il li crient por Dieu merci :
Sire, moult bien vous paierons.
Donc recomence lor tençons.
Robers, fet l'uns, quar li donez
Le besant devant nous menez,
Vous le reçustes premerains.
Mès vous qui venez daarains,
Li bailliez, quar je n'en ai point.
Or sui je bien venuz à point,

Fet li ostes, quant on me truffe :
L'un va doner une grant buffe,
Puis fait aporter deux lingnas.
Li clers qui fu à biau harnas,
Qui le conte forment amoit,
De ris en aise se pasmoit.
Quant il vit le ledengement,
A l'oste vint isnelement,
Se li demande qu'il avoit,
Quel chose ces gens demandoit.
Fet l'ostes, du mien ont éu
Dix sols c'ont mangié et béu,
Si ne m'en font fors escharnir ;
Mais de ce les vueil bien garnir,
Chascuns aura de son cors honte.
Ainçois le metez sor mon conte,
Fet li clers, quinze sols vous doi,
Mal fet povre gent fere anoi.
L'oste respont, moult volentiers,
Vaillanz clers estes et entiers.
Li awgle s'en vont tout cuite.
Or oiez come fete refuite
Li clers porpenssa maintenant ;
On aloit la messe sonant,
A l'oste vint, si l'aresone.
Ostes, fet-il, vostre persone
Du moustier dont ne conissiez ?
Ces quinze sols bien li croiriez,
Se por moi les vos voloit rendre ?
De ce ne sui mie à aprendre,

Fet li borgois, par saint Silvestre,
Que je croiroie nostre prestre,
S'il voloit, plus de trente livres.
Dont dites j'en soie delivres,
Esraument com je revendrai,
Au moustier paier vous ferai.
L'ostes le comande esraument,
Et li clers ensi fetement
Dist son garçon qu'il atornast
Son palefroi, et qu'il troussast
Que tout soit prest quant il reviegne;
A l'oste a dit que il s'en viegne.
Anbedui el moustier en vont,
Dedens le chancel entré sont;
Li clers qui les quinze sols doit,
A pris son oste par le doit,
Si l'a fet delez lui assir.
Puis dist je n'ai mie loisir
De demorer dusqu'après messe;
Avoir vos ferai vo promesse,
Je l'irai dire qu'il vous pait
Quinze sols trestout entresait
Tantost que il aura chanté.
Fetes-en vostre volenté,
Fet li borgois qui bien le croit.
Li prestres revestuz estoit,
Qui maintenant devoit chanter.
Li clers vint devant lui ester,
Qui bien sot dire sa reson,
Bien sanbloit estre gentiz hon:

N'avoit pas la chiere reborse.
Douze deniers tret de sa borse,
Le prestre les met en la main :
Sire, fet-il, por saint Germain,
Entendez çà un poi à mi.
Tuit li clers doivent estre ami,
Por ce vieng-je près de l'autel.
Je giut anuit à un ostel
Chiés à un borgois qui moult vaut :
Li douz Jhesu Criz le consaut,
Quar preudom est et sanz boisdie ;
Mès une cruel maladie
Li prist ersoir dedenz sa teste,
Entrués que nous demeniens feste,
Si qu'il fu trestoz marvoiez.
Dieu merci, or est ravoiez,
Mès encore li deut li chiez ;
Si vous pri que vous li lisiez,
Après chanter, une Evangille
Desus son chief. Et par saint Gille,
Fet li prestres, je li lirai.
Au borgois dist, je le ferai
Tantost com j'aurai messe dite.
Dont en claime-je le clers cuite,
Fet li borgois, miex ne demant.
Sire prestre, à Dieu vous comant,
Fet li clers, adieu, biaus douz mestre.
Li prestres à l'autel va estre,
Hautement grant messe comence,
Par un jor fu de Diemenche,

Au moustier vindrent moult de genz.
Li clers qui fu et biaus et genz,
Vint à son oste congié prendre ;
Et li borgois, sanz plus atendre,
Dusqu'à son ostel le convoie.
Li clers monte, si va sa voie,
Et li borgois tantost aprés
Vint au moustier : moult fu engrés
De ses quinze sols recevoir :
Avoir les cuide tout por voir.
Enz el chancel tant atendi,
Que li prestres se devesti,
Et que la messe fu chantée.
Et li prestres, sanz demorée,
A pris le livre et puis l'estole,
Si a huchié sire Nichole :
Venez avant, agenoilliez.
De ces paroles n'est pas liez
Li borgois, ainz li respondi,
Je ne ving mie por ceci,
Mès mes quinze sols me paiez.
Voirement est-il marvoiez,
Dist li prestres, nomini Dame,
Aidiez à cest preudome à l'ame,
Je sai de voir qu'il est dervez.
Oez, dist li borgois, oez
Com cis prestres or m'escharnist,
Por poi que mes cuers du sens n'ist,
Quant son livres m'a ci tramis.
Je vous dirai, biaus douz amis,

Fet li prestres, coment qu'il praingne,
Tout adès de Dieu vous souviegne,
Si ne poez avoir meschief :
Li livre li mist sor le chief,
L'Evangille li voloit dire.
Et li borgois comence à dire,
J'ai en meson besoingne à fere,
Je n'ai cure de tel afere,
Mais paiez-moi tost ma monoie.
Au prestre durement anoie,
Toz ses paroschiens apele,
Chascuns entor lui s'atropele ;
Puis dist, cest hom me tenez,
Bien sai de voir qu'il est dervez.
Non sui, fet-il, par saint Cornille,
Ne par la foi que doi ma fille,
Mes quinze sols me paierez,
Jà ainsi ne me gaberez.
Prenez-le tost, le prestre a dit.
Li paroschiens sanz contredit
Le vont tantost moult fort prenant,
Les mains li vont trestuit tenant,
Chascuns moult bel le reconforte.
Et li prestres le livre aporte,
Se li a mis deseur son chief,
L'Evangille de chief en chief
Li lut, l'estole entor le col,
Mès à tort le tenoit por fol ;
Puis l'esproha d'eue benoite.
Et li borgois forment covoite

Qu'à son ostel fust revenuz.
Lessiez fu, ne fu plus tenuz;
Li prestres de sa main le saine,
Puis dist, avez esté en paine.
Et li borgois s'est toz cois teus,
Corouciez est et moult honteus
De ce qu'il fu si atrapez,
Liez fu quant il fu eschapez;
A son ostel en vint tout droit.
Cortebarbe dist orendroit
C'on fet à tort maint home honte.
Atant definerai mon conte.

MARIE DE FRANCE.

Cette femme est la première de son sexe qui ait fait des vers françois, ou la première du moins dont il nous en soit parvenu. Il est à regretter que, dans aucun de ses nombreux ouvrages, elle ne nous ait rien appris sur sa vie. Denys Pyramus est le seul auteur qui nous en dise quelque chose. Marie naquit en France, son surnom l'indique; mais elle a laissé ignorer dans quelle province elle avoit reçu le jour, et les raisons qui l'avoient déterminée à passer en Angleterre, où il paroît qu'elle résidoit dès le commencement du treizième siècle. M. de La Rue pense qu'elle étoit née en Normandie. Elle étoit très versée dans la langue bretonne, et plusieurs des sujets qu'elle a traités sont empruntés aux écrivains de la Basse-Bretagne. Les premières productions de Marie de France sont une collection de lais en vers françois, qui renferme plusieurs histoires ou aventures galantes arrivées à de vaillants chevaliers. Ces lais, composés suivant l'usage du temps, sont généralement remarquables par le récit de quelques singulières catastrophes. Quelques uns seulement existent dans les manuscrits de la Bibliothèque royale; mais la plus grande partie se trouve dans le *Musæum britannicum.* Ils font connoître l'étendue et en même temps le genre de la plupart des anciens essais de poésies anglo-normandes, qui nous ont été transmis par les Anglois. Denys

Pyramus, poète anglo-normand et contemporain de Marie, rapporte que les productions de cette femme étoient fort estimées; que la noblesse, et particulièrement les dames, les entendoient avec un plaisir inexprimable; il en fait l'éloge, et cette approbation de la part d'un rival, qui jouissoit lui-même du plus grand crédit à la cour des barons anglois, ne peut être que sincère et justement méritée. Marie de France, en maint endroit de ses poésies, manifeste la crainte que la jalousie ne cherche à traverser les succès que pourront obtenir ses ouvrages dans un pays étranger : d'après cet aveu, il est hors de doute que ses écrits ne peuvent avoir été faits en France. Lorsqu'elle se trouve embarrassée, soit pour trouver une expression propre à rendre sa pensée, soit pour la mesure de son vers, elle emploie des mots anglois pour remplir son idée ou completter le vers. Elle rapporte, dans le prologue d'un de ses lais, qu'elle n'a pas voulu traduire du latin en roman, par la raison que beaucoup d'autres s'en étoient occupés; que son nom seroit confondu parmi la multitude, et qu'elle ne retireroit aucune gloire de ses travaux; ce qui laisse supposer, d'une part, que Marie savoit le latin, et d'une autre part, que le métier de traducteur étoit peu considéré de son temps. Les personnes qui ont fait des recherches sur la vie de Marie de France, pensent que cette femme poète écrivoit sous le règne de Henri III, qui occupa le trône d'Angleterre depuis 1216 jusqu'à l'an 1272. Tout fait présumer que c'est à ce prince qu'elle a dédié ses lais, dont la plupart contiennent des renseignements précieux sur les mœurs et les usages du treizième siècle. Les descriptions du poète sont à

la fois fidèles et amusantes ; il fixe l'attention par le choix des sujets, par l'intérêt qu'il sait y répandre, et surtout par le charme d'un style simple et naturel. M. l'abbé de La Rue est le premier qui ait fait connoître les lais de Marie de France; on ne nous avoit parlé, jusque là, que de ses fables. Le Grand d'Aussy lui-même en avoit traduit quatre, et les avoit publiés sans en faire connoître l'auteur. Le second ouvrage de Marie, celui qui avoit conservé sa réputation avant qu'on connût ses lais, est intitulé le *Dict d'Ysopet.* C'est un recueil de fables dédié à Guillaume Longue-Épée, fils naturel de Henri II, créé comte de Salisbury et de Romare, par Richard Cœur-de-Lion. Guillaume étant mort en 1226, il faut alors que Marie ait publié ses fables avant cette époque. On y retrouve cette simplicité de style particulière à nos anciens romans en vers, et qui fait douter si La Fontaine n'a pas plutôt imité Marie de France que les fabulistes d'Athènes et de Rome. Marie écrivant en françois dans un temps où la langue, encore dans son enfance, ne pouvoit offrir que des expressions simples et sans art, sut y joindre des tournures agréables et une manière naturelle de tourner la phrase sans laisser apercevoir le travail. La dernière production connue de Marie est l'histoire ou plutôt le conte du *Purgatoire de Saint-Patrice*, traduit du latin et mis en vers françois. La lecture des poésies de Marie de France nous a fourni l'occasion de remarquer que, dans le douzième siècle et au commencement du treizième, la langue françoise étoit plus près d'une certaine perfection qu'elle ne le fut au seizième.

LE LAI DE GRAELENT.

L'AVENTURE de Graalent
Vos dirai si que je l'entent :
Bon en sont li lai à oïr
Et les notes à retenir.
Graalent fu de Bretons nés,
Gentix et bien enparentés ;
Gent ot le cors et franc le cuer,
Por çou ot non Graalent muer.
Li rois qui Bretaigne tenoit
Vers ses voisins grant gerre avoit ;
Cevaliers manda et retint,
Bien sai que Graelens i vint.
Li rois le reçut volentiers
Por çou qu'il ert biax chevaliers,
Mout le ceri et honera,
Et Graalent moult se pena
De tornoier et de jolter,
Et de ses anemis grever.
La roïne l'oï loer,
Et les biens de lui raconter :
Dedenz sen cur l'en aama,
Son canbrelans en apela.
Diva, dist-ele, ne me celer,
N'as-tu sovent oï parler
Del bel cevalier Graelent ?
Mout est amis à tote gent.

Dame, dist-il, moult par est prox
Et moult se fait amer à tox.
La dame lués li respondi,
De lui veul faire mon ami :
Je sui por lui en grant effroi.
Va, si li di qu'il vigne à moi,
M'amor li metrai à bandon.
Mout li donrés, dist cil, grant don,
Merveille est se il n'en a joie :
N'a si boin abé dusque à Troie,
S'il esgardoit vostre visage
Ne cangast moult tost son corage.
Cil s'en torna, la dame lait,
A l'ostel Graelent s'en vait :
Avenamment l'a salué,
Son mesage li a conté
K'à la roïne voist parler,
Et n'ait cure de demorer.
Ce li respont li cevaliers,
Alés avant, biaus amis ciers.
Li cambrelens s'en est alés,
Et Graelens s'est atornés;
Sor un ceval ferrant monta,
Un cevalier o lui mena.
Al castel sont andoi venu
Et en la sale descendu,
Et devant le roi trespasserent,
Es canbres le roïne entrerent.
Quant el es voit, sis apela,
Mout les ceri et honera,

Entor ses bras prist Graelent
Si l'acola estroitement :
De joste li séir le fist
Sor un tapi, puis si li dist :
Mout boinement a esgardé
Son cors, son vis et sa biaté ;
A lui parla cortoisement,
Et il li respont sinplement,
Ne li dist riens qui bien ne siece.
La roïne pensa grant piece,
Merveille est s'ele ne li prie
Que il l'amast par druerie :
L'amors de lui la fait hardie,
Demande lui s'il a amie,
Ne se d'amors est arestés,
Car il devoit bien estre amés.
Dame, dist-il, je n'aime pas,
D'amors tenir n'est mie gas ;
Cil doit estre de mout grant pris
Qui s'entremet qu'il soit amis :
Tel cinc cent parolent d'amor,
N'en sevent pas le pior tor,
Ne que est loiax druerie.
Ains lor rage et lor folie,
Perece, wisseuse et faintise
Enpire amor en mainte guise.
Amors demande caasté,
En fais, en dis et en pensé :
Se l'uns des amans est loiax,
Et li autre est jalox et faus,

Si est amors entr'ex fausée,
Ne puet avoir longe durée.
Amors n'a soing de compagnon,
Boin amors n'est se de Dex non,
De cors en cors, de cuer en cuer,
Autrement n'est prex à nul fuer.
Tulles qui parla d'amistié,
Dist assés bien en son ditié,
Que veut amis, ce veu le amie
Dont est boine la compaignie,
S'ele le veut et il l'otroit.
Dont est la druerie adroit,
Puisque li uns l'autre desdit,
N'i a d'amors fors c'un despit;
Assés puet-on amors trover,
Mais sens estuet al bien garder,
Douçor et francise, et mesure.
Amors n'a de grant forfait cure,
Loialté tenir et prametre,
Por çou ne m'en os entremetre.
 La roïne oï Graelent,
Qui tant parla cortoisement,
S'ele n'éust talent d'amer,
Si s'en estéut-il parler;
Bien set et voit, n'en doute mie,
Qu'en lui a sens et cortoisie.
A lui parla tot en apert,
Son cuer li a tot descouvert,
Amis, dist-ele, Graelent,
Je vous aim mout parfitement,

Onques n'amai fors mon segnor,
Mais je vous aim de bone amor.
Je vos otroi ma druerie,
Soiés amis et jou amie.
Dame, dist-il, vostre merci,
Mais il peut pas estre ensi,
Car je sui saudoiers le roi,
Loiauté li pramis et foi,
Et de sa vie et de s'onor,
Quant à lui remès l'autre jor,
Jà par moi honte n'i ara :
Dont prist congié, si s'en ala.
La roïne l'en vit aler,
Si commença à sospirer :
Dolante est moult, ne set que faire,
Ne s'en voloit par tant retraire :
Soventes fois le requeroit,
Ses mesages li trametoit,
Rices presens li envoioit,
Et il trestous les refusoit.
La roïne moult l'en haï
Quant ele à lui del tot failli,
A son segnor mal le metoit,
Et volentiers en mesdisoit.
Tant com li rois maintint la gerre,
Remest Graelent en la terre;
Tant despendi qu'il n'ot que prendre,
Car li rois le faisoit atendre,
Ki li detenoit ses saudées.
Ne l'en avoit nules données,

La roïne li destornoit,
Au roi disoit et conseilloit
Ke nule riens ne li donast
Fors le conroi qu'il n'en alast;
Povre le tenist entor lui,
Qu'il ne péust servir autrui.
Que fera ores Graelens?
N'est merveille, s'il est dolens;
Ne li remest que engagier,
Fors un roncin n'est gaires cier:
Il ne puet de la vile aler
Car il n'avoit sor qoi monter.
  Graelens n'atent nul secors,
Ce fu en mai en des lons jors,
Ses hostes fu matin leves,
O sa femme est el borc alés
Ciés un de ses voisins mengier.
Tout seul laisça le chevalier,
O lui n'en eut en la maison
Escuier, sergant, ne garçon,
Fors seul le file à la borgoise,
Une mescíne moult cortoise.
Quant vint à l'eure de disner,
Au cevalier ala parler,
Moult li pria qu'il se hastast,
Et qu'il ensanble o li mengast.
Il ne se puet pas rehaitier,
Si apela son escuiier,
Dist li c'amaint son caceór,
Sa sele mete et tot l'ator;

Là hors irai esbanoier,
Car je n'ai cure de mangier.
Il li respont n'a point de sele.
Amis, ce dist la damoisele,
Une sele vous presterai,
Et un boin frain vos baillerai.
Cil a le ceval amené,
En le meson l'a enselé :
Graelent est desus montés,
Parmi le borc est trèspassés ;
Unes viés piax ot afulées
Que trop longement ot portées.
Cil et celes qui l'esgarderent,
L'escarnirent moult et gaberent ;
Tex est costume de borgois,
N'en verrés gaires de cortois.
Il ne se prent de ce regart,
Fors de la vile avoit un gart,
Une forest grant et pleniere,
Parmi couroit une riviere :
Cele part ala Graelens,
Très pensix, mornes et dolens.
N'eut gaires part le bos erré,
En un boisson espé ramé
Voit une bisse toute blance
Plus que n'est nois nule sor brance :
Devant lui la bisse sailli,
Il le hua, si poinst à li.
Il ne le consivra jamès,
Porqant si le siut-il de près,

Tant qu'en une lande l'en maine,
Devers le sors d'une fontaine,
Dont l'iave estoit et clere et bele.
Dedens baignoit une pucele,
Dex damoiseles le servoient :
Sor l'eur de le fontaine estoient.
Li drap dont ele ert despoulie,
Erent dedens une foillie.
Graelens a celi véue
Qui en le fontaine estoit nue.
Cele part va grant aléure,
De le bisse n'eut-il puis cure,
Tant le vit graisle et escanie
Blance et gente et colorie ;
Les ex rians et bel le front,
Il n'a si bele en tot le mont :
Ne le veut en l'iave toucier,
Por loissir le laisse baignier.
Se despoulle est alés saisir,
Par tant le cuide retenir.
Ses damoiseles s'aperçurent
Del cevalier, en effroi furent.
Lor dame l'a araisoné,
Par mâutalent l'a apelé :
Graelent, lai mes dras ester,
Ne t'en pués gaires amender,
Se tu o toi les enportoies,
Et ensi nue me laissoies ;
Trop sanleroit grant couvoitise.
Rent moi se viax non ma cemise,

Li mantiax puet bien estre tuens,
Deniers en prens, car il est boens.
 Graelens respont en riant,
Ne sui pas fix à marceant,
N'a borgois por vendre mantiax:
S'il valoit ore trois castiax,
Si n'enporteroie-je mie:
Isciés fors de cele iave, amie,
Prenés vos dras, si vos vestés
Ançois que vous à moi parlés.
Ge n'en voil pas, dist-ele, iscir,
Que de moi vous puisiés saisir;
N'ai cure de vostre parole,
Ne sui nient de vostre escole.
Il li respont, je sofferai,
Vostre despoulle garderai,
Desque vos isterés ça fors:
Bele, mout avés gent le cors.
Qant ele voit qu'il veut atendre,
Et que ses dras ne li veut rendre;
Séurté demande de lui
K'il ne li face nul anui.
 Graelens l'a asséurée,
Sa cemise li a donée:
Cele s'en ist de maintenant,
Il li tint le mantel devant,
Puis l'afula et si li rent.
Par la main senestre la prent,
Des autres dex l'a eslongie,
D'amors l'a requise et proiie

Et que de lui face son dru.
Et ele li a respondu :
Ge ! tu quiers grant otrage,
Ge ne te tieng noient por sage,
Durement me doi merveillier,
Que m'oses de çou araisnier.
Tu ne dois estre si hardis,
T'en seroies tost malbaillis ;
Jà n'afiert pas à ton parage
Nule femme de mon lingnage.
Graelens le trove si fiere,
Et bien entent que par proiiere
Ne fera point de son plaisir,
N'il ne s'en veut ensi partir :
En l'espese de la forest
A fait de li ce que li plest.
Qant il en ot fet son talent,
Merci li prie dolcement
Que vers lui ne soit trop irée,
Mais or soit et france et senée,
Si li otroit sa druerie,
Et il fera de li s'amie ;
Loialment et bien l'amera,
Jamais de li ne partira.
La damoisele ot et entent
La parole de Graelent,
Et voit qu'il est cortois et sage,
Bons cevaliers et prox et larges,
Et set se il depart de li,
Jamais n'aura si boin ami,

S'amor li a bien otroiié;
Et il l'a docement baisié.
A lui parole en itel guise :
Graelent, vos m'avés souprise,
Ge vous amerai vraiement,
Mais une cose vous deffent,
Que ne dirés parole aperte,
Dont nostre amors soit descoverte.
Ge vos donrai molt ricement
Deniers et dras, or et argent,
Molt ert l'amors bone entre nous,
Nuit et jor gerra aveuc vous;
Dalés vous me verés aler,
A moi porrés rire et parler,
N'aurés conpaignon qui me voie,
Ne qui jà sace qui je soie.
Graelent, vos este loiaus,
Prox et cortois et assés biaus :
Por vous ving-jou à la fontainne,
Por vous souferai-jou grant painne;
Bien savoie ceste aventure,
Mais or soiiés de grant mesure.
Gardés que pas ne vous vantés
De cose par qoi me perdés;
Un an vous covenra, amis,
Sejorner près de cest païs :
Errer poés dex mois entiers,
Mais ça soit vostre repairiers,
Por çou que j'aim ceste contrée.
Alès vous ent, none est sonée,

Mon mesage vos trametrai,
Ma volenté vos manderai.
Graelens prent à li congié,
Elle l'acole et a baisié.
Il est à son ostel venus,
De son ceval est descendus.
En une canbre seus entra,
A la fenestre s'apoia,
De s'aventure mout pensis.
Vers le bos a torné son vis,
Un vallet vit venir errant
Desor un palefroi anblant:
De si à l'ostel Graelent
En est venus q'ainc ne descent.
Au cevalier en est venus,
Et il est contre lui salus;
Demande li dont il venoit,
Com avoit non et qui estoit.
Sire, dist-il, ne dotés mie,
Je sui mesages vostre amie,
Cest destrier par moi vos envoie,
Ensamble o vous veut que je soie:
Vos gages vos aquiterai,
De vostre hostel garde prendrai.
Qant Graelent ot la novele,
Qui molt li sanble boine et bele,
Le vallet baise boinement,
Et puis a reçut le present,
Le destrier sos ciel n'a si bel,
Ne mix corant, ne plus isnel.

En l'estable por soi le met,
Et le cacéor au vallet.
Cil a sa male destorsée,
En la canbre l'en a portée,
Puis l'a overte et deffremée,
Une grant coute en a getée :
D'un rice paile ovrée fu
D'autre part d'un rice boufu,
Met le sor le lit Graelent;
Après met sus or et argent,
Boins dras à son segnor vestir.
Après fait son oste venir,
Deniers li baille à grant plenté,
Si li a dit et comandé
Que ses sires ert aquités,
Et ses hostez bien acontés :
Gart q'assés i ait à mangier,
Et s'en la vile a chevalier
Qui sejorner voille tot coi,
Qu'il l'en amaint ensanle o soi.
Li hostes fu prex et cortois,
Et molt vaillan comme borgois :
Rice conroi fist atorner,
Par le vile fait demander
Les cevaliers mesaaisiés;
Et les prisons et les croisiés;
A l'ostel Graelent les maine,
Del honerer forment se paine,
Assés i eut joué la nuit
D'estrumens et d'autre déduit.

La nuit fut Graelent haitiés,
Et ricement apareilliés.
Grans dons donna as harpeors,
As prisons et as guoors;
N'avoit borgois en la cité
Qui li éust avoir presté,
Qui ne li doinst et face honor,
Tant qu'il le tienent a segnor.
Desor est Graelent aaise,
Ne voit mais rien qui li deplaise;
S'amie voit lés lui aler,
A li se puet rire et juer.
La nuit le sent de joste lui,
Coment puet-il avoir anui?
Graelent oire molt souvent,
El païs n'a tornoiement,
Dont il ne soit tos li premiers,
Mout est amés des chevaliers.
Or a Graelent boine vie,
Et molt grant joie de s'amie;
Se ce li puet longes durer,
Jà ne devroit el demander.
Ensi fu bien un an entier,
Tant que li rois dut ostoiiër;
A Pentecoste cascun an
Semounoit ses barons par ban,
Tos sex qui de lui rien tenoient,
Et à sa cort o lui mangoient:
Servoient le par grant amor.
Quant mengié avoient le jor,

La roïne faisoit monter
Sor un haut banc et deffubler,
Puis demandoit à tos ensanble,
Segnor baron, que vos en sanble ?
A sou siel plus bele roïne ?
Pucele, dame de mescine;
A tox le convenoit loer,
Et au roi dire et afremer
K'il ne sevent nule si bele
Mescine, dame ne pucele :
N'i ot un seul ne le prisast,
Et sa biaté ne li loast,
Fors Graelent qui s'en taisoit,
A soi méisme sourioit :
En son cuer pensoit à s'amie,
Des autres tenoit à folie,
Ki de totes parts s'escrioient,
Et la roïne si looient :
Son cief covri, son vis baisa.
Et la roïne l'esgarda,
Le roi le mostra son segnor,
Voiiés, sire, ques deshonor !
N'avés baron ne m'ait loée,
Fors Graelent qui m'a gabée.
Bien sai qu'il m'a piçça haïe,
Je cuit qu'il a de moi envie.
Li rois apela Graelent,
Demande li, oiant la gent,
Par la foi que il li devoit,
Qui ses naturex hom estoit,

Ne li celast, ains li desist
Por qoi baisa son cief et rist.
Graelens respondi au roi :
Sire, dist-il, entent à moi,
Onques mais hom de ton parage
Ne fist tel fait ne tel folage ;
De ta femme fais mostrison,
Qu'il n'a çaiens un seul baron,
Cui tu ne le faces loer,
Dient qu'il n'a sous siel sa per :
Por voir vous di une novele,
On puet assés trover plus bele.
Li rois l'oï, molt l'en pesa,
Par sairement le conjura
S'il en savoit une plus gente :
Oïl, dist-il, qui vaut tes trente.
La roïne mout s'en mari,
A son segnor cria merci,
C'au cevalier face amener
Celi qu'il i oï loer,
Et dont i fait si grant vantance :
Entre nos dex soit la mostrance,
S'ele est si bele, quite en soit,
Ou se ce non, faites m'en droit
Del mesdit et de le blastenge.
Li rois commande c'on le prenge,
N'aura de lui amor ne pais,
De prison n'istera jamais,
Se cele n'est avant mostrée
Que de biauté a tant loée.

Graelens est pris et tenus,
Mix le venist estre téus :
Au roi a demandé respit,
Bien s'aperçoit qu'il a mesdit;
S'amie en cuide avoir perdue,
D'ire et de mautalent tressue.
Jà est bien drois que mal li tort,
Plusor l'en plaignent en la cort.
Le jor eut entor lui grant presse,
Duq'à l'autre an li rois le lesse,
Ke sa feste rasanblera;
Tos ses amis i mandera,
Et ses barons et ses fievés.
Là soit Graelent amenés,
Celi amaint ensanble o soi,
Que tant loa devant le roi :
S'ele est si bele et si vaillans,
Bien li pora estre varans,
Cuites en iert, rien n'i perdra;
Et s'el ne vient jugiés sera,
En la merci le roi en iert,
Assés set ceu qu'il i afiert.

Graelens est de cort partis
Tristes, coreçous et maris,
Montés est sor un boin destrier,
A son hostel va herbegier :
Son cambrelanc a demandé,
Mais il n'en a mie trové
Que s'amie li eut tramis.
Or est Graelent entrepris,

Mix vauroit estre mort que vis.
En une canbre s'est sex mis,
A sa mie crie merci,
Por Diu qu'il puist parler à li;
Ne li vaut rien, ni parlera,
Devant un an ne le verra,
Ne jà n'aura de li confort,
Ains ert jugiés près de le mort.
  Graelens maine grant dolor,
Il n'a repos ne nuit ne jor,
Qant sa mie ne puet avoir.
Sa vie met en noncaloir,
Q'ançois que li ans fust passés,
Fu Graelens si adolés
Que il n'a force ne vertu :
Ce dient cil qui l'ont véu,
Merveille est qu'il a tant duré.
Al jor que li rois ot nomé,
Ke sa feste devoit tenir,
Li rois a fait grant gent venir.
Li plege amainent Graelent
Devant le roi en son present.
Il li demande ù est s'amie.
Sire, dist-il, n'en amain mie,
Ge ne le puis noient avoir,
Faites de moi vostre voloir.
  Li rois respont, dant Graelent,
Trop parlastes vilainement;
Vers la roïne mespréistes,
Et tos mes barons desdéistes:

Jamès d'autre ne mesdirés,
Qant de mes mains departirés.
Li rois parole hautement,
Segnor, dist-il, del jugement
Vos pri que ne le deportés
Selonc le dit q'oï avés,
Ke Graelent oiant vous dist,
Et en ma cort honte me fist :
Ne m'aime pas de boine amor,
Qui ma femme dist dehonor.
Ki volontiers fiert vostre cien,
Jà mar querés qu'il vos aint bien.
Cil de le cort sont fors alé,
Al jugement sont asanblé :
Une grant piece sont tot coi,
Qui n'i ot noise ni effroi.
Molt lor poise del cevalier,
S'il le vaulent par mal jugier,
Ains que nus d'ex mot i parlast,
Ne le parole racontast,
Vint uns vallés qui lor a dit
Qu'il attendissent un petit.
En la cort vienent dex puceles,
El roiame n'avoit plus beles;
Al cevalier molt aideront
Se Diu plaist, s'el delivreront.
Cil ont volentiers atendu,
Ains que d'iloeuc soient méu,
Sont les damoiseles venues
De grant biauté et bien vestues :

Bien sont en deux bliaus lacies,
Graisles forment et bien delgies.
De lor palefrois descendirent,
A dex vallés tenir les firent;
En la sale vindrent au roi.
Sire, dist l'unc, entent à moi,
Ma damoisele nos comande,
Et par nos dex vos pri et mande
C'un poi faites soufrir cest plait,
Et qu'il n'i ait jugement fait:
Ele vient ci à toi parler
Por le cevalier delivrer.
Ains que cele éust dist son conte,
Eut la roïne mout grant honte;
Ne demoura gaires après,
Devant le roi en son palès
Vinrent dex autres molt plus gentes,
De color blances et rouventes,
Au roi dient qu'il atendist
Tant que lor damoisele venist.
Mout furent celes esgardées,
Et lor biauté de toz loées:
De plus beles en i avoit
Que la roïne n'en estoit.
Et qant lor damoisele vint,
Tote la cort à li se tint:
Mout ert bele de grant maniere,
A dox sanblant, o simple ciere,
Biax ex, biax vis, bele façon,
En li n'a nient de mesproison.

Tot l'esgarderent à merveille.
D'une porpre toute vermeille,
A or brosdée estroitement,
Estoit vestue ricement;
Ses mantiax valoit un castel.
Un palefroi ot boin et bel:
Ses frains, sa sele et ses lorains,
Valoit mil lives de cartains.
Por le véoir iscent tot hors,
Son vis loerent et son cors,
Et son sanlant et sa faiture.
Ele ne vait grant aléure:
Devant le roi vint à ceval,
Nus ne li puet torner à mal;
A pié descent emmi la place,
Son palefroi pas n'i atace.
Au roi parla cortoisement,
Sire, fet-ele, à moi entent,
Et vous trestout, segnor baron,
Entendés ça à ma raison.
Asés savés de Graelent
Qu'il dist au roi devant sa gent,
Au tan à se grant asanblée,
Qant la roïne fu mostrée,
Ke plus bele femme ot véue.
Ceste parole est bien séue,
Verités est, il mesparla,
Puis que li rois s'en coreça;
Mais de ce dist-il vérité,
N'est nule de si grant biauté,

Que autre si bele ne soit:
Or esgardés, s'en dites droit,
Se par moi s'en puet aquiter,
Li rois li doit quite clamer.
N'i ot un seul, petit ne grant,
Ki ne desist bien en oiant,
Qu'ensanble li a tel mescine,
Qui de biauté vaut la roïne;
Li rois méismes a jugié
Devant se cort et otroié
Que Graelent est aquités,
Bien doit estre quites clamés.
  Dementiers que li plais dura,
Graelent pas ne s'oublia;
Son blanc ceval fist amener,
O s'amie s'en veut aler.
Quant ele ot fait çou qu'ele quist,
Et ot oï que li cors dist,
Congié demande et prent del roi,
Et monte sor son palefroi:
De la sale se departi,
Ses puceles ensanble o li.
Graelent monte et vait après
Par mi le vile à grant eslès;
Toz jors li va merci criant,
El ne respont ne tant ne quant.
Tant on lor doit cemin tenu,
Qu'il sont à le forest venu;
Parmi le bos lor voie tinrent,
De si qu'à la riviere vinrent,

Ki en une lande sortoit,
Et parmi le forest couroit.
Mout en ert l'iave blance et bele,
Dedens se met la damoisele:
Graelent i veut après aler,
Mais el li comence à crier:
Fui, Graelent, n'i entre pas,
Se tu t'i mès, tu noieras.
Il ne se prent de ce regart,
Après se met, trop li est tart:
L'eve li clot deseur le front,
A grant paine resort amont;
Mais el l'a par la renne pris,
A terre l'a ariere mis,
Puis li dist qu'il ne peut passer,
Jà tant ne s'en sara pener,
Commande li que voist ariere.
Ele se met en la riviere,
Mais il ne puet mie soufrir
Que de lui le voie partir:
En l'eve entre tout à ceval,
L'onde l'enporte contreval;
Departi l'a de son destrier.
Graelent fu près de noiier,
Qant les puceles s'escrierent,
Qui aveuc la damoisele erent:
Damoisele, por Diu, merci,
Aiés pitié de vostre ami;
Véés, il noie à grant dolor.
A las! mar vit onques le jor

Que vos primes à lui parlastes,
Et vostre amor li otroiastes :
Dame, voiiés, l'onde l'en maine,
Por Diu, c'or le getés de paine,
Mout est grant dex s'il doit morir,
Coment le poent vos cœurs soufrir?
Trop par li estes ore dure,
Aidiés li, car en prenés cure.
Damoisele, vostre amis nie,
Soffrés qu'il ait un peu d'aïe;
Vous avés de lui grant pecié.
La damoisele en ot pitié
De çou qu'ele les ot si plaindre,
Ne se puet mais celer ne faindre,
Hastuement est retornée,
A le riviere en est alée,
Par les flans saisist son ami,
Si l'en amaine ensanble o li.
Qant d'autre part sont arivé,
Ses dras moulliés li a osté,
De son mantel l'a afublé,
En sa terre l'en a mené.
Encor dient cil du païs
Que Graelent i est tous vis,
Ses destriers qui d'eve escapa,
Por son segnor grant dol mena:
En le forest fist son retor,
Ne fu en pais ne nuit ne jor;
Des piés grata, forment heni,
Par le contrée fu oï.

Prendre cuident et retenir,
Onques nus d'aus nel' pot saisir:
Il ne voloit nului atendre,
Nus ne le puet lacier ne prendre.
Mout lonc tans après l'oï-on
Cascun an en cele saison,
Que se sire parti de li,
Le noise et le friente, et le cri
Ke li bons cevaus demenot
Por son segnor que perdu ot.
L'aventure du bon destrier,
L'aventure du cevalier
Com il s'en ala o sa mie,
Fu par tote Bretaigne oïe:
Un lai en firent li Breton,
Graalent mor l'apela-on.

D'UN COC

QUI TRUVA UNE GEMME SOR UN FOMEROI.

FABLE. [1]

Du coc racunte ki munta
Sour un fémier, è si grata
Selunc nature purchaceit,
Sa viande cum il soleit:
Une chière jame truva,
Clère la vit, si l'esgarda;

[1] La Fontaine, *le Coq et la Perle*, Liv. I, Fable xx.

Je cuidai, feit-il purchacier
Ma viande sor cest fémier,
Or ai ici jame truvée,
Par moi ne serez remuée.
S'uns rices hum ci vus truvast,
Bien sai ke d'or vus énurast;
Si en créust vustre clartei,
Pur l'or ki a mult grant biautei.
Qant ma vulentei n'ai de tei
Jà nul hénor n'auraz par mei.

MORALITÉ.

Autresi est de meinte gent,
Se tut ne vient à lur talent,
Cume dou coc è de la jame;
Véu l'avuns d'ome è de fame:
Bien, ne henor, noient ne prisent,
Le pis prendent, le mielx despisent.

DOU LEU È DE L'AINGNIEL.

FABLE.[1]

Ce dist dou leu è dou aignel
Qui béveient à un rossel;
Li lox à la sorse béveit
E li agniaus à-vaul esteit.
Iriéement parla li luz
Ki mult esteit cuntraliuz;

[1] La Fontaine, *le Loup et l'Agneau*, Liv. I, Fable X.

Par mautalent palla à lui
Tu m'as, dist-il, fet grant anui.
Li aignez li ad respundu,
Sire ! eh quoi dunc ? ne veis-tu,
Tu m'as ci ceste aigue tourblée
N'en puis boivre ma saolée ;
Autresi m'en irai, ce crei,
Cum jeo ving tut murant de sei.
Li aignelés adunc respunt :
Sire, jà bévez vus à-munt,
De vus me vient kankes j'ai beu ?
Qoi, fist li lox, maldis me tu.
L'aigneax respunt, n'en ai voloir ;
Li loux li dit : jeo sai de voir,
Ce méisme me fist tes père
A ceste surce ù od lui ère.
Or ad sis mois, si cum jeo crei
Qu'en retraiez, feit-il, sor mei ?
N'ière pas neiz, si cum jeo cuit ;
E coi pur ce, li lus a dit,
Jà me fuz tu ore cuntraire
E chose ke tu ne deiz faire ;
Dunc prist li lox, l'engniel petit
As denz l'estrangle, si l'ocist.

MORALITÉ.

Ci funt li riche robéur,
Li vesconte è li jugéur,
De cax k'il unt en lur justice ;
Fauxe aqoison par cuveitise,

Truevent assez pur ax cunfundre,
Suvent les funt as plais semundre;
La char lur tolent è la pel,
Si cum li lox fist à l'aingniel.

DE LA SORIS È DE LA RENOILLE.

FABLE.[1]

Selunc la lettre des escriz
Vus mustrerai d'une suriz
Ki par purchaz è par engin,
Aveit manaige en un mulin.
Par essemple cunter vus vueil,
C'un jur s'asist desor le sueil,
Ses grenonez apareilla
E de ses piez s'espelucha.
Devant li passa une raine
Si cum avanture la maine,
Demanda li en sa raisun
S'ele ert dame de la maisun,
Dunt ele se feiseit si mestre,
Si li acuntast de sun estre.
La suris li respunt: Amie,
Pieça k'en ai la seingnorie;
Bien est en ma subjectiun,
Qant ès pertuiz tut envirun,
Puis herbregier è jur è nuit
Joer è fère mun déduit.

[1] La Fontaine, *la Grenouille et le Rat*, Liv. IV, Fable XI.

Or remanez à nuit od mei
Ge vus menrai par dreite fei,
Desous la muele mult à aise
Ni aurez rien ki vus desplaise.
Assez aurez ferine et grain
De ce ki remaint au vilain;
La raine i va par sa proiere
Andeus s'asient sor la pierre,
Mult i truvèrent à mengier
Sanz cuntredit è sanz dangier.
La suriz par amur demande
A la raine de sa viaude,
Qui li semble, vertei l'en die;
N'en mentiroi, ſet-ele, mie,
Mult par est bien apareillié
S'en aive eust esté moillié.
Enmi ce préi en un wassel
Seriens or andels mun vueil;
Là ai-jeo la moie mansiun
U tuz bien sunt à grant foisun.
Tant i arez joie è déduit
Jamès n'ariez talent ce cuit,
De repérier à tun molin.
Tant li prumet par sun engin
Ke la blandist par sa parole,
K'ele la crut, si ſist que fole?
Ensamle od li s'en ert alée,
Li preiz fu si plains de rousée
Ke tute est la suriz moiliée,
Dunc quida bien estre noiée,

Arrière voleit returner
Kar ne pooit avant aler.
Mais la raine l'ad rapelée,
Ki à force l'en ad menée.
Tant par amur, cum par proière,
Ke il vinrent à la rivière.
Dunc ne pot la suriz avant,
A la raine dist en plurant,
Ci ne puis-jeo noient passer
Quar jeo ne soi unques noer.
Prens, fet la raine, cel filet,
S'el lie fort à ton gairet
E ge l'atacherai au mien,
Dunc la rivière passeruns bien.
La suriz s'est dou fil loiée,
A la raine s'est atachiée;
El gué se metent, si s'en vunt;
Qant eles vindrent el parfunt
Si la vout la raine noier,
Od li s'encumence à plungier.
La suriz pipe en halt è crie
Ke bien cuideit estre traïe;
Un escoufles aleit volant
Vit la soriz si haut pipant,
Ses èles clost, à-vaul descent,
Li et la raine ensanble prent,
Andeus furent au fil pendanz.
La raine fu corsue et granz;
Li eschofles par cuveitise
La soriz lait, la raine ad prise.

Mengiée l'ad è dévourée,
È la suriz est délivrée.

MORALITÉ.

Si est des vézicus féluns,
Jà n'auront si buns cunpegnuns
Tant lor facent bien ne henor,
Se riens lor deit custer dou lor;
Ke durement ne soient liez
Se il par ax sunt engingniez,
Mais il ravient assez suvent
Ke de méisme le turment
K'as autres cuident purchacier,
Funt à lor oës appareillier.

DOU CHIEN È DOU FORMAGE.

FABLE.[1]

Par une feie ce vus recunt
Passeit un chiens desus un punt;
Un formage en sa geule tint,
Quant il enmi cel punt parvint
En l'aigue vit l'umbre dou fourmaige.
Purpensa sei en sun curaige
K'il les vuleit aveir andeus,
Iluec fu-il trop cuveiteus.
En l'iaue saut, sa buche ovri,
E li fourmages li chéi,

[1] La Fontaine, *le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre*, Liv. VI, Fable XVII.

E umbre vit, è umbre fu,
E sun formage en ot perdu.

MORALITÉ.

Pur ce se deivent castier
Cil ki trop voelent coveitier,
Ki plus coveite que sun dreit
Par li méismes se déçeit;
Kar ce k'il a pert-il suvent
E de l'autrui n'a-il talent.

DOU LEU È DE LA GRUE

KI LI OSTA L'OS DE LA GOULE.

FABLE. [1]

Ensi avint k'uns leus runja
Un os que el col li entra;
E quant el col li fu entreiz,
Mult en fu durement greveiz.
Tutes les bestes assanbla,
E les oisielz à sei manda,
Puiz lur fait à tuz demander
Se nus l'en seit médiciner.
Entr'ax unt lur cunsoile pris
E chascuns en dist son avis;
Fors la grue, se dient bien,
Ni ad nulz d'iauz ki saiche rien.

[1] La Fontaine, *le Loup et la Cigogne*, Liv. III, Fable IX.

Le col ad lunc è le bec groz
Si en purreit bien tirer l'oz;
Li lox li pramist grant loier
Pur tant ke la volsist aidier;
La grue met le bec avant
Dedenz la goule au mal-feisant;
L'os en atrait, puis li requist
Que sa promesse li rendist.
Li leuz li dist par mal-talent,
E afferma par sairement
Que li sambleit, è vertez fu,
Que bon loüer en aveit eu,
Qant sa teste en sa gule mist
K'il ne l'estrangla è oscist.
Tu es, fist-il, fole pruvée
Kant de moi es vive escapée;
E tu requiers autre loier?
De ta char ai grant désirier,
Maiz mult me tieng ore pur fol
Qant mes denz n'estrangla ton col.

MORALITÉ.

Autresi est dou mal seignur,
Se povres hum li fet henur
E puis demant le guerredun
Jà n'en aura se maugrei nun,
Portant k'il soit en sa baillie
Mercier le deit de sa vie.

D'UN GRESILLON È D'UN FROMI.

FABLE. [1]

D'un gresillon dist la ménière
Qui dusqu'à une fromiéère
El tans d'yvers esteit alez,
Par aventure enz est entrez;
La viande demanda et quist,
Car n'en aveit nient ce dist
En sa mesun, n'en sun recet.
Dist la formiz, k'as-tu dunc fet
Kant tu déusses gaaingnier
En mois d'aoust è purchacier.
Je chantai, feit-il, è déduiz
Les autres bestes, mais ne truiz
K'il me voille guerreduner,
Pur ce mestuet ensi aler;
Dist la formiz, or chante à mei,
Par cele fei que jeo te dei;
Melx fust que tu te purchacasses
En mois d'aoust è gaaignasses,
Ke venisses de freit murant
A mun wuis viande querant,
Pur coi te dunrai-je à mengier
Qant tu ne me pués mais aidier.

[1] La Fontaine, *la Cigale et la Fourmi*, Liv. I, Fable I.

MORALITÉ.

Pur ce deffent que nus ne vive
En nun-caloir ne en widive
Selunc ce que chascuns deit faire
Se doit pener de bien atraire.
Plus est chiers cil qi a quoi prendre
Que s'a l'autrui l'estuet atendre.

CHRESTIEN DE TROYES.

Chrestien, surnommé de Troyes, du lieu de sa naissance, a été l'un des romanciers les plus féconds et les plus estimés du douzième siècle. Philippe d'Alsace, comte de Flandre, se l'était attaché en qualité de son poète, et il paroît qu'il mourut en 1191. Aucun trouvère n'a été plus loué de ses contemporains. Huon de Méry, Guillaume de Normandie, Raoul de Houdanc, l'auteur du roman du *Chevalier à l'épée*, Thibault, roi de Navarre, lui ont accordé les plus grands éloges. Chrestien méritoit tout le bien qu'on a dit de lui, par l'invention, la conduite, et particulièrement par le style qui l'élève au-dessus de tous les écrivains de son temps. Il avoit réussi à donner à la langue romane un caractère d'énergie et des tournures gracieuses, dont on ne la croyoit pas susceptible, et il est sûr que la langue françoise fut alors plus près d'une certaine perfection, qu'elle ne l'a été depuis dans le seizième siècle. Aucun des ouvrages de Chrestien de Troyes n'a été imprimé. Ce sont des romans en vers, ou des espèces de poëmes dans lesquels l'auteur raconte les hauts faits de quelque illustre chevalier, comme Perceval le Gallois, Gauvain, neveu du roi Artus; le chevalier au Lion; Yvain, fils du roi Urien; Guillaume, roi d'Angleterre. L'histoire y est tellement défigurée par la fable, qu'on ne sait pas trop duquel des deux Guillaume il est question dans ce poëme. Dans les

huit premiers vers du roman de Cligel, Chrestien nous fait connoître les titres de plusieurs de ses productions qui ne nous sont pas parvenues; ce sont des traductions ou des imitations d'Ovide; mais il n'y a guère que le roman de *Tristan* qui soit une véritable perte. Si les ouvrages du poète troyen, écrits dans une langue aussi difficile à déchiffrer qu'à entendre, n'ont pas le mérite d'intéresser tous les lecteurs, ils peuvent au moins faire connoître les mœurs et les usages du douzième siècle, et surtout faciliter la comparaison de la langue françoise à ses différentes époques. Plusieurs des romans commencés par Chrestien ont été achevés par d'autres poètes; c'est ainsi que le roman de *Perceval le Gallois* a été continué par Gautiers de Denet, et terminé par Manessier, poète de la comtesse Jeanne de Flandre; que le roman de *Lancelot du Lac* a été achevé par Godefroy de Ligny. Lacroix du Maine, Duverdier et Fauchet, d'après le titre de ce roman, en ont fait deux ouvrages différents. La Bibliothéque du roi possède des manuscrits des différents poëmes de Chrestien de Troyes, sous les numéros 6837, 6987, 7518, 27, 73; on lui a faussement attribué les romans du *Chevalier à l'épée*, et du *Graal*. Chrestien de Troyes et Auboin de Sezanne semblent avoir été les premiers qui adoptèrent les formes employées par les Troubadours dans leurs chansons.

PRÉAMBULE DU ROMAN D'ÉREC ET D'ÉNIDE.

Li vilains dist en son respit
Que tel chose a len en despit
Qui moult vaut miex que ne guide,
Por ce fait bien qui son estuide
Atorne a bien quel qui il ait;
Car qui son estuide entrelait
Tost i puet tel chose à taisir,
Qui moult vendroit puis à plaisir:
Por ce dit Crestiens de Troies
Que raison est que totes voies
Doit cascuns penser et entendre
A bien dire et à bien aprendre,
Et trait dun conte daventure,
Une moult bele conjuncture,
Por con puet prouer et savoir
Que cil ne fait mie savoir,
Qui sa science nabandonne
Tant com Diex grace len done.
Derce le fit lac est li contes,
De pechier et de rompre suelent
Cil qui de conter vivre voelent,
Desor commencerai l'estoire
Qui toz jors mais ert en mémoire
Tant que durra crestientes:
De ce fut crestiens vantes
Un jor de Pasques, au tans nouel....

DESCRIPTION DE L'OUIE,

TIRÉE DU ROMAN INTITULÉ : *LE CHEVALIER AU LION*.

Puisque vos plait or m'escoutez,
Cuer et oreilles me prestez ;
Car parole ouie est perdue,
S'elle n'est de cuer entendue :
Quas oreilles vient la parole
Ainsi com li vens qui vole,
Mes ni areste, ni demore,
Ains s'en part en molt petit d'ore ;
Se li cuers n'est si esveillez
Qual prendre soit apareillez,
Et qu'il la puisse en son venir
Prendre et enclorre et retenir.
Les oreilles sont voie et dois,
Par où vient jusqu'au cuer la vois :
Et li cuers prent dedans le ventre
La vois qui par l'oreille y entre ;
Et qui or me voudra entendre,
Cuer et oreilles me doit tendre.

AUTRE MORCEAU

TIRÉ DU ROMAN INTITULÉ : *LE CHEVALIER AU LION.*

Li autres parloyent d'amors,
Des angoisses et des dolors,
Et des grans buens que ont souvent,
Les disciples de son couvent,
Qui lors étoit riche et buens,
Mes or y a petit des suens,
Car bein près l'ont tretuit lainié,
S'en est amor molt abessié :
Car cil qui soloient amer,
Se faisoient cortois clamer
Et prou et large et honorables,
Or est amor torné en fables,
Por ce que cil rien n'en sentent
Dient qu'ils aiment, et si mentent ;
Et cil fable et mensonge en font,
Que s'en vantent, et rien n'y ont.
Mais por parler de celz qui furent,
Laissons celz qui en vie durent,
Qu'encor valt miex, se m'est avis,
Un cortois mort qu'un vilain vis.

LES DEUX PREMIÈRES STROPHES D'UNE CHANSON.

Joie ne guerredons d'amours
Ne viennent pas par bel servir;
Car on voit chaus souvent faillir,
Ki servent sans aller aillours.
Fi m'en air
Quant celi serf sans repentir
Ki ne me veut faire secours.

Voirs est c'amours est grant douçours
Quant doi cuer sont un sans partir;
Mais amours fait l'un seul languir,
Et les anuis sentir toujours.
Bien os géhir.
Que ne puis à amours venir,
En amours gist tous mes secours.

FIN DU TOME PREMIER.

VOCABULAIRE

DES MOTS DU VIEUX LANGAGE

QUI SE TROUVENT DANS LES DEUX PREMIERS VOLUMES DES POÈTES FRANÇOIS JUSQU'A MALHERBE.

A.

Abadils, abbatial.
Abaiar, désirer avec avidité.
Abanchas, avant.
Abastamen, suffisamment.
Abau, plaît, convient, appartient.
Abauzar, prosterner, tomber par terre.
Abdos, *abdué*, tous deux; *abdoas*, *abduas*, toutes les deux.
Abdurador, *abduros*, fier, rude, combattant, endurci aux coups.
Abelir, plaire, agréer, charmer.
Abenar, bonifier, améliorer, user, épargner, profiter, rassasier.
Abet, sapin.
Abetar, enjoler.
Abetz, paille menue.
Abiedor, l'avenir.
Abis, abîme, enfer.
Ablasmar, *ablesmar*, blêmir, pâlir, s'évanouir.
Abnei, renonciation.
Ab que, jusqu'à ce que, mais que, dès que, vu que.
Abraizat, éclairé, brillant, illuminé.
Abrandar, embraser.
Abreu, dans peu.
Abreugar, *abreujar*, abréger.
Abrir, ouvrir.
Abriu, avril.
Abrivament, impétuosité.
Abrivatz, *abrivada*, prompt, hardi, audacieux.
Abruzia, hâte, célérité, brièveté.
Abteza, adresse, habileté.
Acabador, consommateur.
Acaissar, baisser, caresser.
Acalivar, échauffer.
Acampar, cueillir, amasser, chasser, mettre en fuite, rassembler.
Acapter, acheter, obtenir, réussir.
Acario, le verseau.
Acarnacir, acharner.
Acazar, placer, pourvoir, marier, donner des terres.
Accidia, paresse, nonchalance.
Acendre, brûler, enflammer.
Acercar, approcher.
Acesmar, assaisonner, parer, équiper, disposer, préparer.
Acest, ce.
Acil, *aicil*, ceux-là.
Aclap, bruit, éclat.
Aclapar, accabler, succomber.
Acle, *acli*, *aclis*, incliné, courbé, sujet, soumis, obéissant.
Aclus, subjugué.
Aco, cela.
Acoatar, coucher avec.
Acoitar, hâter.
Acomiadar, congédier, renvoyer, rejeter.
Acompeda, liée, entrelacée, réunie.

Aconsegre, *aconseguir*, atteindre, poursuivre, rencontrer.
Aconseillatz, prudent, secret, de bon conseil.
Acopdar, *acoudar*, pencher, appuyer.
Acordadamen, unanimement.
Acors, venue, secours.
Acorsar, chasser, poursuivre, retrousser.
Acortz, sorte de poésie.
Acostament, alliance.
Acreiser, accroître, augmenter.
Actoritat, force, vertu médicinale.
Adagar, abreuver, arroser.
Adantar, faire affront, déshonorer.
Adautar, plaire beaucoup.
Adelenc, illustre.
Adenan, en avant, à l'avenir, désormais.
Adens, sur la face, sur le ventre.
Adermar, désoler, ravager, réduire en désert.
Aderrairar, reculer.
Aders, élevé, dressé, monté, attaché.
Ades, toujours, présentement.
Adesar, toucher, atteindre.
Adese, amorce, appât.
Adesmar, estimer, juger, croire, penser, être d'avis, évaluer.
Adumplir, *adomplir*, accomplir, satisfaire.
Adurmir, endormir.
Adusar, *aduzar*, exercer.
Adutar, craindre, redouter.
Ae, toujours, sans cesse.
Aesmansa, avis, pensée, réputation, bruit, estime, opinion, évaluation.
Afachador, affidé, courtisan.
Afachar, farder, parer, estropier, égorger.
Afaisonar, former, façonner, envisager, perfectionner.
Afamar, faire envie.
Afamegar, affamer.
Afan, hâte, empressement, travail, tourment, chagrin.
Afanador, laboureur, homme de peine.
Afaret, petite affaire.
Afassar, montrer à découvert.
Afeblir, courber, plier, baisser.
Afegir, ajouter.
Afermar, accorder, fiancer, promettre en mariage.
Aferratge, herbage, pâturage.
Afiamen, foi, parole, promesse, assurance.
Afiar, assurer, garantir.
Afic, assurance, confiance.
Afidar, prêter serment de fidélité.
Afelatar, prendre au filet, déniaiser.
Afinar, adoucir, apaiser.
Afiscar, attirer, animer, échauffer.
Aflatador, flatteur, flagorneur.
Afleblar, affubler, parer.
Aflechir, affliger.
Afliction, révérence.
Afocar, *afugar*, mettre le feu, incendier.
Afolamen, mal, blessure, dommage.
Afolar, avorter, estropier.
Afolcar, *afolquar*, attrouper, rallier, guider, commander.
Afolezir, devenir fou.
Afolliar, blesser, estropier.
Aforrar, fourrer, épargner.
Afortimen, force, effort, courage, puissance.
Afortir, affirmer, soutenir, encourager.
Affragner, adoucir, calmer, fléchir, soumettre, assujettir.
Afrairar, associer.
Afreolir, *afrevolir*, *afrevolzir*, affoiblir.
Afric, *africha*, acharné, affriandé, butté.
Afritz, chaud d'amour.
Afruchar, profiter, fructifier.
Agach, *agait*, *acuait*, piége, embûche, embuscade.
Agada, inondation.

Agaitador, espion.
Agaitar, regarder, considérer.
Agassa, pie.
Agatir, allécher, attirer, amorcer, amadouer.
Agi, grain de raisin.
Aglan, *agolan*, gland.
Aguir, hennir.
Agolar, tomber sur le nez, manger goulument.
Agra, aigre.
Agradable, reconnoissant.
Agradansa, *agradatge*, gré, plaisir, volonté, reconnoissance.
Agradar, plaire, agréer.
Agradil, *agradiu*, gracieux, agréable.
Agrei, pacte, accord, convention.
Agreiansa, aigreur, irritation.
Agrenir, irriter, se refrogner.
Agreugar, grever.
Agreugat, accablé, vexé, affligé, molesté.
Agropir, accroupir.
Agrums, chose âcre, acerbe.
Agual, rigole, canal.
Aguardar, attendre.
Aguda, aiguë.
Agudeza, finesse d'esprit, pénétration.
Aguilen, églantier, son fruit.
Aguleucier, arbousier.
Agulhonejar, hérisser.
Aigos, aqueux, aquatique.
Aigua, eau.
Aigual, marécage, abreuvoir.
Aine, meuble, vaisseau, ustensile.
Aiols, aïeux.
Aips, talents, vertus.
Air, *azir*, haine, vigueur, violence.
Airable, *azirable*, exécrable.
Aïrador, mauvais, colère.
Airozamen, promptement.
Ais, aide, secours, répugnance, dégoût.
Aissa, hache.
Aissi, ici, ainsi.
Aissir, s'asseoir, se loger, placer, accommoder, favoriser.
Aissis, enrichi.
Aisso, ce, ceci.
Aissos, inquiet, plaintif.
Aita, aide.
Aital, ainsi, tel.
Aitant, tel, autant.
Aitor, qui aide.
Aiz, essieu.
Aizes, êtres.
Aizi, de bonne composition.
Aizimen, grâce, faveur.
Aizina, aisance, commodité.
Aizinar, arranger, disposer, préparer.
Aiziner, temps favorable.
Aizir, asseoir.
Aizit, *aiziu*, agréable, aisé.
Ajoglarir, se faire jongleur.
Ajost, *ajostamen*, *ajustament*, assemblée.
Ajudador, qui aide.
Ajust, assemblée, cour plénière.
Ajustamen, accouplement, union.
Ajut, aide.
Ajutori, assistance.
Al, haut, autre chose, le reste, au.
Alabre, glouton, goulu.
Alachar, allaiter, attirer.
Aladonc, alors.
Alaia, chemin de ronde.
Albair, haubert.
Albanel, sorte d'oiseau de proie.
Albara, promesse, obligation.
Alberc, logement.
Alberga, camp, tente, château, forteresse.
Albergada, campement.
Albergador, hôte, aubergiste.
Albergaire, résident.
Albergar, loger, habiter.
Albergaria, maison, logis.
Albergazo, gite.
Albespi, aubépine.
Albir, pensée, avis, jugement.
Albirada, visée.
Albirador, qui pense, qui croit.
Albirar, juger. penser.
Albor, blancheur.
Alborn-s, ivoire.

Abrat, cabré, dressé.
Albre, arbre.
Albris, estimation.
Albuge, taie de l'œil.
Alcassi, coussin.
Alcauotz, maquereau.
Alcaut, casaque.
Alclas del cel, arc-en-ciel.
Alcoto, cotte de maille.
Alcuba, sorte de tente.
Alcun, *alcus*, quelque, quelqu'un.
Ale, haleine.
Alegorar, égayer, réjouir.
Alegratge, gaieté, réjouissance.
Aleitos, *aleytos*, malheureux, délaissé, abandonné.
Alenar, respirer, souffler.
Alengris, renard.
Alentar, *alentir*, différer, retarder.
Alevar, controuver.
Aleugar, *aleujar*, alléger, adoucir, soulager.
Alezerar (*s'*,) s'occuper pendant ses moments de loisir.
Alezeratz, oisif.
Alferan, coursier, cheval de bataille.
Algos, coquin, malotru.
Alhondre, ailleurs.
Aliamar, lier, enchaîner.
Alieurada, délivrée.
Alimentz, éléments.
Alinhar, parer.
Alloc, là, aussitôt.
Allontz, ailleurs.
Allutz, à bout, à la fin.
Alma, âme.
Almastic, améthyste.
Almatracx, matelas.
Almens, au moins.
Almornes, *almosnas*, aumônes, charités.
Alo, alleu, fief, domaine.
Alogar, loger.
Alquant, quelques uns, certains.
Alques, un peu.
Alquitran, goudron.
Alres, autrement, d'une autre façon.
Als, aux, autres.
Alsada, hauteur.
Alta testa, crâne.
Altiu, altier, hautain.
Altivez, arrogance, insolence.
Altra, *altre*, autre.
Altura, hauteur.
Aluc, éclat.
Alucar, allumer.
Alumenamens, illumination.
Alumenatge, lumière.
Alutz, qui a de grandes ailes.
Am, avec.
Ama, hameçon, aïeule, grand'-mère.
Amaestrar, dresser, instruire.
Amagar, cacher.
Amagatal, cachette, retraite.
Amaillolar, emmailloter.
Amaire, amant.
Amairitz, amante.
Amalar, irriter.
Amandui, tous les deux.
Amanoir, préparer.
Amanoitz, leste, agile, sous la main.
Amansa, amour.
Amarcir, *amarzir*, devenir amer.
Amareza, amertume.
Amaribotz, bâtards.
Amarvit, prompt.
Ambarc, empêchement.
Ambedos, *ambidoi*, tous les deux, l'un et l'autre.
Ambergar, empêcher.
Amda, faute.
Amenuzir, amincir.
Amermament, diminution.
Amermar, diminuer.
Amescoratz, favorisé, bien traité.
Amezuradamen, sagement, modestement.
Amiotar, témoigner de l'amitié.
Amistansa, amitié.
Amolar, aiguiser.
Amolegar, amollir.
Amonest, instigation.
Amonestable, persuasif.
Amontir, préparer.
Amor, arrangement, accommodement.

Amoros, bon, doux, honnête.
Amorosament, exactement.
Amorsament, extinction.
Anap, coupe, gobelet.
Anc, *onc*, depuis, jamais.
Ancaps, réussite.
Anceis, au contraire, plutôt.
Anciu, anxiété, trouble, inquiétude.
Ancilla, servante, esclave.
Ancisso, en comparaison de cela.
Ancse, toujours, jamais.
Ancta, honte, injure, affront.
Ancuei, *ancui*, aujourd'hui, bientôt, tout à l'heure
Androna, rue, ruelle.
Anelei, injustice, iniquité.
Anese, le temps passé.
Aneus, anneau, bague.
Anfre, dans.
Angarda, éminence.
Anglada, angle.
Anha d'uelh, prunelle de l'œil.
Anhel, agneau.
Annat, âgé.
Anoal, annuel, anniversaire.
Anona, blé, argent, denrée.
Anplessa, ampleur.
Ans, au contraire, plutôt que.
Anscaldese, le présent.
Anta, honte, affront.
Antan, l'an passé, jadis, ci-devant, autrefois.
Antar, diffamer, insulter.
Antigatge, antiquité.
Antracha, entière.
Antrarmas, entrailles.
Antrenan, pendant ce temps, cependant.
Anualhar, négliger.
Anuech, *anueic*, ennui, cette nuit.
Anvan, auvent, galerie.
Aol, mauvais, méchant.
Aondar, abonder.
Aondos, abondant.
Aora, à cette heure.
Aorar, adorer.
Aorser, adhérer.
Apactar, traiter, convenir.
Apagable, paisible.
Apagansa, consentement.
Apanament, commerce, société.
Apanar, nourrir, entretenir.
Apapusta, pain, gâteau.
Apurelhar, préparer.
Apauzar, distribuer.
Apcha, hache.
Apedregar, grêler.
Apeitar, désirer.
Apellament, vocation.
Apendre, appartenir.
Apenement, affliction.
Apensacia, ferme, métairie.
Apensadament, avec réflexion.
Apercebre, avertir
Aperceubut, prêt, prompt, sensé, attentif
Apermut, affligé, opprimé.
Apertament, aussitôt, sur-le-champ.
Apeus, sans fond.
Apiar, approcher.
Apil, appui, soutien.
Apilar, appuyer.
Aplatat, caché, couché à plat.
Apleg, *apleit*, outil, instrument.
Aplicar, aborder, arriver.
Aplieu, foule, troupe, multitude.
Apoca, quittance, décharge.
Apoderadament, puissamment.
Apoderar, *apoderir*, dompter, vaincre.
Apoignar, *aponher*, attaquer, combattre.
Apondre, *aponre*, aborder, joindre.
Apoquir, diminuer.
Apostar, gager, parier.
Apostoli, pape, évêque.
Apregador, suppliant.
Apreisadamen, en toute hâte.
Apreissamen, urgence, ardeur, véhémence.
Apremen, tribulation.
Aprems, opprimé, surpris, prévenu.
Apretar, serrer.
Aprimairar, *aprimaitar*, venir de bonne heure.
Aprimar, devancer.

Aprimatz, fin, instruit, spirituel.
Apriondar, creuser.
Aproar, approuver.
Aprobencar, approcher.
Aprop, après, près, depuis.
Apropiamen, approche, venue, accès.
Apugnar, tarder.
Apunis, poison.
Apuntamen, accord, traité.
Aquel, *aquela*, ce, celle, celui-là, celle-là.
Aquepreire, archiprêtre.
Aquest, *aquesta*, cet, cette, celui-ci, celui-là.
Aqui, là.
Aquill, ceux-là.
Aquo, cela.
Ar, *Ara*, à présent, maintenant, à l'instant.
Arage, à l'aventure, à l'abandon.
Ar'aici, à ce point, jusque-là.
Araigas, arraché, déraciné.
Aram, airain, cuivre.
Aramir, ranger, promettre.
Aramit, *aramida*, indiqué, juré, rassemblé.
Arancador, arracheur.
Aranda, près, soudain.
Aranes, labourage, laboureur.
Arap, *arapada*, déchirure, égratignure.
Arapar, saisir, attraper.
Arar, labourer.
Arariga, charrue.
Arasonar, demander, questionner.
Arassar, raser, combler.
Aravios, enragé.
Arcadura, courbure.
Arciatal, parole magique, talisman.
Arcibat, artificieux, rusé, malin.
Arcio, brûlure.
Arda, train, suite, équipage.
Ardemen, incendie.
Ardimen, hardiesse.
Aréamens, train, bagage.
Arecar, apporter.
Aredir, rendre, remettre.
Aregar, arroser.
Aregier, qui suit.
Aregnar, retenir, attacher par la bride.
Areiar, arranger.
Areire, arrière.
Aremenar, écouter attentivement.
Arendola, hirondelle.
Arener, grève, manége.
Areptar, faire des reproches.
Aresamen, équipement.
Aresar, munir, pourvoir.
Arescat, éveillé, hardi.
Aret, bélier.
Argamassa, muraille, mortier, masure, ciment.
Argeira, lucarne, meurtrière.
Arguc, pièce.
Arguilla, cabinet, petite armoire, cassette.
Argulh, orgueil.
Argur, ardeur, vitesse, impétuosité.
Ariman, aimant.
Aripar, aborder.
Arlot, ribaud, goujat.
Arlotes, sorte de poésie.
Arna, mite, teigne.
Arpis, aspic, harpie.
Arquars, trésorier.
Arrabal, faubourg.
Arracar, transvaser.
Arrancar, arracher.
Arrat, *hussa*, vive le roi!
Arrazos, raisons, discours, sorte de poésie.
Arre, desséché.
Arreament, meuble, ornement.
Arrembrar, racheter.
Arrenc, rang, ordre.
Arressar, dresser.
Arrey, train, équipage de guerre.
Arsar, brûler.
Arser, hier au soir.
Artant, hardi.
Artitha, partie d'un château.
Artos, rusé, tentateur.
Arua, chenille, insecte.
Asabentar, instruire, informer.

Asaborar, savourer.
Asafredir, rafraîchir.
Asai, beaucoup.
Asaigar, abreuver, humecter.
Asazar, rassasier.
Asazat, fertile, opulent.
Asazonatz, mûr.
Asclar, hacher, couper, trancher.
Ascona, épieu, pique, hallebarde.
Ascons, caché.
Ase, âne.
Asegar, assiéger.
Asegre, suivre.
Asenhar, faire signe.
Asentar, asseoir, établir.
Asermar, apprêter.
Asetiar, assiéger.
Asezer, mettre à l'aise.
Asmena, récompense.
Asoazar, adoucir.
Asomar, paroître, achever.
Asonar, endormir, appeler.
Asordeir, empirer.
Asotilar, subtiliser, alambiquer.
Aspre, hallier.
Assach, *assag*, essai, épreuve.
Assai, beaucoup.
Assana, chiffon.
Asseamens, aises, commodités.
Assedar, avoir soif.
Assegir, attaquer de propos piquants.
Asseguramen, assurance, confiance.
Assellis, ceux-là.
Assem, ensemble.
Assemamen, préparatif,
Assemar, assaisonner, arranger.
Assenciat, sensé, savant.
Assenhal, enseigne, drapeau.
Assest, air, mine.
Assestat, assis, oisif, tranquille.
Assi, ainsi, ici, à soi.
Assie, âge, vie.
Assimbelar, en faire accroire.
Asso, ceci.
Assolassar, amuser.
Assoudar, soudoyer.
Assuavamens, calme.
Assumar, prendre, conclure.
Ast, broche, pique.
Asta, lance, javelot.
Astejad, pointu, en pointe.
Astella, éclat de bois, bûche.
Asteza, tronçon de lance.
Astier, ratelier.
Astor, l'autour.
Astraiatz, heureux.
Astraire, distraire.
Astruc, heureux.
Astrugueza, bonheur, hasard.
At, besoin, nécessité.
Ataca, tache.
Atahuc, cercueil.
Ataïna, langueur, querelle.
Atainatz, retardé.
Atal, ainsi, tel.
Atalantar, plaire, faire envie.
Atamar, empêcher.
A tan, ensuite, après cela.
Atanher, *atenker*, appartenir, convenir, conserver.
Atapir, cacher, dissimuler.
Atemperanza, modération.
Atendura, attente.
Atenrezir, attendrir.
Aterrit, hâve, pâle, plombé, infirme, cassé, courbé.
Atertal, pareil, semblable.
Atertan, autant, aussi.
Atessarat, tissu, arrangé.
Atilhar, arranger, disposer.
Atirar, orner, parer.
Atracha, trahison.
Atras, derrière, en arrière.
Atremens, encre.
Atrempat, modéré, sobre.
Atressi, ainsi, de même.
Atrestan, autant.
Atriar, choisir.
Atrobar, trouver.
Atrossar, charger.
Atruandar, tromper.
Atruissar, *atrusar*, briser.
Atrusamens, désolation, ruine, destruction.
Atur, soin, tentative, attention.
Aturar, appuyer.

Aturat, ferme.
Auberc, *aubert*, casque.
Aubrir, ouvrir.
Auca, oie.
Aucir, tuer.
Aucizedor, bourreau, meurtrier.
Audensa, l'ouïe.
Augill, mépris, abjection.
Augol, élévation.
Aujol, aïeul.
Aul, mauvais, rusé, méchant.
Auleza, malice.
Aulteri, adultère.
Aumpliment, complètement.
Aunar, rassembler.
Aunidamen, honteusement.
Aunimen, honte, opprobre.
Auques, quelque peu.
Aür, augure, présage.
Auradament, follement.
Auradura, dorure, orgueil.
Auranatge, extravagance.
Aurania, folie, impertinence.
Aurat, étourdi, éventé.
Aurelha, oreille.
Aurevillier, orfévre.
Auriban, bannière.
Auriu, emporté, fougueux.
Auriva, folie.
Aursezit, abruti.
Austorc, accord, octroi, permission.
Auta, autan.
Autan, *autana*, élevé.
Autenticar, autoriser.
Auteza, hauteur.
Autig, *autiu*, hautain.
Autisme, très haut.
Autor, témoin.
Autorgador, qui permet.
Autorgament, consentement.
Autoros, outrageux.
Autral, d'autrui.
Autran, l'autre année.
Autrejamen, permission.
Autrejar, accorder.
Autreseing, bannière.
Autretan, également.
Autri, autres.
Autrius, d'autrui.
Auvidor, l'ouïe.
Aüzat, éprouvé, accoutumé.
Auzelaire, oiseleur.
Auzida, renommée.
Auzidor, salle d'audience.
Auzir, entendre.
Auziritz, audience.
Auzisme, le Très-Haut.
Auzius, insensé, éperdu.
Auzor, plus haut.
Avach, eau.
Avalir, s'évanouir.
Avans, en haut.
Avantal, tablier.
Avantar (s'), s'éloigner.
Avantir, prévenir.
Avanzar, excéder.
Avaretat, avarice.
Avarra, dure, cruelle.
Avau, en bas.
Aveissar, châtrer, mutiler.
Avellatz, issu, procréé.
Avondansa, moyen, pouvoir, facilité.
Avenedis, étranger.
Averar, vérifier.
Avers, de travers.
Aversedat, adversité.
Aversier, démon, diable, ennemi.
Avesprir, se faire tard.
Aveuzar, devenir veuf.
Avinensa, *avinenteza*, bonne façon, convenance.
Avinentmen, convenablement.
Aviol, aisé, joyeux.
Avocar. se prosterner.
Avol, lâche, mauvais.
Avolessa, tort, dommage.
Avondessa, beaucoup, multitude.
Avorrir, abhorrer.
Avoutrador, *avoutrairitz*, adultère.
Avoutrar, commettre un adultère.
Avoutre, bâtard, adultérin.
Azagar, arroser.
Azalbar, blanchir.
Azaura, bateau, chaloupe.
Azaut, haut, grand.
Azautar, plaire, charmer.

Azauteza, politesse.
Azautimen, agrément.
Azemprar, requérir.
Azempre, convocation.
Azena, ânesse.
Azenan, désormais.
Azermar, désoler.
Azescar, amorcer.
Azir, haine.
Azirar, haïr.
Aziros, haineux.
Aziva, aisée, facile.
Azombral, ombrage.
Azondar, abonder.
Azonglar (s'), s'accrocher.
Azoras, à présent, parfois.
Azordenar, disposer, arranger.
Azun, donc, alors.

B.

Babau, bête noire, moine.
Bacela, jeune fille.
Bacis, bassin.
Baco, lard.
Baconar, tuer un cochon.
Bada, guet, sentinelle.
Badalhar, bâiller.
Badatge, attente vaine.
Badec, désir.
Badoc, benêt, paresseux.
Badoill, lenteur, paresse.
Badol, bannière.
Bafa, tromperie.
Baga, grain, miette.
Bagas, garçon, insipide.
Bagassatz, qui vit avec les filles publiques.
Bagassier, libertin.
Bagnar (se), se complaire.
Bagordar, jouter.
Baguassa, une fille publique.
Baila, nourrice, sage-femme.
Bailar, donner.
Bailia, garde, tutelle.
Bailidor, maître, gouverneur.
Bailir, gouverner, posséder.
Bailo, bailli.
Bairar, marcher à l'ennemi, l'attaquer.
Baissar, abattre.
Baissura, penchant.
Bajania, niaiserie, simplicité.
Bajulia, bailliage.
Balaiar, agiter, mouvoir en divers sens.
Balbz, bègue.
Ballar, danser.
Balle, train, embarras.
Balma, grotte, antre, caverne.
Balmen, hardiment, joyeusement.
Bana, corne.
Banaston, corbeille, panier.
Banca, trône.
Bancal, banc.
Banda, caresse.
Bandejar, flatter, agiter.
Bandier, messager.
Bandir, publier, proclamer.
Bandisos, mets, aliments.
Banditz, déployés.
Bando, congé, permission.
Baneirar, voltiger.
Banhar, mouiller.
Banhiart, salaire.
Banz, cornes.
Bar, baron, homme courageux, mari.
Baralh, *baralha*, bruit, confusion.
Baralhador, brouillon, tapageur.
Baralhar, contester.
Baranda, balustrade.
Barat, *barata*, fraude.
Baratador, *barataire*, trompeur.
Baratairitz, trompeuse.
Baratar, tromper.
Baratier, créancier.
Baratro, enfer, gouffre, fosse.
Barbajea, hibou.
Barbot, luth, harpe.
Barbuda, fantôme.
Barbustel, barbon.
Bardel, bal.
Bargalh, marché, traité, convention.
Barganha, commerce, trafic.

Barganhar, marchander.
Barnatge, grands seigneurs.
Barnatjos, brave, valeureux.
Barnatz, noblesse.
Barnaut, famille noble.
Barnil, vaillant.
Barouilment, courageusement.
Barra, mâchoire.
Barrei, ruine, destruction.
Barrejar, détruire, saccager.
Barri, faubourg.
Bart, *bartz*, limon, argile.
Bartavel, charnière.
Basca, dispute.
Basclos, routiers, vauriens.
Bascunc, de travers.
Basege, corde.
Bastais, bouffon.
Bastar, suffire.
Bastejar, porter le bât.
Batalh, crénean.
Batalhat, crénelé.
Batarel, son de la trompette.
Batedor, battoir.
Batestau, rixe.
Batezos, coups, punition.
Bathz, roussâtre.
Batige, battement, palpitation.
Batsella, bagatelle.
Batta, buisson.
Baucut, dispute.
Bauda (*en*), en vain.
Baudador, trompeur.
Baudan, boyau.
Baudesa, hardiesse.
Baudomen, joyeusement.
Baudor, joie, allégresse.
Baurt, joûte, tournoi.
Baus, fou, vain, sot.
Bautugar, infecter.
Bauzaire, trompeur.
Bauzar, tromper.
Bauzas, ruses.
Bauzia, fraude.
Bauziol, insidieux, perfide.
Bavec, grand bavard.
Beca, crampon.
Bechina, béguine.
Becillar, sommeiller.
Befachor, bienfaiteur.
Befaiz, bienfaits.
Beissa, foulon.
Belaire, plus belle.
Belestar, bien-être.
Beleza, beauté.
Belfador, spécieux.
Bellazor, plus beau.
Beluga, étincelle.
Benanan, heureux.
Benanansa, prospérité.
Benaondar, suffire.
Benauratz, bienheureux.
Benda, *bendel*, bandeau, ruban, diadème.
Bendelar, bander les yeux.
Bendir, bénir.
Beneisiò, bénédiction.
Benestant, bienséant.
Benezecte, béni.
Benezir, bénir.
Benifag, bienfait.
Benissar, bonté.
Beort, joûte, tournoi.
Bera, cercueil.
Bercar, ébrécher.
Bertaus, sot.
Bes, biens.
Bescantar, chanter mal.
Bescomtar, mécompter.
Bestensa, délai, retard.
Bestornar, renverser.
Bestors, petite tour.
Beta, taie, cataracte.
Betairitz, trompeuse.
Betas, pieux, jalons.
Betrius, hérétique.
Beuratge, breuvage.
Beure, boire.
Bevanda, boisson.
Bevedairia, excès du vin.
Beveire, buveur.
Bex, bec.
Bezavi, bisaïeul.
Bezir, obéir.
Bia, bise.
Biassar, détourner.
Bifais, gros homme.
Biga, poutre, solive.
Begatana, javelot.
Bego begal, d'un bout à l'autre.

Bilhaire, frère de père.
Biocs, hémistiche, vers rompu.
Biordar, joûter.
Biort, *biortz*, joûte, tournoi, course de chevaux.
Biscina, béguine.
Bistensa, délai, doute, perplexité.
Bistoc, haine.
Biuers, huissiers, échansons.
Blacas, chêne vert.
Blacir, faner, flétrir,
Blahir, pâlir.
Blandir, caresser.
Blandors, caresses.
Blanha, blanche.
Blanquejar, blanchir.
Blans, caresses.
Blasmaire, qui blâme.
Blasmamens, blâme.
Blasmar, accuser.
Blasmezo, crime.
Blat, *blatz*, blé.
Blau, bleu, livide.
Blavairol, *blaveza*, *blavura*, meurtrissure, contusion.
Bles, bègue.
Blial, *bliant*, *blizant*, manteau, robe de femme.
Blizo, cotte d'armes.
Bloil, *bloia*, blond.
Blois, jaune.
Bloquier, boucher.
Blos, dépourvu, dénué.
Bo, bon.
Boba, *bobansa*, luxe, fierté.
Bobansar, faire l'important.
Bobansier, vain, glorieux.
Boc, bouc.
Bocal, débouché.
Bocinadu, fragment, morceau.
Boda, nièce.
Boer, bouvier.
Bofei, fierté, vanité.
Bogia, singe.
Boial, lucarne.
Boira, métairie.
Boissa, boîte
Boissera, coffre, bûcher.
Boisso, buisson.
Bojol, moyen.
Bola, *buola*, borne, limite.
Bolaire, arpenteur.
Bolar, sauter en jouant.
Bolegar, remuer.
Bolei, rien.
Bolerna, tempête.
Bolfiga, ampoule.
Bomba, pompe, vanterie.
Bonaüransa, béatitude.
Bondir, résonner, bourdonner.
Bonica, jolie.
Bontat, courage.
Boquejar, bâiller.
Boquet, chevreau.
Boral, entretien bruyant.
Borar, marcher à l'ennemi.
Borbolhos, brouillon.
Borc, bâtard.
Borda, chaumière, masure.
Bordir, jouer, badiner.
Bornitz, brun.
Bors, bourse.
Bos, bon, saint.
Bosquina, bois-taillis.
Bossi, morceau, bouclier.
Bostea, boîte.
Bot, neveu; une outre.
Bothz, fond du tonneau.
Botto, coup.
Bouzas, soufflet de forge.
Bozina, trompette.
Brac, bourbier, boue,
Brada, folie.
Braga, ceinture.
Braidis, *braidiu*, gaillard.
Braill, cri.
Brais, clameurs.
Bralhs, gazouillement.
Bran, épée.
Brao, *braon*, hanche.
Brau, *braus*, dur, cruel.
Braxa, braise.
Breca, gâteau, rayon de miel.
Brecs, *bres*, *bresc*, gluau, piége.
Bredola, banc.
Brega, rixe.
Bregar, frotter.
Breguiol, querelleur.
Bren, son
Brenc, épée.

Bretols, vain, trompeur.
Bretonejar, bredouiller.
Breugetat, brièveté.
Breumen, dans peu, brièvement.
Brezador, oiseleur.
Brezilhar, briser.
Brezilher, verrou.
Brezo, plastron.
Brondel, bourgeon.
Brondis, bordure.
Bronha, cuirasse.
Brostia, coffret.
Brotar, bourgeonner.
Bruaus, rude.
Bruc, tronc.
Brucar, heurter contre quelque chose.
Bruch, bruit.
Brugida, bruit, rumeur.
Brumor, la brume.
Brus, brun, sombre.
Bruzina, bruine.
Bucs, bras sans main.
Budelier, charcutier.
Bueu, bœuf.
Bufos, crapaud.
Bugia, singe.
Buire, beurre.
Burc, heurt, choc.
Burcar, frapper.
Burlar, se moquer.
Bursar, pousser.
Bus, baiser.
Busca, fétu.
Busnador, trompette.
Butar, pousser.

C.

Ca, chien.
Cabador, moqueur.
Cabal, capital.
Cabalos, accompli.
Cabansa, satiété.
Cabedel, peloton.
Cabeladura, chevelure.
Cabelh, cheveux.
Cabelhar, guider.
Caber, contenir.
Cabessalha, tresse de cheveux.
Cabestre, licou.
Cabirol, chevreuil.
Cabraecen, redondance.
Cabussar, plonger.
Cac, chaque.
Cada, chaque.
Cadafaus, échafaud.
Cadaü, chacun.
Cadel, jeune chien.
Cadieira, chaire.
Cadorn, amorce.
Caersin, usurier.
Caina, quelle.
Cairel, flèche.
Cairon, pierre de taille.
Cais, mâchoire, joue.
Caisos, cause.
Caitu, mauvais.
Caïtivatge, malice.
Cal, qui, lequel.
Calacom, quelconque.
Calamen, silence.
Calar, taire.
Calbir, penser.
Calens, prévoyant, prudent.
Calensa, soin.
Caler, falloir.
Calfar, chauffer.
Calh, jointure.
Calina, chaleur
Calivar, échauffée.
Callabblamen, connivence.
Calma, chaleur.
Calmeill, chaume.
Calms, plaine nue.
Calonh, lampe.
Calonjar, disputer.
Calque, quelque.
Cals, chauve.
Calsa, soulier.
Calsamenta, chaussure.
Caltz, chaud.
Calucs, camard.
Camba, jambe.
Cambiador, banquier.

Cambiar, changer.
Cambieras, guêtres.
Camia, chemise.
Caminador, vagabond.
Campana, cloche.
Campanier, sonneur.
Campejar, tourner, voltiger.
Canastel, corbeille.
Cancicz, réprimande.
Canecx, chenu.
Canesc, temps passé.
Canetz, petits chiens.
Canezir, blanchir.
Canha, quelle.
Cannavera, canne.
Cano, tourbillon.
Canorqua, antre, canal.
Cansil, toile fine.
Cap, tête.
Capatge, capitation.
Capdalier, capitaine.
Capdel, conduite.
Capdelar, mener.
Capdolhar, monter.
Capfrach, mal, dommage.
Capmalh, coiffe.
Capsana, licou.
Captenemen, *captenensa*, conduite.
Captraire, venir à bout.
Capuzar, charpenter.
Caramelar, jouer du chalumeau.
Caramida, boussole.
Carau, ornière.
Carays, querelles.
Carc, charge.
Carcais, carquois.
Carcanel, gosier.
Cardanil, goût.
Cardatz, chèreté.
Carech, charge.
Careira, rue.
Carestia, disette.
Cargada, enceinte.
Carguius, onéreux.
Carnadura, carnation.
Carnalatge, carnage.
Carnalitat, parenté.
Carner, besace.
Carnils, chair.
Carnot, créneau.
Carobla, gousse.
Carolar, danser.
Carratier, cocher.
Carsir, renchérir.
Cart, chardon.
Cartal, pinte de liquide.
Cartz, quatrième.
Carvar, graver.
Casamen, domaine.
Casar, investir.
Cascanel, meuble.
Casir, connoître.
Caslar, château.
Casonar, accuser.
Caspa, grappe.
Cassada, copeau.
Cassidos, chassieux.
Cassir, approuver.
Casteis, leçons.
Castiador, maître.
Castiament, instruction.
Castiar, avertir.
Castic, réprimande.
Catal, bien, patrimoine.
Catiglar, chatouiller.
Catre, quatre.
Catz, tombe.
Cau, profond, creux.
Caucalo, corneille.
Caucigar, rejimber.
Caul, légume.
Cauna, caverne.
Causer, fossé.
Causida, choix.
Causimen, égard.
Caussamenta, chaussure.
Caussier, chausse.
Cauzar, chausser.
Cauzas, souliers.
Cauzir, voir.
Cavairol, carnassière.
Cavec, hibou.
Caveca, chouette.
Cavilhos, fourbe.
Cavillar, railler.
Cazamen, bien, domaine.
Cazer, tomber.
Cazuros, saltimbanque.
Ceba, oignon.
Cebori, portique.

Cec, aveugle.
Cel, celui.
Cela, celle.
Celada, cachette.
Celadamen, secrètement.
Celador, discret.
Celamen, discrétion.
Celha, cil des paupières.
Celor, ceux.
Cels, précaution.
Cembel, combat.
Cembella, joûte.
Cems, baissé, dépourvu.
Cenador, salle à manger.
Cenar, manger.
Cenbar, remuer les jambes.
Cendat, linceul.
Cendieira, sentier.
Cenglar, sanglier.
Cenha, cimetière.
Cenher, ceindre.
Ceniza, cendre.
Centa, ceinture.
Cercles, cèdre.
Certan, affidé.
Ces, tribut, rente.
Cesca, amadou.
Cesgiar, angoisse.
Cetra, cruche.
Chabir, se comporter.
Chaeguda, chute.
Chalensa, soin, souci.
Chalfrenar, retenir.
Chantiu, chant.
Chaple, carnage.
Chaptener, empêcher.
Chaptens, appui.
Chaua, corneille.
Chausar, blâmer.
Chavalians, combattant.
Chavana, chouette.
Checa, chienne.
Cheira, mine.
Chifla, moquerie.
Chiflador, moqueur.
Chiflar, railler.
Chis, chien.
Chozatz, pressé de besoin.
Chuzimen, moquerie.
Cilh, celle.
Cills, paupières.
Cimbel, cordon.
Cimelh, coteau.
Cinacle, salle à manger.
Cisclar, jeter des cris aigus.
Ciscle, cri perçant.
Cist, ces, ceux-ci.
Cistria, panier.
Civada, avoine.
Clam, plainte.
Clap, pierre.
Clarzir, éclaircir.
Clas, cri.
Classejar, sonner des cloches.
Clau, clef.
Cleda, claie.
Clergada, tonsure.
Cli, *clin*, *clis*, baissé, incliné.
Clobs, boiteux.
Cluchar, *clugar*, fermer les yeux.
Cluzamen, à mots couverts.
Co, comment.
Coa, queue.
Coar, couver.
Cobedicia, convoitise.
Cobeeza, cupidité.
Cobeitar, convoiter.
Cobeiteza, envie.
Cobertor, couvercle.
Cobida, douce, affable.
Cobitz, convoiteux.
Cobla, couplet.
Cobransa, recouvrement.
Cobrar, recouvrer.
Cobrirs, discrétion.
Cobs, crâne.
Cocelh, conseil.
Cocha, hâte, besoin.
Cochar, se hâter.
Cochdei, impatience.
Cochos, avide.
Cocs, cuisinier.
Coderc, pelouse.
Codercol, brique.
Codol, caillou.
Codornis, caille.
Cofes, soumis, pénitent.
Cogamen, secrètement.
Cognat, beau-frère.
Coguasto, marmiton.

Coïdar, adorer.
Coïna, taverne.
Coinassa, coignée.
Coinde, poli.
Coindejar, orner.
Coindia, grâce.
Coissendedura, déchirure.
Coissi, traversin.
Coita, célérité.
Coitar, presser fort.
Colga, un lit.
Colgar, coucher.
Colier, portefaix.
Collablamen, connivence.
Collatier, crocheteur.
Colma, pleine.
Colobra, couleuvre.
Colontiers, très-volontiers.
Colotz, goulu.
Colpar, accuser.
Colre, solenniser.
Colret, flegme.
Coltelada, estafilade.
Coltz, cultivé, révéré.
Com, comment.
Coman, ordre.
Comanda, injonction.
Comandar, confier.
Comba, vallée.
Comdar, compter.
Comensansa, commencement.
Comer, manger.
Comergat, communié.
Comiar, congédier.
Comiatz, congé.
Cominal, commun.
Cominalmen, ensemble.
Comols, comble.
Comoltar, pétrir.
Comonimen, avertissement.
Comondre, avertir.
Compas, espace.
Compazible, qu'on peut arrêter.
Compendre, composer.
Complitz, achevé.
Compodrir, infecter, se pourrir.
Comportamens, mélange.
Comprar, acheter.
Compras, emplettes.
Comunaleza, communication.
Comunalha, communauté.
Comunir, avertir.
Concluchier, honteux, embarrassé.
Conclus, confus.
Concoa, concubine.
Con'dansa, gentillesse.
Condar, conter.
Condejar, orner.
Condir, assaisonner.
Conduch, mets, ragoût.
Conduchier, conducteur.
Condug, viande.
Conduradas, accoutumées.
Confano, bannière.
Confiegs, confitures.
Configimen, imposture.
Confizansa, hardiesse.
Congoliment, ornement.
Conhada, belle-sœur.
Conhat, beau-frère.
Conhdamen, joliment.
Conil, lapin, lâche.
Conja, jolie.
Conort, encouragement.
Conortar, conforter.
Conpassar, converser.
Conportamens, conjointement.
Conqueremen, conquête.
Conquesta, plainte.
Conreador, habitant.
Conrei, festin.
Conresar, disposer.
Consegre, atteindre.
Conseillar, chuchoter.
Consentiment, conformité.
Consentir, prendre conseil.
Consirar, réfléchir.
Consire, *consirier*, soin, pensée.
Consiros, pensif.
Consis, plantation.
Conta, jolie.
Conteiral, compatriote, contemporain.
Contenda, peine.
Contens, *contenso*, guerre.
Contenta, *conteza*, dissension.
Contorns, sillon.
Contrabillar, chanceler.
Contrach, *contrait*, boiteux.
Contraclau, fausse-clef.

Contranar, aller à la rencontre.
Contranhemen, contraction.
Contrapar, pareil.
Contraparejar, ressembler.
Contrari, adversaire.
Contrastar, s'opposer.
Contravaler, valoir autant.
Contum, continu, continuel.
Contumar, continuer.
Convenentz, convention.
Conversacio, vie, société.
Conversar, vivre avec.
Convinenza, promesse.
Convit, invité.
Copdada, coudée.
Coperces (*à*), à couvert.
Coptenir, soutenir.
Corada, poumon.
Corajansa, fureur.
Coral, cordial.
Coralmen, tendrement.
Corasso, cœur.
Corba, corbeille.
Corbaiou, crochet.
Corcels, cruel.
Corda, ruban, lacet.
Cordejant, curieux.
Cordoill, chagrin.
Cordura, couture.
Coreja, courroie.
Corejada, fouet.
Corelhaire, grondeur.
Corhelar, courroucer.
Corgosson, charançon.
Cornuda, baignoire.
Coronda, colonne.
Corones, cadavres.
Corp, corbeau.
Corral, chemin.
Correch, *correget*, cordon, courroie.
Correi, train, équipage.
Corrieu, courrier.
Corril, chemin.
Corrossar, disputer.
Corrotz, courroux.
Corseira, coureuse.
Corsor, cadavre.
Corteira, courtoisie.
Cortejar, faire, ou tenir sa cour.
Cortesament, élégamment.
Cortil, verger.
Cortonament, lice, arène.
Cortos, convoiteux.
Cortz, assemblées.
Cosa, robe.
Cosduma, mode, coutume.
Cosdura, couture.
Coser, coudre.
Cossabens, confident.
Cosselh (*à*), tout bas, en secret.
Cossensa, cuisson, peine.
Cossentidor, flatteur.
Cossery, compagnon de service.
Cossi, comment.
Cossirar, penser.
Cossiros, inquiet.
Cossoira, petite pierre.
Costalier, poignard.
Costreitz, pressé, mis à l'étroit.
Cotada, tunique.
Cotelar, poignarder.
Coteleira, gaîne, fourreau.
Coudier, sentier.
Coutura, culte, culture.
Coutz, honoré.
Cova, caverne.
Covenent, convenable.
Covent, accord.
Covers (*per*), réciproquement.
Covidar, inviter.
Covina, conduite.
Covinent, convention.
Covir, populace.
Covit, avide, convoiteux.
Coza, queue.
Cozensa, peine.
Cozer, cuire.
Cozina, cuisine.
Cozinar, faire la cuisine.
Cracs, saleté.
Crai, crachat.
Crapana, crâne.
Crauc, pierreux.
Creazo, nature.
Crebacor, crève-cœur.
Crebadura, hernie.
Creban, coup violent.
Creda, craie.
Crededor, créancier.

Creire, croire.
Creissensa, croissance.
Cremar, brûler.
Cremor, brûlure.
Crems, craint.
Crespel, crêpe, gâteau.
Cressedor, auteur.
Creubut, enflé, fier, vain.
Cri, cheveu.
Crialha, querelle.
Crida, bruit, renommée.
Cridador, braillard.
Cridiva, criarde.
Cridors, clameur, cri.
Cristal, cimier, panache.
Crivelar, cribler.
Cro, creux.
Crocs, jaune, blond.
Croilla, plafond, lambris.
Crollar, remuer.
Crostit, incrusté.
Crotlar, crouler.
Cru, *crus*, cruel, méchant.
Crucir, craquer.
Cruetat, animosité.
Cruissentela, tendron, cartilage.
Cruol, fourneau.
Crupia, crèche.
Cuba, une tente.
Cuberca, couvercle.
Cubert, toit.
Cuberta, défense.
Cubremen, manteau.
Cubrire, discret.
Cuco, hâte, diligence.
Cucx, habit, ou partie d'habit.
Cuecx, cuisinier.
Cuer, cuir.
Cuera, zèle.
Cuf, touffe de cheveux.
Cug, avis.
Cuguros, le haut de la tête.
Cuichals, cuissards.
Cuida, soin, attention.
Cuidamen, accueil.
Cuinat, mets, ragoût.
Cuizas ou *coitas*, foules.
Cujaire, téméraire.
Cujar, penser.
Culhida, assemblée.
Culhir, prendre.
Culvert, vil, abject.
Cum, comment, tandis.
Cumiadar, congédier.
Cuminalar, communiquer.
Cuminaltat, participation.
Cumpleza, simplicité.
Cumprazon, achat.
Cunca, tante.
Cura, soin.
Curar, purger, nettoyer.
Curatier, savetier.
Curiansa, sollicitude.
Curios, soigneux.
Curmer, coin, angle.
Curosamen, avec soin.
Cusco, *cusso*, goujat.
Cutos, empressé.
Cuz, le doute.

D.

Daganos, hydropique.
Dalanguit, consterné.
Dalgat, délié.
Damedieu, le Seigneur Dieu.
Damnos, préjudiciable.
Dan, mal, tort.
Dapas, doucement.
D'aqui enan, désormais, à l'avenir.
D'aqui en rere, jadis.
Dar, donner.
Dars, dons.
Dauna, dame.
Dauraire, doreur.
Daus, vers, du côté de, depuis
Davancir, prévenir.
Davant anar, précéder.
Daves, vers, du côté de.
Dealbar, blanchir.
Debada, en vain.
Debastar, démolir.
Deboissar, ébaucher.

Decassar, chasser.
Decazemen, ruine.
Decazer, déchoir.
Decebemen, illusion.
Decebre, décevoir.
Decha, qualité.
Dechaïble, caduc.
Dechar, benir.
Dechat, ditié, espèce de poésie.
Dechazensa, décadence.
Décoriment, écoulement.
Decrupens, accroupi.
Decs, défaut, vice.
Dedescions, discernement.
Defamament, diffamation.
Defamar, publier.
Defeci, ennui, dégoût.
Defenia, conclusion.
Defensal, obstacle.
Deffernar, précipiter en enfer.
Deffiatz, dépouillé de son fief.
Deficis, machines de guerre.
Defivelar, déboucher.
Deforas, dehors.
Defra, dedans.
Defratz, rompu.
Degalhiers, dépensier.
Degan, tromperie.
Degas, doyen.
Degastaire, dissipateur.
Degitar, expulser.
Degitaz, friandises.
Deglende, dispos.
Deglotidor, espion.
Degolar, détruire.
Degollador, égorgeur.
Degotz, gouttière.
Degudamen, dûment.
Degun, nul, aucun.
Deiches, déchu.
Deissazon, contre-temps.
Deital, dettes.
Dejos, *dejotz*, sous, dessous.
Delechar, amuser.
Delechos, gai.
Deliach, charme.
Delir, détruire.
Deliurar, délivrer.
Deliure, libre.
Dellatz, à côté.
Delleis, d'elle, de celle.
Demanes, prompt.
Demenbrar, oublier.
Dementre, entre, parmi.
Demergar, plonger.
Demessa, entreprise.
Demest, entre, parmi.
Demestesessa, privauté.
Demetz, à demi.
Demiei, au moyen de.
Demoransa, délai.
Demorar, se divertir.
Denairada, denrée.
Denan, avant.
Denantir, reculer.
Denejar, nettoyer.
Denguns, personne.
Dentat, mets, ragoût.
Dentelh, créneau.
Depast, nourriture.
Depenher, peindre.
Deport, jeu.
Deportar, s'amuser.
Depos, depuis.
Deptal, créances.
Derainar, raisonner.
Deramar, arracher.
Deranan, dernier.
Derazigar, déraciner.
Derec, à propos.
Derenan, dorénavant.
Derer, dernier.
Deroc, destruction.
Derubant, ravin, précipice.
Désabelir, déplaire.
Desacoillir, rebuter.
Desadolorar, consoler.
Desagadament, passionnément.
Desagradar, déplaire.
Desaguansa, inégalité.
Desaguisar, défaire.
Desamansa, haine.
Desamistatz, inimitié.
Desapeditz, banni.
Desapilar, sapper, miner.
Desapoderadament, impuissance.
Desaponer, déposer.
Desarrar, ouvrir.
Desasegurar, décourager.
Desasiatz, mal à l'aise.

Desasolitar, émousser.
Desassogar, avorter.
Desastruc, méchant.
Desautrejar, renier.
Desazautar, déplaire.
Desazonar, manquer.
Desbaratar, rompre.
Desç, plat, corbeille.
Descabalar, déposséder.
Descaienza, défaite.
Descaltz, déchaussée.
Descant, invective.
Descauzidamen, vilainement.
Descauzimen, outrage.
Descauzir, insulter.
Descauzitz, malhonnête.
Descebrar, séparer.
Descoig, déjoint.
Descominal, étrange, extraordinaire.
Desconogutz, ingrat.
Desconortansa, découragement.
Desconortz, abattement.
Descos, décousu.
Descreisser, décroître.
Descremir, combattre.
Descubrimen, révélation.
Descuchar, dédaigner.
Desdug, déduit.
Dese, sur-le-champ.
Desebransa, distinction.
De seguentre, après.
Deseig, désir.
Desempre, sur-le-champ.
Desenans, désavantage.
Desenansar, reculer.
Desendressar, désordonner.
Desenlai, de là.
Desensai, d'ici.
Desensenhat, mal appris.
Deseret, destitution.
Deservimens, mérites.
Desestans, absent.
Desfaisonar, déformer.
Desfermar, ébranler.
Desfiblar, détacher.
Desficar, arracher.
Desfrezar, déguiser.
Desgequir, quitter.
Desgitat, abattu.
Desguidar, égarer.
Desigador, aimable.
Designar, housse.
Desjauzir, réjouir.
Deslaus, blâme.
Deslegoratz, gai.
Deslei, perfidie.
Desleialat, infâme.
Desleiar, écarter.
Desmaillar, désarmer.
Desman, refus.
Desmantenensa, dépossession.
Desmercejar, être sans merci.
Desmendar, souiller.
Desnaturar, décourager.
Desni, duvet.
Desnot, opposition.
Desondrar, déshonorer.
Desoravan, dorénavant.
Desotz, dessous.
Despagamen, mécontentement.
Despan, extension.
Desparar, désapprendre.
Despareycre, s'éveiller.
Despeitar, mépriser.
Despendre, employer.
Despersonar, depeupler.
Despessa, charge.
Despichar, dédaigner.
Despoderatz, estropié.
Despondre, expliquer.
Despus, depuis.
Desraigar, arracher.
Desreiar, extravaguer.
Desrenhar, contester.
Dessa, deçà.
Dessalhir, partir.
Desse, de soi, tout seul.
Dessenamen, folie.
Dessuptos, soudain.
Destenso, soin.
Destillans, éloigné.
Destinensa, abstinence.
Destolre, enlever.
Destorbamen, accident.
Destorbier, obstacle.
Destorenan, dorénavant.
Destragt, emprisonné.
Destral, la mariée.
Destrapar, détendre.

Destrar, mener, conduire.
Destreit, désert.
Destrenhemen, tourment.
Destrenher, renverser.
Destretz, contraint.
Destriamen, discernement.
Destriansa, différence.
Destric, embarras.
Destrosimen, perte.
Desugat, abattu.
Desuptar, surprendre.
Desvaler, abaisser, déprimer.
Desvoler, ne plus vouloir.
Deszinat, fou, insensé.
Deszomit, honni.
Déternar, voir.
Detraire, médire.
Detras, en arrière.
Détrengar, déchirer.
Deute, dette.
Devas, vers, auprès.
Devedamen, défense.
Deveder, diviser.
Deveilhar, veiller.
Devenduill, tablier.
Dever, devoir.
Devezimen, différence.
Devezio, distinction.
Devidalh, éventail.
Devinalha, fausseté.
Devinamen, mensonge.
Devinansa, médisance.
Devinars, mauvais propos.
Devire, définir, décrire.
Devisa, choix.
Devizimen, différence.
Devol, estropié.
Dexar, dessiner.
Dexeble, disciple.
Dexeupar, crépir.
Dezaire, disgrâce.
Dezaizinar, déranger.
Dezanvanar, faire brèche.
Dezar, monter.
Dezavangutz, brouillé.
Dezazire, malheur.
Dezeissir, sortir.
Dezenaltar, rabaisser.
Dezenantir, repousser.
Deziansa, empressement.
Dezetat, chassé.
Dezolat, découvert.
Dia, jour.
Diague, diacre.
Dictat, maxime.
Dijous, jeudi.
Diluns, lundi.
Diluvi, déluge.
Dimars, mardi.
Dimecres, mercredi.
Diner, denier.
Dins, dans.
Dios, vieux.
Dirnatz, repu.
Discrecio, équité, droiture.
Disperdre, ruiner.
Dissabte, samedi.
Dissi, jusque.
Distringar, donner du temps.
Divinalh, prédiction.
Do, permettre.
Doalizi, doï.
Doble, intérêts.
Dobtar, craindre.
Dodar, douter.
Dol, deuil.
Doladis, taillé, poli.
Dolatz, travaillé.
Dolgutz, affligé.
Dolsa, gousse.
Dolsana, douce.
Domadura, soumission.
Domage, domaine.
Dombredieus, le Seigneur Dieu.
Domdar, dompter.
Domejes, domestiques.
Domengier, seigneurial.
Domenjamen, domination.
Domenjatz, esclave, serf.
Domens, pendant, tandis.
Domentre, pendant.
Domesgar, apprivoiser.
Domesteguessa, familiarité.
Domezia, de la maison.
Domnejador, galant, amoureux.
Don, d'où.
Donatiu, présent.
Dond, d'où.
Doptansa, doute.
Doptor, craintif.

Dor, tronçon.
Dorc, cruche.
Dormilhos, paresseux.
Dorna, urne.
Dorp, aveugle.
Dors, dos.
Dorssar, bâtonner.
Dos, deux.
Dotamen, promesse.
Dotz, canal.
Douga, stérile.
Dous, source.
Drapier, armoire.
Draya, petit chemin.
Drecheza, droiture.
Drechuratz, réconcilié.
Drechurier, droit, légitime.
Dreg, droit.
Dric, convenable.
Dritat, justice.
Dritorreamen, très bien.
Dritorer, juste.
Droguitz, basané.
Druda, amie, amante.
Drudaria, galanterie.
Drudeira, galante.
Drut, ami, amant.
Dubi, doute.
Duegz, instruit, capable.
Duelausa, jalousie.
Duesca, jusque.
Dug, instruit.
Duhs, expert, habile.
Dui, deux.
Duitz, facile, tranquille.
Dulhatz, affligé.
Dumas, la dîme.
Dumiers, décimateur.
Dun, dont, duquel.
Duoienan, dorénavant.
Duols, boiteux.
Durar, souffrir.
Dusamen, habilement.
Dus atals, deux fois autant.
Dusens, douzième.
Dutans, timide.
Dutos, douteux.
Duzil, fausset.

E.

Ebriac, ivrogne.
Ebriaria, ivrognerie.
Ebrietat, ivresse.
Ec vos, voici, voilà.
Ecar, parce que.
Echirgaitar, épier.
Ed, et.
Edas, *edat*, âge.
Edra, lierre.
Efenhetat, dissimulation.
Eferm, infirme.
Efern, enfer.
Effe, enfant, nigaud.
Eflazo, enflure.
Efrais, enfreint, violé.
Efranger, rompre.
Efreis, effroi.
Efrun, sombre.
Egat, égalité.
Egauzir, réjouir.
Egestio, excrément.
Eginiar, machiner.
Egruvir, gémir.
Egua, jument.
Eguaria, troupeau de gros moutons.
Eira, grange, grenier.
Eissabozir, étourdir.
Eissa hora, à cette heure.
Eissamen, de même.
Eissarnir, discerner.
Eissarnitz, intelligent.
Eissaurir, entendre.
Eissausar, exhausser.
Eisselh, retour.
Eissem, de même.
Eissir, sortir.
Eissorbar, aveugler.
Elacios, orgueil.
Elames, éléments.
Elenegar, s'essouffler.
Elhaucejar, éclairer.

Elizadura, enduit.
Elm, *elme*, heaume, casque.
Elre, lierre.
Elsamens, ensemble.
Eman, réparation.
Embaiscar (*s'*), se soucier.
Embaissar, se lasser.
Embaissatz, message.
Embanc, dépense.
Embargar, empêcher.
Emblar, dérober.
Embalbezir, inciter, émouvoir.
Embonilh, nombril.
Emboscar (*s'*), s'embusquer.
Embriar, hâter.
Embrivamen, violence.
Embronc, triste.
Embronchar, se refrogner.
Embronquitz, soucieux.
Embulment, ferveur.
Emeitadatz, partagé.
Emendansa, réparation.
Emfag pour *en fag*, de fait, réellement.
Emmajenar, réfléchir.
Emmalagat, envenimé.
Emmalezir, irriter.
Empach, empêchement.
Empachat, enté.
Empaitar, réunir.
Empalancar, briser.
Emparar, défendre.
Empargar, empêcher.
Empassar, avaler.
Empedegar, empêcher.
Empeguntar, embaumer.
Empeignar, mettre en gage.
Empeincha, penchant.
Empenher, pousser.
Emperar, commander.
Empero, mais, cependant.
Empregnans, femme enceinte.
Emundamen, expiation.
Emuratz, enfermé.
En, le sieur, le seigneur.
Enaissi, ainsi.
Enan, devant.
Enans, avancement.
Enansar, avancer.
Enanseis, plutôt.
Enap, tasse, verre, gobelet.
Enarcar, courber, plier.
Enartos, altier, hautain.
Enastar, attacher à une lance.
Enastratz, heureux.
Enausar, élever.
Enauzelar, dresser un oiseau.
Enavantir, exalter.
Enbalsar, précipiter.
Enbaudiz, joyeux.
Enbercar, chasser.
Enbolcar, se vautrer.
Enbregar, empêcher.
Enbutz, entonnoir.
Encabalit, accompli.
Encadeitar, enchâsser.
Encairellar, accabler.
Encaitivitz, devenu mauvais.
Encalanatz, échauffé.
Encaltz, fuite, poursuite.
Encanezir, blanchir.
Encantelar, chanceler.
Encaramel, chalumeau.
Encaritar, assister.
Encarzir, enchérir.
Encaus, chasse, poursuite.
Encaussador, persécuteur.
Encaussament, persécution.
Encautat, précautionné.
Encegar, aveugler.
Encegre, parvenir.
Encercable, compréhensible.
Encercador, espion.
Enchaz, souillé.
Encloïdor, lapidaire.
Encluget, enclume.
Encobir, convoiter.
Encogetat, frisé.
Encoi, aujourd'hui.
Enconbrier, inconvénient.
Enconbros, embarrassant.
Encontra, en comparaison.
Encopenatz, empanaché.
Encorar, fâcher.
Encorillar, se plaindre.
Encorsa, recours.
Encortezir, devenir poli, courtois.
Encortinar, meubler.
Encrezols, incrédules.

Encubir, convoiter.
Endec, vice, défaut.
Endecat, contrefait, estropié.
Endemes, à l'instant.
Endemezi, envie
Endenhamen, indignation.
Endenhos, délicat.
En de per se, à part soi.
Enderrocar, démolir.
Enders, *endertz*, élevé.
Endes, trépied.
En de se, à part.
Endevenir, reussir.
Endillar, hennir.
Endomeniatz, vassal.
Endomergatz, familier.
Endrepetar, expliquer.
Endurs, à jeun.
Endux, indice.
Enebriar, enivrer.
Enemistansa, inimitié.
Enescar, amorcer.
En es demieg, dans cet intervalle.
Enfamar, diffamer.
Enfantilharga, enfantillage.
Enfeigna, feinte.
Enfellonir, irriter.
Enfogir, s'enfuir.
Enfosquir, obscurcir.
Enfra, durant, pendant.
Enfrains, cassé.
Enfremetatz, infirmité.
Enfru, glouton.
Enfrunament, gloutonnement.
Enfrunar (*s'*), se gorger.
Enfruneza, gourmandise.
Engal, égal.
Engan, fraude.
Enganaire, trompeur.
Enganairitz, trompeuse.
Enganar, tromper.
Engancha, justice.
Engannador, hypocrite.
Engardables, remarquable.
Engenhador, qui dresse des embûches.
Engincos, adroit.
Englut, glu.
Engrans (*se mettre*), se mettre en frais.
Engres, inique.
Engue, aine, flanc.
Enia, ennemie.
Enic, méchant.
Eniolar, violer un asile.
Enjonhitz, enjoint.
Enjos, en bas, au-dessous.
Enlahz, obstacle.
Enliamar, enlacer.
Enloc, nulle part.
Enmaïstritz, endoctriné.
Enmalautir, rendre malade.
Enmalezir, devenir mauvais.
Enmei, au milieu, parmi.
Enmeillurar, améliorer.
Enaizinar, faciliter.
Enoc, malheur, disgrâce.
Enoi, ennui.
Enoiar (*s'*), être paresseux.
Enoios, fâcheux.
Enoliacio, onction.
Enonglar, accrocher.
Enparatgir, ennoblir.
Enparaulatz, bavard.
Enparchar, informer.
Enpaubrezir, appauvrir.
Enpeicer, échouer.
Enpeinher, pousser.
Enpeirezir, pétrifier.
Enpendre, avancer.
Enpenh, entreprise.
Enpenhar, mettre en gage.
Enperiar, commander.
Enpimentar, enbaumer.
Enpleitar, gagner.
Enportus, importun.
Enpreison, entreprise.
Enprendre, allumer.
Enprenemen, projet.
Enpujar, monter.
Enquan majormen, combien plus.
Enquer, encore.
Enquetz, paisible.
Enquis, jusqu'à ce que.
Enquitaire, demandeur.
Enrabiar, enrager.
Enraisar, illuminer.
Enraumida, en ordre.
Enrasonatz, éloquent.
Enrazigar, enraciner.

Enredar, attraper.
Enredonir, arrondir.
Enremeter, s'entremettre.
Enrevolumar, rassembler.
Ensacar, cacher.
Ensagnetar, ensanglanter.
Ensajus, ici-bas.
Ensantir, sanctifier.
Ensapagar, regimber.
Ensapar, broncher.
Ensapegador, piége.
Enselar, équiper.
Ensems, ensemble.
Ensendre, brûler.
Ensenhador, maître.
Ensenhaditz, maîtresse.
Ensenhorir, se rendre maître.
Ensercador, espion.
Ensio, intention.
Ent, mais bien plutôt.
Entalantament, goût, désir.
Entalentar, prendre du goût.
Entalh, sculpture.
Entaular, s'attabler.
Entecat, souillé.
Entemenar, entamer.
Enten, but, avis.
Entendable, intelligent.
Entendansa, inclination.
Entender, aller à.
Enter, entier.
Enterar, confier.
Enteratz, confident.
Enterina, entière.
Enterva, demande.
Entervar, interroger.
Entes, à condition.
Entestar, décapiter.
Enteunezir, atténuer.
Entorn, autour.
Entorrolar, entortiller.
Entrabucador, qui tombe, qui fait tomber.
Entracorrer, survenir.
Entras, en arrière.
Entratge, début.
Entrebescar, entrelacer.
Entrebesqiu, brouillon.
Entre-cambiable, mutuel.
Entrecelar, prévenir.
Entreciar, accabler.
Entrecim, sommet.
Entrelaissemen, interruption.
Entrelhonar, éloigner.
Entremusar, attendre.
Entrenan, en attendant.
Entre que, tandis que.
Entresenh, signal.
Entreugar, faire trève.
Entro, jusque.
Entro-cora, jusqu'à quand.
Entruandar, gueuser.
Entuicegar, empoisonner.
Enuech, ennui.
Enuejar, ennuyer.
Enuejos, ennuyeux.
Enuos, déplaisant.
Enva, en vain.
Envanesir, anéantir.
Enveatz, gai.
Enveja, zèle.
Envejador, zélé.
Envejansa, jalousie.
Envejar, envier.
Enveizatz, de bonne humeur.
Envejos, désireux.
Envelzir, avilir.
Enversa, à l'envers.
Envescar, engluer.
Envestir, rechercher.
Envezadura, joie.
Envidar, inviter.
Envilanir, injurier.
Envilen, outrageant.
Envoutz, enveloppé.
Epsa l'ora, sur l'heure.
Epsament, de même.
Er, era, à présent, maintenant.
Ere, héritier.
Erebir, racheter.
Eretar, rétablir.
Ereabut, sauvé.
Ergada, troupe.
Ergana, société.
Ergoill, orgueil.
Erissar, s'élever.
Ermar, désoler.
Erme, abandonné.
Errada, faute.
Erransa, égarement.

Error, embarras.
Eruge, chenille.
Eruginar, s'enrouiller.
Esauvir, étendre.
Esbalauzit, étonné.
Esbes, borné, hébêté.
Esbraire, chanter.
Esbrondar, pincer
Esbudelar, étriper.
Esc, manger.
Esca, amorce.
Escabeceira, chevet.
Escabelhar, écheveler.
Escader, échoir.
Escahz, lambeau.
Escalfar, échauffer.
Esclalos, échelons.
Escalvairat, chauve.
Escamel, marche-pied.
Escantir, éteindre.
Escaquier, damier.
Escarur, pourvoir.
Escarchar, arracher.
Escaria, aventure.
Escarir, chérir.
Escarit, gai.
Escarnar, massacrer.
Escarnidor, moqueur.
Escarnieres, blasphémateur.
Escarnir, se moquer.
Escars, chiche.
Escarsetat, parcimonie.
Escas, avare.
Escasan, estropié.
Escasida, maigre.
Escata, semence.
Escavels, dévidoir.
Escazer, échoir.
Escemir, diminuer.
Escharnire, railleur.
Escharns, ridicule.
Esciemitz, en secret.
Escien, connoissance.
Esclau, route.
Esclavable, compréhensible.
Escletz, pur, net.
Escoba, balai.
Escobar, balayer.
Escobolers, balayures.
Escobut, pouvoir.
Escofenar, écosser.
Escoicendre, déchirer.
Escoilat, eunuque.
Escoill, genre, espèce.
Escolan, étudiant.
Escolar, couler.
Escolarjables, glissant.
Escolorit, pâle.
Escomenegador, exécrable.
Escomergat, abominable.
Escomes, provoqué.
Escometre, parier.
Escomocio, emportement.
Escomoure, *escomover*, exciter.
Escomprendre, allumer.
Escon, javelot.
Escondir, défendre.
Esconditz, justification.
Escondre, cacher.
Escondut, caché.
Escopir, cracher.
Escopitz, conspué.
Escoregut, confisqué.
Escorement, attroupement.
Escorgar, écorcher.
Escos, secoué, battu.
Escost, caché.
Escotz, esquif.
Escremir, se défendre.
Escripa, bourse.
Escroisit, froissé.
Escrussir, grincer.
Escubermen, révélation.
Escubill, ordures, balayures.
Escubrinhar, fouiller.
Escueill, classe, espèce.
Escumenegada, profane.
Escumenjar, excommunier.
Escumergament, abomination.
Escumergar, détester.
Escumergat, scélérat.
Escupir, ves sus, cracher en l'air.
Escur, mauvais.
Escurdat, obscurité.
Escurzir, obscurcir.
Esdanh, refus.
Esdaravat, arraché.
Esdemes, abandonné.
Esdemetre, abandonner.
Esdich, dédit.

Esdreg, justice.
Esduch, retiré.
Esdurre, emmener.
Esfelenar (s'), se piquer.
Esfelnir, entrer en fureur.
Esferar, effrayer.
Esfervir, échauffer.
Esforsar, raffermir.
Esforsiu, fort.
Esfre, effroi.
Esfrevolsir, affoiblir.
Esfrondar, enfoncer.
Esfulia, injure.
Esfuliar, outrager.
Esgardador, sentinelle.
Esgardamen, présence.
Esgauzir, réjouir.
Esglai, chagrin.
Esglandar, assommer.
Esgrat, gratuitement.
Esguarar, garantir.
Esguirar, déchirer.
Eslabrejar, hésiter.
Eslais, élan.
Eslanegar, échapper.
Eslassamens, charmes.
Esliar, délier.
Eslongansa, délai.
Esmagatz, troublé.
Esmaiar, effrayer.
Esmansa, évaluation.
Esmar, estimer.
Esmarrir, affliger.
Esmenda, réparation.
Esmendar, réparer.
Esmens, prix, valeur.
Esmerar, épurer.
Esmetre, avancer, engager.
Esmurir, éteindre.
Espa, épée.
Espandir, étendre.
Espaordir, épouvanter.
Espas, temps, loisir.
Espatlas, épaules.
Espaven, peur.
Espaventos, ombrageux.
Espaut, défaut.
Espautar, troubler.
Espautat, étonné.
Espautos, tremblant.
Espeissa, épaisseur.
Espelh, glace, miroir.
Espelir, éclore.
Espellucha, batterie.
Espenher, heurter.
Espensar, penser.
Esper, espoir.
Esperamen, épreuve.
Esperdre, consumer.
Esperia, faute.
Espert, adroit, habile.
Espertz, voisin, parent.
Espes, épais.
Espic, pieu.
Espil, miroir.
Espingar, lorgner.
Espintar, enfoncer.
Espirar, rechercher.
Esple (ad), au plus vite.
Esplecha, usage.
Esplechard, exécuter.
Espleg, outil.
Espleitz, revenus.
Esples, déployé.
Esponda, bord, rivage.
Espondeira, couchette.
Espondre, expliquer.
Esporta, corbeille.
Esposcar, arroser.
Espouzar, épuiser.
Esprieu, expressif.
Esproaire, souffrant.
Esprovar, blâmer.
Esqueiras, troupes.
Esquern, moquerie.
Esquerra, collier.
Esquerras, farouche.
Esquila, sonnette.
Esquinsar, arracher.
Esquivadansa, mensonge.
Essalegrar, réjouir.
Essart, destruction.
Essacorir, écouter.
Essausament, élévation.
Essems, ensemble.
Essendre, brûler.
Essenha, instruit.
Esser, être.
Essernimen, bon sens.
Essernit, judicieux.

Esserrat, fermé.
Essicar, aveugler.
Essil, exil.
Essilhar, détruire.
Essir, sortir.
Essuch, sec.
Establida, demeure.
Estacat, pilier.
Estacar, attacher.
Estaga, habitation.
Estagrat, malgré.
Estalbiar, épargner.
Estament, situation.
Estampida, sorte de poésie.
Estarz, logement.
Estat, été.
Estatge, séjour.
Estautran, cette autre année.
Estendilhar, étendre.
Estenensa, abstinence.
Estener, s'abstenir.
Estenger, éteindre.
Esterger, secouer.
Estern, chemin.
Esters, à l'exception.
Esteva, musette.
Estezat, tendu.
Estics, autrement.
Estiers, hormis, outre, excepté.
Estiinable, extinguible.
Estobezens, effrayé.
Estobezimen, stupeur.
Estoc, garde.
Estojar, garder.
Estol, flotte, armée.
Estoltas, étourdies.
Estor, *estorn*, joûte, tournoi.
Estorcer, sauver, échapper.
Estormir, combattre.
Estornir, combattre.
Estorsemen, délivrance.
Estout, étourdi.
Estrada, chemin.
Estragat, extravagant.
Estragrat, malgré.
Estraguar, extravaguer.
Estrain, étranger.
Estraissa, voie.
Estrangatz, effarouché.
Estranhar, perdre.
Estranharesa, voyage.
Estrassat, épars, détaché.
Estreciar, affliger.
Estrem, bout, coin.
Estremar (s'), se retirer.
Estremida, recherche.
Estremier, dernier.
Estremir, faire trembler.
Estrenher, étreindre.
Estretz, foule, mêlée.
Estreup, étrier.
Estribot, sorte de poésie.
Estridor, grincement.
Estros (ad), entièrement.
Estrudetz, piége.
Estrueill, instruction.
Estruma, bosse.
Estrun, courage.
Estrunatz, ardent.
Estrus, sauvage.
Estuchar, serrer.
Estuiaz, conservé.
Esturmens, instruments.
Estuzi, étude.
Estz, ces.
Esvarratz, égaré.
Esvazidor, assaillant.
Esvazimen, attaque.
Esvazir, assaillir.
Esvelezir, avilir.
Esviar, égarer.
Etatz, temps.
Evas, chez.
Evei, émulation.
Evejador, zélé.
Evelhezir, vieillir.
Eves, envers, chez.
Evet, sapin.
Evidar, inviter.
Eviro, environ.
Evoig, en vain.
Exauzir, écouter.
Exemir, exempter.
Exida, sortie.
Exorca, stérile.
Ezamen, aussi, pareillement.
Ezillar, détruire.

F.

Fabre, forgeron.
Facha, visage.
Fachel, fouet.
Fachilador, sorcier.
Fachilamen, enchantement.
Fachurar, ensorceler.
Faciaria, bail.
Fada, folle.
Fadamen, follement.
Fadar, prédire.
Fadatz, destiné.
Fadejar, badiner.
Fadelh, fat.
Fadia, rebut.
Fadiar, frustrer.
Fadrin, errant, vagabond.
Fadrina, fille.
Fadrinessa, jeunesse.
Faduc, fastidieux.
Faena, ouvrage.
Faia, hêtre.
Faidimen, révolte.
Faidir, bannir.
Faiditz, banni.
Faig, acte.
Failla, faute.
Faissimen, affaire.
Faisso, charme, appas.
Faissonar, envisager.
Faissos, onéreux.
Faitila, poison.
Faitilhamens, sortiléges.
Faitilheira, sorcière.
Faitilia, enchantement.
Faitis, joli.
Faiturar, ensorceler.
Faizitz, banni.
Falc, faucon.
Falgueira, fougère.
Falguiren, parjure.
Falha, faute.
Falhimen, défaut.
Falsdestols, fauteuil.
Faltilher, empoisonner.
Famolent, affamé.
Fanc, fange.
Fantar, accoucher.
Faoda, tablier.
Farusso, flambeau.
Fargar, fabriquer.
Fassir, farcir.
Fastigos, dégoûtant.
Fatonaria, niaiserie.
Faula, fable.
Faular, conter.
Favel, parole, discours.
Fecs, lie, sédiment.
Feda, brebis.
Fedax, troupeau.
Fége, foie.
Felena, petite fille.
Felige, jaunisse.
Fementit, imposteur.
Femera, drapeau.
Fen, fumier.
Fench, fourbe.
Feugement, vase.
Fenis, débile.
Fer, ferme.
Fereza, cruauté.
Feridor, vaillant.
Ferisia, breuvage.
Fermalias, fiançailles.
Fermetatz, forteresse.
Fermia, frange.
Ferran, gris.
Ferrienc, dur.
Ferrolh, verrou.
Festola, flûte.
Feu, fief.
Feunia, scélératesse.
Fezat, enchanté.
Fezel, fidèle.
Fia, figue.
Fiansa, sûreté.
Ficels, fidèle.
Ficharinx, brigands.
Fin, bon, naïf
Finar, payer, rançonner.
Fioc, feu.
Fis, paix.
Fissar, piquer.

Fiuela, boucle.
Fizeutatz, fidélité.
Flachizit, affligé.
Flairor, odeur.
Flaqueir, mollir.
Flaustel, chalumeau.
Flautol, pipeau.
Flavart, jaune.
Flebes, foible.
Flecme, flamme.
Fletir, courber, détourner.
Floncat, clou.
Flouis, renommée.
Flum, fleuve.
Focar, foyer.
Foganha, fourneau.
Fogjer, bêcher.
Foguiens, enflammé.
Folc, troupeau.
Folia, injure.
Fondre, détruire.
For, juridiction.
Foralhat, ferrure.
Foras, dehors.
Foraviar, égarer.
Forcapis, lods.
Forda, extérieur, apparent.
Forduch, éconduit.
Forgitar, rejeter, vomir.
Forjutgar, condamner.
Formir, remplir.
Formit, satisfait.
Fornes, briquetier.
Forr-mal, très cruel.
Forsa, besoin.
Forsaic, vigoureux.
Forvenir, expulser.
Foudatz, folie.
Fouzer, foudre, éclair.
Frach, rompu.
Frachura, disette.
Fradel, impie.
Fraigner, rompre.
Frairis, gueux, vil.
Fraitura, besoin.
Fraiturians, pauvre.
Franhedura, rupture.
Franquir, affranchir.
Fransar, briser.
Frau, caché, obscur.
Fre, frein.
Fregar, frotter.
Fregir, refroidir.
Fressos, continuel.
Frevol, foible.
Frevoluc, frileux.
Frezar, broder.
Frire, frissonuer.
Frondilha, feuillage.
Frontalier, adversaire.
Fruchar, fructifier.
Frun, battement.
Frustar, briser.
Fuere, fourreau d'épée.
Fuidius, fugitif.
Fulc, troupeau.
Fumers, trombe, siphon.
Funejar, exciter des troubles.
Fur, larcin.
Furar, dérober.
Fust, bois.
Fusta, barque.
Fustalia, boiserie.

G.

Ga, gué.
Gaaniador, cultivateur.
Gab, plaisanterie.
Gabador, moqueur.
Gabar, moquer.
Gabia, cage.
Gabor, chaleur.
Gabotz, poisson.
Gadi, testament.
Gafur, gourmand.
Gai, malheur.
Gajar, regarder.
Gal, coq.
Galaubia, fanfaronnade.
Galiador, trompeur.
Galiar, tromper.
Galina, poule.
Gallart, courageux.
Gamatz, coup.
Gamel, chameau.

Gamus, sot.
Ganchia, détour.
Ganchida, fausseté.
Gandida, refuge.
Gandir, échapper.
Ganguil, gond.
Ganhart, pillard.
Ganre, beaucoup.
Ganta, cigogne.
Gap, tumulte.
Garac, sillon.
Garbau, beau.
Gargata, gosier.
Garimen, salut.
Garizo, approvisionnement.
Garnacha, cotte de maille.
Garnir, armer.
Garri, rat, souris.
Garsonia, bouffonnerie.
Gasain, gain, profit.
Gast, solitude.
Gastaire, destructeur.
Gauch, joie.
Gauchos, joyeux.
Gaudina, bosquet.
Gaut, bois.
Gautada, un soufflet.
Gautejar, souffleter.
Gavanhar, gâter.
Gaveda, fosse.
Gazai, fermier.
Gazardo, récompense.
Gazier, tuteur.
Geberat, bossu.
Gebres, givre.
Geldo, multitude.
Gen, bien, poli.
Genh, esprit, génie.
Gensar, orner, embellir.
Gensoia, beauté.
Gentet, doucement.
Geo, je, moi.
Gepa, bosse.
Geperiut, bossu.
Gequir, abandonner.
Gertz, frayeur.
Ges, pas, point, nullement.
Gia, guide.
Giatar, tailler.
Gilla, tromperie.
Gin, *ginh*, moyen.
Gingia, gencive.
Ginhos, ingénieux.
Ginhozia, adresse.
Ginols, genoux.
Giquitz, lâches.
Girada, gâteau.
Girar, tourner.
Giro, hanche.
Giroflar, embaumer.
Giscle, cri aigu.
Gitadura, vomissement.
Givre, vipère.
Glacha, glace.
Glandar, gland du chêne.
Glasios, meurtrier.
Glat, aboiement.
Gleira, église.
Gleza, rivage.
Globs, une gorgée.
Glot, gourmand.
Goc, jeu.
Golesejar, chercher avec ardeur.
Goliart, fripon.
Golir, avaler.
Gonel, jupe, tunique.
Gorc, gouffre.
Gossa, chienne.
Gosso, petit chien.
Gra, degré.
Gracier, suppliant.
Gradiu, agréable.
Grafaus, rude.
Gragelar, badiner.
Graieus, bruit des instruments.
Graile, mince, délié.
Graisant, crapaud.
Gralha, corneille.
Gramor, haine.
Grams, triste, morne.
Granar, multiplier.
Grancador, rabot.
Granhon, noyau.
Granilla, taillis.
Granmen, grandement.
Granota, grenouille.
Graure, beaucoup.
Grapa, fourche.
Graponar, ramper.
Grauca, terre stérile.

Grazal, vase.
Grazilh, gazouillement.
Grazir, savoir gré.
Grezamen, aigreur.
Greillo, grille de fer.
Greus, poils, barbe.
Grep, orgueilleux.
Grepiera, crèche, mangeoire.
Greps, petit.
Gres, griefs.
Greuge, vexation, dommage.
Greugetat, gravité.
Greujar, empirer.
Greument, péniblement.
Grigno, moustache.
Grilar, cribler.
Grineza, attention.
Grinos, affligé.
Grobs, nœud, lien.
Groc, jaune.
Gronhz, museau.
Gruissa, grosseur.
Grup, grain.
Guach, sentinelle.
Guagz, caution.
Guallar, tromper.
Guaralha, liaison.
Guavella, javelle.
Guazardo, récompense.
Gubert, maison, toit.
Guers, louche.
Gues, pas, point.
Guidar, aider.
Guila, mensonge.
Guillador, menteur.
Guima, gambade.
Guinchar, lorgner.
Guineus, renards.
Guiren, témoin.
Guirentia, témoignage.
Guirer, aider.
Guiriar, guerroyer.
Guiscos, rusé.
Guiscosia, ruse.
Guiz, conducteur.
Guizardon, présent.
Guizarma, hache.
Gulha, aiguille.
Gullimens, tromperies.
Guza, obscurité.

H.

Her, hier.
Hoc, oui.
Hoimais, désormais.
Homenes, hommages.
Hondrar, honorer.
Horri, grenier.
Huecs, creux.
Huisel, porte.

I.

Ibia, hibou.
Ibres, ivre.
Idria, cruche.
Ievre, ivre.
Igeg, joie.
Il, lui.
Ilh, elle.
Ilison, hérisson.
Impegner, pousser.
In, dans.
Ina, une.
Inch, *onc*, jamais.
Incobolar, empêcher.
Infernar, damner.
Inies, ennuyé.
Insolar, parqueter.
Intender, faire l'amour.
Intendidor, amant.
Intrada, entrée.
Intrament, arrivée.
Invaunar, couvrir.
Invern, hiver.
Iou, œuf.
Ira, haine.
Irat, effrayé.
Irneletat, vitesse.
Irneus, léger.
Iror, fureur.

Iros, irrité.
Isclar, crier.
Iserna, chêne.
Ismanga, estimation.
Isop, goupillon.
Issament, de même.
Issaratz, embarrassé.
Issart, terre en friche.
Issegatz, mouillé.
Issen, issue.
Issernir, discerner.
Issernit, prudent.
Issetz, excepté que, à moins que.
Issi, ici.
Issid, issue.
Issida, sortie.
Issilhatz, banni.
Issirapa, bassin.
Issorbar, aveugler.
Issues, essuyé, sec.
Ista, cette.
Istage, demeure.
Istar, être.
Isters, excepté, si ce n'est.
Ital, tel.
Ivernaill, hiver.
Izeiqi, celui qui.

J.

Jace, toujours.
Janglador, railleur.
Janglar, se moquer.
Jaubardella, sorte de danse.
Jauzida, bonheur.
Jazir, coucher.
Jen, gentiment.
Jensar, parer, embellir.
Jeona, jeune.
Jo, joug.
Joignedor, joûteur.
Jonjer, joindre.
Jonta, attaque.
Jop, peuplier.
Jortat, réuni.
Jos, sous.
Jost, près.
Jovenir, rajeunir.
Joy, joug.
Juel, ivraie.
Juizi, jugement.
Jumerra, monstre, chimère.
Junchar, joindre.
Junega, génisse.
Jur, serment.
Juraire, jureur.
Jurar, fiancer.
Jurent, témoin.
Jus, à bas, en bas, dessous.
Just, près, proche.
Justicia, honoraires des juges.
Juzar, condamner.

K.

Kiris, prières.

L.

Lac, lait.
Lachar, lier.
Lada, large.
Ladeza, largeur.
Ladrar, aboyer.
Ladre, voleur.
Lagament, vilainement.
Lageza, laideur.
Lagna, plainte.
Lagot, caprice.
Lagoteira, flatterie.
Lagotiers, flatteurs.
Lagrema, larme.
Lagrimar, pleurer.
Lagui, chagrin.
Laguios, lent, paresseux.
Lah, *lahz*, laid, vilain.
Laiansa, injure.
Laidura, opprobre.
Laimbert, lézard.

Lains, ici, là dedans.
Laintre, là dedans.
Lairament, aboiement.
Lairar, aboyer.
Lairis, terre en friche.
Laisadura, tache.
Laisamen, souillure.
Laisar, souiller.
Laissa, legs.
Laissar, renvoyer.
Laissas, barrière, palissades.
Laissus, là haut.
Laizar, souiller.
Lamiera, cuirasse.
Lams, foudre.
Lanha, peine.
L'an quan, lorsque.
Lansol, linceul.
Lanta, lampe.
Lantia, flambeau.
Lanz, saut, jet.
Laor, travail.
Laps, sein.
Largetat, largesse.
Largor, abondance.
Lasar, lier.
Lassec, fatigue.
Lat, large.
Lata, lame.
Latz, auprès.
Latzerado, déchiré.
Laugeiria, légèreté.
Laun, l'un.
Laur, laurier.
Lausar, approuver.
Laussols, linges.
Lauza, ardoise.
Lauzemne, louange.
Lauzenga, médisance.
Lauzeta, alouette.
Lauzulador, flatteur.
Lavanca, averse.
Lavias, lèvres, langue.
Lealeza, loyauté.
Lebreira, levrier.
Lebros, lépreux.
Lec, gourmand.
Leca, souricière.
Lecharia, gourmandise.
Leconia, débauche.
Ledenha, injure.
Legena, légèreté.
Legens, permission, loisir.
Leger, temps.
Legir, lire.
Legna, bois.
Legor, plaisir.
Leit, affaire, procès.
Leizerado, oisif.
Len, loin.
Lena, haleine.
Lendema, le lendemain.
Lengua-logat, flatteur à gage.
Lenhiar, bûcher.
Lentar, jeter.
Lepar, lécher.
Leri, jovial.
Lessieu, lessive.
Letrier, pupitre, chaire.
Leu, *leus*, bientôt.
Leugansa, légèreté.
Leujar, soulager.
Leujazo, saignée.
Leula, la luette.
Leumen, légèrement.
Leune, lierre.
Leus, poumons.
Leutatz, loyauté.
Levador, le matin.
Levar, prendre.
Leviar, affoiblir.
Lezeros, oisif.
Liacamba, jarretière.
Lial, sincère.
Liam, lien.
Liansa, aliénation.
Liar, obliger.
Liamiers, limiers.
Liautat, bonne foi.
Limanha, argile.
Lindar, seuil, entrée.
Linhoret, cordon.
Lini, linge.
Linz, vaisseau.
Lioc, lieu.
Liouranda, largesse.
Lipaudes, cajoleries.
Lipsar, polir.
Lissas, barrières.
Lista, bordure.

Liurament, délivrance.
Liaranda, fourniture.
Liurar, abandonner.
Liureza, abondance.
Livel, niveau.
Loba, louve.
Locha, lutte.
Lochar, lutter.
Logadier, mercenaire.
Lograr, réunir.
Loirar, leurrer.
Loire, leurre, appât.
Loita, lutte.
Loitador, lutteur.
Lonchar, différer.
Londansa, éloignement.
Longítar, éloigner.
Lonia, atteute.
Lop, loup.
Los, les.
Losc, borgne.
Losti, fourchette.
Lot, boue.
Lotz, lent.
Lu, lui, elle.
Luc, douleur.
Luen, loin.
Lugor, lueur.
Luitz, lumière.
Lul, nul, aucun.
Lum, lampe.
Lumdar, seuil.
Lunengenrat, fils unique.
Lunh, *lunha*, nul, aucun, aucune; *lunha ora*, jamais.
Luny, loin.
Lus, lundi.
Luzir, luire.

M.

Ma, main.
Maca, massue.
Macar, meurtrir.
Macip, jeune homme.
Madur, mûr.
Madurar, mûrir.
Ma-fat, fait avec la main.
Magagnat, estropié.
Mager, plus grand.
Magerment, surtout, principalement.
Magnol, paquet, gerbe.
Magorns, pied-bot.
Mai, plus, mieux.
Maials, de mai.
Main, matin.
Mainada, famille.
Mainadier, soldat.
Mainas, grimaces.
Maing, grand.
Mainier, familier.
Maio, maison.
Mairir, s'affliger.
Maisnament, beaucoup plus.
Maissella, mâchoire.
Maístramen, modérément.
Maít, maint.
Majormen, surtout.
Malaetz, maudit.
Malufaíta, dommage.
Malage, maladie.
Mal aia, maudit soit!
Malaigna, mal.
Malaire, méchant.
Malanans, malade.
Malastre, malheur.
Malastrucs, malheureux.
Malaure, malsain.
Malavejar, languir.
Malazautz, maussade.
Malazit, maudit.
Malcor, rancune.
Maldig, médisance.
Malenconi, mélancolique.
Malengein, malice.
Malenvejar, languir.
Malezeir, maudire.
Malgeing, fraude.
Malh, marteau.
Malha-nirva, ride.
Malhoc, mauvais lieu.
Malhucat, meurtri.
Malidat, irrité.
Malige, infirmité.
Mallevar, confier.
Malmes, maltraité.

Malmerens, déméritant.
Malmudat, de mauvaise espèce.
Maltatz, méchanceté.
Maltrait, peine.
Malvastat, lâcheté.
Malvedazamen, méchamment.
Malvizi, corruption.
Man, main.
Mana, manière.
Manaia, puissance.
Manantia, richesse.
Manca, femme perdue.
Mancip, jeune garçon.
Mancolp, beaucoup.
Maneblar, porter.
Manegue, manche.
Manelia, anse.
Manemes, ni plus ni moins.
Manen, riche.
Manentir, enrichir.
Manes, promptement.
Manh, grand.
Maniers, familier.
Manleu, sans soin.
Manlevar, emprunter.
Manoil, paquet.
Mantelar, couvrir.
Mantuzar, manier.
Maraje, marine.
Marcesir, flétrir.
Marja, haie.
Marimen, douleur.
Marridamen, méchamment.
Marrir, s'égarer.
Marsolier, garçon boucher.
Martilher, forgeron.
Martz, aigu, piquant.
Marues, promptement.
Marzor, amertume.
Masan, bruit.
Masnil, demeure.
Massa, beaucoup.
Massabiou, boucher.
Massar, amasser.
Massuguier, fermier.
Mat, triste, fâché.
Matar, tuer.
Mauca, ventre.
Maurs, noir.
Mauta, carillon.
Mayoneta, cabane.
Mazatge, hameau.
Mazelar, égorger.
Mealhatz, brodé.
Mec, muet.
Medeis, même.
Medre, moissonner.
Meg, milieu, parmi.
Mege, médecin.
Meja, milieu.
Mejan, moyen.
Mejanciers, médiateur.
Meilh, mieux.
Meinia, habitation.
Meins, moins.
Meinspendre, se méprendre.
Meire, faucher.
Meitadar, diviser.
Meitesmamen, mêmement.
Melus, mâchoire.
Membransa, mémoire.
Membrat, prudent.
Mena, manière.
Menassar, reprendre.
Mendar, amender.
Mendic, mendiant.
Mendiguan, enchantement.
Menescabar, dépriser.
Menestairal, ouvrier.
Mens, moins.
Menspendre, mépriser.
Mentaure, mentionner.
Mentizo, mensonge.
Mentre, pendant, tandis que.
Menut, frequemment.
Menzunzers, menteurs.
Meo, mien.
Meratz, pur.
Mercadial, marché.
Merce, pitié.
Mercejaire, suppliant.
Mercres, mercredi.
Merer, mériter.
Meric, prix.
Merit, salaire.
Mermansa, déclin.
Mermar, diminuer.
Mers, pur, vrai.
Mertz, marchandises.
Mescap, malheur.

Mescabar, déchoir.
Mescaensa, infortune.
Meschina, jeune fille.
Mescla, querelle.
Mescladamen, pêle-mêle.
Mesclar, diviser.
Meseis, même.
Mesoigna, mensonge.
Mespenre, offenser.
Mespreizo, offense.
Mespres, coupable.
Mesqi, pauvre.
Messio, dépense.
Messo, moisson.
Mest, entre, parmi.
Mestier, besoin.
Meta, borne.
Metedors, moissonneurs.
Metens, généreux.
Meteus, même.
Metgia, médecine.
Metoas, grimaces.
Mezalha, maille, obole.
Mezel, ladre.
Mezellia, ladrerie.
Mezeri, malheureux.
Mezura, sagesse.
Mezuransa, douceur.
Miech, demi.
Miga, *mija*, pas, point, nullement.
Millz, mieux.
Mingua, aucunement.
Mirador, miroir.
Miraire, attentif.
Mis, envoi.
Mitadar, partager.
Miza, point du tout.
Modolon, amas.
Moguda, départ.
Mois, lâche.
Molheratz, marié.
Molieransa, mariage.
Molinar, rouler.
Molonar, entasser.
Molre, moudre.
Molser, traire.
Mon, monde.
Mondaduras, ordures.
Mondansa, expiation.
Mondes, pur, propre.
Monega, nonnain.
Monegue, moine.
Mong, estropié.
Mongil, monastère.
Montamen, ascension.
Monzia, état monacal.
Morbs, maladie.
Morel, *moreu*, noir.
Morrut, fin, rusé.
Mortaina, cadavre.
Moscidar, flairer.
Mosclalh, crochet.
Mosel, chevreau.
Mosneira, bourse.
Moste, humide.
Mot, beaucoup.
Moteza, quantité.
Motir, parler bas.
Motos, plusieurs.
Moure, mouvoir.
Mouto, colline.
Movedoire, *movedur*, mobile.
Movers, départ.
Mudar, changer.
Mudir, devenir muet.
Muiria, meurtre.
Mular, mouiller.
Multa, punition.
Murir, mourir
Murmurios, fâcheux.
Mursel, museau.
Musatge, sottise.
Muzat, agacé.

N.

Nafil, clairon.
Nafrar, navrer.
Nahz, fou.
Nao, navire.
Nap, écuelle.
Narpa, nez.
Nassio, naissance.
Nausa, nasse.
Naut, haut.
Nauta, bruit.

Nauzos, tumultueux.
Naveta, barque.
Nebla, brouillard.
Nebos, neveu.
Neci, nigaud.
Neciera, besoin.
Necs, bègue.
Nedejamen, pureté.
Nedejar, nettoyer.
Nef, neige
Neguitozament, négligemment.
Negus, nul, aucun.
Neita, petite-fille, descendant.
Nelechos, négligent.
Neleg, faute.
Nemes, moins, excepté.
Nemic, ennemi.
Nemps, sauf, excepté.
Nengun, nul, aucun.
Neolina, nuée.
Nepta, nièce.
Nequedonc, cependant.
Nerta, myrte.
Nesci, bête.
Nessa, belle-sœur.
Netceira, indigence.
Neu, *neus*, neige; même, de plus.
Neulos, nébuleux.
Nic, sot.
Niera, puce.
Nina, petite fille.
Niquetar, se mettre en peine.
No, nœud.
Noalha, paresse.
Noca, jamais.
Noculer, négligence.
Nocejamen, mariage.
Nodriment, instruction.
Noela, bruit.
Noeletat, renouvellement.
Noeu, neuf.
Nofes, parjure.
Noia, ennui.
Noich, nuit.
Noien, rien.
Noiridor, instituteur.
Noirim, nourriture.
Nominatiu, célèbre.
Nomnativansa, réputation.
Nonca, jamais.
Noneta, niaiserie.
Nonsen, déraison.
Nora, bru.
Norrim, compagnie.
Noscla, collier.
Novens, neuvième.
Nozar, nouer.
Nozemen, préjudice.
Nualha, paresse.
Nuble, nue.
Nuelza, bruit.
Nuirissement, aliment.
Nyo, neige.

O.

Oan, cette année.
Ob, avec.
Obliar, engager.
Obralha, ouvrage.
Obrar, travailler.
Obs, besoin.
Oc, oui.
Ocaisar, mordre.
Odi, haine.
Odradas, honorables.
Ofegar, suffoquer.
Ofez, offensé.
Ogan, jamais.
Oianta, quatre-vingts.
Oidies, aujourd'hui.
Oilh, œil.
Oimais, désormais.
Oinguer, flatter.
Oire, une outre.
Oissor, femme, épouse.
Oitz, huit.
Oler, sentir.
Olers, potier.
Oli, huile.
Oliba, orfraie.
Olhs, yeux.
Olzina, vallon.
Oman, humain.

Omeliu, humble.
Omescadier, homicide.
Omil, modeste.
Omnesc, hommage.
Oncas, jamais.
Ondrar, honorer.
On mais, plus.
Ontar, honnir.
Onzejar, remuer.
Opïtar, repaître.
Oradament, follement.
Orar, prier.
Orazos, prières.
Orb, aveugle.
Orca, urne.
Ordear, souiller.
Ordi, orge.
Ordil, ordure.
Orfes, orphelin.
Organar, chanter.
Orgol, pot.
Orguenas, instrument.
Ormen, beaucoup.
Orps, nourri.
Orre, horrible.
Orrezar, souiller.
Orri, grenier.
Ort, jardin.
Ortil, petit jardin.
Ortolan, jardinier.
Oruga, chenille.
Orza, indigne.
Oscar, enrichir.
Oscle, présent.
Osdal, maison.
Osdaler, hospitalier.
Ossi, comment.
Ostal, auberge.
Ostan, excepté.
Oste, étranger.
Ostejadors, gens de guerre.
Ostiaris, portier.
Ou, *ous*, œuf.
Outracug, arrogance.
Outra-flum, au-delà de la rivière.
Outrear, octroyer.
Oveilla, brebis.
Ozasos, occasions.

P.

Pa, pain.
Paballio, pavillon.
Pacha, accord.
Pacoira, pâtis.
Padena, poêle à frire.
Pages, villageois.
Pagezes, grossier.
Pagezia, grossièreté.
Pai, père.
Païment, carrelage.
Pairi, parrain.
Pairo, modèle.
Pairona, maîtresse.
Paironil, paternel.
Palar, parler.
Palau, parvis.
Pales, évident, manifeste.
Palezamen, ouvertement.
Paleza, pâleur.
Palh, paille.
Palhucs, paille menue.
Pali, tapis.
Palmadoira, fouet de cuir.
Pals, robe.
Pam, portion.
Pampa, pampre.
Panar, dérober.
Panciera, cuirasse.
Panga, estomac.
Panistre, panier.
Panpol, sarment.
Pantais, trouble.
Pantoisar, perdre l'esprit.
Pantoustier, boulanger.
Paoc, peu.
Paorlios, peureux.
Papagai, perroquet.
Paracios, illustre.
Parcenejar, participer.
Parcer, épargner.
Pardal, moineau.
Parec, troupeau.
Parejar, comparer.
Parelharia, compagnie.

Pares, muraille.
Parge, basane.
Paria, société.
Parier, compagnon.
Parladre, orateur.
Parlazuros, paralytique.
Paroc, troupeau.
Parpelha, paupière.
Parsonairia, union.
Parsso, participation.
Part, entre, parmi.
Partimen, jeu, parti.
Partir, séparer.
Partizos, partage.
Paruda, apparence.
Parven, avis.
Pasquiar, fourrage.
Passar, souffrir, repaître.
Past, pâture.
Pastador, boulanger.
Patarin, gueux.
Pau, paon.
Paubre, indigent.
Pautonier, coquin.
Pazier, fermier.
Peazo, fondement.
Pecejar, mettre en pièces.
Peciar, briser.
Pecols, quenouilles de lit.
Pectenar, peigner.
Pedir, demander.
Pegamen, sottement.
Pegar, goudronner.
Pegers, pire.
Pegner, peindre.
Pegnora, gage.
Pegnorament, engagement.
Peguesar, être sot.
Pegueza, sottise.
Peichos, poissons.
Peilla, guenille.
Peinora, sûreté.
Peiradis, pierreux.
Peiral, carrière.
Peis, poisson.
Peisonet, fretin.
Pejorar, empirer.
Pelea, procès.
Peleagre, haute mer.
Pelegra, querelle.
Pelei, dispute.
Pelio, sourcil.
Pelos, velu, sale.
Pelucar, pincer.
Peluenha, enveloppe.
Penar, punir.
Penarie, travail.
Penchenar, peigner.
Penchura, peinture.
Pendamens, pénitence.
Peneder, se repentir.
Penel, girouette.
Pennecar, rêver.
Penol, étendard.
Penre, prendre.
Pensamen, souci.
Pensansa, tristesse.
Penzar, examiner.
Peon, piéton.
Pepida, pépie.
Percassar, poursuivre.
Perceubutz, prudent.
Percolar, frapper.
Perdo, indulgence.
Perdurre, prolonger.
Perelhos, périlleux.
Pereos, paresseux.
Perestalge, jambage.
Perfaires, achèvement.
Perfer, offre.
Perfeitamen, perfection.
Perfui, écoulement.
Perga, perche.
Pergaire, arpenteur.
Perigolar, être en danger.
Perillar, périr.
Permei, au milieu.
Permest, parmi.
Perparansa, proposition.
Perpauzament, projet.
Parpensar, considérer.
Perprendre, occuper.
Perremier, premier.
Persegre, poursuivre.
Perseilansa, persévérance.
Perservir, mériter.
Personatz, charges.
Pertraire, tirer.
Pertraitz, bagage
Pertuzar, trouer.

Perveire, prêtre.
Pervens, savant.
Pervers, inconstant.
Pervezer, pourvoir.
Pervis, prudent.
Pescier, vivier.
Pesilhiar, gond.
Pessa, esprit, pensée.
Pessar, méditation.
Pessat, brisé.
Pessatz, chagrin.
Pestar, piler.
Pestel, pilon.
Peteuar, peigner.
Pethz, poitrine.
Pezansos, triste.
Pezi, à pied.
Pezil, péril.
Pia, douce, bonne.
Piadar, expier.
Piadors, propice.
Piamen, bonnement.
Piatansa, pitié.
Pigassa, hache, coignée.
Pila, une porte.
Pilar, poteau.
Pilon, *pilot*, dard.
Pinel, bouquet.
Pinha, pin, le haut.
Piois, puis, ensuite.
Pistar, broyer.
Pistola, lettre.
Pistori, boulanger.
Piular, crier.
Pla, uni.
Plag, procès.
Plaga, plaie.
Plages, chicanneur.
Plagz, affaires.
Plaideis, discours.
Plaidejamen, paix.
Plaides, adversaire.
Plamens, sur-le-champ.
Planamen, simplement.
Planger, plaindre.
Planson, lance.
Plantatz, abondance.
Plas, plaine.
Plasentier, agréable.
Plavensa, caution.
Ple, plein.
Plegadura, courbure.
Pleito, accord.
Plejar, cautionner.
Plendat, quantité.
Plendensa, splendeur.
Plendos, opulent.
Pletz, convention.
Plevi, gage.
Plevir, promettre.
Pliure, chardon.
Plius, promesse.
Ploire, pleuvoir.
Plojos, pluvieux.
Ploriunt, affligé.
Pluvina, pluie fréquente.
Po, *pobol*, peuple.
Poar, puiser.
Poblament, logement.
Poda, serpe.
Podador, vigneron.
Podar, tailler la vigne.
Poderamen, soumission.
Poderar, surmonter.
Poderat, vaincu.
Poestados, puissant.
Pogal, pouce.
Pognedor, combattant.
Pohtz, sommet d'une montagne.
Poig, montagne.
Poigna, effort.
Poigner, piquer.
Poins, le moment.
Poinz, piqué.
Pois, après.
Poisar, percer.
Poiso, breuvage.
Poissas, ensuite.
Poix, cochon.
Pol, coq.
Poliers, menteur.
Pollidor, fossoyeur.
Pols, poussière,
Polsar, respirer, heurter.
Polzins, poussins.
Polzos, essoufflé.
Pomel, bouton.
Poncejar, improuver.
Ponch, poing.
Poncha, piqûre.

Pondre, mettre, ajouter.
Ponger, piquer.
Pongilar, échafauder.
Ponha, hâte.
Ponhar, tarder, s'efforcer.
Ponhedor, combattant.
Ponjemen, piqûre.
Ponzejar, servir.
Popa, la mamelle.
Popar, téter.
Popel, mamelon.
Porfit, étable à cochon.
Porje, portique.
Porpal, pourpre.
Porretz, poireaux.
Portadura, enfant.
Portegue, cour.
Pos, *pons*, puis, après.
Poschablas, possibles.
Poschens, puissant.
Possas, mamelles.
Possezir, posséder.
Post, planche.
Poton, un baiser.
Poutz, aliments.
Pouzar, *pozar*, puiser.
Pozaranca, citerne.
Pravament, méchamment.
Prea, proie.
Preador, ravisseur.
Precas, poursuite.
Preclars, très beau.
Predicatori, chaire.
Pregador, amant.
Preguirias, prières.
Pregonar, publier.
Prigonessa, profondeur.
Preïcacio, proclamation.
Preio, prison, prisonniers.
Prejur, parjure.
Prem, mince.
Prenda, repas.
Prensaire, preneur.
Preondamen, profondément.
Preondessa, profondeur.
Presega, pêche.
Presentier, agréable.
Presseguier, un pêcheur.
Pressura, douleur.
Prestir, pétrir.
Preuon, profond.
Prezenmen, évidemment.
Prezentis, gracieux.
Prezicar, prêcher.
Priadors, galant.
Primamen, adroitement.
Priundeza, profondeur.
Pro, assez, beaucoup, trop.
Prouasa, preuve.
Proar, prouver.
Probainar, propager.
Probenc, voisin.
Probencar, approcher.
Procesir, émaner.
Prodeingnar, protéger.
Proeza, penchant, disposition à.
Proezemens, profit.
Profechos, profitable.
Profeitar, avancer.
Proicendre, fendre.
Proismal, prochain.
Pron, profit.
Prop, près, presque.
Propdas, voisin.
Propenre, envahir.
Propres, environné.
Prosmar, approcher.
Prossion, procession.
Provent, revenu.
Proverbiar, outrager.
Provezer, pourvoir.
Prozels, prières.
Pruep, près.
Pruesme, prochain.
Pua, pointe.
Puch, haut.
Puegau, colline, montagne.
Pug, *puig*, hauteur.
Pugnar, tâcher.
Puirir, pourir.
Puissas, ensuite.
Pujar, monter.
Punch, *punh*, point, nullement.
Pur, *purs*, cependant, néanmoins.
Pus, puis, puisque.
Put, vilain, mauvais.
Puza, bouton, germe.
Puzat, monté, exalté.

Q.

Quada, chaque.
Quadaü, chacun.
Quais, presque.
Qualacom, quelqu'un, quelconque.
Qual-lun, tandis que.
Quascun, *quascuna*, chacun, chacune.
Quebrar, rompre.
Quecha, chacune.
Quecs, chaque.
Quecun, quelque chose.
Queire, cuire.
Queremens, une demande.
Querentis, mendiants.
Querer, chérir.
Querers, demandes.
Quers, recherches.
Quesut, recherché.
Quetz, tranquille.
Quezemen, sollicitation.
Quiel, demande.
Quigna, quelle.
Quill, ramage.
Quillar, gazouiller.
Quin, qui, quel, quelle.
Quina, cuisine.
Quira, cilice.
Quitarra, guittare.
Quitxat, écrasé.
Quix, chacun.
Quo, *quom*, *quon*, comme, comment.

R.

Rabei, violon.
Rabeig, cours.
Rabia, rage.
Rabina, ravin.
Rabinaire, coureur.
Racar, vomir.
Rahitz, racine.
Raina, dispute.
Rainar, contester.
Raineta, grenouille.
Rainos, mécontent.
Raire, effacer.
Raisa, scie.
Raissos, exact.
Ram, rameau.
Ramatge, farouche.
Ramilha, feuillée.
Rampa, crampe.
Rampegol, crochet.
Ramponar, se moquer.
Ramtz, airain.
Ranail, plainte.
Ranc, roche.
Ranca, boiteuse.
Rancura, plainte.
Rancurar, gronder.
Rancuros, fâché.
Randar, arranger.
Rando, impétuosité.
Randola, hirondelle.
Ranquejar, boiter.
Ranquilhos, boiteux.
Rasca, teigne.
Rata, souris.
Rater, rat.
Ratiers, capricieux.
Rau, lent, difficile.
Raubador, voleur.
Raubaria, pillage.
Raubir, ravir.
Raumaria, pélerinage.
Rauza, roseau.
Rauzar, rogner.
Raz-à-jos, en bas.
Razim, raisin.
Razonansa, réprimande.
Re, rien.
Rebenbrar, se ressouvenir.
Rebertar, ressembler.
Reblandir, caresser.
Rebochar, réprimer.
Rebondre, ensevelir.
Reborcs, obtus, bouché.
Rebost, enterré.

Recalar, se calmer.
Recaliu, rechute.
Recaptar, receler.
Recapte, sûreté.
Recebement, soumission.
Recels, soupçons.
Reconjar, ajuster.
Recontar, imputer.
Recontrals, boiteux.
Recrezemen, lassitude.
Recrezensa, lâcheté.
Reezon, rançon.
Redelhar, frapper rudement.
Rediers, dernier.
Redonessa, rondeur.
Redonhar, rayonner.
Redousar, couper.
Redorta, lien.
Redur, retour.
Redure, résumer.
Reembre, racheter.
Referir, rendre.
Refermar, confirmer.
Reffermar, rétablir.
Refinamen, soulagement.
Refragner, tempérer.
Refraitz, brisé.
Refrancar, soulager.
Refrandres, adoucissement.
Refranher, fredonner.
Refrescar, laver.
Refrigeri, rafraîchissement.
Refrire, retenir.
Refudamen, réprobation.
Refui, refuge.
Refuidar, refuser.
Regan, courroie.
Reganhar, rechigner.
Regazardonansa, récompense.
Rege, roide.
Regeamen, vivement.
Regier, ensuite.
Regirar, retourner.
Regisme, royaume.
Regitar, ruer.
Regla, partage.
Regnar, se conduire.
Regola, brique.
Regotz, boucles de cheveux.
Regrassiar, remercier.
Regua, sillon.
Reguessamen, rudement.
Rehuzar, repousser.
Reiador, dominateur.
Reidar, éveiller.
Reila, soc.
Reiravis, bisaïeul.
Reiruelhar, regarder de travers.
Reisder, *reisidar*, réveiller.
Reisidat, rejeté.
Rejoveuir, rajeunir.
Relais, divertissement.
Relargar, relâcher.
Relenditz, ralenti.
Relinquir, abandonner.
Rellia, fer.
Remandre, remédier.
Remaner, demeurer.
Remanha, relâche.
Remenador, chemin.
Remendadors, bouffons.
Remendar, reparer.
Remirar, considérer.
Remota, tumulte.
Rems, rames.
Remueill, humidité.
Renc, bord.
Rendutz, religieux.
Renebrar, se rappeler.
Rengnas, rênes.
Renh, royaume.
Renieu, usure.
Renomenatz, fameux.
Renos, querelleur.
Rensa, rente
Repairar, revenir.
Repaus, demeure.
Repazimar, apaiser.
Repenada, regimbement.
Repenar, ruer.
Repenre, reprendre.
Repreza, reprimande.
Reproer, reproche.
Reprozar, reprocher.
Reptar, accuser.
Requerensa, demande.
Requerer, requerir, attaquer.
Requeridor, exacteur.
Rescondre, cacher.
Resentir, entendre.

Residar, réveiller.
Resios, retiré.
Resis, rétif.
Resorzer, ressusciter.
Respeig, répit.
Resperir, réveiller.
Resperitz, guéri.
Respos, réponse.
Ressautelar, tressaillir.
Ressaziondar, se rétablir.
Ressidar, réveiller.
Ressis, foible.
Ressors, ressuscité.
Ressos, bruit, renommée.
Restancar, apaiser.
Restaur, *restauramen*, réparation.
Restoble, chaume.
Restrengeir, repousser.
Resvidar, rejeter.
Retapinatz, misérables.
Retener, entretenir.
Retensar, nettoyer.
Retentida, retentissement.
Retin, murmure.
Retomba, déchet.
Retornar, examiner.
Retraci, *retrassì*, insulte.
Retraire, débiter.
Retrassio, mémoire.
Retroencha, espèce de chanson.
Reubert, racheté.
Reurensa, respect.
Reus, défendeur.
Reüsar, repousser.
Revel, révolte.
Revelar, révolter
Revelha, *revella*, retour, refrain.
Revenimen, ressource.
Revergar, relever.
Reversals, de revers.
Revertir, retourner.
Reviore, revivre.
Revolina, révolution.
Revolopit, enveloppé.
Revolum, bruit.
Rezemer, racheter.
Rezemso, rançon.
Rezoinat, tondu.
Rezorzimen, résurrection.
Ribeira, rivière.
Ric, riche.
Ricamen, richement.
Ricaudia, tromperie.
Riccaz, richesse.
Ricor, vertu.
Ricos, hautain.
Rictos, disputé.
Ridorta, lien.
Rieja, grille.
Riejer, gouverner.
Rieus, ruisseau.
Rigar, arroser.
Rigotar, tresser.
Rimar, fendre.
Rimor, rumeur.
Rinhar, corrompre, ronger.
Rios, ruisseau.
Rips, aiguillon.
Rizet, un sourire.
Roazos, rogations.
Rocegar, traîner.
Roda, roue.
Rodolar, rouler.
Roesta, ravage.
Roflar, ronfler.
Rog, *roga*, rouge.
Roilhat, rouillé.
Roill, rouille.
Roillar, souiller.
Roitz, rubicon.
Roize, bois taillis.
Roizir, rougir.
Romaguera, buisson.
Romaner, demeurer.
Romansia, pélerinage.
Romazut, délaissé.
Romiar, ruminer.
Romieu, pélerin.
Romivatge, pélerinage.
Rompedura, rupture.
Rons, rides.
Ronsar, vomir.
Rossegar, ronger.
Rot, brisé.
Rota, déroute.
Rouelh, rouille.
Rozenda, gourmandise.
Rua, ride.
Ruda, rue.

Rudela, descente précipitée.
Ruissa, le milan.
Rumniar, penser.
Runa, combat.
Runhò, reins.
Rusca, écorce.

S.

Sa, sain.
Sà, deçà.
Sabato, soulier.
Sabedor, savant.
Sabezutz, sages.
Sabieza, prudence.
Sabo, savon.
Sabor, saveur.
Sabotar, secouer.
Sabs, sapin.
Sabte, samedi.
Sadol, rassasié.
Sadolamen, réplétion.
Sadolar, rassasier.
Sadon, saison.
Saeta, flèche.
Safarec, réservoir.
Sagel, cachet, sceau.
Sagelhatz, empreint.
Sagi, aîné.
Sagitari, archer.
Sagra, bru.
Sagrament, serment.
Sagransa, consécration.
Sai, ici.
Saia, saie.
Sains, sensé.
Sais, gris.
Saisar, grisonner.
Sai-sus, ci-devant.
Saitz, éveillé.
Sa-jos, ici-bas.
Sal, hormis.
Salgar, pétrir.
Sal quar, si ce n'est.
S'als, si autre.
Saludables, salut.
Salvaisina, venaison.
Salvamen, sûrement.
Salvatge, farouche.
Salvetaz, santé.
Sambuc, chalumeau.
Sanar, guérir.
Sanat, eunuque.
Sanca, main gauche.
Sancnar, saigner.
Sancs, gaucher.
Sangletar, ensanglanter.
Sanha, marécage.
Sao, saison.
Sap, sapin.
Saput, connu.
Sarar, fermer.
Sardil, serge.
Sargotar, secouer.
Sarralha, serrure.
Sartor, *sartre*, tailleur.
Satril, fourchette.
Satrussar, écraser.
Satz, assis.
Saubutz, publié.
Sauma, ânesse.
Saumada, faix.
Saumiera, bête de somme.
Saun, sommeil.
Sauptenir, fouler aux pieds.
Saur, roux.
Saus, goût.
Sauser, saule.
Saut, bois, défilé.
Savai, fourbe.
Savals, au moins.
Savena, bandeau.
Saviamen, sciemment.
Savieza, science.
Sasatz, plein.
Sazina, abondance.
Sbaralhador, qui rompt.
Scanha, peloton.
Scapol, libre, innocent.
Scaris, exilé.
Scata, écaille, paillette.
Scem, diminué.
Sclau, esclave.
Scle, seigle.
Scobar, balayer.
Scofelar, écosser.
Scoill, école.

Scolper, sculpter.
Scondire, cacher.
Scorntz, affront.
Scorsolar, fouiller.
Scrimir, escrimer.
Sculpilcha, saleté.
Scur, obscur.
Seb, une haie.
Sebencs, esclave.
Sebradament, séparément.
Sebrar, séparer.
Secant, selon, suivant.
Secoder, *secodre*, secouer.
Secretari, asile.
Sedejant, qui a soif.
Sedejar, avoir soif.
Sedela, ruban.
Sediers, sentiers.
Sedra, harpe.
Seglar, mondain.
Segnoreiar, dominer.
Segor, assuré.
Seguentre, conséquemment.
Seguieira, sécheresse.
Segur, sûr.
Segurana, certaine.
Seguransa, assurance.
Segurar, défendre.
Seilla, sceau.
Seinar, bénir.
Seintz, cloches.
Seire, asseoir.
Sejorn, oisiveté.
Sejornar, se plaire.
Selcle, cercle.
Selha, cruche.
Selis, cilice.
Selva, bois.
Sem, dénué.
Semar, retrancher.
Sembel, combat.
Sembellar, prendre au trébuchet.
Semblamen, pareillement.
Semblan, apparence.
Semblansa, comparaison.
Sembrador, semeur.
Semdier, sentier.
Semenar, semer.
Semosta, invitation.
Sempre, aussitôt.
Senas, langes.
Senatz, sage.
Sencer, pur.
Senda, chemin.
Sendat, étendard.
Sendil, cabinet.
Senecs, vieux.
Sengles, chaque.
Sengs, marque.
Senhadamen, savamment.
Senre, cendre.
Sentura, ceinture.
Sepellir, enterrer.
Sercar, chercher.
Seror, sœur.
Serp, serpent.
Serra, scie.
Serrar, couper.
Serviment, politesse.
Servir, mériter.
Servisi, don, présent.
Servissi, obéissance.
Sesca, joug.
Seselha, siége.
Sestes, hormis.
Set, soif.
Seta, cette.
Sete, septième.
Seu, *seua*, sien, sienne.
Sevals, au moins.
Seytre, faucheur.
Sezais, opulent.
Sesilh, siége.
Sicia, moisson.
Sigon, selon.
Sim, sommet.
Sime, le liége.
Simi, singe.
Sindone, linceul.
Sirgua, lierre.
Sirventz, fantassin.
Sisclato, brocart d'or.
Sisclar, glapir.
Siscle, cri perçant.
Sitot, quoique.
Siu, cite.
Sivada, avoine.
Sliar, délier.
Smersament, salaire.
Soan, oubli.

Soanamen, mépris.
Soanar, dédaigner.
Soau, doucement.
Sobeiran, supérieur.
Sober, d'en haut, de dessus.
Soberans, le restant.
Sobina, sur le dos.
Soboltura, sépulture.
Sobraltius, très-haut.
Sobramars, excès d'amour.
Sobrancejar, s'élever avec orgueil.
Sobransa, supériorité.
Sobransar, surmonter.
Sobre, sur.
Sobrecabal, excellent.
Sobrecill, sourcils.
Sobrecochar, hâter.
Sobrecujatz, téméraire.
Sobredir, ajouter.
Sobrefaits, excès.
Sobrefluitat, superfluité.
Sobreira, arrogance.
Sobreleu, trop tôt.
Sobren, souverain.
Sobrenseing, cotte d'armes.
Sobrepelitz, surplis.
Sobrepenre, surprendre.
Sobrers, supérieur.
Sobresens, extravagance.
Sobresoteiras, sens dessus dessous.
Sobretalans, désir extrême.
Sobretracimar, surmonter.
Sobrevaler, valoir mieux.
Sobreverter, déborder.
Sobrevinens, survenant.
Sobrieira, outrage.
Sobrissir, déborder.
Sobrondament, inondation.
Sobrondar, inonder.
Sobror, supériorité.
Sobros, tumeur, enflure.
Sobtar, soumettre.
Sobte, promptement.
Soc, *soca*, souche.
Socoder, secouer.
Socors, secours.
Sodada, salaire.
Soen, souvent.
Soenderament, fréquemment.
Soentre, après.
Sofertansa, souffrance.
Sofogar, suffoquer.
Sofracha, disette, indigence.
Sofrachos, indigent.
Sofraita, besoin.
Sofraitos, nécessiteux.
Sofraz, manquement.
Sofrir, attendre.
Sognie, songe.
Sogra, belle-mère.
Sogre, beau-père.
Soill, boue.
Soiscebre, prendre.
Sojorn, repos.
Sojornadis, oisif.
Sojornar, se réjouir.
Sojornatz, frais, reposé.
Sol, seul.
Solador, bourbier.
Solar, salir.
Solaret, plancher.
Solas, amusement.
Solassar, amuser.
Solatz, entretien.
Soldat, affermi.
Soldaina, solitaire.
Solelhar, se chauffer.
Soler, avoir coutume.
Solestansa, solitude.
Soletamen, seulement.
Soleza, désert.
Soloriu, noble, unique.
Solver, délier.
Som, sommet.
Someira, ânesse.
Somelhar, ressembler.
Somenar, semer.
Somergolar, submerger.
Somiar, rêver.
Somogutz, invité.
Somoner, avertir.
Somoniment, convocation.
Somos, invitation.
Somsir, engloutir.
Sonaill, grelot.
Sonalha, sonnette.
Sonar, appeler.
Sonelh, sommeil.
Sonelhar, sommeiller.
Songna, souci.

Sonilhos, assoupi.
Sopartir, séparer.
Soplegar, supplier.
Sorbir, avaler.
Sordeis, injure.
Sordejar, souiller.
Sore, blond.
Sorger, sortir, sourdre.
Sorn, sombre.
Sorser, plonger.
Sort, sourd.
Sorter, devin, sorcier.
Sortir, tressaillir.
Sorzer, s'élever.
Sosfoire, creuser.
Sospedatz, suspendu.
Sospeisso, défiance.
Sosplantamens, ruine.
Sosta, délai.
Sostar, donner du temps.
Sosterratz, enterré.
Sostror, infériorité.
Soteirans, subjugué.
Soterrar, opprimer.
Sotil, mince.
Sotileza, finesse.
Sotiran, souterrain.
Sotiras, bas, vil.
Sotol, emplacement.
Sotzcela, couverture.
Soudadeira, fille de joie.
Soultre, deçà, en-deçà, par-deçà.
Sout, libre.
Sovendansa, multitude.
Sovendar, dire souvent.
Sovendejar, répéter.
Sovina, sur le dos.
Splec, instrument.
Sponda, bord du lit.
Staingnar, étamer.
Stanh, étain.
Stern, trace, sentier.
Stival, guêtre.
Straignatz, effarouché.
Strang, farouche.
Strassar, déchirer.
Streiner, jeter par terre.
Suau, doux.
Suenh, inquiétude.
Sufransa, protection.
Sufren, patient.
Sug, essuyé.
Suga, suie.
Suguutar, souffleter.
Suil, vilenie.
Sujier, teinturier.
Sul, sur le.
Sumisitz, englouti.
Suout, cotte d'armes.
Suplimen, doucement.
Surdejor, le pire.
Suzar, suer.
Suzari, mouchoir.
Suzor, sueur.

T.

Ta, tant.
Tabornar, troubler.
Tabust, tapage.
Tabustar, battre.
Taca, tache.
Tacai, fourbe.
Tacon, morceau de cuir.
Tafur, fripon.
Tailar, couper.
Taillonet, petit morceau.
Taïnar, contester.
Taisers, silence.
Taisser, convenir.
Tala, dommage, dégât.
Talabas, bouclier.
Talan, désir.
Talantos, enclin à.
Taleca, panetière.
Talentiu, désireux.
Talhador, bassin.
Talhz, faux, fourche.
Talpa, tremblement de terre.
Talques, quelqu'un.
Tams, par.
Tanc, tronc d'arbre.
Tancadure, fermeture.
Tancar, fermer.
Tanhedor, parent.
Tanher, appartenir.
Taps, limon, argile.

Tardan, tardif.
Tarja, bouclier.
Tarthalar, bégayer.
Tasca, gage.
Tast, trace, vestige.
Taüc, cercueil.
Taula, planche.
Taular, tromper.
Taulat, plancher.
Tavecs, insulte.
Tavilion, ouvrier.
Taziblament, tacitement.
Tebeeza, tiédeur.
Tebezir, tiédir.
Teduls, retraites.
Teill, tilleul.
Teints, rouge.
Teira, sillon.
Teirals, territoire.
Teiser, tisser.
Tema, crainte.
Temeiros, dangereux.
Temen, craintif.
Temenmen, timidement.
Temer, craindre.
Temor, tremblement.
Temper, tempête.
Tempradura, modération.
Temsut, craint.
Tencha, encre.
Tendir, retenir.
Tenezo, possession.
Teng, trempé.
Tenh, couleur.
Tenpre, tempérance.
Tensa, dispute.
Tensar, contester.
Tensonamen, combat.
Tensonar, débattre.
Tensonos, querelleur.
Tenza, contestation.
Teron, fontaine, tuyau.
Terrador, pays, territoire.
Tersar, essuyer.
Tertal, semblable.
Tertan, de même.
Terz, essuyé.
Tesca, crâne.
Tescut, tissu.
Tesiu, étique.
Tesoira, ciseaux.
Testament, alliance.
Testor, extrémité.
Teule, tuile.
Teune, mince.
Teza, torche.
Tezura, emblême.
Tibla, truelle.
Tigar, empêcher.
Til, gluau.
Timiama, encens, parfum.
Tinel, salle, maison.
Tiramen, tiraillement.
Tirar, affliger.
Toalho, linceul.
Toara, chenille.
Toart, qui a le nez retroussé.
Tocas, bosses.
Toldre, occuper.
Toledor, ravisseur.
Toleires, voleur.
Tolieu, tribut.
Tombar, faire des tours.
Tomplina, bassin.
Toms, chute.
Tondres, dépouilles.
Tonedres, tonnerre.
Topi, un pot.
Torbador, persécuteur.
Torca, lien.
Tordera, tourterelle.
Toriga, femme stérile.
Tormentador, bourreau.
Torn, retour.
Torneia, orfraie.
Tornela, tourelle.
Tornes, tournoi.
Torser, tordre.
Tortre, tourtereau.
Tortura, injure.
Torturier, injuste.
Tosa, jeune fille.
Toset, petit enfant.
Tosi, poison.
Tossec, crapaud.
Tossegar, empoisonner.
Tossir, tousser.
Tostar, brûler.
Tostems, toujours.
Tot, tout.

Touga, fille.
Tout, pris, enlevé.
Trabalhar, affliger.
Trabuc, trébuchet.
Trabucament, piége.
Trabucar, précipiter.
Trabucat, détruit.
Trabucharia, chute.
Trach, javelot.
Trachar, toucher.
Tracher, traître.
Trachoressa, traîtresse.
Tracio, trahison.
Tractador, tuyau.
Traer, tirer.
Trafana, fourbe.
Trafart, fripon.
Trafax, tromperie.
Trafigar, percer.
Trag, train.
Tragietz, escamotage.
Tragitador, baladin.
Trahi, allure.
Trahire, traître.
Trahuc, tribut.
Traïment, trahison.
Traïna, destruction.
Traire, prendre.
Traisir, avaler.
Tralucura, fente, trou.
Trametre, envoyer.
Trampol, fracas.
Transpas, transgression.
Trap, une tente.
Trarag, en ce moment.
Trasautar, franchir.
Trascujatz, arrogant.
Trasgitar, jouer des farces.
Trasmeliat, troublé.
Trasnuchar, veiller.
Traspassan, passager.
Traspassar, oublier.
Trasplantat, débarrassé.
Trassaillir, violer.
Trassar, passer.
Trassas, cependant.
Trasser, avaler.
Trastombar, sauter.
Trastornament, différend.
Trastornar, renverser.
Traü, poutre.
Traü, tribut.
Trauc, trou.
Traucable, pénétrable.
Traucar, trouer.
Trauclavar, percer.
Travar, arrêter, retenir.
Travenicat, vrai
Treballi, peine, tourment.
Trebalia, tribulation.
Trebalios, turbulent.
Treblar, troubler.
Trebol, trouble.
Trebuz, baliste.
Trefan, trompeur.
Trefas, vaurien.
Treginat, toit.
Tregua, trève.
Treime, récompense.
Trelha, treille.
Tremolar, trembler.
Trempe, tambour.
Trenaples, triples.
Trenat, tressé.
Trencadura, blessure.
Trencamen, fente.
Trencar, couper.
Trenon, agneau.
Trepar, sauter.
Trepas, un instant.
Trepegar, fouler.
Trepei, oppression.
Trepis, jeu, badinage.
Tresc, air de danse.
Tressi, pareillement.
Trestans, autant.
Trestracios, grande trahison.
Trezanar, s'évanouir.
Trezanatz, pâmé.
Tria, choix
Triansa, différence.
Tric, intrigue.
Tricar, rompre.
Trichairitz, perfide.
Trieu, tribut.
Trifor, orné.
Trigar, tarder.
Trilhar, fouler.
Trillant, qui foule.
Tris, ennuyé.

Tristor, affliction.
Tritz, broyé.
Tro, ciel, firmament.
Troans, trompeur.
Troca, jusqu'à.
Trocar, trouer.
Trocha, truie.
Troi, boucle de cheveux.
Troill, pressoir.
Troillar, presser.
Trompas, trompettes.
Tronar, tonner.
Trons, tonnerre.
Tropus, beaucoup.
Tropels, troupes.
Trops, coups.
Tros, tronc, morceau.
Trossa, fardeau.
Trossellar, rouler.
Trotaire, courrier.
Truandaria, fausseté.
Truc, coup.
Truela, fourberie.
Truelh, cuve.
Truesca, jusque.
Trufa, conte.
Trufar, se moquer.
Trufat, moqué.
Truffana, méchante.
Truget, piége.
Trusar, piler.
Trut, balance.
Tuador, tuteur.
Tuch, tous.
Tudar, éteindre.
Tuegar, empoisonner.
Tuijar, garder.
Tum, bruit.
Tumbadors, faiseurs de tours.
Turbamen, trouble.
Tuzo, tison.

U.

Uabre, ouvrage.
Ubac, gelée blanche.
Ublidos, ignorant.
Uca, crieur.
Uchaisonar, accuser.
Uchaiso, cause.
Uche, huit.
Ucs, cri.
Udolament, hurlement.
Udolar, hurler.
Uef, œuf.
Uei, aujourd'hui.
Ueil, œil.
Ufana, ostentation.
Ufanier, fier.
Ufrenna, offrande.
Ufruna, fraude.
Uisiara, porte.
Ulclar, brûler.
Ulhal, visière.
Ull, yeux.
Umeliar, adoucir.
Umne, cantique.
Umor, pluie.
Un, où, d'où.
Unamen, communément.
Unchar, parfumer.
Unengenrat, fils unique.
Unit, honni.
Unqc, onc, jamais.
Un qec, chacun.
Unres, immeubles.
Uoi, aujourd'hui.
Upa, hibou.
Upar, chanter.
Urtar, secouer.
Us, porte.
Usce, chacun.
Usclar, brûler.
Usqecs, chacun, quelqu'un.
Ussol, guichet.
Us tans, une fois autant.
Utau, huitième.
Uteru, ventre.
Utratge, folie, excès.
Utz, porte, dehors.
Uvalhos, tardif, paresseux.
Uza, une même.
Uzament, exercice.
Uzar, jouir.

V.

Vaguerar, errer.
Vaiables, oisif.
Vaiar, courir, errer çà et là.
Vair, *vairtz*, changeant, variable.
Vairola, lentille.
Valadat, entouré de fossés.
Valedor, allié, partisan.
Valemen, profit, secours.
Valida, appui.
Vallada, vallée, descente.
Vallats, retranchement.
Valvasor, gentilhomme.
Vanador, courtisan.
Vanaire, fanfaron.
Vanansa, vanterie.
Vanejar, extravaguer.
Va-parlans, conteur de fables.
Vaquieira, vachère.
Varah, guéret.
Varar, glisser, chanceler.
Varons, boutons, pustules.
Vas, vain; vers, du côté.
Vas que, selon, suivant.
Vassal, brave, guerrier.
Vassalatge, courage, belle action.
Vasvojar, transvaser.
Vaus, lâche.
Vax, vide, oisif.
Vayl, bergerie, étable à brebis.
Vedar, défendre.
Vedatz, défendu.
Vedel, veau.
Vedela, génisse.
Vedensa, vue.
Vegada, retour.
Veguda, vision, aspect.
Veiatge, voyage.
Veillors, *veillums*, vieillesse.
Veirath, verre.
Veiriu, de verre.
Veist, stérile.
Veiura, coureuse.
Veja, zèle, jalousie.
Vejaire, avis, pensée.
Velania, grossièreté.
Velecs, volage.
Velha, veille.
Velhezir, vieillir.
Velhezo, vieillesse.
Veliables, vigilant.
Veil, toison.
Vella, vile, déshonnête.
Veltre, levrier.
Venal, *venau*, commun, vulgaire.
Vencer, vaincre.
Vendeta, justice, vengeance.
Vendezos, vente.
Vendres, vendredi.
Vene, poison.
Vengairitz, vengeresse.
Venscezo, victoire.
Ventailla, visière.
Ventejar, flotter au vent.
Ventolar, rouler.
Ventril, ventre, estomac.
Ventura, bonheur.
Ver, voir.
Verai, *veraia*, vrai, vraie.
Verbis, mots.
Vercheira, dot.
Verdelhan, verdoyant.
Verdesca, guérite.
Verdier, jardin.
Vergan, verger.
Vergantel, baguette.
Vergieira, bergère.
Vergonhal, honteux.
Vergonhar, rougir.
Vergonhos, confus.
Verinat, infecté, empoisonné.
Verme, ver, vermisseau.
Vernassal, bas, bouffon.
Vernissen, printanier.
Veror, la vérité.
Verruga, verrue.
Vertadier, véridique, sincère.
Verten, révolu.
Vertese, sommet de la tête.
Vertudos, capable, vaillant.
Vesas, accoutumé.
Vesc, glu.
Vesers, la vue.

Vesiatz, fin, rusé.
Vesibol, croissant.
Ves on, vers où.
Vespar, le soir.
Vespertinar, faire collation.
Vestidor, vestibule.
Vestidura, vêtement.
Veta, bandelette.
Vetat, rayé.
Vet la vos, la voilà.
Vetrics, becs.
Vetz, vice, défaut.
Vevos, voici, voilà.
Veus, vivants, veuf.
Veuza, veuve.
Vezador, canal.
Vezaire, clair, apparent.
Vezat, hante, fréquenté.
Vezentre, à la vue de.
Vezinut, voisinage.
Vezios, visions, rêves.
Vezis, prochain.
Veznhable, nécessaire.
Vezoig, la bêche.
Viacer, prompt.
Viaceramen, promptement.
Viaire, avis, opinon.
Viallus, entrailles.
Vianant, passant, voyageur.
Viatjat, fatigué.
Viatz, au plus tôt.
Viazamen, sur l'heure, à l'instant.
Vibra, vipère, couleuvre.
Vici, ruse, adresse.
Vida, vie.
Vidal, vitale.
Vieure, vivre.
Vieutat, abondance, bas prix.
Vigaire, opinion, avis.
Vigairia, ferme.
Vigairiar, administrer un bien.
Vigulta, plante, arbrisseau.
Vil, vite, leger.
Vilaina, paysanne.
Vilanejar, injurier.
Vilenc, vieillesse.
Viltenensa, dédain, mépris.
Viltener, mépriser.
Viltengut, avili.
Vinassa, marc de la vendange.
Vincle, condition.
Vinha, vigne.
Virar, changer, tourner.
Virolet, girouette.
Viron lor, autour d'eux.
Vistas, rêves, visions.
Vit, vigne.
Vitailla, vivres.
Viteira, vie.
Vitoriar, triompher.
Viulador, *viulaire*, joueur de harpe.
Vius, vif.
Vizens, vingtième.
Vodar, faire vœu.
Vog, vide.
Vogat, vidé.
Voiar, vider.
Volars, vol d'un oiseau.
Volatge, volonté.
Volgut, voulu.
Volp, renard.
Volpil, lâche.
Vospilhatge, lâcheté.
Vospilla, ruse.
Volsitat, inconstance.
Volt, visage.
Volta, refrain.
Voltor, vautour.
Voludar, se rouler.
Volvedor, agile.
Volz, statue de bois.
Vomit, vomissement.
Vora, bord.
Vores, franges.
Vori, ivoire.
Vort, bâtard.
Vout, roulé.
Vouta, tournoi.
Voutis, léger, volage.
Vovalz, très mauvais.
Vutz, gueux.
Vujar, vider.

FIN DU VOCABULAIRE DES MOTS DU VIEUX LANGAGE.

TABLE

DES NOMS DES POÈTES ET DES PIÈCES

CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

SECONDE PARTIE.

LANGUE D'OIL. — TROUVÈRES. XIIIe SIÈCLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

A PARIS,

Chez { Ant.-Aug. Renouard, rue de Tournon, n° 6;
Treuttel et Würtz, rue de Bourbon, n° 17;
Lefèvre, rue de l'Éperon, n° 6. }